



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**

Archive ouverte UNIGE

<https://archive-ouverte.unige.ch>

Master

2009

Public access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

La contre-culture punk dans le mouvement alternatif genevois dans les années 1970 et 1980

Sanchez, Maria-Isabel

How to cite

SANCHEZ, Maria-Isabel. La contre-culture punk dans le mouvement alternatif genevois dans les années 1970 et 1980. Master, 2009.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:2711>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Last deposit update in Archive ouverte UNIGE on 14.03.2023 16:11

MEMOIRE DE LICENCE

Nom : SANCHEZ

Prénom : MARIA-ISABEL

Mention choisie : RECHERCHE ET INTERVENTION

Commission de mémoire :

- | | | |
|----------------------|-------------|---------------------|
| 1) RUCHAT MARTINE | (directeur) | 2) MULLER CHRISTIAN |
| 3) CARVAJAL FERNANDO | | 4) |
| 5) | | 6) |

Titre du mémoire de licence :

LA CONTRE-CULTURE PUNK DANS LE MOUVEMENT ALTERNATIF GENEVOIS DANS LES ANNEES 1970 ET 1980

RESUME :

Ce travail traite de la place du mouvement punk genevois dans la culture alternative genevoise dans les années 1970-1980.

Le mouvement punk est tout d'abord traité à son origine, fraîchement importé du mouvement punk anglais alors à son paroxysme à la fin des années 1970 et début des années 1980. Malgré une situation économique, sociale et politique différente en Suisse, le mouvement punk s'est implanté de part son caractère subversif et a été adopté par une certaine partie de la jeunesse genevoise qui a vu dans ce mouvement la possibilité de se soulever, de s'identifier à un courant libertaire qui permettait de dénoncer l'ennui dont étaient « victimes » certains jeunes Suisses à cette époque, qui ne s'épanouissaient pas dans les « lieux de sortie » existants jusqu'alors.

La volonté de se concentrer sur un seul canton réside dans le fait que les politiques cantonales sont diversement répressives selon les régions et d'une volonté de ne pas se pencher sur ces politiques cantonales mais plutôt de se centrer sur la culture alternative genevoise, particulièrement vivante à Genève à cette époque.

La première partie du travail met en avant les concepts nécessaires à la compréhension de la problématique et est suivie des faits historiques genevois marquants à cette époque. Il s'agit notamment de mettre en

évidence la place des jeunes comme acteurs sociaux et leur prise de conscience et de position dans la lutte pour des espaces autonomes, lutte dans laquelle s'inscrit le mouvement punk également. La problématique principale permet de démontrer le rôle constructif et contributif qu'a joué le mouvement punk en Suisse à cette époque dans l'implantation à Genève de divers centres autonomes, lieux d'expression, de rencontres et de culture permanents. Phénomène en plein essor, le mouvement punk, de part son caractère revendicatif et subversif à permis donc de servir cette cause.

La deuxième partie du travail permet une meilleure connaissance du mouvement punk, mouvement souvent accusé à tort par l'opinion publique de « peu fréquentable », composé de jeunes « paumés à crête qui mendient aux abords des lieux publics ». Cette partie prend comme postulat de démontrer le mouvement punk comme mouvement alternatif, contre-culturel en tant que tel.

Cette étude s'appuie sur des lectures de presse, d'auteurs, de protocoles de réunions de squats et d'éléments audio-visuels mais également de témoignages d'anciens Punks ayant vécu le mouvement genevois à cette époque. Les faits historiques trouvés dans la littérature sont donc complétés par des informations tirées de faits biographiques relatés par les interviewés.

Cette étude se veut donc répondre à deux questions principales qui sont l'identification du courant punk comme mouvement contre-culturel et la contribution de ce dernier dans la mouvance alternative genevoise dans les années 1970-1980.

Genève, le 10 juin 2009

LA CONTRE-CULTURE PUNK DANS LE MOUVEMENT ALTERNATIF GENEVOIS. LES ANNEES 1970 ET 1980.



LA TOUR. Evacué le 10 juillet 2007.



RHINO. Evacué le 23 juillet 2007.



LES TULIPIERS. Evacué le 15 juillet 2008.



Université de Genève
 Faculté de Psychologie et Sciences de l'Éducation
 Mémoire de licence sous la direction de Martine Ruchat
 Commission de jurés: Fernando Carvajal et Christian Muller
 Année académique 2008/2009
 Maria-Isabel Sanchez

Un grand merci aux acteurs du mouvement punk d'avoir pris le temps de répondre à mes questions et sans qui cette recherche n'aurait pas été possible.

Encore merci à Martine Ruchat pour sa patience tout au long de ces années ainsi qu'aux membres du juré d'avoir accepté cette soutenance.

Enfin merci à mon entourage, et tout particulièrement à Anna, pour m'avoir soutenue dans cette si longue démarche.

**LA CONTRE-CULTURE PUNK DANS LE MOUVEMENT ALTERNATIF
GENEVOIS
LES ANNEES 1970 ET 1980**

Table des matières

1	INTRODUCTION ET QUESTIONS DE RECHERCHE	5
1.1	METHODOLOGIE	7
1.1.1	Matériaux documentaires et entretiens semi-directifs.....	7
1.1.2	La constitution du réseau.....	7
1.1.3	Les limites de l'entretien semi-directif qualitatif.....	8
1.2	Les Punks interrogés.....	8
1.3	Difficultés rencontrées	11
1.3.1	La recherche de sources	11
1.3.2	La passation des entretiens.....	12
2	APPROCHES THEORIQUES	13
2.1	Quel lien avec les Sciences de l'Education	13
2.1.1	La jeunesse, l'adolescence.....	13
2.1.2	La société	13
2.1.3	Les différents niveaux de l'intégration sociale	14
2.1.4	La théorie du Lien social : l'exclusion, l'intégration.....	15
2.1.5	Les communautés.....	17
2.1.6	La socialisation	17
3	CONCEPTS EN LIEN AVEC LA PROBLEMATIQUE PRINCIPALE	18
3.1	Une définition de la culture	18
3.1.1	La culture dominante	18
3.1.2	La contre-culture.....	19
3.2	Les normes.....	21

3.3	Les revendications.....	22
3.4	Les alternatifs ou membres de groupes contre-culturels.....	23
4	LE MOUVEMENT PUNK ET SON IDEOLOGIE	26
4.1	L'idéologie Punk	26
4.2	L'origine historique de l'idéologie punk et son explication.....	27
4.3	L'Anarchie.....	29
4.3.1	Une mauvaise représentation médiatique	31
4.4	Skinheads et Punks : Même mouvement au départ.....	32
4.5	La musique	34
4.5.1	L'accessibilité au mouvement.....	36
4.6	Le Fanzine (ou zines).....	36
4.7	Les slogans punks « No Future » et « Do it yourself (DiY) ».....	38
4.8	Le look Punk.....	39
4.9	Le Pogo	42
4.9.1	Une certaine forme de marginalisation	43
5	QUESTIONS DE RECHERCHE	45
5.1	Question 1. Le mouvement punk peut-il être considéré comme un mode de vie alternatif, comme une contre-culture ?	45
5.2	Question 2 : Quel a été le rôle du mouvement punk dans les revendications des jeunes à la fin des années 1970, début des années 1980 dans la lutte pour des centres autonomes, pour une culture alternative, non élitiste, autogérée à Genève ?	48
6	DIMENSION HISTORIQUE :.....	49
	CONTEXTUALISATION DE LA NAISSANCE DU MOUVEMENT PUNK.....	49
6.1	Les années 1960.....	49
6.2	L'Europe des années 70 et le mouvement punk	50
6.2.1	Le Punk aux Etats-Unis	51
6.2.2	Le Punk en Grande-Bretagne.....	52
6.2.3	Les <i>Sex Pistols</i> et <i>Malcolm MacLaren</i> : image forte du Punk en Angleterre	54
6.2.4	Le groupe <i>The Clash</i> , une autre vision du Punk anglais: la revendication	55
6.2.5	La diffusion du style punk	56
6.3	La mode dans les années 70 en Europe.....	56
7	REGARDS SUR L'HISTOIRE SUISSE DE 1960 A 1980.....	58
7.1	La Suisse de 1960-1970.....	58
7.2	Les années 1970-1980 en Suisse Romande	58

7.3	Le début de la lutte pour des centres autonomes	59
7.4	Le mouvement punk dans les années 1970 en Suisse	62
7.4.1	Les groupes punks genevois	63
7.5	La Suisse punk de 1978 et 1979	63
7.6	Le début des années 80 en Suisse et à Genève : La mobilisation des jeunes continue.....	65
7.6.1	Le début de l'occupation	65
7.7	La place et le rôle de la musique rock et punk à Genève dans les années 80	66
7.7.1	Quelques exemples de lieux et de manifestations genevois:	67
7.7.2	Les différentes associations à Genève à cette époque	69
7.8	Le « squatting » ou l'occupation illégale à Genève dès les années 70	73
7.8.1	Une autre forme de squat : l'expression d'un autre type de culture.....	75
7.8.2	Les lieux de rassemblement punk à Genève.....	76
7.8.3	Le squat de la rue Argand, haut lieu de rencontre des jeunes Punks à la fin des années 70.	76
8	LES ACTEURS DU MOUVEMENT PUNK	79
8.1	Les grands thèmes des entretiens	79
8.1.1	L'Anarchie	80
8.1.2	La volonté de « Décalvaniser » Genève	80
8.1.3	Le mouvement punk comme tisseur de liens sociaux	82
8.1.4	Une mouvance choisie à l'adolescence.....	83
8.1.5	L'Absence de lieu fédérateur	84
8.1.6	Le caractère politique du Punk	84
8.1.7	La nouveauté dans la musique Punk.....	86
8.1.8	Une certaine tolérance de la police et des autorités	87
8.1.9	L'absence de l'idéologie du <i>No Future</i>	88
8.2	Représentations et vie d'autres Punks suisses non interrogés dans ce mémoire dans les années 1980	89
8.2.1	Témoignage de Lürker Grand, auteur du livre <i>Hot Love</i>	89
8.3	Extraits de témoignages de jeunes Punks genevois dans les années 1980 interrogés dans le mémoire <i>PUNK-ETUDE</i>	92
8.3.1	Que s'est-il donc passé du côté de Lausanne ?	93
9	CONCLUSION FINALE	96
9.1	Première et deuxième questions de recherche	96
9.2	Pistes de recherches pour l'avenir	99

9.3	Où en est la culture alternative en 2008-2009 ?.....	101
9.3.1	La disparition des lieux alternatifs.....	101
10	BIBLIOGRAPHIE	103

1 INTRODUCTION ET QUESTIONS DE RECHERCHE

J'ai toujours été fascinée par ces Punks lézardant au bord de l'Arve, aux environs de tous les endroits dits culturels et alternatifs à Genève. Qui sont-ils ? Que font-ils ? A quelle idéologie se réfèrent-ils ? Existe-t-il une culture punk ? Si oui, depuis quand ? Et d'où vient-elle ? Que d'interrogations des plus intéressantes qu'il me faut toutefois recadrer dans un champ d'analyse plus restreint. Afin de découvrir l'identité de cette population hors norme, il me fallait dans un premier temps outrepasser mes préjugés et dépasser le mythe commun de ces jeunes « paumés », qui dans les années 1980 erraient à la gare, portaient la crête, faisaient la manche et « n'apportaient rien à la société ». J'ai ressenti en effet l'envie de démontrer que le mouvement punk de cette période à Genève était un mouvement créatif, plein d'énergie, largement contributif de la vie alternative genevoise, ce que je m'efforcerai de démontrer dans la deuxième partie de mon travail.

Au fil de mes lectures, j'ai développé un intérêt tout particulier pour la genèse de ce mouvement qui semble en apparence perdurer encore aujourd'hui dans la cité de Calvin. Ainsi, j'ai décidé d'aborder le mouvement punk genevois à son origine, fraîchement importé du mouvement anglais alors à son paroxysme à la fin des années 1970 et dans les années 1980. Même si la Suisse n'a pas connu les mêmes problèmes économiques, sociaux et politiques que la Grande-Bretagne, le mouvement punk s'est toutefois exporté au-delà des frontières et de part son caractère subversif, a été adopté par une certaine jeunesse, qui a vu dans ce mouvement la possibilité de se révolter, de s'identifier à un courant qui permettait de dénoncer l'ennui dont étaient « victimes » certains jeunes Suisses à cette époque. Ma décision de me concentrer sur une ville plutôt que d'englober la Suisse romande s'explique par le choix de ne pas étudier les politiques cantonales en matière de répression et donc de tolérance, mais bien de me centrer sur la culture elle-même particulièrement vivante à Genève. En effet, il semblerait que selon les cantons, la police était diversement répressive, ce qui ne semble pas avoir été le cas de Genève où l'on aurait, selon les dires des Punks interrogés dans ce mémoire, permis la création de squats et de lieux alternatifs. J'ai donc décidé d'étudier le mouvement punk dans le cadre de la culture alternative genevoise, car c'est en son sein que celui-ci a pu s'exprimer et évoluer librement. Réciproquement, il a favorisé l'élargissement de cette culture alternative. Cette étude me paraît intéressante à l'heure où la culture alternative disparaît par une politique plus répressive et le mouvement punk avec. En effet, la récente disparition de squats et de lieux autogérés¹ proposant diverses activités musicales et théâtrales montrent non seulement une politique capitaliste de privatisation, mais également l'ancrage d'une culture élitiste et classique qui veut reprendre ses droits au cœur de la ville en supprimant les lieux favorables et propices à une culture dont l'idéologie remet elle-même en cause cette façon de faire².

Dans la première partie, je décrirai les années 70-80 marquées par de nombreux remous sociaux en Suisse romande et d'une véritable prise de conscience de la part des jeunes qui ont pu se définir comme acteurs sociaux et réaliser qu'ils ont le pouvoir de changer certaines choses. Puis, après avoir fait la découverte de cette prise de position de cette nouvelle jeunesse active dans les années 70, héritière de mai 68, je m'intéresserai de plus près aux revendications exprimées par cette partie de la jeunesse pour une « autre culture » et l'implication de ses revendications dans l'implantation à Genève de divers centres autonomes, lieux de culture et de rencontres permanents ou d'une durée de vie précaire mais ayant contribué à la richesse de la vie culturelle alternative dont nous disposons jusqu'à aujourd'hui dans notre canton. Puis, toujours intriguée par le mouvement punk, je chercherai à comprendre quelle était la place des Punks dans cette mouvance si active, car j'ai constaté que le phénomène punk était en plein essor à cette même période et que son caractère revendicatif, subversif

¹ Voir les différents articles de journaux de l'été 2007 où les squats de Rhino et de la Tour ont fermé, car citer tous les articles serait impossible.

² Cette dernière idée n'engage que moi et porte le fruit de mes lectures et propres réflexions.

n'apparaît peut-être pas par hasard à cette période où les jeunes prennent une partie du pouvoir, où ils osent enfin dire ce qu'ils ont à dire. Même si le phénomène punk est né en Grande-Bretagne, pourquoi a-t-il eu un tel impact en Suisse romande, par quels facteurs est-il expliqué ? Qu'ont cherché les jeunes intéressés par la musique punk de cette période dans cette musique et pourquoi a-t-elle été si importante chez certains jeunes en Suisse à cette époque de grands remous sociaux ? Il va de soi que mon travail n'est qu'une partie de ce que constitue la vie alternative à Genève, mais il complète ce qui a déjà été écrit sur les origines de la culture alternative suisse romande et particulièrement genevoise³. Il apporte ainsi une pierre à l'édifice et permet de mieux comprendre d'où est venue la possibilité de fréquenter des lieux tels que *l'Usine*, *Artamis*, le *Festival de la Bâtie*, *l'Ilot 13* et tant d'autres lieux qui n'existent plus aujourd'hui tels que *Rhino*, son *Bistrot* et sa *cave 12*, le *squat de la Tour*, et d'autres lieux que je n'ai pas eu la chance de connaître comme *chez Brigitte*, le *squat du Garage*, etc., mais qui ont tous participé à la culture alternative genevoise.

Pour terminer, j'ai également voulu contribuer à une meilleure connaissance du milieu punk, que je connaissais, moi-même, très peu avant cette étude. Ces milieux sont souvent accusés de marginaux par l'opinion publique et l'on qualifie certains jeunes de « mauvais genre », de « peu fréquentables » de par leur look négligé. Mon entourage a en partie réagi de façon similaire lorsque j'ai énoncé mon sujet de mémoire me demandant où était l'intérêt de parler des Punks qui ne font rien d'autre que se saouler, traîner dans la rue avec leurs chiens et mendier. Je me suis donc rendu compte que beaucoup de personnes, et même certaines qui fréquentaient les milieux alternatifs, n'avaient aucune idée de l'origine du mouvement punk, de la place qu'il a tenu dans la vie culturelle alternative genevoise dans les années 1970-1980 et qu'il persistait encore aujourd'hui beaucoup de clichés. La plupart des gens ignorent tout de la richesse culturelle de ce genre de mouvement, de son intérêt socio-historique. Et même si la littérature sur ce sujet reste encore assez maigre, d'où la « pauvreté » de ma bibliographie, il m'a été possible de rassembler des informations grâce à la rencontre de personnes ayant vécu le mouvement punk de l'intérieur à cette époque. Ces témoins du passé m'ont donc donné la chance d'apporter à mon travail des éléments, peut-être moins « scientifiques » mais néanmoins authentiques et chargés d'émotions.

Je me suis donc posé deux questions principales: 1/ Peut-on parler de contre-culture punk ou de culture alternative lorsque l'on parle de phénomène punk ? 2/ Le mouvement punk à Genève peut-il être considéré comme une contribution à la mouvance alternative à Genève dans les années 1970-1980 ?

³ Voir bibliographie en fin de travail.

1.1 METHODOLOGIE

1.1.1 Matériaux documentaires et entretiens semi-directifs

Ma démarche part de traces écrites (livres, articles de journaux, protocoles de réunions), orales (entretiens) et audio-visuelles (reportages de télévision). Partant de documents d'archives écrites et d'archives orales, mon approche se veut la plus neutre possible. Je pars des faits et non d'opinions personnelles. Il s'agit bien dans une approche socio-historique d'analyser les faits lus, énoncés, visionnés et non d'émettre des jugements de valeurs. Les seules opinions qui sont émises dans ce travail se veulent donc être celles du discours des personnes interrogées, des entretiens ou des articles de journalistes. Cette démarche a donc été basée sur une analyse de la littérature, principalement pour la première partie, afin d'en ressortir les concepts qui m'ont semblé pertinents à la compréhension de ma problématique et également afin de construire un historique des faits, de la naissance du mouvement punk en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis à la fin des années 70, pour ensuite comprendre l'histoire genevoise à cette même époque. C'est donc dans un premier temps une synthèse documentaire que j'ai réalisé.

Dans un deuxième temps, j'ai effectué des entretiens qualitatifs et semi-directifs pour récolter des données. Cette méthode consiste en « une conversation libre du sujet qui s'accompagne d'une écoute réceptive du chercheur afin de recueillir des données personnelles. (...)»⁴. Il s'agit d'une approche fondée sur un processus interactionnel qui privilégie, d'une part, l'expression libre de l'interviewé et d'autre part, l'écoute active de l'interviewer»⁵. De plus, dans cette démarche, le chercheur prend les réponses telles quelles sans porter de jugement quelconque. C'est là l'un des principaux avantages de l'entretien semi-directif : par la souplesse et la faible directivité ce dernier permet de récolter les témoignages en respectant le langage et le rythme de la personne interrogée. Et, afin de garder une reproduction extrêmement fidèle du récit, j'ai enregistré tous mes entretiens. L'utilité de l'enregistrement (en particulier si la personne est à l'aise), permet d'être à l'écoute de la personne, la soutenir par le regard, le sourire, la gestuelle et l'échange paraît plus naturel, plus intime, comme une simple conversation avec un ami autour d'un verre. La plupart de mes entretiens ayant eu lieu dans des cafés ou chez la personne autour d'un verre voire même de quelques tapas !

L'enregistrement permet, par une écoute active, de mieux guider la personne du fait que le chercheur n'a pas à se soucier d'une prise de note qui, si l'on doit jongler entre les questions, les réponses et l'écriture, peut conduire à une reproduction partielle ou faussée des réponses. L'enregistrement a de ce fait un atout majeur, il permet une reproduction fidèle et complète des informations⁶.

1.1.2 La constitution du réseau

Les témoins ont au départ été difficiles à trouver du fait que je ne connaissais pas cette population et que je ne savais pas dans un premier temps où m'adresser. Je me suis donc dirigée empiriquement vers un lieu alternatif : *l'Usine*, et suis montée dans les différents bureaux des différentes associations pour expliquer mon projet. Quelqu'un m'a orienté vers Damien qui travaille chez

⁴ Hexel D., *Elaboration de procédures et d'instruments de recherche*. Cahier n°4, Université de Genève, 1991, p.10.

⁵ Pourtois et Desmet, 1997, p.132.

⁶ Voir retranscriptions en annexe.

Urgences Disk et je suis allée le rencontrer sur ce lieu-même. Très réticent au départ, il a fini par se laisser convaincre, et m'a aussi présenté Ross, un Punk actif dans le milieu des années 1970-1980.

A partir de ces deux premières rencontres, les suivantes se sont enchaînées. Des noms de certaines personnes m'ont été donnés et certaines d'entre-elles ont accepté de me rencontrer, me donnant à leur tour d'autres contacts. J'ai donc ainsi construit mon réseau de témoins. Une limite à cette démarche est que mon réseau reste circonscrit à des Punks qui se connaissaient et se réunissaient à cette époque. Il semblerait d'après leurs dires, qu'il s'agisse du noyau de base, déclencheur du mouvement punk à Genève. Or, n'ayant pas pu rencontrer des anciens Punks de cette époque avec des connexions totalement différentes, je n'ai pas pu vérifier leurs propos. Et aucune information n'a été trouvée les concernant dans les traces écrites.

Les entretiens effectués sont basés sur les récits de vie de chaque interviewé. Etant donné que tous ne sont pas habitués à se confronter à des travaux universitaires, j'ai dû éviter de me présenter « experte scientifique », ce qui aurait été mal vu dans ce genre de milieu. Certaines de mes questions n'étaient d'ailleurs pas comprises ou jugées inutiles, voire même laissées sans réponses. J'ai donc pris le parti de poser un maximum de questions communes, mais de m'adapter à mes interlocuteurs en orientant mes questions en fonction des réponses données. Je leur ai donné ainsi l'entière liberté quant aux choix des événements de leur récit de vie et j'ai fait « avec » les informations recueillies afin de trouver des éléments communs à tous les entretiens et un fil conducteur pour l'élaboration de mon analyse. Mon questionnaire m'a donc surtout servi de canevas et de fil conducteur mais les questions n'ont jamais été posées dans leur intégralité pour chaque personne.

1.1.3 Les limites de l'entretien semi-directif qualitatif

La limite dans ce type de récolte de données réside dans l'impossibilité de quantifier les résultats puisque le type de réponse, (pris dans un récit de vie), ne peut être quantifié. Ces informations ne peuvent donc pas faire l'objet d'une analyse statistique et d'une reproduction. Il aurait fallu pour ce faire, élaborer une grille de questions identiques, mais provoquant de ce fait la perte de certaines informations, certaines réponses étant trop personnelles et inclassables. D'autre part, mon échantillon n'est pas suffisamment exhaustif et représentatif de tous les Punks de cette époque. Il aurait fallu interroger une quantité de personnes beaucoup plus considérable.

Mon choix s'est donc porté sur une approche qualitative car même si l'analyse des données est plus périlleuse, elle est plus riche lors de l'analyse des récits de vie des personnes qui, même si elles sont issues d'une même époque, portent toutes un regard très différent sur cette période de l'histoire genevoise culturelle alternative

1.2 Les Punks interrogés

Il ne s'agit pas ici de rentrer dans l'analyse du discours des personnes interrogées ni même de les présenter de manière trop exhaustive. Mais étant donné que ceux-ci vont être très fréquemment cités tout au long de mon travail et déjà dans la partie théorique, car ils m'ont permis, de par leur récit, d'apporter des éléments complétant les informations que j'ai trouvées dans la maigre littérature existante.

Nous pouvons donc citer :

- **Jean-Mi** : Jean-Mi est actuellement animateur dans une maison de quartier et l'est déjà au début des années 80. Punk à cette époque, il profite de son poste d'animateur pour donner la possibilité aux groupes punks genevois de se produire dans des maisons de quartier telles que la maison de quartier du Grand Saconnex dans laquelle il travaille. Faisant lui-même partie d'un groupe punk, les *Mother's Monsters*, il comprend vite à quel point il est difficile d'exprimer ce genre de musique dans les lieux traditionnels et se rapproche très vite du mouvement « Etats d'Urgence »⁷ qui souhaite donner plus de place à l'expression de la culture alternative. Dans ses textes, il dit être moins provocateur que Ross. Pour lui, sa musique était une manière de regarder la vie, ses textes traitant plutôt de l'aliénation du monde dans lequel il vivait et du fait qu'ils étaient tous des moutons.
- **Ross** : Ross est programmateur au *Piment Rouge* à *Artamis* et tient un stand au marché aux puces (au moment où je l'interroge). Ayant fait des études d'architecte, il laisse très vite tomber ce milieu professionnel pour s'adonner à d'autres activités professionnelles. Il se définit comme punk depuis toujours et fait partie des premiers Punks à Genève. Très connu dans ce milieu, il alterne sans autre crête et crâne rasé, ce qui lui vaut l'appellation de Skinhead par d'autres du milieu, contre son gré. Il est le bassiste à l'époque de l'emblématique groupe genevois *Discolokosst*, groupe phare de la scène punk genevoise des années 80. Les paroles des chansons de ce groupe sont connues à cette époque pour pousser la provocation à l'extrême (voir ci-après). Il dit de lui et des membres de son groupe qu'ils étaient « cons, bêtes et laids et fiers de l'être ! », ce qui était également le nom de leur label indépendant créé dans au début des années 80.
- **Reno** : Reno travaille aujourd'hui dans une petite entreprise et habite à la campagne avec sa femme et ses enfants. Il a cependant gardé son esprit punk et garde une bonne conscience de son adolescence punk à Genève. Il a pourtant passé très peu de temps à Genève. Ayant une sœur plus âgée que lui déjà dans cette mouvance à cette même époque, celle-ci fréquente un lycée à Annemasse et fréquente les Punks de France-Voisine auxquels se joint vite son frère. A 15 ans et demi, il part pour Amsterdam et l'Angleterre à la recherche selon, ses dires, de la « vraie vie Punk ». Il vivra de squats en squats, mendiera, connaîtra des situations dangereuses où il sera laissé pour mort après avoir été tabassé dans un appartement à Londres ce qui ne l'empêchera pas de poursuivre sa quête de « punkitude ». De retour à Genève en 1981, il se joint à d'autres Punks genevois et intègre le groupe *Technicolor*. Il ouvre également des squats et contribue dans l'organisation de concerts sauvages⁸. Il continuera cependant à faire des allers-retours avec d'autres villes, notamment Berlin où il vivra avec Dolores dans un immeuble squatté.
- **Alain (Al Poubelle)** : Al Poubelle est son nom Punk dans les années 80. La plupart le connaissent sous ce nom. Les autres membres de son groupe ont d'ailleurs tous des pseudonymes comme le sien. On peut donc citer Ordure, interviewé dans ce mémoire et considéré comme une icône punk par Al Poubelle, Déchet urbain, mort des méfaits de la drogue, Crevure, adepte des chaînes et du cuir, Dégeulon considéré comme un pur et dur et tout premier décédé, et la Buse. Al Poubelle est le chanteur du groupe *Yodler Killers* à Genève et écrit également certains textes. Il a vécu un certain temps dans le squat de la rue Argand, squat punk par excellence dans les années 80 à Genève et connaît donc très bien l'ambiance qui y régnait à cette époque. Très marqué par cette période de sa vie pleine d'excès en tous

⁷ « Etats d'Urgence » sera expliqué plus en détail dans la deuxième partie du travail.

⁸ Le principe des « concerts sauvages » sera expliqué ultérieurement.

genres, il s'est aujourd'hui retiré du milieu punk et se passionne pour le Moyen-âge où il se dit être le descendant de Richard Cœur de Lion. Il travaille aujourd'hui à 50% pour une petite entreprise comme secrétaire-réceptionniste.

- **Dominique, Mad Ben alias Ordure** : Mad Ben ne jouera que très peu dans le groupe des *Yodler Killers* avec son ami Al Poubelle. Lassé au bout de quatre à cinq répétitions de consacrer autant de temps pour si peu de concerts. Il managera cependant quelques temps le groupe *Discolokosst* à Genève, fondera *Section spéciale*, chantera dans le groupe *SIDA* mais toutes ces expériences ne seront que très courte durée. En décembre 1976, le groupe punk les *Ramones* se produit à la salle du Faubourg à Genève et là, c'est la révélation. « C'était la grande claqué dans la gueule ! ». Il découvre une musique rapide, choc, où les musiciens se comportent de manière plutôt odieuse sans parler au public, jouent des morceaux rapides sans interruptions, enchaînés les uns derrière les autres et s'en vont sans faire de rappel. Suite à cet électrochoc mais déjà conquis par des groupes venus d'Angleterre comme les *Damned*, où le groupe américain les *New York Dolls* considéré selon lui comme du pré-punk, il choisit à ce moment sa mouvance punk, énérvé selon ses dires par les concerts hippies où l'on reste assis par terre et où personne ne bouge ni danse. Il a entre quatorze et quinze ans à cette époque et se lance les yeux fermés dans cette mouvance. C'est d'ailleurs un bon moyen pour lui de « casser les pieds » à ses parents. Il travaillera de nombreuses années ensuite à *l'Usine* et fondera une famille. Aujourd'hui il est employé dans une petite entreprise et semble mener en apparence une vie « rentrée dans les standards usuels » mais il a conservé son âme d'anarchiste, très marqué encore par cette période de sa vie.
- **Damien** : Damien est important car il est le tout premier interviewé et donc à la base de la constitution de mon réseau. Trouvé après quelques recherches dans le magasin *Urgence Disk* à *l'Usine* où il travaille actuellement, il me présentera Ross et me permettra d'établir d'autres contacts en me donnant des noms. Il est également animateur de soirées à *l'Usine* et était déjà Dj dans les années 80 à Genève. Même s'il se considère issu de la mouvance New-wave, version électronisée de la musique punk, il aura l'occasion de passer des disques dans un grand nombre de soirées punks et de fréquenter ainsi ce milieu. Ross est d'ailleurs l'un des ses meilleurs potes.
- **Dolores** : Dolores est la seule femme interrogée dans ce mémoire. Partie intégrante de la bande, elle est l'aînée et déjà au collège dans les années 80. Se considérant comme Punk, elle aime également écouter du jazz qu'elle fera découvrir au reste de la bande. C'est la seule personne interviewée qui parlera d'autres influences musicales. Diplômée de l'école des Beaux-Arts à Genève, elle se passionne très vite pour la photo. Elle possède de ce fait une grande quantité de photos qu'elle garde en archives et que j'ai eu la chance de pouvoir découvrir. Aujourd'hui elle travaille dans la photo industrielle. Elle se décrit comme ayant une forte personnalité, nécessaire notamment à cette époque pour durer dans le milieu punk et n'a jamais eu peur d'intervenir lors de conflits. En couple aujourd'hui avec Antoine, elle sortait autrefois avec Reno dans les années 80 et a beaucoup voyagé avec celui-ci à la rencontre d'autres jeunes Punks dans d'autres pays, notamment à Berlin où ils ont vécu entourés d'autres jeunes dans un squat.
- **Antoine** : Antoine est l'actuel ami de Dolores et me reçoit avec Dolores chez eux pour l'entretien. Il est également Punk dans les années 80 mais plus jeune que Dolores et rejoindra la bande un peu plus tard dans les années 80. Aujourd'hui il travaille comme artisan et avait jusqu'à peu, un atelier dans le site d'*Artamis*.

1.3 Difficultés rencontrées

1.3.1 La recherche de sources

La recherche de sources a été un véritable problème compte tenu que les quelques lieux disposant d'archives n'ont pas d'index thématique répertorié, ni sur ordinateur, ni par écrit. Il a fallu passer des heures au CIRA (Centre de Recherche sur l'Anarchisme)⁹ à fouiller dans des classeurs dans lesquels tous les protocoles des différents squats à Genève étaient rangés de manière informelle, dans le désordre le plus total. Les protocoles trouvés étaient d'ailleurs de toute nature, la plupart étant des procès-verbaux de réunions écrits à la main par des locataires investis dans les mouvements inter-squat ou dans la lutte pour garder leur logement. Certains n'étaient d'ailleurs ni datés ni signés et les prénoms également pas mentionnés. J'ai donc passé un très grand nombre d'heures à chercher dans ces archives pour recueillir en fin de compte peu d'informations pertinentes sur mon sujet. Le CIRA reste cependant un lieu très riche en informations de toutes sortes, les ouvrages étant répertoriés et soigneusement gardés. Il est le seul lieu dans son genre à perdurer car il est tenu par un privé.

Il existait également *Infokiosk* au Squat du Boulevard de la Tour à Genève qui disposait également d'archives intéressantes, mais encore plus difficiles à trouver. Les moyens financiers étant moins importants, le personnel peu investi du fait que le squat risquait de fermer à tout moment ses portes, les personnes chargées de l'organisation de ce lieu mettaient moins d'énergie qu'au CIRA pour organiser les archives¹⁰. J'ai découvert au premier étage d'*Infokiosk* une armoire poussiéreuse dans laquelle des classeurs étaient rangés et ai trouvé, après plusieurs heures de recherche, des protocoles de réunions de locataires mais rien concernant les Punks précisément.

Mon but au CIRA et chez *Infokiosk* était de mettre la main sur des fanzines punks de l'époque mais je n'en ai trouvé aucun. De plus, la plupart des ouvrages concernant le mouvement punk parlent du mouvement anglais et peu d'ouvrages sont traduits en français. Même si je n'ai pas étudié en profondeur le phénomène punk en Angleterre ces derniers m'auraient certainement aidée à mieux en comprendre l'idéologie. Ne maîtrisant pas l'anglais, je n'ai pas pu accéder à ces ouvrages et n'ai dû me contenter que d'une bibliographie francophone.

J'aurais également aimé consulter les archives de police vieilles de 20 ans afin de me faire une idée sur ce qui pouvait être dit dans les années 70-80 sur les événements majeurs tels que soulèvements de jeunes, manifestations, squats, etc., à Genève. Il aurait été intéressant d'y avoir accès et de pouvoir établir un profil type des personnes fichées. On m'a fait entendre que cela était possible, mais selon un chef inspecteur de la police judiciaire à Genève, il est impossible d'accéder à ces archives et il semblerait que toutes aient été centralisées à Berne. Je lui ai demandé s'il pouvait me fournir quelques archives sur les faits des années 70-80 en masquant les noms des personnes « fichées » mais il est impossible même pour les policiers d'accéder aux informations fédérales. L'information donnée sur l'accès aux archives, dès qu'elles étaient vieilles d'au moins vingt ans, s'est donc révélée fausse.

⁹ Le Centre de recherche sur l'Anarchisme se trouve à Lausanne et regroupe des archives contestataires d'un grand nombre de mouvements : Anarchisme, communisme, révolutionnaire en tous genres notamment lors de guerres, etc., et traite de nombreux pays du monde

¹⁰ J'espère néanmoins que toutes ces précieuses archives seront récupérées par le CIRA ou un autre lieu qui sont tout de même les témoins de la vie à Genève.

1.3.2 La passation des entretiens

Outre la constitution du réseau, les difficultés de l'entretien même sont liées au type de personnes interviewées. Au cours de mes études universitaires, j'ai eu l'occasion à plusieurs reprises d'interroger des professionnels dans le cadre de différents travaux de recherche. La plupart, professionnels de la santé, de l'éducation, de l'enseignement, du domaine social en général, en ont l'habitude et certains ont même eu à effectuer ce genre de travaux lors de leurs études. Le déroulement des entretiens était donc relativement bon, ayant lieu dans un endroit calme, sans stimuli extérieurs et les personnes m'accordant toute leur attention.

Avec les anciens Punks des années 70, début 80, que j'ai interrogé, la tâche n'a pas été de tout repos. Il a d'abord fallu que je fasse certains entretiens dans des bistrot et ainsi gérer le bruit environnant et accepter les interventions de personnes connaissant les personnes interviewées venues se mêler à la conversation. Deux entretiens ont d'ailleurs été faits face à deux interlocuteurs, celui de Ross et de Damien, et celui de Dolores et Antoine. J'ai donc dû apprendre à « jongler » entre les deux personnes qui s'exprimaient parfois en même temps et veiller à ce que chacun réponde à la même question.

La retranscription n'a donc pas été facile du fait du bruit venant masquer certaines réponses (lorsque les entretiens étaient faits dans des bistrot) et il a fallu écouter la bande à plusieurs reprises. Certaines phrases sont d'ailleurs restées incomplètes, le bruit m'empêchant de comprendre certaines réponses au moment de l'écoute. Pour les entretiens faits en double, j'ai utilisé deux protocoles de retranscriptions et passé d'un à l'autre selon qui répondait à la question. Même si ces derniers se complètent entre eux, je pense que séparément certaines réponses sont incomplètes du fait que l'un venait terminer la phrase de l'autre sans répondre entièrement.

2 APPROCHES THEORIQUES

2.1 Quel lien avec les Sciences de l'Éducation

2.1.1 La jeunesse, l'adolescence.

M. Vuille¹¹ parle dans son cours du problème de « l'indétermination de la jeunesse » et de sa place dans le milieu familial où les jeunes sont tantôt considérés comme adultes ou comme enfants selon la situation. Un document étudié au cours de M.Vuille de l'auteur Sibony Daniel¹² définit la jeunesse comme le concept de l'entre-deux, un passage entre l'état d'enfant et celui d'adulte à définir où l'adolescent peine à trouver sa place. Sibony cite également les rites de passage, plus nombreux d'après ce qu'il dit dans notre société. Ces rites « veulent faire passer l'entre-deux, et déjà lui donner lieu, ou consistance car ces aspects inconscients exposent l'adolescent à être inconsistant, indécidable. Ces rituels voudraient induire des déplacements, des transferts de pulsions, des sublimations. Décrocher une compétition, passer au niveau supérieur, passer en fac, passer le bac, le stage, mot banal qui signifie position, lieu d'être passager en attendant « l'étage » ». ¹³ Pour ce dernier, l'entre-deux questionne le fait de trouver sa place, propre à chaque adolescent où leur état n'est pas toujours facile à définir pour le jeune lui-même où tantôt considéré comme adulte ou enfant, on lui demande très vite de choisir sa voie professionnelle et privée. L'auteur dit que d'ailleurs beaucoup échouent à trouver leur place parce qu'ils sont déjà placés à leur insu. « Il leur faut un minimum de mouvement pour connaître la place où ils sont, déjà, pour la dévoiler, gagner la force de la quitter et de prendre le large, la force d'être « infidèle » à des contrats fantasmatiques »¹⁴. Pour terminer, l'auteur révèle que l'adolescent réveille chez l'adulte l'angoisse de sa propre adolescence, ce qui explique pourquoi l'adolescent devient à certains moments « incompréhensible ». « Il s'adresse à la partie de l'adulte qui est restée non comprise, non intégrée, mal refoulée. Une chance est donc donnée de rejouer cette partie, de s'expliquer avec elle comme avec son destin »¹⁵.

2.1.2 La société

Dans les sociétés occidentales, celles-ci peuvent être abordés sous différents niveaux : le niveau communautaire ou individuel. Dans le cadre de la communauté punk, il s'agit de percevoir le Punk dans le cadre du groupe auquel il s'identifie mais également en tant qu'individu avec son parcours personnel évoluant dans différentes sphères telles que la famille, le groupe de pairs mais également son rapport au travail donc au monde économique. Si l'on considère certains Punks comme marginaux, il faut également comprendre la relation entre la marge et le centre et donc comprendre les productions de marginalités¹⁶. Selon M.Vuille, il faut également comprendre le concept de frontières qui selon lui sont de divers types.

¹¹ Vuille M., Cours RI25 : *Genèse, prévention et prises en charge des inadaptations sociales*. Année académique 2001-2002, Université de Genève.

¹² Sibony D., *Entre-deux. L'origine en partage*. Editions du Seuil, Paris, 1991, p.236. Document du cours de M.Vuille, année-académique 2001-2002.

¹³ *Ibid.*, p.236.

¹⁴ *Ibid.*, p..237.

¹⁵ *Ibid.*, p.241.

¹⁶ Vuille M., Cours RI25, *op.cit.*

Sans expliciter chacune, il nomme ainsi : les frontières barrières, les frontières filtres et les frontières zone de contact. Il cite également les frontières sociales et les frontières psychologiques qui sont celles qui me semblent importantes dans le cadre de cette étude. Elles représentent les préjugés, les stéréotypes et les représentations sociales de chacun. Pour terminer, il y a les frontières cognitives qui sont les capacités intellectuelles, la faculté de différencier, construire et reconstruire le réel. Associés à ces frontières psychologiques et cognitives il y a des codes au travers desquels nous percevons ce que nous voyons, tentons de comprendre, d'appréhender la réalité. Il y a différents types de codes, tous très divers. Les codes juridiques, les codes vestimentaires, alimentaires, etc. catégorisés en codes explicites ou implicites. Pour M. Vuille, « expliciter l'implicite, c'est donner un cadre, réussir à comprendre ce qui n'est pas clairement dit »¹⁷. Il complète par le fait que la sociologie a besoin de cette notion de frontière composée de catégories, de concepts, de classes, etc., afin de différencier dans le réel ce qui peut l'être. Elle se sert notamment de variables telles que le sexe, l'âge, l'appartenance socioprofessionnelle, l'appartenance sociale (couche inférieure, moyenne et supérieure), la nationalité, etc., et doit construire une typologie afin de faciliter l'étude. Selon le cours de M.Vuille, « la typologie est la science de l'élaboration des types facilitant l'analyse d'une réalité complexe en facilitant la classification ».

Le terme d'identité en lien avec le niveau personnel, est également un facteur important puisqu'il se centre sur l'individu. L'identité est une construction complexe puisqu'elle se crée dans un rapport à soi, mais également dans un rapport aux autres. Le processus d'identification est donc très important, puisqu'il permet l'identification à groupe de pairs dans lequel on va s'intégrer, tisser des liens et peut-être se réaliser personnellement au travers d'échanges réciproques.

2.1.3 Les différents niveaux de l'intégration sociale

Il y a une différence importante à faire avec les jeunes en errance que décrit Chobeaux¹⁸ et les Punks qui nous intéressent dans cette étude. En effet, dans mon entourage, après avoir parlé de mon étude, je me suis rendue compte que les gens avaient tendance à confondre les jeunes en errance (selon la définition donnée plus tard par cet auteur) et les Punks interrogés qui, même si certains vivent dans des squats, ont pour la plupart une famille, des amis, des projets professionnels. Ainsi le look qu'ils mettent en avant est l'expression d'un courant musical, d'un mode de pensée mais ne témoigne en rien le néant dans lequel ces jeunes vagabondent, privés de tous liens sociaux comme c'est le cas pour ces jeunes en errance que cet auteur appelle nomades, d'où le titre de son livre. Ces jeunes, si nous ne sommes pas en mesure de les identifier, peuvent donc facilement être confondus avec des jeunes Punks du fait de leur habillement, qu'ils mendient et errent devant certains magasins ou à la gare en quête d'argent. Il y a cependant une différence majeure car ces derniers sont en rupture sociale. Ces jeunes en errance fréquentent les festivals, les squats également, les lieux d'accueil et comme il a été dit, les gares. Leur itinéraire est difficile à établir du fait « qu'ils errent dans une zone où il n'y a que des passages »¹⁹. Ceux-ci sont dans le décrochage social et donc en souffrance du fait qu'ils partent à la recherche d'un « projet idéalisé », s'engagent sur la route en quête d'une famille de pairs, contrairement aux jeunes Punks interrogés qui eux, restent chez eux, ou s'ils partent, c'est en voyage uniquement pour un certain temps et « reviennent aux sources ». La plupart d'ailleurs semblent tomber dans des excès d'alcool, de toxicomanie ou dans la petite délinquance. Ces jeunes sont donc dépourvus de tout but quel qu'il soit contrairement aux jeunes Punks interrogés dans cette étude.

¹⁷ M.Vuille., *op.cit.*

¹⁸ F. Chobeaux, *Les Nomades du Vide*. Editions La découverte, Paris, 2004.

¹⁹ Tous ces propos qui suivent sont tirés de mes notes du cours de M.Vuille et d'une fiche de lecture faite à l'époque sur le livre de Chobeaux.

L'auteur résume d'ailleurs le quotidien de ces jeunes en disant « que le vide n'exerce aucune passion, qu'il n'y a pas de but à l'errance sinon l'errance elle-même » et fait la différence entre ceux qui souffrent et qui s'isolent (les jeunes en errance) et ceux qui se révoltent, qui sont capables d'avoir une identité vivante, de chercher une issue²⁰. Le film « *sans toit ni loi* » d'Agnès Varda visionné dans le cadre du cours de M. Vuille raconte d'ailleurs très bien le quotidien d'une jeune femme tombée dans l'errance, subissant la zone et ne reflète en rien le quotidien raconté des jeunes qui font l'objet de cette étude

Les populations que l'on peut considérer comme marginale peuvent l'être sur certains plans et non sur d'autres, tout dépend sous quel angle on les regarde. Ainsi, la prostitution, par exemple, fait partie des professions légalement admises, mais rejetées sur le plan moral et comme nous l'avons vu ci-dessus, il y a différentes sphères de développement dans lesquelles un individu évolue.

R. Castel, dans son analyse des individus et leur rapport au travail, définit celui-ci comme l'un des facteurs essentiels dans l'intégration des personnes dans la société puisqu'il apporte stabilité, protection salariale et sociale et permet la « participation aux réseaux de sociabilité et aux systèmes de protections qui couvrent les individus face aux aléas de l'existence »²¹. L'objectif de Castel est « de prendre la mesure d'une nouvelle donne contemporaine : la présence, apparemment de plus en plus insistante d'individus placés comme en situation de flottage dans la structure sociale, et qui peuplent ses interstices sans y trouver une place assignée »²², il voit apparaître une vulnérabilité nouvelle et des thèmes tels que fracture sociale, exclusion, précarisation, ségrégation, relégation qui vont fragiliser le lien social chez des individus de plus en plus vulnérables et fragilisés par des emplois instables, temporaires voire inexistantes. Cependant, au terme d'exclusion qui définit selon lui plutôt un état (des états de privation), Castel préfère celui de désaffiliation qui donne une meilleure idée de celui de processus. Il établit d'ailleurs une typologie dans laquelle il place trois zones : la zone d'intégration sociale, la zone de vulnérabilité sociale et la zone de désaffiliation. L'auteur préfère ne pas utiliser la notion d'exclusion parce que selon lui, « elle prend les gens en bout de course, lorsqu'ils sont tombés dans cette zone périphérique de la vie sociale qui se caractérise plus ou moins, par l'absence de biens, l'absence de liens et de place dans une société. La réflexion sur l'exclusion doit s'intéresser avant tout à ce qui se passe en amont, au niveau des processus qui amènent les gens à basculer »²³. Ces réflexions dans cette étude sont intéressantes du fait qu'elles viennent appuyer cette différence entre les jeunes partis dans l'errance décrits ci-dessus et les jeunes Punks interrogés dans cette étude qui, comme nous le verrons plus tard plus en détail, sont des jeunes pour la plupart en période d'adolescence, avec une certaine révolte liée à leur âge, mais ne sont en aucun cas des jeunes en rupture de lien social, la plupart ayant une famille, des projets plus ou moins bien définis professionnellement et non une perte totale de repères comme c'est le cas des *Nomades du Vide* décrits par Chobeaux.

2.1.4 La théorie du Lien social : l'exclusion, l'intégration

Avec les nombreux problèmes liés aux sociétés occidentales tels que chômage, déstructuration de la famille traditionnelle, paupérisation des milieux ouvriers, jeunes abandonnant l'école de plus en plus tôt, l'image d'une société incapable d'intégrer tous ses membres et laissant sur le bas côté certains d'entre eux, commence à faire l'objet de nombreuses interrogations²⁴.

²⁰ M.Vuille, notes du cours RI25, *op.cit.*

²¹ Castel R., *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*. Editions Fayard, Paris, 1995, p.490.

²² *Ibid.*, p.490.

²³ *Ibid.*, p 490.

²⁴ Revue Sciences Humaines, *Le lien social en crise ?*, Hors-série n°13, France, mai-juin 1996, p.4.

Un des grands thèmes abordés tout au long de mon parcours universitaire me paraît pertinent pour l'approche de mon objet d'étude : la théorie du lien social.

Selon la revue *Sciences Humaines*, dès le début des années 90, l'idée de crise de lien social fait son apparition. « Le chômage, la violence, la drogue seraient les signes les plus évidents d'une désagrégation du tissu social. »²⁵, mais il existe des sphères de développement dans lequel peut se tisser ou se défaire ce lien social. Ce lien se tisse donc dans quatre domaines essentiels que sont : le travail, l'Etat, la famille et les communautés. La revue *Sciences Humaines*²⁶ propose une définition de ce qu'est l'exclusion, définition tirée de plusieurs textes. Le mot exclusion est un terme relativement récent et semblerait dater de 1974 avec la parution du livre de R. Lenoir, *Les Exclus, un Français sur dix*. Les exclus désignaient jusqu'alors les « oubliés de la croissance, ceux qui constituaient les dernières poches de pauvreté au sein d'une société de consommation qui s'enrichit. »²⁷. Dans les années 70, c'est encore le thème des inégalités qui apparaît comme le problème social majeur. Avec les années 80, apparaissent les phénomènes de « nouvelle pauvreté », du chômage de longue durée, des SDF (sans domicile fixe), des bénéficiaires du RMI (revenu minimum d'insertion) en France ou de l'Hospice général en Suisse, les difficultés d'insertion des jeunes en rupture sociale et/ou scolaire. Il semblerait que ce soit dans les années 90 que le terme d'exclusion devienne la référence centrale au cœur du débat social et le terme d'exclusion peut s'appliquer de façon très générale à tous les processus sociaux de mise à l'écart. « L'exclusion étant par définition l'envers de l'intégration, et la crise du lien social s'opposant à la cohésion sociale, analyser les processus d'exclusion revient à chercher à comprendre le fonctionnement des mécanismes d'intégration d'une société. »²⁸. Les sciences sociales ont donc proposé plusieurs types de réponses à cette question des fondements du lien social et des mécanismes d'intégration. Comme il a donc été vu auparavant, il y a quatre sphères d'intégration principales. Le travail serait le premier « grand intégrateur de nos sociétés »²⁹ puisqu'il procure statut, identité, relations sociales et protection sociale telles qu'assurance chômage et retraite. Le deuxième est l'Etat par le biais de l'école et de « l'Etat providence comme dispositif d'assistance et d'assurance, mais aussi à travers les mécanismes de participation politique qui est un autre pilier de l'intégration. »³⁰. La famille constitue le troisième grand pôle de socialisation et de solidarité. Le quatrième pôle apparaît depuis peu dans le discours des sociologues qualifié de « communautaire ». Les communautés peuvent être très variées comprenant les associations d'entraide, les relations amicales, les clubs en tout genre, les groupements ethniques, les comités, etc. « Le lien social peut se tisser ou se défaire par rapport à chacune de ces sphères d'insertion. C'est en fonction de la capacité de chacune à intégrer ou à exclure les individus que se mesure la crise du lien social »³¹. Ainsi, plus l'individu sera exclu des différentes sphères, plus il sera considéré comme exclu voire marginal.

Dans le cadre de ce travail de mémoire, il s'agit du quatrième point qui nous intéresse, à savoir la communauté punk comme créatrice de liens sociaux entre pairs s'identifiant à un même courant et créant de ce fait des affinités communes et un sentiment d'appartenance à un même groupe.

²⁵ Revue *Sciences Humaines*, *Le lien social en crise ?*, Hors-série n°13, France, mai-juin 1996, p.4.

²⁶ *Ibid.*, p.9.

²⁷ *Ibid.*, p.9.

²⁸ *Ibid.*, p.5.

²⁹ *Ibid.*, p.6.

³⁰ *Ibid.*, p.6.

³¹ *Ibid.*, p.9.

2.1.5 Les communautés

Les relations au sein d'une communauté sont celles que l'on trouve au sein d'une famille ou d'une tribu et peuvent se développer entre les membres de groupes plus larges en « communauté de lieu ou d'esprit ». « Elles sont marquées par la proximité, la chaleur affective, la solidarité entre les membres. A l'inverse, les relations sociétaires, dont les relations commerciales sont la matrice, s'établissent entre des individus mus par des intérêts spécifiques. Elles sont fonctionnelles et fondées sur le calcul »³².

2.1.6 La socialisation

La socialisation désigne le processus par lequel les individus intègrent les normes, codes de conduite, valeurs, etc., de la société à laquelle ils appartiennent. « Celle-ci peut être vue sous l'angle du conditionnement, où l'individu devient en quelque sorte prisonnier de la société »³³. Mais, on peut également envisager la socialisation sous un angle plus interactif, supposant une adaptation réciproque. Elle peut également concerner des domaines très spécifiques et on peut donc parler de socialisation professionnelle, politique, familiale, etc. On peut également parler de socialisation primaire et secondaire. La première se passe durant l'enfance et couvre des domaines très restreints, tels que la famille et l'école. La socialisation secondaire, elle, se développe dès l'adolescence et englobe des domaines plus larges et variés tels que le milieu professionnel, politique, géographique et peut amener l'individu à remettre en question les bases des valeurs acquises durant la première phase.

³² *Ibid.*, p.11.

³³ *Ibid.*, p.11.

3 CONCEPTS EN LIEN AVEC LA PROBLEMATIQUE PRINCIPALE

3.1 Une définition de la culture

Il me semble important, avant de parler de contre-culture, de donner une certaine définition de la culture afin, ensuite, de pouvoir établir une comparaison entre les différents termes qui englobent celui de culture.

Une définition assez dense est citée dans un cours donné par M. Vuille et est reprise de Morin E. Il définit la culture comme « un ensemble de savoirs, savoir-faire, règles, stratégies, habitudes, coutumes, normes, interdits, croyances, rites, valeurs, mythes, idées, acquis, qui se perpétue de génération en génération, se reproduit en chaque individu et entretient, par génération et régénération, la complexité individuelle et la complexité sociale. La culture constitue ainsi un capital cognitif, technique et mythologique non inné »³⁴. Cette définition est dans l'ensemble assez complexe car elle cite un certain nombre de concepts que je tenterai d'expliquer plus tard.

Le sens commun a une certaine tendance à définir la culture comme l'ensemble des œuvres artistiques des civilisations. R.Girod³⁵ définit la culture de manière plus large comme étant « l'ensemble des techniques, des outils, des idées, des schémas de comportement, conscients ou non, qu'un certain nombre d'individus, formant une société, ont en commun et qui constituent les procédés pratiques et psychologiques par lesquels ces hommes ajustent leur existence au milieu naturel (un certain type d'agriculture et d'industrie, d'habitation, de vêtement, etc.), au milieu humain (un certain type d'organisation sociale, de relation humaine, etc.) et au mystère de la destinée humaine (religion, croyances, attitudes face à la vie en général, etc. ». Cette définition de la culture est intéressante du fait qu'elle ne limite pas uniquement celle-ci aux « productions artistiques » mais définit également la culture en termes de styles de vie différents. Selon cet auteur, ce « style de vie » inclut le langage, les croyances, les attitudes et les valeurs, aussi bien que les caractéristiques visibles des comportements sociaux comme l'habillement, l'apparence et le style de vie en général. Dans cette optique, la culture permet à un individu de se situer par rapport à d'autres et d'agir selon ses valeurs, idées, actes de toutes sortes, ce qui lui permet de s'inclure au sein d'un groupe, d'une communauté. Au sens social, la culture désigne l'ensemble des aspects intellectuels et moraux, matériels, des systèmes de valeurs et de styles de vies caractérisant une population.

3.1.1 La culture dominante

Lors de certains entretiens, le terme de culture dominante/élitiste est apparu de manière très récurrente et il est donc intéressant d'essayer de donner une définition. On peut parler de culture dominante comme étant celle imposée par les institutions, par la société dans laquelle on vit, par l'économie et le pouvoir, en opposition aux contre-cultures, sous-cultures, cultures underground qui ne sont pas tout à fait en accord avec les normes qu'impose la culture dominante et de ce fait, proposent des valeurs différentes, des styles de vie différents constituant ainsi une forme de culture nouvelle.

³⁴ Morin E., *L'identité humaine*. Editions Seuil, Paris, 2001. Document du cours de M.Vuille, *op.cit*.

³⁵ Girod. R., *Attitudes collectives et relations humaines*, éd Puf, 1953, pp.105-107, cité dans le mémoire de licence SES, *Culture marginale jeune : le style de vie alternatif*. C. ARCARO, 1995, p.9.

Par culture dominante nous pouvons donc entendre une culture qui s'impose comme culture de référence basée sur le modèle de culture occidentale. Sa diffusion est caractérisée par la gestion des groupes politiques, économiques dominants. La culture dominante donne une notion élitiste, de référence « universelle » à laquelle il faut s'identifier. Dans cette optique, il ne peut y avoir que des formes dérivées de la culture si la référence est la culture dominante.

3.1.2 La contre-culture

Pour une question de facilitation de mon travail et de choix personnel, je ne ferai pas de différence entre les différents termes qui sont ceux de sous-culture, contre-culture, culture underground et culture alternative qui à mon sens, et selon les différents écrits que j'ai pu parcourir jusqu'alors, sont des termes très similaires, parfois considérés comme des synonymes voire même confondus. Ces différents termes font référence à une culture différente de la culture dominante, à des productions parallèles qui ne sont pas encore institutionnalisées ou en cours de reconnaissance, d'officialisation. Je ferai donc le choix, quand je ne cite pas un auteur qui a sa propre définition, de parler de contre-culture, ou de culture alternative, qui semble être à mon sens le terme le plus approprié puisque le terme « contre » va à l'encontre de la culture dominante. La définition sera donnée ultérieurement.

Selon l'auteur Craig O'Hara³⁶, certains groupes marginaux, contrairement à d'autres, désirent grandement faire partie du courant dominant. Néanmoins, tous les groupes marginaux en tant que tels, font face à un certain degré de mise à l'écart dans la société où ils vivent, dont ils ne dépendent pas. Par conséquent, ils ont tendance à former de plus ou moins strictes « subcultures »³⁷ qui leur sont propres. Ces différentes formes de cultures se sont développées en relation avec la culture dominante de laquelle sont partis certains changements, certaines revendications laissant alors la place à une nouvelle forme d'expression et de création de nouvelles formes de cultures. Il y a donc un rapport d'influences et d'interdépendances.

Selon D.Gros³⁸, la contre-culture est « une forme particulière de sous-culture. Elle est à la fois portée par des acteurs en position de conflit social, une fraction de la jeunesse occidentale, et constituée par un système de valeurs, expressif, en opposition explicite avec celui de la culture dominante, instrumentale ». Nous pourrions donc dire que la contre-culture est une « culture parallèle », qui va contre la culture officielle, dominante. « La contre-culture est une culture nouvelle, souvent parallèle ou souterraine, et qui entre en rébellion avec la culture officielle, celle-ci, aux mains de l'économie et du pouvoir, étant jugée aliénante, statique, sclérosée, dépassée ou inutile. Les armes principales de la contre-culture sont : la création, la critique systématique, la dérision, etc. »³⁹.

Selon V. Fournier⁴⁰, on peut définir la contre-culture comme « la partie souterraine de la culture, moins visible, sorte d'alternative à la culture dominante, qui émerge et devient un style de vie, politique, et rationnel, un style de vie qui, comme le Pop-Art, est né en période d'abondance et de dérive du dadaïsme de par ses techniques (détournement, écriture automatique, spontanéité). Le langage, les mots perdent de leur importance au profit du visuel ou des sons, de la musique. La culture devient un moyen de faire passer ses idées vu que les voies politiques sont bloquées.

³⁶ C. O'Hara, *La Philosophie du Punk, histoire d'une révolte culturelle*. Editions Rytrut, 1999.

³⁷ Selon Ladzi Galai, auteur de la préface et traducteur de l'ouvrage de C.O'Hara, *Ibid.*, la subculture est un anglicisme utilisé en sociologie pour parler de sous-cultures.

³⁸ Gros D., *Jeunesse intellectuelle, contre-culture et dynamique du changement*, in *Revue Suisse de sociologie*, vol.11, n°2, 1985.

³⁹ D. Gros, *Dissidents du quotidien, la scène alternative genevoise, 1968-1987*, Editions d'en bas, 1987, p.17.

⁴⁰ V. Fournier, *Le mouvement Punk : de la subversion à la récupération*. Mémoire SES, Université de Genève, 1996, p.12.

On tente de détruire les normes de l'art et les distinctions entre art et vie quotidienne ». Pour V. Fournier, le Punk est l'héritier de la contre-culture mais de par son nihilisme et son non-militantisme, celle-ci prend ou reprend la forme d'une simple sous-culture à ses yeux, « L'ambition de déboucher sur un monde nouveau qui caractérise la contre-culture en est radicalement absente. Ainsi, par exemple, il prend le contre-pied du pacifisme des Hippies »⁴¹, différence que je ne ferai pas dans ce travail, le mouvement punk suisse étant à mon sens, une forme de contre-culture de par sa forte contribution associative et alternative comme il sera analysé dans la deuxième partie.

V. Fournier, dans son autre mémoire de diplôme⁴², fait une différence évidente entre la contre-culture et la sous-culture en établissant une comparaison entre le mouvement hippie et d'autres sous-cultures jeunes tel le mouvement punk. La différence résiderait dans le fait que le mouvement hippie est issu de la jeunesse intellectuelle des universités et présente un caractère organisé, revendiqué, politisé. La contre-culture hippie est donc très intellectuelle et porteuse d'un message idéologique très clair contrairement à d'autres sous-cultures jeunes où le processus de contestation est parfois inconscient, ces derniers n'étant pas toujours capables d'expliquer la raison de leur choix comportemental et vestimentaire. Toujours selon V. Fournier, les jeunes issus de « sous-cultures », qu'elle appelle les cultures underground, sont facilement identifiables, forment des ensembles dont l'étiquetage systématique facilite l'analyse. « Ces jeunes se regroupent généralement autour d'un style de musique, et se reconnaissent mutuellement à leur allure et à leurs vêtements ; ils se retrouvent dans des endroits habituels qu'ils se sont appropriés en les investissant en masse. L'ensemble de ces traits forment des codes autoréférentiels qui régissent les diverses appartenances ainsi que certaines pratiques. Au niveau macrosocial, les mouvements de mode de la jeunesse forment de grands ensembles dûment étiquetés s'étalant sur plusieurs pays, avec quelques différences cependant, relatives à la spécificité des contextes nationaux »⁴³.

D'après I. Grunder⁴⁴, « Les trois dernières décennies ont vu surgir sur la scène sociale et culturelle des sociétés capitalistes avancées une multitude de groupes de jeunes, tribus urbaines affirmant divers styles de vies dits « alternatifs », tels les Mods, les Zoulous, les Rockers, les Hippies, les Skinheads, les Punks, les Hip-hop, les Gothiques ou encore les Hardcore Kids. ». Pour cet auteur, la contre-culture s'inscrit « dans une dimension à la fois culturelle et festive mais aussi résistante, donc prélude à des luttes plus larges et plus organisées qui caractérisent les nouveaux mouvements sociaux »⁴⁵.

Enfin, selon M. Martinez Alvajar, « les contre-cultures s'établissent à leur tour, en réaction (à la culture), définissant assez rapidement, mais de manière à les faire durer, des contre-normes, habituellement par inversion directe de la culture ; elles ont une stabilité suffisante pour permettre à une population (sous-culture) de s'identifier, en vivant un certain style de vie, soit en communauté, soit de manière dispersée. La visée dans le temps ne dépasse guère le présent et parfois le moyen terme (quelques années voire la durée d'une génération »⁴⁶.

⁴¹ *Ibid.*, p.12.

⁴² Valérie Fournier, *Les nouvelles tribus urbaines : Essai sur quelques formes actuelles de marginalité culturelle*, Mémoire de diplôme SES, Université de Genève, 1997, p.42.

⁴³ *Ibid.*, p.19.

⁴⁴ Grunder I., *Approche socio-historique des « Travellers » britanniques*. Mémoire de FAPSE, Université de Genève, 2003, p.37.

⁴⁵ *Ibid.*, p.39.

⁴⁶ M. Marinez Alvajar, *Les punks : jeunesse en crise ou crise de la jeunesse ? Etude d'un mode de socialisation*. Mémoire de FAPSE, 1985, pp.37-38.

Pour terminer, je citerai Jean-Mi⁴⁷ qui n'est pas un auteur comme les précédents mais qui tient des propos très intéressants sur la définition de la contre-culture qui valent la peine d'être cités dans cette partie. Pour ce dernier, « la première définition de la contre-culture c'est la culture qui échappe au domaine marchand, volontairement ou pas. La contre-culture revendique la légitimité des gens à l'expression », « C'est une culture où tu es acteur alors que la culture de masse, tu es consommateur ou spectateur et y'a quelques élites choisis qui sont les producteurs, qui sont les acteurs. Pour moi la contre-culture c'est rendre tout le monde acteur et spectateur à la fois.». Celui-ci exprime bien l'idée de « fabriquer » sa propre culture, de donner la parole à chacun dans quelques espaces culturels que ce soit sans laisser de tiers décider, avoir une approche active dans l'expression.

Comme on peut donc le constater, les définitions de la contre-culture sont très nombreuses, et ceci n'est qu'un aperçu de ce que l'on pourrait trouver dans la littérature. Elles comportent néanmoins toutes des points communs qui sont ceux de vouloir créer un type de culture différent de la culture dominante, une volonté de s'approprier ou de créer de nouvelles valeurs et de pouvoir exprimer librement un mode de vie différent du modèle dicté par la culture de référence. La notion de revendications est également mise en avant du fait que les acteurs de cette nouvelle culture cherchent à imposer des formes d'expressions différentes de celles dictées par la culture dominante en échappant au contrôle de celle-ci.

Ainsi donc, depuis l'avènement de la jeunesse comme acteur social dans les années 60, chaque décennie a plus ou moins connu ses mouvements contre-culturels, plus ou moins contestataires, plus ou moins spectaculaires et éphémères. Les années 60 ont été les années Hippies, les années 70, celles des Punks, la fin des années 80 ont connu le Disco, la New-wave, les années 90, le Hip-hop et la Techno, etc.

3.2 Les normes

Selon V. Fournier, « la vie sociale se concrétise par la formation de normes sociales qui régissent notre conduite dans les multiples situations de la vie de tous les jours. Ces normes se sont cristallisées au cours des siècles pour aboutir aux codes de bienséance tels que nous les connaissons aujourd'hui et auxquels nous obéissons machinalement. (...) Nous respectons tous des règles préétablies quant au savoir-vivre, qui sont en quelque sorte l'expression d'une contrainte sociale. Elles nous obligent non seulement à nous comporter de la manière la plus adéquate suivant la situation, que ce soit lors d'un repas au restaurant ou chez des amis, lors d'une activité professionnelle ou même dans les rapports de séduction, mais qui plus est, elles servent à établir, voire confirmer et reproduire une certaine stratification sociale.»⁴⁸. La conformité aux normes se retrouve également dans l'esthétique du corps régie par les diktats de la mode.

Selon M. Martinez Alvajar, plusieurs auteurs selon elle « signalent la nécessité de l'existence de valeurs stables pour que le conflit puisse avoir lieu et permettre l'action des jeunes »⁴⁹. Dans de nombreuses décennies, on retrouve ainsi des mouvements contestataires qui viennent ébranler les normes pré-établies par la société. Comme nous l'avons donc vu précédemment, les années 60 marquent le début de cette contestation par le mouvement hippie avec ses cheveux longs, son désir de

⁴⁷ Ancien Punk interrogé pour ce mémoire.

⁴⁸ Valérie Fournier, *op.cit.*, 1997, pp.39-40.

⁴⁹ M. Martinez Alvajar, *op.cit.*, p.38.

communauté et de lutte pour la libération sexuelle. Il vient contester des codes sociaux qui sont à leur sens une entrave à la liberté individuelle.

Le look vestimentaire est l'un des signes les plus marquants de la contestation des normes car il est visuel. Ainsi, toute apparence esthétique sortant du commun peut être considérée comme un refus de la norme et de la contrainte qu'elle comporte et donc refléter une volonté d'affirmation d'une certaine liberté individuelle, un désir de « sortir du lot ». Le look peut donc bien aller au-delà d'une volonté purement esthétique mais bien d'un désir de provocation, d'ébranlement des codes sociaux, une volonté de ne plus subir passivement les conventions sociales. Le thème du look fera l'objet d'un paragraphe plus approfondi dans la suite de ce travail.

3.3 Les revendications

Après la volonté de ne pas vouloir adhérer à certaines normes sociales établies par la société de référence, il peut donc y avoir un désir de contester celle-ci de manière plus ou moins marquée et de revendiquer ainsi un autre style de vie.

La revendication implique la prise d'un certain pouvoir et touche, au sens large du terme, au domaine politique du fait que certaines règles, normes, sont contestées. Selon les personnes s'insérant dans une perspective alternative, ceci en lien avec les personnes interrogées dans ce mémoire, la société actuelle est jugée inadaptée et il faut la changer. La revendication se manifeste non par la révolution mais par la volonté de réforme, de vouloir améliorer la société existante. Dans le cas de certaines cultures alternatives, les personnes prennent conscience de leur position marginale au sein de la culture dominante et veulent y être intégrées en étant considérées comme formant partie d'un groupe légitimé. D'autres, au contraire, vont assumer leur position marginale. Ces personnes vont donc agir au niveau politique. La revendication suggère donc « un changement social » et une reconnaissance de la part de la société dominante comme une autre vision des pratiques culturelles. Dans cette perspective, le mouvement punk a exprimé certaines revendications mais ne s'est jamais identifié comme groupe voulant une certaine légitimité sociale voire étatique. La plupart de ces jeunes étant dans une perspective de consommation immédiate, ne partageant pas les mêmes valeurs que la société « dominante », les choses qu'ils ont voulu dénoncer ce sont notamment faites par le biais de leur musique. La plupart des Punks sont d'ailleurs apolitiques même s'ils prétendent à une idéologie de gauche, ils ne se positionnent vis-à-vis d'aucun parti et ne cherchent jamais à parlementer avec les autorités. Leur truc c'est de jouer la carte de la provocation en affichant un certain look et jouant des musiques aux textes très provocants. Ils se réunissent certes par le biais de leur passion commune, la musique, et s'identifient les uns les autres par leur tenue vestimentaire mais ne cherchent en aucun cas à s'organiser de manière formelle. Le Punk ne semble pas faire de propositions à la place de la culture existante, il semble juste détruire ou simplement refuser certaines normes ce qui rend difficile sa désignation quant à la place qu'il occupe au sein de la société tant au niveau de l'action qu'au niveau idéologique, ce qui justifie selon D. Gros, l'impossibilité d'identifier le mouvement punk à un courant alternatif, ces derniers selon l'auteur, n'ayant pas de ligne directrice précise quant à la façon de concevoir l'avenir, de l'améliorer ou de se positionner simplement vis-à-vis de celui-ci.

3.4 Les alternatifs ou membres de groupes contre-culturels

De nos jours le terme alternatif est devenu un mot commun qu'on utilise dans divers domaines qu'ils soient sociaux, politiques, en médecine (médecine alternative vs médecine traditionnelle) ou au travail. Il est donc nécessaire de définir le concept. Pour le dictionnaire Larousse⁵⁰, une alternative est « un choix entre deux possibilités » ainsi qu'« une solution de remplacement », la définition restant donc relativement vague.

Les groupements alternatifs sont nombreux, se différencient beaucoup les uns des autres et touchent à des domaines très divers de la vie quotidienne des individus. Ces derniers naissent la plupart du temps en réaction à des pratiques sociales ou politiques considérées comme contraignantes, injustifiées, lacunaires voire aliénantes, (politique de logement inappropriée, manque de structures sociales autonomes, etc.).

Dominique Gros pose les bases de la définition du terme alternatif dans une signification « politico-culturelle qui s'est répandue au milieu des années septante et qui a succédé aux termes underground et contre-culture pour désigner des idées et des comportements se démarquant des pratiques sociales conventionnelles »⁵¹. Il propose également dans un autre ouvrage une définition plus précise que le dictionnaire Larousse mais générale et atemporelle de ce qu'est être considéré comme alternatif veut dire. Il définit les personnes dites alternatives comme des intellectuels issus de la masse populaire, actifs au sein de leur mouvance et faisant partie de groupes contre-culturels. Ces derniers ne font pas partie de l'élite, de l'intelligentsia composée de grands noms. Il définit ces acteurs comme ayant un style de vie marginal et les qualifie d' « *intellectuels périphériques* » car ils n'ont qu'un pouvoir social et culturel limité. Ce sont souvent des personnes engagées qui revendiquent le droit à une certaine différence et font partie de groupes très hétérogènes défendant aussi bien le droit à l'homosexualité, l'entreprise autogérée, la non-violence, les thérapies douces, la contre-culture, etc. L'auteur leur définit un style de vie sur la base de leur situation un peu marginale et pour faire ainsi reconnaître leur style de vie à leur entourage. Selon cet auteur, les grandes différences qui caractérisent les personnes alternatives de celles issues de la culture dominante sont les suivantes⁵² :

- Réaction au contrôle, au pouvoir que veut exercer la société générale sur nos décisions dans la vie quotidienne.
- Développer des « espaces d'autonomie » où l'on peut agir sur la vie quotidienne en redonnant une certaine marge de liberté dans la prise de décision tels qu'agir sur des éléments de l'environnement immédiat et contrôler partiellement son emploi du temps.
- Organiser des collectifs dans lequel la personne puisse se sentir active, s'investir fortement. En contrepartie le groupe privilégie généralement des pratiques dont chaque membre peut tirer un bénéfice direct et rapide.
- Rechercher une reconnaissance voire même une légitimation institutionnelle dans le fait d'assumer une certaine différence. Il faut cependant un caractère universel dans cette recherche de reconnaissance tel que celui de représenter une minorité mais existante dans plusieurs pays par exemple ou également, dans le cadre d'un comité de quartier, celui de représenter les intérêts des locataires en général.

⁵⁰ Dictionnaire *Le petit Larousse compact*, Editions Larousse, Paris, 2002.

⁵¹ D.Gros, *Du désir de révolution à la dissidence : constitution de la mouvance alternative genevoise et devenir de ses acteurs*, in revue *Equinoxe, la fabrique des cultures : Genève 1968-2000*. N°24, Edition Georg, automne 2004, p.31.

⁵² D.Gros, *op.cit.*, 1987, p.19.

D. Gros parle d'autogestion en mettant en exemple la citation d'un historien, Yves Frémion « la prise en mains par les individus de leur propre sort, de leur propre avenir, sans intermédiaire spécialisé »⁵³. Cette définition est qualifiée selon D.Gros comme suffisante et pertinente pour qualifier globalement les pratiques et les idées portées par les alternatifs⁵⁴.

Ce que recherchent les personnes qui se prétendent alternatives, c'est de pouvoir aménager et gérer leur vie quotidienne individuelle et collective selon leurs propres choix. Toujours selon cet auteur⁵⁵, il y a trois caractéristiques des stratégies d'actions des alternatifs :

- Des stratégies non-violentes car les alternatifs placent la vie au sens large au centre de leur préoccupation. Leurs actions sont des combats pour la vie, qui reposent plutôt sur le principe de légitimité que sur celui de l'égalité. Les alternatifs refusent entre autres les stratégies destructrices.
- Des stratégies constructives car elles ne se limitent pas à une critique pure et simple, à une remise en cause stricte de la réalité. Leurs dénonciations sont assorties de propositions, d'élaborations de solutions alternatives
- Des stratégies hétérogènes car elles impliquent des acteurs venant de différents milieux sociaux, pouvant avoir des opinions politiques diverses.

Leurs stratégies visent également des enjeux locaux, nationaux ou internationaux.

Le sociologue relève une autre caractéristique qui se situe au niveau de l'articulation de l'action individuelle et de l'action collective. Selon cet auteur, « dans les groupes, la forte implication personnelle semble inéluctable. L'intériorisation des buts et des représentations du groupe conduit à l'adoption de style de vie, de modèles de comportements individuels. Inversement, les groupes apparaissent souvent comme des rassemblements affinitaires d'individus ayant les mêmes préoccupations et cherchant dans l'action collective une forme de dépassement de l'individualisme, une mise en commun et un partage des problèmes quotidiens »⁵⁶. Pour celui-ci,⁵⁷ les groupes alternatifs sont nécessairement temporaires et passagers dans les sociétés qui, comme la nôtre, changent rapidement. Soit ces groupes finissent par être intégrés, souvent de manière édulcorée, soit ils disparaissent. Pour celui-ci, la disparition ou la survivance ne sont cependant pas assimilables à l'échec ou à la réussite d'un phénomène alternatif. « Pour certains, il vaut mieux être récupérés alors que pour d'autres, l'installation peut s'avérer une possibilité de poursuivre l'action avec de nouveaux moyens ou stimuler d'autres revendications »⁵⁸.

L'histoire du Festival du Bout-du-Monde, devenu aujourd'hui le Festival de la Bâtie (histoire qui sera explicitée ultérieurement) rend bien compte de cette évolution qui peut amener à l'institutionnalisation d'une pratique à la base voulue marginale. Quoi qu'il en soit, les groupes alternatifs participent activement, et certains sans s'en rendre compte, à la modification et à la transformation de l'espace social de la Ville permettant l'intégration de nouveaux styles musicaux, artistiques, culturels en tous genres. C'est au travers de cette dernière idée que je tenterai d'expliquer la place du mouvement punk à Genève.

Cependant, si nous devons prendre en compte tous les points explicités par D. Gros dans sa définition des groupes alternatifs, nous ne pourrions pas considérer le mouvement punk comme un mode de vie alternatif du fait que c'est un mouvement dans lequel les individus coexistent mais ne s'engagent pas au sein de la communauté.

⁵³ Y. Frémion, *Les orgasmes de l'histoire*, Edition Encre, 1980, cité dans D.Gros, *op.cit.*, 1987, p.176.

⁵⁴ D.Gros, *op.cit.*, 1987, p.20.

⁵⁵ *Ibid.*, p.176.

⁵⁶ *Ibid.*, p.205.

⁵⁷ D. Gros, *op.cit.*, 1987, p.74.

⁵⁸ *Ibid.*, p.74.

Il n'y a pas de volonté d'amélioration de la vie communautaire ou même d'amélioration de la vie de chacun. Cependant, D.Gros dit tout de même que certains groupes alternatifs participent sans même s'en rendre compte ce qui, comme nous le verrons ultérieurement, serait le cas du mouvement punk à Genève même si cet auteur ne partage pas le même avis.

Vincent Barras donne à son tour comme définition de « l'alternatif » : « L'alternatif en soi relève d'une typologie où chaque catégorie constitue un hybride difficile à dénouer de notions esthétiques, de déterminations socio-culturelles, de positions idéologiques et politiques. « Nouveau théâtre, ou indépendant », « musique contemporaine, ou d'avant-garde », « jazz avancé ou de recherche », « expression ou improvisation libre », « danse moderne, ou contemporaine », « cinéma de recherche, ou underground » : autant de dénominations, parmi bien d'autres, qui font choc un moment, résistent parfois, ou vieillissent très vite, qui signalent toutefois un ensemble fortement relié et articulé de valeurs, de réseaux, d'acteurs. »⁵⁹. V. Barras parle plutôt d'aspects culturels différents, nouveaux dans lesquels il peut y avoir des positions idéologiques et/ou politiques mais pas nécessairement. Dans cette définition, moins précise quant aux champs d'actions des groupes alternatifs, le mouvement punk a sa place du fait qu'il est l'expression d'une musique nouvelle, d'une esthétique nouvelle également, dans laquelle il est difficile de positionner clairement le groupe. Ce qui caractérise avant tout le mouvement comme style alternatif, c'est sa volonté à vouloir faire différemment.

⁵⁹ V. Barras, *Festival de la Bâtie, situation(s)*, in revue *Equinoxe, la fabrique des cultures : Genève 1968-2000*. N°24, Edition georg, automne 2004, p.74.

4 LE MOUVEMENT PUNK ET SON IDEOLOGIE

« *La musique punk existe parce qu'il y a des choses à dire, parce qu'il faut parer à l'ennui et donne la possibilité à tout le monde qui a des choses à dire de monter sur scène. Il n'y a pas de fans, il n'y pas de héros* »⁶⁰.

4.1 L'idéologie Punk

Dans toute collectivité on rencontre des individus dont certaines caractéristiques où certains comportements diffèrent sensiblement du reste de la population et qui, confrontés aux normes sociales, constituent des « minorités ». Le fait d'appartenir à une minorité peut avoir des conséquences très diverses selon le type de celle-ci. Parfois il arrive aussi que cela n'ait aucune incidence. « C'est le contexte social et culturel qui détermine les effets que peut avoir le fait d'appartenir à telle ou telle minorité »⁶¹. Les systèmes démocratiques fonctionnent de telle manière que certaines minorités sont marginalisées. Certaines cherchent d'ailleurs à l'être et revendiquent ce droit à la marginalisation comme c'est le cas de certains SDF, Punks, Anarchistes, etc.

La musique et la mode vestimentaire sont les aspects les plus voyants du Punk mais le phénomène punk ne se résume pas uniquement à cet aspect. Comme chaque mouvement, il porte un message qui demande un certain déchiffrement

Si l'on devait donner une définition simple, claire et précise de ce qu'est l'idéologie punk, ce qui ressort des lectures et des témoignages recueillis, je dirai qu'il s'agit de profiter de l'instant présent sans tenir compte du lendemain. Le besoin et l'action se placent dans l'ici et maintenant et l'avenir n'a pas vraiment de place. Après, comme nous le verrons, la perspective et la vision du futur varient selon la société et le pays dans lequel évoluent les mouvements punks. Ainsi les jeunes anglais crieront « No Future » en réaction à une Angleterre dans le déclin et marquée par la hausse du chômage et des prix, comme nous le verrons plus tard dans l'historique, et les jeunes suisses-romands seront plus dans une idéologie de l'ici-maintenant, non en réponse à un manque de perspective d'avenir vu les conditions socio-économiques d'un pays mais plutôt en réaction à une société genevoise où il n'y a pas encore de place pour une culture alternative et où certains jeunes de cette époque ne s'identifient pas à la musique de l'époque comme le disco. L'une des motivations majeures de l'idéologie punk pousse le jeune à vivre « à fond » sans se soucier du lendemain. Il applique d'ailleurs la réplique du « Do-it yourself » qui symbolise l'idée de faire ce que l'on veut, de créer sans limites et se ficher de ce qui est socialement acceptable. L'idéologie du « No Future » et du « Do-it yourself » sera expliquée plus en détail dans un sous-chapitre consacré à celle-ci. Ainsi les Punks ne peuvent pas être considérés comme des révolutionnaires car ils n'affichent pas une volonté de changer la société, ils s'amusent à provoquer, à dénoncer dans leurs textes musicaux ce qui ne leur plaît pas dans la société sans pour autant s'organiser de manière à la changer, ce qui les rend apolitiques.

Cependant, la plupart de ceux que j'ai interrogés ou ceux qui témoignent dans les ouvrages parcourus, se définissent comme partisans de la gauche et même s'ils n'ont pas de position politique particulière, certains Punks soutiennent les milieux politiques de gauche voire d'extrême gauche.

⁶⁰ M. Martinez Alvajar, *op.cit.*, p.110.

⁶¹ D.Gros, *op.cit.*, 1987, p.147.

D'une certaine manière, ils ont su se créer une place à leur façon et ont su prendre de la société ce qui a bien voulu les intéresser.

Selon Bierre et Lewin, « l'énergie libérée dans la musique et la danse fournit à la violence non exprimée dans la vie quotidienne, une échappatoire. Loin de menacer l'existence du système, elle l'entretient en lui offrant une soupape de sûreté. Le Punk se sert comme moteur d'une violence latente réelle qu'il met en scène dans une grande théâtralisation de la vie. Sa prétendue provocation se borne à une mise en spectacle s'appuyant sur une imagerie très codée culturellement, d'où l'importance de l'apparence, du vêtement, de l'accessoire. Le Punk en lui-même n'est ni fasciste ni révolutionnaire, ces attributs font encore partie de la pièce. Il ne fait que montrer encore une fois les capacités énormes d'intégration du système capitaliste »⁶²

Al Poubelle définit l'idéologie punk comme un rejet de toute forme d'autorité, « L'esprit punk de Genève était motivé par une forte aversion de l'autorité qu'elle quelle soit : parents, flics, gouvernement, politique, et excluait pratiquement toute forme de musique commerciale ». La musique commerciale est également citée car elle représente, selon certains Punks interrogés, une musique créée et contrôlée par l'Etat et le secteur privé. La rejeter va donc dans la logique du refus de tout ce qui est étatique. Reno vient également appuyer cet argument, « Le disco c'est fabriqué par l'Etat pour catalyser les jeunes, en tout cas soutenu. Les films qui vont avec, *Grease*, c'est fait par l'Etat, faut pas me dire le contraire, et de l'autre côté, t'avais le côté alternatif ». Mais selon les Punks interrogés dans ce mémoire, il y a autant de Punks que d'individus. Être punk n'est donc pas se donner le nom de punk et vouloir à tout prix le rattacher à une idéologie. Ce qui leur importe c'est de se réunir autour des mêmes envies, faire la fête, boire, et écouter la même musique alors qu'importe la façon dont la société pourrait les nommer.

4.2 L'origine historique de l'idéologie punk et son explication

Le mouvement punk est un mouvement culturel contestataire apparu entre 1976-1977, principalement en Grande-Bretagne, avant de se répandre dans le reste du monde, la France par exemple, étant l'un des pays non anglo-saxons où ce mouvement ait eu un impact assez représentatif.

Selon Bierre et Lewin⁶³ le mouvement punk est une révolte contre les valeurs établies qui privilégie l'expression brute et spontanée. Il est à sa façon à l'origine d'un nouveau musical, d'un nouveau style, il n'y a d'ailleurs pas de punk sans musique. Toujours selon ces mêmes auteurs⁶⁴, « Le mouvement punk est né d'un refus qui s'organise autour d'un moyen d'expression : la musique. Comme tous les mouvements qui l'ont précédé, il est le produit d'une société et contient toutes les contradictions de l'époque qui l'a fait naître. A première vue, il est surtout musical mais il a touché d'autres moyens d'expression tels que la peinture, le graphisme, les romans, le théâtre, la poésie, et a modelé les comportements sociaux d'une partie de la jeunesse. ».

La « philosophie punk » vise la liberté maximale de l'individu et la mise en place d'un cadre de vie comportant le moins de restrictions possibles d'où sa qualification de mouvement anarchiste. Le Punk en Angleterre est l'expression d'une révolte contre un système qui ne lui offre pas d'avenir. L'un de leur slogan est « No Future », cri lancé par le groupe de musique les *Sex Pistols*, dont nous parlerons ultérieurement, appelant à se révolter contre l'ordre établi et la morale bourgeoise. Les Punks utilisant la subversion⁶⁵ comme moyen d'expression.

⁶² Bierre J.-D. et Lewin L., *Punkitudes*. Editions Albin Michel/rock&folk, 1978, p.79.

⁶³ *Ibid.*, p.6.

⁶⁴ *Ibid.*, p.6.

⁶⁵ Subversion : n.f. Action visant à saper les valeurs et les institutions établies. Définition du *Petit Larousse compact*. Editions Larousse, France, 2002.

Selon Ladzi Galai⁶⁶, la culture punk a également puisé ses racines dans d'autres cultures. La culture punk se veut être un mouvement de communication, notamment à travers ses fanzines⁶⁷. C'est un réseau d'échange qui a permis entre autres à l'auteur de faire des comparaisons et des rapprochements avec différents pays. « Le Punk n'est pas venu comme un cheveu sur la soupe. C'est bel et bien une suite d'événements historiques, culturels, artistiques, politiques qui ont engendré un mouvement de contestation internationale ne pouvant être strictement établi, car en constante métamorphose. ».⁶⁸

Il semblerait que le Punk soit souvent comparé à un autre mouvement artistique connu, le Dadaïsme. Le mouvement dadaïste, qu'on situe généralement entre 1916 et 1922, a gagné sa notoriété en France peu après la Première Guerre mondiale pour avoir rejeté énergiquement toutes les valeurs esthétiques et morales existant auparavant. Selon le livre *Punkitudes*⁶⁹, l'anarchie punk est nihiliste est peut faire penser au Dadaïsme. Il semblerait d'ailleurs selon les auteurs que l'on trouve des déclarations et des slogans se référant directement à Dada dans les journaux punks. « Le nihilisme de Dada qui s'exprimait dans le chaos de l'après-guerre par la subversion des images et des mots, affirmait comme le punk son absence de passé. ».

Selon Craig O'hara, « Le but des premiers Punks a été d'exprimer leur rage de façon discordante et originale. Quelqu'un de conformiste était le plus détestable du monde. De nombreux groupes punks ont construit leurs plates-formes ou leurs messages avec le plaidoyer et l'admission de la non-conformité. La conformité étant rejetée sur tous les fronts possibles de façon à dénicher la vérité ou parfois simplement pour choquer les gens »⁷⁰. Dans leur idéologie, les Punks remettent donc en cause cette conformité, non seulement en paraissant différents, de part leur tenue vestimentaire entre autres, et en jouant leur musique différemment mais aussi en contestant les modes de pensée dominants. Toujours selon cet auteur, ils s'interrogent sur des choses que d'autres prennent pour acquises, relatives aux problèmes du travail, aux différences de « races », de sexe, et concernant notre propre ego, que le conformiste ne remettrait pas en doute car ses idées sont déterminées par ceux qui l'entourent. « Le non-conformiste ne s'en remet pas aux autres pour déterminer sa propre réalité ». La question de la conformité implique aussi la question de l'autorité et sa contestation, quelle que soit sa nature. Certains groupes punks ont d'ailleurs une attitude très provocatrice qui peut aller jusqu'à vomir sur scène, cracher sur le public ou l'insulter, exhiber des blessures d'automutilation, lui lancer des chaises, des cannettes, bref tout ce qui se trouve à disposition, créant chez le public une réaction de « révolte ». Toujours selon l'auteur, être Punk est bien plus qu'une phase de rébellion ou un mouvement uniquement basé sur les apparences. C'est un désir de penser par soi-même, de vouloir être différent, « porter un regard honnête, douloureux, en son for intérieur, et se poser un certain nombre de questions concernant ses désirs, ses aspirations, ses objectifs, etc. En fin de compte, ce procédé le poussera, sans doute, au refus de se conformer à de nombreuses règles et attentes de la société. »⁷¹. Selon les points cités ci-dessus, la rébellion/subversion semble être l'une des caractéristiques incontestables du Punk.

M. Martinez Alvaraj cite dans son mémoire de licence l'auteur Mendel G. qui selon elle donne une définition de l'anti-culture qui pourrait s'apparenter à l'idéologie punk. « Les anti-cultures sont des courants visant un changement plus radical, la suppression non seulement de telle culture ou contre-culture, mais l'abolition de toute fixation de norme ; la seule règle permanente étant qu'il faut abolir

⁶⁶ Auteur de l'avant-propos de C. O'Hara, *La Philosophie du Punk, histoire d'une révolte culturelle*. Editions Rytrut, 1999, p.19. Traduit de l'anglais par Ladzi Galai en 2001.

⁶⁷ Le terme fanzine sera expliqué ultérieurement.

⁶⁸ *Op.cit.* p.20.

⁶⁹ Briere J.-D. et Lewin L., *op.cit.*, p.77.

⁷⁰ C. O'Hara, *op.cit.*, p.45.

⁷¹ *Ibid.*, p.56.

toute règle, des normes ne sont pas établies pour réaliser des projets et fonder une organisation de quelque durée, la dimension du temps se réduit au présent »⁷². Cependant l'ouvrage de Mendel est trop vieux pour pouvoir établir de parallèle quant à l'idéologie punk du fait qu'il date de 1969 et qu'à cette période, le mouvement punk n'existait pas encore. Ayant pris le parti de parler de contre-culture, je ne prendrai pas pour exemple le terme d'anti-culture qui dans la description de Mendel s'apparente à la définition de l'anarchie. Il y a cependant un point intéressant à souligner qui est celui du rejet de la norme et de la dimension temporelle qui place l'anti-culture dans l'immédiat, ce qui rappelle l'idéologie punk qui se situe également dans le présent, dans l'« ici et maintenant ».

4.3 L'Anarchie

Si l'on devait associer une idéologie au mouvement punk ce serait l'anarchisme même si comme nous allons voir par la suite, le mouvement punk est plutôt un mouvement libertaire, peu ou pas politisé.

Selon l'encyclopédie en ligne Wikipédia⁷³, l'anarchisme est une théorie politique qui a pour but de développer une société sans domination, où les individus coopèrent librement. L'étymologie latine du terme désigne, d'une manière générale, « ce qui est dénué de principe directeur et d'origine ». Selon l'étymologie du grec ancien, elle se traduit par l'absence d'autorité ou l'absence de gouvernement. A la source de toute philosophie anarchiste, on retrouve une volonté d'émancipation individuelle et/ou collective. L'anarchisme est opposé à l'idée que le pouvoir coercitif et la domination soient nécessaires à la société et se bat pour une forme d'organisation sociale et économique libertaire, c'est-à-dire fondée sur la collaboration ou la coopération. L'ennemi commun de tous les anarchistes est l'autorité sous quelque forme que ce soit, l'Etat étant cependant le principal ennemi des anarchistes. L'anarchiste se veut libre de penser par lui-même et d'exprimer sa pensée librement. Les visions qu'ont les différentes tendances anarchistes sont cependant d'une grande diversité. Le rejet des contraintes qui entravent l'individu, dans ses désirs ou ses besoins, aboutit à une remise en cause des institutions qui ont été créées, selon les anarchistes, afin de perpétuer ces contraintes. L'Etat, le Capital, l'Armée et l'Eglise font partie de ces institutions que certains veulent combattre. Ce combat contre l'Autorité prend souvent la forme d'une action directe (un exemple en est le *Do it yourself* du mouvement punk), étrangères aux formes traditionnelles de la lutte politique. Les anarchistes proposent l'abolition de ce système par différents moyens.

Jon Savage, dans son livre *England's Dreaming*⁷⁴, reprend les mots de George Woodcock et donne comme définition de l'anarchie : « un système de pensée sociale, ayant pour but des changements fondamentaux dans la structure de la société et particulièrement dans le remplacement de l'Etat autoritaire par une forme de coopération non gouvernementale entre individus libres ».

L'anarchisme a débouché sur des expériences de vie communautaire. C'est la vogue méconnue des « milieux libres » où l'on pratique l'amour libre hors mariage, la pédagogie libertaire hors école laïque et pour certains le nudisme, le végétarisme et l'espéranto. Ce mouvement selon le livre *Le Siècle rebelle, dictionnaire de la contestation*⁷⁵, place cette mouvance « à la fois « bohème » et sous-prolétaire comme la première à donner une dimension sociopolitique au concept moderne de marginalité et à ouvrir ainsi la brèche des rébellions plus modernes de la jeunesse dite « alternative » ».

⁷² Mendel G., *La crise de génération*, Edition Payot, 1969, p.33, in M. Martinez Alvarar, op.cit, p.43.

⁷³ www.fr.wikipedia.org/wiki/Anarchisme, p.1.

⁷⁴ J.Savage, *England's Dreaming, les Sex Pistols et le Punk*, Editions Allia, 2002, p.51.

⁷⁵ E. Waresquiel, op.cit, p.29.

Selon C. O'Hara⁷⁶ et selon les anciens Punks interrogés pour ce travail ou même d'après les dires des gens auprès desquels j'ai eu l'occasion de parler de ce travail, si l'on devait associer une idéologie au mouvement punk, ce serait l'anarchisme. Ils sont peu à encourager le maintien de n'importe quelle forme de capitalisme ou de communisme. Cependant, ceux qui revendiquent le fait d'être anarchistes ne sont pas à considérer comme Punks de même que certains Punks ne prétendent pas être anarchistes même si certains propos s'apparentent à cette idéologie, ils n'ont pas toujours une position consciemment revendiquée, choisie, associée à une idéologie. Les Punks ne sont donc de loin pas tous bien informés sur l'histoire et la théorie de l'anarchisme mais beaucoup partagent une volonté de valoriser la liberté et la responsabilité individuelle, d'où comme il sera expliqué ultérieurement, le slogan « Do it yourself », qui place l'individu au centre de ses actions, étant libre de dire ou faire ce qu'il veut. C'est dans ce sens que l'idéologie punk ressemble à l'idéologie anarchiste.

Toujours selon C.O'Hara⁷⁷, la scène européenne a vu une grande quantité de fanzines et de groupes musicaux anarchistes qui ont montré que, historiquement, les Punks européens sont plus actifs politiquement que leurs homologues nord-américains. « Les Punks se sont tournés vers l'anarchisme en tant qu'alternative aux systèmes mondiaux existants et au sempiternel cycle de l'oppression que chaque révolution provoque. La nature des gouvernements (et des hiérarchies en général), implique l'oppression et l'exploitation des gens qui vivent sous ses commandements (ou qui en subissent les conséquences). Contrairement à d'autres jeunes contre-cultures ou à d'autres contre-cultures de classes moyennes, les Punks rejettent le communisme et les gouvernements démocratiques traditionnels de gauche autant que le capitalisme ». Le mouvement punk s'est formé à l'origine dans des nations au régime capitaliste. C'est pour cela que le capitalisme est devenu la première cible des Punks politisés. Les Punks qui se définissent vraiment comme anarchistes sont à appeler Anarcho-Punks. Ces derniers voient l'anarchie comme une libération de l'autorité et des règles, un endroit où les gens sont capables de vivre sans aucune forme de contrainte extérieure. Par conséquent, la police et les lois officielles ne seraient pas nécessaires. Cependant, le refus d'étudier n'importe quelle forme de savoir pour ne pas être dépendant d'un certains types d'idées a fait que certains ont adopté l'idée que l'anarchie représente seulement les émeutes, des confrontations avec la police et une cause de chaos. Certains Punks se sont contentés d'exprimer la rage et la destruction comme étant une forme de l'anarchie, sans y mettre de réelles connotations politiques. Toujours selon ce même auteur, « il est important de souligner qu'anarchie ne veut pas dire simplement « pas de lois », mais qu'il n'y aurait pas besoin de lois. L'anarchie exige que les individus aient une conduite responsable. Quand ils seront capables de vivre en paix sans que les autorités ne les contraignent ni ne les malmènent, quand les gens auront assez de courage et de bon sens pour communiquer les uns les autres avec honnêteté et sur un pied d'égalité, alors et seulement en ce cas, l'anarchie sera possible »⁷⁸.

Pour Jean-Mi, les Punks pouvaient être considérés comme anarchistes de par leur côté libertaire, c'est-à-dire qu'ils ne dépendaient de personne, d'aucune institution pour faire leurs propres lois ce qui d'après lui, englobait toute la mouvance punk genevoise. La plupart des Punks interrogés dans ce mémoire ne voit d'ailleurs pas l'anarchie comme une grande idéologie mais se qualifient plutôt d'anarchistes sur le fait qu'ils faisaient ce qu'ils voulaient quand ils le souhaitaient sans se soucier des autres, une sorte de liberté absolue de dire et faire tout ce que l'on veut. « En fait l'anarchie pour moi ça veut dire que l'on fait ce que l'on veut et on vous emmerde. Le courant libertaire était le courant principal », explique Al Poubelle. Ce dernier explique d'ailleurs bien l'idéologie à laquelle il s'identifiait, « l'idéologie était en général un cri puissant de révolte, une idée de l'immédiat, le « tout, tout de suite », l'urgence absolue », le fait que le mouvement punk permettait de vivre à toute allure, de faire ce que l'on veut sans se soucier du regard des autres, « les Punks n'aimaient pas la société dans laquelle ils vivaient.

⁷⁶ O'Hara, *op.cit.*, p.92.

⁷⁷ *Ibid.*, p.93.

⁷⁸ *Ibid.*, p.122.

C'était là l'essence même de leur combat. Nous ne réclamions rien d'autre que la dissolution du système en place ». Reno, comme Dolores, parlent également d'anarchie mais avec modération, « L'anarchie c'est tu fais ce que tu veux, tu t'en fous des flics, mais d'un autre côté avec modération ». Il y a une envie de liberté mais également un état de conscience de ne pas outrepasser certaines règles pour éviter une mise en prison ou à la Clairière pour les mineurs. On pourrait dans ce cas parler « d'anarchie contrôlée ou modérée » du fait d'une certaine pensée anarchiste mais avec une conscience que pour exister dans une société, il faut s'adapter à certaines règles pour ne pas tomber en marge.

Même si le mouvement punk revendique (du moins dans les textes de certaines chansons) une certaine révolte contre l'ordre établi, le but n'est donc pas de semer le chaos et de vivre dans une société sans règles. Le mouvement punk s'apparente donc à l'idéologie anarchique dans le rejet des normes sociales établies, des lois actuelles, du monopole de l'état mais diffère du fait que, du moins pour les Punks que j'ai interrogés, sur le fait de vivre dans une société anomique, privée de lois. La révolte est motivée par le désir de vouloir créer un autre type de société, plus ouverte, ce qui s'apparente plus aux idées et aux principes de la culture alternative.

4.3.1 Une mauvaise représentation médiatique

Selon V. Fournier, le rôle des médias est primordial car il forge les représentations de l'opinion publique. « L'émergence d'une sous-culture aussi spectaculaire s'accompagne d'une vague d'hystérie dans la presse, oscillant entre terreur et fascination »⁷⁹. « La déformation médiatique répétée, l'exagération et la catégorisation parviennent à créer un genre de « Punk » qui n'a aucune idée des conceptions politiques, des philosophies sociales et de la diversité du mouvement punk. C'est le genre de « Punk » qui se joindra au mouvement en nombre croissant. Alors l'image donnée par les médias pourra bel et bien se vérifier. Les autorités morales pourront démontrer qu'elles ont raison et les actions appropriées, jugées nécessaires par les autorités socioculturelles pour traiter du problème, seront légitimées. Le potentiel pour détruire ou compromettre le mouvement punk sera énorme »⁸⁰.

Selon C.O'Hara, les médias ont dénaturé le mouvement, ne montrant qu'une partie de celui-ci, la partie qui est violente, qui se drogue, qui est dépravée et dénuée d'idées, de sens. De cette image projetée par les médias, se sont greffés sur le mouvement punk, des gens qui correspondent réellement à cette image et qui ont trouvé satisfaction dans ce qu'on leur a montré, ce qui a desservi complètement le mouvement en permettant « aux auteurs de ces idées », d'affirmer et de justifier leur opinion. Toujours selon cet auteur, bien que la représentation médiatique n'ait pas détruit la scène punk, elle a cependant eu un effet préjudiciable. Dans beaucoup de lieux en Amérique du Nord et dans certains lieux d'Angleterre, le fait de dépeindre les Punks comme des êtres violents aurait attiré dans le milieu des gens vraiment violents. Il semblerait que les groupes politiques et les journaux se soient empressés de condamner le Punk en tant que folie passagère sans réelle signification.

Il semblerait que le plus grand préjudice que les médias aient causé à la scène punk-rock, américaine entre autres mais également dans d'autres pays tels que la Suisse notamment, est d'avoir fait le lien entre les Punks et les Skinheads⁸¹. Une méprise qui pourrait être compréhensible compte tenu du fait que les Punks et les Skinheads avaient souvent les cheveux courts, la crête chez les Punks étant apparue plus tard, et participaient, du moins au départ, aux mêmes concerts.

⁷⁹ V.Fournier, *op.cit.*, 1996, p.30.

⁸⁰ C. O'Hara, *op. cit.*, p.62.

⁸¹ Le terme *Skinhead* sera explicité ultérieurement.

La récupération du mouvement skinhead par des mouvements racistes et la montée de sa violence a causé beaucoup de tort à la scène punk du fait de l'amalgame auprès de l'opinion publique.

M. Martinez, dans son mémoire de licence qui date de 1985, pense que la presse a joué un rôle en ce qui concerne le mouvement punk. Elle a influencé la position de la société vis-à-vis de ce mouvement et détient un pouvoir important. « Dans le cas des Punks, les médias ont poussé le public vers toutes sortes de sentiments. Ces sentiments vont de l'indignation, en passant par la peur, le dégoût et la sympathie, à l'indifférence lorsqu'on parle d'eux à travers des faits divers car à ce stade le public devrait être déjà habitué à entendre parler des Punks. (...). Ces images sont partielles et décomposées et se basent presque toutes sur ce qui est plus évident chez les Punks : soit l'apparence, soit un comportement agressif, soit les deux et bien entendu les descriptions du Punks seront stigmatisées »⁸².

Il s'agit ici du point de vue des auteurs cités dans ce travail car du côté des Punks interviewés, la presse n'a pas vraiment eu d'impact négatif ou du moins ils n'en ont pas conscience. Selon Reno, les Punks de cette époque ne lisaient pas la presse et s'en fichaient pertinemment, il n'a d'ailleurs aucun souvenir de gros titres ou de manchettes où le Punk était diabolisé, « donc si tu le lis pas toi, comment tu peux savoir si ça t'a servi ou desservi ! Y'a pas eu beaucoup de manchettes où on parlait de nous ». A l'inverse, Al Poubelle, pense que la presse a plutôt servi le mouvement punk en Suisse puisque même si certains articles ont pu incriminer le mouvement, celle-ci a permis de faire parler de lui et du coup de lui faire une certaine publicité. Jean-Mi est également du même avis que ce dernier, « Y'avait de toute façon une diabolisation de tous les mouvements qui étaient en marge, tout comme les autres. Je crois que les Punks étaient assez contents car être diabolisés, ça donne de la valeur au mouvement. Le fait d'être critiqués dans les médias confortaient les Punks dans leur pouvoir, ça reconnaissait leur pouvoir dans la société ».

4.4 Skinheads et Punks : Même mouvement au départ

Skinhead vient des mots anglais, skin=peau et head=tête, qui fait allusion aux crânes rasés qu'arborent les Skinheads, identifiables entre autre par cet aspect. Selon le *Petit Larousse*, le Skinhead ou Skin est « un jeune marginal au crâne rasé et aux vêtements de style paramilitaire, adoptant un comportement de groupe agressif, souvent xénophobe et raciste »⁸³.

Le mouvement skin serait né en Grande-Bretagne vers les années 60 dans les quartiers ouvriers londoniens. Durant les années 60, il existe en Grande-Bretagne une forte communauté jamaïcaine et antillaise dans les quartiers ouvriers venue apporter la musique « ska et rocksteady » et la musique noire américaine telle que la « soul et le rhythm'n'blues ». Les jeunes Anglo-Saxons vivant dans les mêmes quartiers s'intéressent vite à ce genre de musique et il semblerait que certains aient commencé à se raser le crâne pour se distinguer des Hippies⁸⁴. A la fin des années 1960, le mouvement skinhead prend une ampleur considérable et devient soudain très à la mode réunissant autour de sa musique des jeunes noirs et blancs. Même si ces jeunes écoutent différents style de musique, le reggae et le rocksteady deviennent vite très écoutés. A cette même époque, existe un autre courant anglais appelé les Hooligans, mouvement avec lequel seront très vite confondus les Skins du fait de leur tenue vestimentaire similaire et leur crâne rasé.

⁸² M. Martinez Alvajar, *op.cit.*, 1985, p.33.

⁸³ *Le Petit Larousse compact*, Editions Larousse 2001, Montréal, p.944.

⁸⁴ www.wikipedia.org/wiki/Skinhead, p.2.

Cependant, cette première vague skinhead est avant tout une mode, un style musical et vestimentaire et n'est pas porteuse de messages politiques. Avec l'explosion punk dans les années 1970, les Skinheads se mêlent aux Punks et commencent à écouter la même musique. Le style se popularise et dépasse les frontières anglaises. Il semblerait qu'une deuxième vague skinhead, vers la fin des années 70, soit marquée par la politisation et le rapprochement vers l'extrême droite en Angleterre. L'extrême droite britannique telle que le « British National Party » et le « National Front » s'implante parmi les jeunes Punks et Skinheads⁸⁵ blancs issus généralement des classes sociales les plus défavorisées et en situation de marginalisation et il semblerait que « certains Skinheads ou Punks aient pu se rapprocher de l'extrême-droite pour prendre le contre-pied des Punks de la période 1979-1982 : rejet de la saleté, du look « destroy » mal rasé, de la clochardisation, de l'anarchisme braillard, des drogues dures, etc., au respect des valeurs familiales, du travail, de la patrie, d'une allure physique et vestimentaire saine et propre, c'est-à-dire le rejet de la marginalisation à l'attachement à des valeurs à la fois populaires et conservatrices ».

Même si pour un grand nombre de personnes, le Skin est considéré comme d'extrême droite, il semblerait donc qu'à l'origine, Punk et Skin soient issus d'un même courant musical. Il semblerait que le mouvement skinhead ait été récupéré par la suite par les mouvements d'extrême droite mais qu'au départ, du moins en Suisse, tous deux faisaient partie d'un même groupe. Reno, nous en fait d'ailleurs état, « Skins et Punks étaient ensemble, on était une famille ». « La musique était la même, les Punks et les Skins écoutaient la même » et Damien nous dit également que « entre les Skins et les Punks, à la base c'est le même mouvement », « C'est un mouvement de gauche au départ, antiraciste, qui a été récupéré par l'extrême-droite », complète Jean-Mi. Ross partage aussi ce même avis, « Au début même, on était plutôt skin-punks, juste après les skas, on se retrouvait tous dans les mêmes concerts et c'est d'après moi tous le même mouvement. Et même moi j'ai fait partie d'un mouvement où on s'appelait les *Skunks*, un mélange entre Skins et Punks », « les Skins au début n'étaient pas d'extrême droite, c'était aussi un mouvement musical ». Antoine viendra d'ailleurs ajouter également qu'ils ont tous été skin à un moment donné.

La scission en Suisse entre ces deux mouvements est apparue plus tard, dans les années 80 nous expliquent Jean-Mi et Reno. « Ca c'est s'est radicalisé à Genève il y a un peu plus d'une dizaine d'années, pas plus, 15 ans », nous dit Jean-Mi. Il donne une définition assez intéressante des gens d'extrême droite que les gens de « l'extérieur » pouvaient reconnaître, « moi je crois que les gens hors du mouvement pouvaient faire la différence parce que les gens d'extrême droit étaient des gens beaucoup plus intégrés, plutôt d'accord avec la société, qui ne prônaient pas par exemple des histoires de logement, ne manifestaient pas. C'était des gens qui avaient des bons boulots, des braves pères de famille le reste de la semaine ». Ce point de vue est intéressant car il présente le Punk comme facilement identifiable de par son caractère subversif, non-conformiste, qui se distingue donc bien des Skinheads d'extrême droite. Reno complète, « Y'a eu une scission dans les années 80 en ce qui concerne Genève, 86 à peu près, des petits jeunes qui traînaient derrière nous au début puis ces petits jeunes sont devenus grands et ont commencé à se dire, nous on veut aussi mais leurs idées étaient fachos. Du coup on a tous arrêté de s'habiller en Skin car on représentait la même chose qu'eux ». Ce dernier nous donne d'ailleurs une définition du Skin actuel, plus facilement reconnaissable au Skin d'autrefois car ayant des codes vestimentaires plus marqués, « Maintenant y'a des codes vestimentaires qui sont clairs. Les vrais sont comme sur les photos, ils ont des bombers noirs, ils n'ont pas un poil sur le caillou, ils ressemblent un peu à ce que ressemblaient les Skins quand ils avaient des vestes vertes mais ils n'ont plus rien qui ressemble à quelque chose de « destroy » comme des tatouages n'importe comment, la moindre ceinture cloutée, ou le moindre petit truc à part, tu les reconnais comme cela ». Tout semble être étudié contrairement à l'époque. La moindre marque, ceinture doit être immédiatement identifiable. Il semblerait même que selon les lacets portés par certains Skins, selon la couleur, l'on pourrait savoir si ces derniers sont d'extrême droite ou à l'inverse, avec des idées des gauche, comme il serait le cas des lacets rouges symbolisant les Skins les plus

⁸⁵ Wikipedia, op.cit, p.6.

violents. Dolores fait allusion au fait que les Punks de l'époque portaient plutôt des « Doc Martins » alors que les Skins, des rangers allemandes, ce qui permettait également de les différencier car certains Punks avaient encore le crâne rasé. Elle-même, entre autre, l'a eu à une époque puis s'est laissé pousser les cheveux, lassée d'être traitée de Skinhead.

Ross nous explique également les différents Skins, « Après il a fallu faire la différence entre les Skins « Oi » et les autres. Y'a eu les *Red-skins* qui étaient extrémistes de gauche, les *Hammer-skin* qui sont extrémistes de droite et les skins « Oi » qui sont toujours dans les mêmes concerts que les Punks. Y'a des *Punks Oi*, y'a des *Skas Oi*. « Oi c'est « Punk-Skin-Ska » ». Cependant, celui-ci fait mention de la différence selon les pays, « Quand on allait à Berlin, on était Skin mais on allait avec les Punks car les Punks là-bas étaient en guerre contre les Skins. On était habillé comme cela mais on n'avait rien à voir avec le mouvement skin de là-bas », « Quelque part le mouvement punk a ressuscité le mouvement skin »... « Tous les mecs qui bossaient dans des banques qui étaient skins, ça allait très bien, s'ils venaient avec une crête verte, ils se faisaient virer le lendemain ». Différents interviewés font allusion au fait qu'avoir le crâne rasé est plus facile à porter du fait qu'il ne fait pas l'objet de mépris dans le cadre du travail. Ainsi, un Skinhead peut aller travailler la semaine avec son crâne rasé et porter ses vêtements de skin après et il ne sera pas ennuyé. Antoine nous parle également du côté propre, « tu pouvais bosser comme cela, ton patron ne disait rien, au contraire. ».

4.5 La musique

La musique est un fort moyen d'expression et permet de toucher les individus de différentes manières. Elle peut simplement être écoutée, dansée, chantée et être porteuse de messages forts en permettant de toucher un large public par son fort moyen de diffusion contrairement à d'autres formes d'expressions telles que la peinture ou le théâtre qui disposent d'espaces plutôt limités. Elle s'écoute chez soi, dans la rue, les bars, les concerts, les discothèques, entre amis, etc. tout l'espace lui appartenant. L'arrivée du walkman et ensuite d'appareils dérivés tel que le MP3, permettent de balader la musique partout et de la faire partager. Il est d'ailleurs de coutume pour un grand nombre de jeunes de se retrouver chez l'un d'eux afin de faire partager les disques nouvellement trouvés, rapportés de festivals, de voyages, etc. Les jeunes Punks interrogés dans ce mémoire avaient d'ailleurs pour habitude de se retrouver étant adolescents chez l'un d'eux pour écouter les vinyles des groupes punks du moment, dénichés après un voyage à Londres, lors d'un festival ou bien trouvés et conseillés par le disquaire spécialisé dont le rôle est très important dans la constitution de la culture musicale de ces jeunes, la musique punk ne pouvant à la fin des années 1970, être trouvée dans les magasins de disques habituels ou être écoutée à la radio.

Ce travail de mémoire ne fera pas l'analyse des textes des chansons punks car si c'était le cas, elle constituerait une problématique de mémoire à elle seule. Ce qui est souligné ici est le rôle de la musique punk comme mode de rassemblement et d'expression. Brierre et Lewin disent d'ailleurs que « une analyse des textes anglais serait trop difficile et trop abstraite »⁸⁶, alors que dire s'il fallait en plus faire une comparaison avec l'analyse des textes suisses ou ne serait-ce que suisses-romands ! De plus, les textes varient énormément selon les groupes. Certains sont politiquement engagés, d'autres poussent la provocation à l'extrême comme c'est le cas pour le groupe genevois *Discolokostt*, ou choisissent de parler de tel ou tel sujet selon leur convictions, motivations, envies, etc. Il est donc très difficile de dégager une thématique commune aux textes des différents groupes punks même si le mouvement est défini à l'origine comme un mouvement de révolte antifasciste, dénonçant les inégalités sociales.

⁸⁶Brierre J.-D. et Lewin L., *op.cit.*, p.125.

Je pense que l'on peut définir cette musique comme un style qui permet de dénoncer haut et fort ce que l'on souhaite dire, quel que soit le sujet. Les Punks font passer leur message à travers un « rock dur » basé sur la réalité quotidienne. « La musique se présente alors sous sa forme la plus brute, non mélodique, non discursive (les textes importent peu et figurent rarement sur la pochette du disque, contrairement à une habitude qui s'est instaurée), directement expressive de notre réalité quotidienne, urbaine, industrielle ; rythmique violente, mécanique, répétitive, hurlements, etc. Ils manifestent bruyamment leur présence, brisant les mélodies, déformant la voix humaine »⁸⁷. Il s'agit d'un rock puissant, rapide, minimal, agressif, amplifié au maximum de volume sonore. La musique punk est donc un genre totalement nouveau dans les années 70. Elle détonne de par son absence de recherche dans l'instrumentation, sa sonorité brute, son manque de sophistication ainsi que sa puissance et son agressivité dans les textes et les sons. Elle se distingue également par son langage urbain, les textes sont teintés d'argot, d'expressions familières voire même vulgaires.

La musique a toujours été l'un des moyens d'expression privilégiés des innovateurs. Selon Bruno Blum⁸⁸, « la musique révèle et reflète les avancées culturelles, les changements de mœurs, les mutations de la société. Elle exprime les idées d'un tas de contestataires. ». Selon cet auteur, le mouvement musical punk n'est pas pionnier en matière de rébellion, d'autres musiques ont tracé le chemin bien avant, telles que la musique chantée par les Noirs américains dans les années 50 ou 60. La musique punk serait l'héritière des musiques noires contestataires d'Amérique. Il y a donc eu le Gospel, le Blues, le Reggae, le Jazz, la Soul, le Rock et de nos jours et le Hip-hop. Dans la société américaine les Afro-américains sont donc symboles de la résistance et de la rébellion exprimées au travers de la musique et évoquent la musique chantée par les esclaves, les opprimés à l'époque de l'esclavage aux Etats-Unis.

La musique est donc un véritable facteur d'union et c'est autour de cette dernière que les jeunes Punks se rassemblent. Ils vont aux concerts, se réunissent les uns chez les autres pour écouter des disques et débattent des différents groupes ensemble. Puis viennent les codes vestimentaires, qui seront explicités plus tard, qui leur permettent de se reconnaître entre eux comme membres d'un même mouvement. Tout style vestimentaire est donc presque toujours associé à un genre musical. Selon V. Fournier, « si l'on parle de mouvement culturel, c'est bien qu'il s'agit d'un tout foré par un style vestimentaire, un type de musique, un look et une attitude générale, une façon de penser caractéristique. Ainsi nos sujets (les Punks) sont attirés par un type de soirées, de concerts, et s'y retrouvent avec d'autres personnes partageant les mêmes goûts, et avec qui ils ont des affinités. »⁸⁹ La musique est un sacré stimulant pour ces jeunes qui adorent mettre leurs disques à plein volume.

Un des aspects les plus spectaculaires de cette musique est l'énergie incroyable qu'elle permet de mobiliser. Les Punks suisses que j'ai interrogés sont des jeunes qui se disaient « chargés à bloc » et qui souhaitaient évacuer leur « trop plein d'énergie » à travers un style de musique qui bouge très vite, s'écoute très fort et permet de se défouler sans limite au travers de leur danse clé, le pogo⁹⁰.

⁸⁷ Marta Martinez Alvajar, *op.cit.*, p.13.

⁸⁸ Blum Bruno, *op.cit.*, Editions, p.7.

⁸⁹ Fournier V., *op.cit.*, 1997, p.16.

⁹⁰ Le terme *pogo* sera également expliqué plus tard.

4.5.1 L'accessibilité au mouvement

Un autre aspect essentiel de la musique punk est sa grande accessibilité. Faire de la musique punk est accessible à tout le monde puisque n'importe qui peut s'improviser musicien. Il suffit pour monter un groupe d'apprendre deux ou trois accords, de se choisir un instrument et quelques potes. Si l'on écoute le début des musiques punks suisses, on peut se rendre compte de leur mauvaise qualité instrumentale. Les musiques sont saccadées, les chansons courtes avec des textes parfois pauvres. Cet aspect déterminant a favorisé l'émergence de nombreux groupes. Si l'on regarde d'ailleurs le groupe anglais phare, les *Sex Pistols*, aucun d'eux ne savait jouer d'un instrument au préalable⁹¹.

La musique est à mon sens le moyen d'expression ayant l'impact le plus important parmi les jeunes de par sa grande capacité de diffusion qui permet de toucher un éventail très large de personnes, et de par sa capacité non négligeable de commercialisation. Les chanteurs ou les musiciens ont d'ailleurs une forte influence sur leurs fans. Liés indirectement aux médias qui diffusent leur musique et donc leur image, ces derniers se voient fréquemment imités dans leur musique, leur style vestimentaire voire même leur façon de s'exprimer.

4.6 Le Fanzine (ou zines)

Dans le milieu punk, l'information circule par des canaux officieux dont le *fanzine* est l'atout majeur. La vague punk a vu naître une presse underground et parallèle appelée *fanzines* et créée par des amateurs, le plus souvent issus du mouvement punk en lui-même. Le *fanzine* est un journal punk qui présente des vues d'auteurs sur ce qui définit le Punk, sa politique, sa musique et la détermination des auteurs à vouloir communiquer.

Les *fanzines* sont la principale forme de communication entre Punks. Ils sont édités par des Punks, pour des Punks et couvrent un éventail assez large de sujets. Ceux-ci concernent généralement autant la musique que la politique, certains s'amuse également à colporter les ragots du milieu. Il existe également en plus petit nombre des *fanzines* de poésies ou de photographies. Selon Bruno Blum, « l'esthétique visuelle du mouvement naissant est attachée au noir et blanc (les photocopies couleurs étant trop chères) »⁹². Le style de collage qui consiste à coller des lettres découpées dans le journal, évoquent les lettres anonymes. Le vocabulaire utilisé est populaire voire même parfois vulgaire. La plupart des *fanzines* sont photocopiés, agrafés et leurs pages ne sont pas numérotées. Il n'y a pas de copyright donc aucune possibilité de se faire de l'argent. Ils sont souvent vendus par correspondance car les magasins ne soutiennent pas vraiment des produits avec un si faible rendement.

Les *fanzines* sont apparus dans le milieu des années 1970 avec le développement des scènes punks à New York et à Londres. Les premiers étaient *Sniffin'Glue*⁹³ en Angleterre, aux Etats-Unis parmi les plus connus il y a eu : *Maximum Rock'n Roll*, *Flipside* ou *Punk*. Le *fanzine Punk* est fondé par le jeune Legs McNeil qui selon Bruno Blum⁹⁴ reflète l'état d'esprit de cette nouvelle génération et lui donne un nom. Selon cet auteur, « le mot Punk est utilisé depuis longtemps par la presse américaine pour désigner tout et n'importe quoi, du rock garage sixties type « Nuggets » jusqu'aux groupes pop du moment. En France on peut citer entre autres *New wave* et *On n'est pas des Sauvages*.

⁹¹ Blum Bruno, *op.cit.*, p.10.

⁹² *Ibid.*, p.95.

⁹³ Sniffin'Glue = sniffer de la colle.

⁹⁴ *Ibid.*, p.89.

La plupart des fanzines ont une courte existence et leur tirage est peu élevé par rapport aux magazines standards, ce qui rend leur trouvaille si difficile de nos jours. La Suisse a eu également ses propres fanzines tels que *Les lolos de Lola*, créé par Raymonde Carlier (Ramona), Punk genevoise qui crée le groupe les *Mo-dettes* à Londres. On peut citer également *No Fun, Rofä* ou *Punk Genève*. Chaque scène locale a eu au moins son fanzine édité avec des informations, un graphisme différent, des interviews avec les groupes locaux ou en tournée, etc. On peut également citer à Genève, *Anti* et *Kaka* qui selon Alain Vidon sont des fanzines anarchistes et situationnistes résolument provocateurs⁹⁵. Toujours selon Alain Vidon, le fanzine *Punk Genève*, crée par ce dernier, Jean-Pierre Horn, Ordure et Déchet Urbain, se fait lui au contraire de *Anti* et *Kaka*, le porte-parole des potins du milieu et est plus intimiste, « l'histoire des Kids par les Kids »⁹⁶. On peut encore citer *Rock Haché Punk* et *Super pas Cool* comme autres fanzines genevois.

L'arrivée du fanzine *MRR* dans différents pays a permis à des gens de divers pays de publier leurs écrits. En publiant des annonces et des adresses, pour permettre aux gens de rentrer en contact, et en parlant de la musique de différents pays, *MRR* a participé à l'élaboration d'une réelle communauté punk universelle. Après n'avoir donc connu que des tirages limités et un intérêt relatif, quelques fanzines ont eu une véritable explosion en augmentant en quantité et en popularité. Certaines firmes de distribution et certains grands magasins ont commencé à accepter de les vendre en installant des rayons appropriés. Pour de nombreux fanzines, cela a été une opportunité de toucher un plus large public.

Le fanzine témoigne de l'existence d'une presse alternative punk et est un moyen de communication important. Il permet d'exprimer ses idées sans avoir recours à la machine de l'industrie musicale. Avec l'arrivée d'une forte scène punk suisse, les fanzines deviennent de plus en plus nombreux et cessent de se tourner uniquement vers l'Angleterre.

Selon Paul Otto⁹⁷, ces revues qui avaient parfois des airs de journal d'école ont cependant eu un énorme impact auprès des jeunes dans les années 70, « c'était pourtant exactement ça : un grand cri libérateur contre tout ce qu'on considérait avant comme presse musicale, les quelques revues existantes jusqu'alors pensant pour nous. Or, nous voulions penser par nous-mêmes. Nous, nous voulions présenter les gosses de notre quartier. Nous voulions des chansons rapides, des traits de génie. L'industrie de la musique nous vendait des disques. Nous soutenions nos propres groupes. Les stars remplissaient des stades, nous répétions dans des caves, des trous humides. La musique était une industrie, nous étions le monde d'en bas. L'Etat ne plaisantait pas, nous, nous voulions nous amuser. (...). Car nous, les auteurs des fanzines, nous étions les chroniqueurs de cette époque. (...). Nos têtes fumaient tant nous avions d'idées, mais nous n'avions pu les exprimer nulle part jusque-là. Mais maintenant que nous nous sommes mis à plusieurs pour nous lancer dans cette action, on peut de nouveau faire entrer autre chose dans nos cerveaux bouffés par Johnny Rotten ». « En tous cas, nous avons notre porte-parole, qui était peut-être modeste, mais nous appartenait à nous seuls. C'est nous qui déterminions le contenu, la forme, le rythme de parution, nous déterminions tout ! Nous ne laissions personne nous dire ce que nous avions à faire. Et le plus beau, c'est que nous avons le sentiment d'être les premiers dans l'Histoire de l'humanité à pouvoir savourer cette liberté et cette indépendance. Cela peut paraître exagéré, mais ce n'est pas complètement faux. Car nous avons quelque chose de plus que tous les autres : nous étions convaincus que nos idées pouvaient s'imposer ! »⁹⁸. Paul Otto décrit les fanzines comme des revues pour les Punks, ne se préoccupant pas des conventions, ni d'une quelconque vérité ou idéologie. Il voulait, ainsi que ses acolytes, énoncer un avis, une vision, une passion. Cette passion est décrite comme la « libre disposition d'eux-mêmes », l'indépendance totale dans l'écriture et une certaine folie critique.

⁹⁵ Témoignage de Al Poubelle (Alain Vidon), in L. Grand and many others, *op.cit.*, p.305.

⁹⁶ Al Poubelle, *Ibid.*, p.305.

⁹⁷ Entretien de Paul Otto, in L. Grand, *op.cit.*, pp.130-132.

⁹⁸ Paul Otto, *Ibid.*, p.134.

Cet extrait d'un entretien de Paul Otto dans le livre *Hot Love*, résume parfaitement ce qui pousse les jeunes Punks à vouloir créer leur propre magazine, cette envie de dire, d'écrire sans contrôle autre que le leur. Le fanzine prend ici toute sa place et sa dimension dans la culture punk puisqu'il permet le libre échange, la libre circulation des idées, la découverte de nouveaux groupes aux motivations diverses et l'universalité de sa diffusion grâce à la particularité de pouvoir circuler de pays en pays sans subir de contrôle étatique ou des grands organismes de presse officiels. Un point également intéressant à souligner est l'absence de sponsors ou de pubs sur les fanzines ou flyers punks, ce qui met bien en évidence cette volonté de se démarquer du circuit marketing habituel.

Je pense qu'il serait intéressant de faire une comparaison avec les blogs d'aujourd'hui où n'importe qui peut créer son site personnel sur le sujet qu'il désire. Le principe du blog est celui de s'exprimer sur un sujet qui nous tient à cœur et se présente sous la forme de journal intime, de journal en ligne. Dans ce dernier on peut dire ce que l'on veut et le contrôle est quasi inexistant. L'accessibilité par tous à internet permet également de se tenir à jour des informations nouvelles et permet un échange plus rapide, touchant la planète entière.

4.7 Les slogans punks « No Future » et « Do it yourself (DiY) »

Quand on se représente le mouvement punk on ne peut s'empêcher de penser à l'expression mythique du *No Future* proclamée par certains Punks convaincus d'être dans une société sans avenir, corrompue et dans laquelle il faut savoir vivre intensément le moment présent car l'avenir est plus qu'incertain. Ces slogans expriment l'esprit d'indépendance et de contestation.

Selon C.O'Hara, « la philosophie du punk-business est relative au *Do-it Yourself*⁹⁹, « une extension des principes anarchistes exigeant une prise de responsabilité et une coopération de manière à pouvoir construire un avenir plus fructueux, plus créatif et plus convivial »¹⁰⁰. Ce slogan implique une certaine prise en charge par l'individu de son propre destin. Il comporte également la notion de créativité du fait que tout un chacun est à même de produire, de créer et d'exprimer ce qu'il ressent.

Pour I. Grunder, « cette tendance est une énergie constructrice qui s'exprime à la fois dans une forme de résistance aux valeurs dominantes et dans le désir de reprendre sa vie en main, de se réapproprier son existence en quelque sorte. Tout comme dans la notion de contre-culture, il y a dans celle de *Do-it Yourself*, deux dimensions souvent mêlées : L'une culturelle qui englobe certains mouvements musicaux underground tels que le Punk, la Hardcore, la Techno et qui consiste à créer des labels indépendants, fanzines, réseaux de distribution, etc., et l'autre qui touche à l'activisme politique à travers les mouvements d'action directe.»¹⁰¹. Ce qui compte donc avant tout dans ce slogan c'est son caractère activiste qui peut se manifester de plusieurs manières, en créant, en manifestant, en dénonçant, en résistant, etc. Revendiquer et établir un espace d'expression est fondamental dans ce concept, phénomène que l'on verra plus tard dans la lutte pour les centres autonomes à Genève où la culture puisse s'exprimer librement et sous toutes ses formes.

Al Poubelle explique également à sa façon ce que ces deux différents slogans lui évoquent. Pour lui, le mouvement punk suisse s'identifierait également plutôt à celui du *Do-it-Yourself*, sur cette

⁹⁹ Do it yourself = fais-le toi-même.

¹⁰⁰ Gros D., Zeugin P., Radeff F., *Les jeunes en Suisse, acteurs, valeurs et comportements*. Editions Pro Helvetia, Zürich 1991, p.192.

¹⁰¹ Grunder I., *op.cit.*, p.41.

capacité incroyable à faire ce que l'on désire, à créer sans limites. « Je ressentais alors ce beat, ce rythme de vie à 300 à l'heure, cette fougue, cette forte impression que chaque jour, chaque heure était une séquence de cinéma à jouer jusqu'au bout. Nous avions fortement ancré en nous cette merveilleuse essence de l'ivresse absolue et du vivre ici et maintenant » Le slogan alors du *No Future* n'exprime donc pas une vision noire, sans avenir de la vie. Il y a certes une idée de vivre intensément dans l'immédiat, à 300 à l'heure, mais plus dans un esprit de vivre intensément le moment présent sans se soucier du lendemain.

4.8 Le look Punk

Le Punk des années 75 porte les cheveux courts, des vêtements lacérés, souvent « faits main », des baskets et adore les matières synthétiques telles que le plastique. Les couleurs choisies sont très sombres, le noir étant la couleur de prédilection.

L'adoption d'un look relève d'une démarche bien spécifique et réfléchie, où rien ne semble laissé au hasard, c'est d'ailleurs un moyen d'expression. L'apparence est donc porteuse de messages. Selon Anne Birraux, psychanalyste spécialiste de l'adolescence et auteur du livre « *le corps adolescent*¹⁰² », l'adolescent qui adopte un certain look exprime la conception du monde à laquelle il aspire. « Le look est rarement une création originale, plus souvent un uniforme qui signe l'appartenance à une bande, un milieu. La plupart des adolescents ont besoin de se choisir un style. Ils cultivent leur différence jusqu'à ce qu'ils acquièrent une plus grande assurance dans leur être » Si je parle de cet auteur c'est que la plupart des personnes interviewées dans ce travail de mémoire que nous verrons plus tard ont choisi leur orientation musicale et leur look à l'adolescence, âge auquel on commence à faire ses propres choix, indépendamment du choix des parents. Toujours selon A. Birraux, « l'adolescent se sent en phase avec une communauté de valeurs et de goûts musicaux et il le revendique ». L'habillement est donc très important puisqu'il marque, selon Y. Delaporte¹⁰³, « l'appartenance à une même communauté d'idéologie, de comportements, de goûts ». Chez les Punks, les matières choisies sont d'ailleurs dégradées, recyclées, détournées. Les slogans arborés sur les T-shirts peuvent d'ailleurs facilement être détournés de leur signification d'origine pour créer un ensemble sans signification à part peut-être celle du Chaos. Ainsi donc le portrait de Marx peut se retrouver au côté de celui d'Hitler ou d'un badge portant une croix gammée, également appelée autrement, le swastika.

Selon le livre, *Les jeunes en Suisse*¹⁰⁴, avec le look, les jeunes en Suisse « jouent sur le spectacle, l'aspect ludique des choses mais aussi sur le symbole (badges) ». Le look est la manifestation la plus apparente d'un style de vie et d'une adhésion à un code et des valeurs. Il est le signe d'une claire volonté, voire d'une nécessité de se démarquer des autres jeunes. Le look est donc « un ensemble cohérent de signes et de signaux permettant tant de classer les autres jeunes que de se positionner soi-même. Codification, codage et décodage des looks permettent la communication : diffusion, adhésion ou exclusion. Il peut donc souligner l'appartenance à une culture ou une orientation : goûts musicaux spécifiques, lieux de rencontres déterminés, activités culturelles ou de loisirs communs. Indirectement, le look rend aussi compte de la position sociale ou aspirée de ses jeunes adeptes. ». En refusant de s'habiller ou de se coiffer selon les diktats esthétiques de la mode et de la culture dominante, l'individu s'expose au regard des autres afin d'exprimer une différence.

¹⁰² Birraux A., *Le corps adolescent*. Editions Bayard, in magazine *Coopération*, n°44, 30 octobre 2007, p.69.

¹⁰³ Delaporte Y., *Teddies, Rockers, Punks et Cie : quelques codes vestimentaires urbains*, in *L'Homme*, revue française d'anthropologie, 1982, vol.XXII, n°4, p.49.

¹⁰⁴ Gros D., Zeugin P., Radeff F., *Les jeunes en Suisse, acteurs, valeurs et comportements*. Editions Pro Helvetia, Zürich 1991, p.117.

Selon l'ouvrage de Waresquiel¹⁰⁵, « il y a dans le look punk une dimension malade et névrotique clairement affichée. Tout le côté viril et macho du rock est évacué pour laisser place à une ambiguïté illisible, une espèce de perversité asexuée du plus impressionnant effet. Les corps sont minces (il est difficile d'imaginer un gros Punk), percés d'épingles à nourrice, le collier de chien devient un ustensile commun, et dans les bons jours on peut même voir des couples se tenir en laisse dans la rue ». Johnny Rotten des *Sex Pistols* est l'un des personnages de la scène punk qui exprime le mieux ce look : cheveux hérissés et teints, attitude arrogante. Il y a également un autre personnage qui illustre bien le style punk, Richard Hell avec ses T-shirts déchirés. Le couple Mc-Laren-Westwood a su habilement faire des *Sex Pistols*, dont ils se chargeaient de confectionner les tenues, leurs ambassadeurs les plus médiatiques, posant ainsi les fondations de l'apparence punk telle qu'elle est ancrée dans la culture populaire en Angleterre et exportée ensuite à travers l'Europe. Son style est noir et blanc et les tenues sont fétichistes de cuir et de latex telles les tenues vendues jusqu'alors dans les Sex Shops.

Selon V. Fournier¹⁰⁶, « le look est l'une des manifestations majeures de la marginalité. Lié directement à la sociologie du corps, le look est une manière d'exprimer son identité et sa personnalité et s'il y a raison d'être, sa contestation, car le corps est le lieu d'investissement par excellence du pouvoir coercitif de la société. Celui-ci contraint l'individu à apparaître conforme à des normes qui le transcendent. En décidant de disposer de son corps et de son apparence, en s'habillant d'une façon qui n'est pas celle du bon goût, défini par la culture dominante, l'individu brise le carcan des normes sociales et se positionne, par cet acte, en marge de la société »¹⁰⁷. « Les éléments du look punk sont puisés dans la culture bourgeoise puis redéfinis à la façon punk ». Les jupes d'écolières sont portées avec des bas résilles déchirés, le tissu à carreaux, symbole des grandes familles écossaises, semble être devenu aussi typiquement punk. Il semblerait également que tout un ensemble de caractéristiques subversives soit également détournées volontairement telles que les croix gammées, emblème du parti nazi, symbole adopté non pour mettre en avant une idéologie ou une appartenance à un parti politique mais dans le simple but de provoquer car les objets utilisés sont également porteurs de sens. Le look punk a également récupéré des symboles tels que le badge, l'épingle à nourrice, les lames de rasoirs, les tétines, les colliers de chien, les chaînes, etc. Selon Brierre J.-D. et Lewin¹⁰⁸, « Vu que la société de consommation élève un culte à l'objet, les Punks vont fétichiser des objets dérisoires. Ils vivent dans un monde de signes, ils vont recouvrir leurs habits d'insignes et de badges qui sont censés ne plus vouloir rien dire tant ils sont nombreux et contradictoires ». Toujours selon les auteurs ci-dessus, il semblerait que Malcolm McLaren, dont nous parlerons plus tard plus en détail dans ce travail, se soit servi de l'épingle à nourrice, devenue par la suite un signe de ralliement, pour symboliser l'Angleterre décadente dont le drapeau en pièces ne tient plus que grâce à des épingles à nourrice reliant entre eux les différents morceaux, ce qui montrerait que la Grande-Bretagne est morcelée.

V. Fournier, dans son travail de diplôme cette fois-ci, donne au look employé la fonction de reconnaissance et de sentiment d'appartenance à un groupe qu'elle appelle dans son travail *tribu*. Selon celle-ci, « il faut une apparence commune pour se reconnaître entre membres de la tribu, laquelle va engendrer la reconnaissance extérieure, confirmant l'idée de la contrainte du groupe »¹⁰⁹. Il est vrai que pour les néophytes que nous sommes, réussir à reconnaître un jeune Punk à sa crête, son blouson noir, ses épingles à nourrice, nous permet d'identifier l'individu afin de le mettre « dans une catégorie » et savoir « à qui l'on a à faire », ce qui engendre parfois des amalgames entre looks similaires mais aux idéologies bien différentes comme cela peut être le cas des Skinheads et des Punks ou bien entre les

¹⁰⁵ Waresquiel E., *op.cit.*, p.503.

¹⁰⁶ Valérie Fournier, *op.cit.*, 1997, p.12.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.21.

¹⁰⁸ Brierre J.-D. et Lewin L., *op.cit.*, p.44.

¹⁰⁹ V. Fournier, *op.cit.*, p.54.

Zonards et les Punks, les Zonards étant plutôt des jeunes « paumés », exclus volontairement ou non du système social et peu soucieux du lendemain. Souvent vivant dans des squats ou errant de villes en villes, les Zonards ont un look proche de celui des Punks à savoir, blousons, look peu soigné, bière à la main, cheveux en bataille, etc.¹¹⁰.

L'influence de la musique et des différents groupes qui composent un style de musique sont très déterminants dans le choix du look car leurs images sont véhiculées par les médias et ont donc fréquemment une influence sur les choix du groupe de jeunes qui écoutent cette musique. Ainsi, les groupes de musique phares qui arborent tel ou tel style sont rapidement copiés par ceux qui les écoutent, qui marquent ainsi leur attirance pour un genre musical. On peut citer à nouveau les *Sex Pistols* qui sont considérés comme étant à l'origine du look punk, influencé par McLaren et Vivienne Westwood.

Les couleurs de cheveux sont également là pour attirer l'attention et se déclinent en divers tons : rouge, vert, bleu, jaune. La crête, présente dans l'esprit des gens comme le symbole punk par excellence, est apparue bien après. Elle est le symbole d'une deuxième voire troisième génération de Punks¹¹¹. Si l'on regarde les photos des jeunes punks de l'époque qui nous intéressent dans ce travail, dans le livre *Hot Love* notamment où dans des albums que j'ai eu la chance de regarder chez des anciens Punks interrogés, aucun jeune n'en possède. Selon Damien et Ross, deux personnes interrogées dans le cadre de mon mémoire, elle est plutôt l'expression des Punks actuels anglais qui poussent le look punk à l'extrême et se baladent dans les places principales anglaises dans le seul but de poser pour des photos avec des touristes, moyennant quelque argent. Ces derniers sont d'ailleurs surnommés les *Poseurs* et ne représentent pas les Punks en général.

Il y a cependant dans tous les courants musicaux auxquels un style vestimentaire est associé afin de se distinguer des autres et d'être de ce fait facilement identifiable, un phénomène auquel aucun courant ne peut échapper, celui de la récupération. La récupération est le fait que les industries musicales et de mode se réapproprient le courant afin d'en faire un objet de marketing et permettre ainsi une plus grande diffusion et commercialisation. Ainsi certains jeunes vont s'approprier le style vestimentaire car il est « à la mode » sans spécialement en percevoir le sens réel et engendrer une perte de l'idéologie de base. « Harponné par les industries qui le commercialisent et augmentent par la même occasion leurs profits, l'instrument de rébellion qu'était le mouvement devient un objet de consommation »¹¹². Les styles perdent donc leur caractère politique même s'ils deviennent de plus en plus spectaculaires. Cependant, selon M. Martinez Alvajar, la récupération du style punk par les suivants permet au mouvement de durer. « Le punk récupéré par d'autres « punks » signifie la stabilisation et la localisation des Punks par rapport à une idéologie, ce qui va permettre une nouvelle récupération, cette fois-ci de la part de la société »¹¹³. Ainsi et même si les puristes, ceux qui sont à la base du mouvement verront ici une perte de son aspect originel, il faut bien concéder que le courant punk récupéré par diverses catégories de jeunes peut prendre une autre dimension, par des productions nouvelles et très créatives. Il n'est qu'à voir les stylistes de mode tel que Jean-Paul Gauthier qui s'est largement inspiré de ce mouvement dans un grand nombre de ses créations. Il n'est pas non plus complètement négatif que le mouvement soit récupéré par les médias. Ils jouent un rôle important en contribuant à augmenter la popularité du courant punk qui s'élargit et confirment ainsi son existence. Le groupe des *Sex Pistols* est un bon exemple de cette récupération même si dès le départ McLaren en a fait un objet marketing fabriqué de toutes pièces.

¹¹⁰ F. Chobeaux, *op.cit.*, p. 15.

¹¹¹ Source : Propos des différents Punks interrogés dans ce mémoire.

¹¹² Valérie Fournier, *op.cit.*, 1997, p.24.

¹¹³ Marta Martinez Alvajar, *op.cit.*, p.97.

Les jeunes du groupe ont cru pouvoir se servir du système en profitant de celui-ci au maximum, cherchant à s'enrichir, mais ils ont vite été absorbés par les médias et récupérés par la spirale médiatique : plateaux de télévision, radios, magazines, en profitant de ces outils de diffusion, ils sont vite devenus de purs produits de commercialisation. Le groupe se séparera d'ailleurs très vite.

4.9 Le Pogo

C'est la danse du Punk par excellence, une danse exutoire qui permet de libérer l'énergie et se défouler. Al Poubelle, interrogé dans le cadre de ce mémoire, qualifie le pogo de danse-combat sans armes. Selon Brierre J.-D. et Lewin¹¹⁴, « l'énergie libérée dans la musique et la danse fournit à la violence non exprimée dans la vie quotidienne, une échappatoire ». « Leurs tentatives d'extériorisation de la violence se font uniquement sur le mode de la représentation et restent purement culturelles... Dans le Punk, l'extériorisation de la violence n'est pas réellement vécue mais seulement mimée. »¹¹⁵. La violence, si souvent vulgairement évoquée lors des concerts punks, ne veut donc pas dire grand-chose et s'explique mieux par un autre mot : l'énergie. Un trop plein d'énergie que les jeunes ont besoin de libérer soit par la musique qu'ils jouent, soit par la danse qui caractérise ce style de musique : le pogo qui consiste à se jeter les uns contre les autres, se filer des coups de pieds, voire des coups de tête mais tout cela dans un esprit qui n'est pas celui de blesser l'autre mais de se défouler. Lors des concerts, un grand cercle se forme au milieu duquel on peut aller danser si on est téméraire, les autres tout autour se contenteront de regarder. Les femmes sont d'ailleurs nettement moins représentées dans les pogos et se tiennent souvent à l'extérieur ou, si elles sont à l'intérieur du cercle, sont protégées par les hommes qui se mettent autour. Pour certains, il est également un bon moyen de « dessaouler », selon les dires de certains Punks interrogés dans ce travail, « En même temps, c'était salubre cette danse parce que ça nous évacuait la bière ». « C'était simplement un rituel essentiellement masculin, d'affirmation de soi très jouissif et réellement convivial. Il n'y avait là aucun mépris » nous explique Al Poubelle. Bruno Blum donne comme description du pogo le fait de sauter en l'air, verticalement, droit comme un i. Il attribue cette attitude au fait que certainement les jeunes sautent de cette manière au départ pour mieux voir mais que cette manière de danser, vite devenue générale et dégénérant vite en bousculade est devenue « la danse punk par excellence »¹¹⁶.

M. Martinez Alvaraj¹¹⁷, dans son mémoire de licence, compare la danse pogo à une cérémonie d'exorcisme où l'on se libère des angoisses du quotidien. Elle attribue également un certain plaisir dans l'acte de détruire aussi bien les idées, les codes que ce qui est sur place lors des concerts mais qui ne sont pas des actes intellectualisés, porteurs de messages, plutôt une réaction spontanée au public. « Chez les Punks, ces pratiques sont vécues aussi par l'auditoire, aussi elles restent à l'état brut. Le pogo des Punks doit aussi faire partie de cette façon de vivre le réel. ».

Enfin, Dolores fait une comparaison personnelle plutôt intéressante entre le pogo et la course, « c'est que je peux ressentir car je cours beaucoup. Quand t'arrives à la fin et que tu croies que tu vas crever et tout d'un coup il y a quelque chose qui remonte tu sais pas comment et qui t'amènes jusqu'au bout. Ben là, c'était pareil, vers la fin du concert t'es juste crevée, morte et là, t'as le morceau qui tue et tu ne sais pas comment, tu te sens soulevée et y'a tout le monde qui est en l'air. A l'époque c'était quelque chose d'incroyable. ». La peur est également au centre car il s'agit d'une danse violente où les coups partent dans tous les sens sans que chacun fasse attention à son voisin. Mais cette peur fait également monter l'adrénaline et c'est ce qui la rend en partie si excitante.

¹¹⁴ Brierre J.-D. et Lewin L., *op.cit.*, p.79.

¹¹⁵ *Ibid.*, pp.98-99.

¹¹⁶ Blum B., *op.cit.*, p.93.

¹¹⁷ Marta Martinez Alvaraj, *op.cit.*, pp.69-70.

« En même temps je rentrais avec la trouille dans un concert, j'avais la boule au ventre. Y'avait pas beaucoup de femmes dans le cercle ».

Un dernier point cependant intéressant à évoquer est celui du lien entre la musique punk et le pogo. S'agissant d'une musique rapide, forte, déstructurée, le pogo est une danse qui s'y prête bien du fait de son caractère également désorganisé, les gens sautent et vont dans tous les sens. « La musique nous rendait comme cela, elle était accélérée à fond, distorsionnée et on suivait le rythme de cette musique et ça donnait ça » explique Al Poubelle.

Faire la fête ensemble est constitutif de lien social puisque les jeunes Punks se retrouvent pour écouter de la musique certes mais également danser (pogoter), boire de la bière et donc délirer tous ensemble. Les bons souvenirs et le sentiment d'union au sein du groupe se construisent aussi autour des expériences communes, des bons souvenirs festifs communs. La fête est donc un agent de cohésion très important.

Les auteurs du livre *Punkitudes* résument bien ce qui qualifie le mouvement punk dans son ensemble et donne ici une bonne conclusion. « La musique et la mode vestimentaire sont les aspects les plus voyants du punk. Mais le phénomène ne se réduit pas à cela. Comme chaque mouvement, il porte en lui un dépassement possible et même nécessaire. Les chansons transmettent un message, la façon de s'habiller a des prolongements sémantiques. Cela engendre un effort de réflexion, un travail de déchiffrage qui demandent une mise en forme débouchant parfois sur une nouvelle création.»¹¹⁸. Ainsi, se donner l'autorisation de faire n'importe quoi, quelque chose d'inattendu peut donner naissance à des créations culturelles nouvelles qui sont ensuite récupérées.

4.9.1 Une certaine forme de marginalisation

V. Fournier parle de marginalité culturelle ayant des répercussions sur la vie professionnelle. Il est vrai que si le look punk « implique » d'avoir le crâne rasé ou une crête, un aspect négligé ou sale, des tatouages et un comportement subversif, ces traits peuvent venir entraver une « carrière » professionnelle. Des obligations telles qu'une bonne présentation, des horaires contraignants ou de lourdes responsabilités peuvent s'avérer incompatibles. Ils peuvent révéler chez la personne punk un refus de se plier à ses normes professionnelles ou de la part de l'employeur, un refus d'engagement. Ainsi, une certaine idéologie de vie, de conduite peut entraver son accès à une certaine forme de vie professionnelle. Il est vrai qu'il est encore difficile de s'imaginer dans nos esprits notre banquier nous accueillir avec une crête sur la tête, de nombreux tatouages est des rangiers aux pieds. La plupart des Punks interrogés dans ce mémoire exerçaient d'ailleurs des activités qui n'étaient pas issues du domaine libéral ou bancaire. Il est clair que cet échantillon est loin de représenter l'ensemble des professions exercées aujourd'hui par les Punks des années 80 à Genève et qu'une généralisation est de ce fait impossible, mais il est à souligner que certains anciens Punks interrogés ont évoqué leur impossibilité d'accéder à certaines professions. Deux d'entre eux ont d'ailleurs les bras entièrement tatoués. Ces derniers ne portent de ce fait que des T-shirts ou chemises à manches longues pour ne pas dévoiler leurs bras au travail. Ainsi, selon V. Fournier, « pour concilier un mode de vie marginale et une vie professionnelle, la solution est d'exercer un métier artistique, mieux encore dans le monde de la musique ou des loisirs nocturnes : ingénieur du son lors de concerts, DJ, barman, mais aussi musicien ou styliste »¹¹⁹. L'aspect le plus évident est certainement l'apparence physique, première chose que l'on remarque.

¹¹⁸ Brierre J.-D. et Lewin L., *op.cit.*, p.163.

¹¹⁹ Valérie Fournier, *op.cit.*, 1997, p.27.

En refusant de se coiffer ou de s'habiller selon les canons esthétiques d'aujourd'hui, par exemple porter un costume-cravate lors d'un entretien, l'individu verra ses chances d'être engagé diminuer. « Il y a une sanction sociale de la marginalité »¹²⁰.

Une autre notion à aborder qui me paraît importante est celle que nous appelons plus communément dans notre jargon « le délit de sale gueule ». Ainsi un individu au look négligé ou portant une crête et des rangers se verra plus facilement fouillé à la sortie des magasins ou même arrêté à la douane. C'est ce que l'on appelle le phénomène de « juxtaposition d'images » comme il a été vu dans le cadre du cours de Louis Vaney¹²¹ à l'université de Genève. Il s'agit en résumé d'attribuer des comportements, des jugements de valeurs à une « image » que l'on va interpréter selon notre propre système de valeurs, de décodage de la réalité où l'on attribue à ce que l'on voit, des comportements et des idées spécifiques. Dom MacBen, m'a fait le récit de nombreuses anecdotes au sujet de son pote Ross, qui faisait constamment l'objet d'arrêts et de contrôles systématiques à la douane à cause de son look trop « voyant ». Il portait une énorme crête et avait un aspect très négligé. A tel point que quand MacBen et ses potes faisaient une expédition à La Cure, lieu connu vers Saint-Cergues à la frontière française pour ses alcools et cigarettes détaxés, ils s'abstenaient d'emmener Ross avec eux! Ces derniers portaient le crâne rasé, look socialement mieux accepté et permettant d'accéder à une palette de professions plus larges et d'éviter ce genre de contrôles, toujours selon leurs dires.

¹²⁰ *Ibid.*, p.28.

¹²¹ Vaney L., *Approches socio-éducatives de l'exclusion et de l'intégration*. Université de Genève, année académique 2001-2002.

5 QUESTIONS DE RECHERCHE

5.1 Question 1. Le mouvement punk peut-il être considéré comme un mode de vie alternatif, comme une contre-culture ?

Si, selon l'imaginaire collectif, le postulat du mouvement punk est celui du *No Future* et que de ce fait l'avenir est « pourri » et qu'il ne vaut pas la peine d'essayer de le changer mais plutôt de vivre l'instant présent à fond, en exagérant la consommation d'alcool, de drogues, afin d'augmenter cette recherche de plaisir immédiat, le mouvement punk ne peut être qualifié de mouvement alternatif, contre-culturel puisqu'il ne s'inscrit pas dans une perspective d'avenir. Les Punks, de plus, ne se positionnent pas vis-à-vis de la société de manière claire et n'ont pas de revendications précises. Comme il a été vu plus haut dans l'explication du concept de Dominique Gros sur le style de vie alternatif, le mouvement punk ne peut donc pas, dans cette idée, être qualifié de contre-culture.

V. Fournier, dans son mémoire de licence consacré au mouvement punk en Angleterre, pense que les Punks sont une sous-culture, issus de la culture dominante et non une contre-culture, et que le but de ces derniers n'est pas de changer la société mais plutôt « de jouer avec celle-ci et leur situation défavorisée qu'ils accentuent encore plus ». ¹²² « Contrairement aux contre-cultures fortement politisées et militantistes (Hippies), les Punks (anglais) ne revendiquent absolument rien. Leur éthique nihiliste exprime un désarroi total et sans espoir. Les Punks veulent faire honte à la société qu'ils jugent responsable de leur situation ». ¹²³ « Le paradoxe dans le mouvement punk est que leur révolte ne comporte aucune perspective, aucun but, et même aucun point d'appui. Leur plaisir réside dans cette contradiction, cette mascarade contre l'ordre établi, ce mouvement de subversion. Le seul but du Punk est de se faire détester car il aime ça. Il veut semer le trouble dans la société et son rêve, c'est l'anarchie, le chaos absolu » ¹²⁴. Cependant, V. Fournier fait référence ici au mouvement punk anglais, phénomène que je n'étudierai pas dans ce travail mais dont je prendrai certaines références du fait que le mouvement punk suisse prend exemple sur lui sur de nombreux points, malgré ses origines et ses motivations diverses. Cette définition ne peut donc pas s'appliquer à mon objet d'étude qui est le mouvement punk suisse, et en particulier genevois, mais je tenais à mettre en évidence l'explication de cet auteur du fait qu'elle se rapproche de celle donnée par Dominique Gros, à savoir que le mouvement punk n'est pas un mouvement motivé par une volonté de changement de la société dominante ou de construction d'une culture parallèle et qui, si l'on devait se référer à cette définition, le mouvement punk suisse ne pourrait être considéré comme une contre-culture. Cependant, même si le mémoire de V. Fournier traite du phénomène punk en Angleterre qu'elle définit comme un mouvement très vite récupéré par les médias et devenu un phénomène de mode et ayant de ce fait perdu son sens premier ¹²⁵, elle donne des pistes de recherche intéressantes quant à ce phénomène en Suisse. Elle dit qu'il serait intéressant de poursuivre ces investigations sur le terrain genevois et d'essayer « de trouver un phénomène similaire dans un pays qui n'a pas connu les mêmes conditions socio-économiques et qui n'a pas les mêmes structures sociales que l'Angleterre, berceau du mouvement punk » ¹²⁶. Elle se demande qu'elle forme a pris la contestation chez les jeunes suisses, s'il y a eu des Punks à Genève et s'ils existent toujours (son mémoire date de 1996). Il est intéressant de voir que cet auteur, dix ans plus tôt, a également remarqué l'existence de toute une population underground et punk de surcroît à

¹²² V. Fournier, *op.cit.*, 1996, p.20.

¹²³ *Ibid.*, p.26.

¹²⁴ *Ibid.*, p.29.

¹²⁵ *Ibid.*, p.63.

¹²⁶ *Ibid.*, p.63.

Genève. Même si je ne partage pas le postulat de ce mémoire qui met en avant le mouvement punk comme un phénomène dénué de sens, laid, provocateur, vite récupéré par les médias et le monde de la consommation, il est intéressant de noter que ces questions sont mes questions de départ dans l'avancement de ma problématique mais vues sous un autre angle qui est celui de démontrer que le phénomène punk est bien plus qu'un simple phénomène musical à une époque donnée et qu'il a bel et bien joué un rôle dans la construction de la vie alternative genevoise. Le mouvement punk présente aussi ses revendications politiques et sociales à sa manière. L'auteur reconnaît cependant le riche héritage de la culture punk dans la vie culturelle alternative genevoise, « l'héritage est très riche, car c'est grâce aux efforts de ces jeunes-là que les jeunes alternatifs d'aujourd'hui ont leurs endroits pour sortir et leurs manifestations culturelles » et ¹²⁷ déclare également, « qu'après la tornade punk, bien que très vite maîtrisée, les choses n'ont plus été pareilles. Même si avant eux d'autres sous-cultures avaient déjà existé, aucune n'avait été aussi subversive et extrême, (...), l'effet de surprise n'a opéré qu'une fois, lors de l'avènement des Punks. Ils ont été résolument novateurs, et tous les descendants s'en sont inspirés ».

M. Martinez Alvajar, dans son mémoire datant de 1985, pose également le postulat que les Punks ne peuvent pas être considérés comme une contre-culture car rien ne permet de le dire. « Le langage ambigu qu'ils utilisent tend, non pas à s'opposer à la société, mais à refléter le fonctionnement de celle-ci, où ce sont les adultes qui sont en quelque sorte les marginaux car ce sont ceux qui innovent et bâtissent le futur »¹²⁸. Même si l'argumentation de cette auteure est difficile à comprendre, il est intéressant de voir qu'elle ne peut qualifier le mouvement punk de contre-culture. Cependant, il est important de souligner la date à laquelle a été effectué ce travail, 1985, qui reflète la vague de la deuxième génération punk. Une prise de distance est de ce fait impossible. L'auteur a été dans le vif du sujet et récolté des témoignages tout aussi à vif. Il serait également intéressant de voir ce qu'elle qualifie de contre-culture puisqu'elle ne donne aucune définition de ce terme dans son travail. Elle se base plutôt sur des théories psychologiques portant sur la crise identitaire et crise des générations et associe le terme anti-culture à la crise des générations du fait que les normes transmises par les parents et la société sont rejetés en masse.

Dominique Gros, dans son ouvrage *Dissidents du quotidien*¹²⁹, affirme que les mouvements alternatifs sont des mouvements engagés, que les personnes dites « alternatives » sont des intellectuels issus de la masse populaire et actifs au sein de leur mouvance, formant partie de groupes contre-culturels. Ces derniers ne font pas partie de l'élite, de l'intelligentsia car leur pouvoir social et culturel est limité. Ce sont cependant des personnes qui revendiquent le droit à une certaine différence et font partie de groupes très hétérogènes. Donc, si l'on se réfère uniquement à cette partie de sa définition, on ne peut pas définir le mouvement punk comme un mouvement alternatif, une contre-culture, du fait que ces derniers ont un style de vie plutôt basé sur « le présent » et ne font pas partie de mouvements engagés au sens où l'entend le sociologue Dominique Gros. Ils n'ont pas la volonté de s'engager politiquement et ne sont pas forcément des « intellectuels », ce sont plutôt des jeunes réunis autour d'un style musical dans lequel ils trouvent le moyen d'exprimer certaines idées certes, mais également de se réunir pour passer du bon temps.

Selon Yves Frémion¹³⁰, un groupe alternatif est défini par « la prise en mains par les individus de leur propre sort, de leur propre avenir, sans intermédiaire spécialisé ». Les jeunes Punks peuvent donc dans cette définition être considérés comme un groupe alternatif de par leur volonté de faire

¹²⁷ V. Fournier, *op.cit.*, pp.106

¹²⁸ M. Martinez Alvajar, *op.cit.*, p.53.

¹²⁹ D. Gros, *op.cit.*, p.82.

¹³⁰ Y. Frémion, *Les orgasmes de l'histoire*, Ed.Encre, 1980. Cité dans D.Gros, *op.cit.*, p.176.

autrement, de rejeter les normes de la culture dominante et de s'autoriser le droit de vivre d'une façon choisie, pas toujours en adéquation avec les normes sociétales plus ou moins imposées.

Enfin, l'auteur Craig O'Hara¹³¹ voit les Punks comme des « non-conformistes contestataires » bien présents dans la lutte pour un « monde meilleur ». Étant lui-même Punk, il dispose d'un point de vue très engagé et très explicite mais dénué d'objectivité. A son sens, les vrais Punks sont les anarcho-punks, considérés comme des puristes, et engagés dans différentes luttes comme le sexisme, la guerre, l'homophobie, le massacre des animaux (ils sont végétariens voir végétaliens selon lui), le racisme, etc., toutes sortes de causes en lien avec des minorités, des tortures, tous types de violences. Ils utilisent leur musique, leur fanzine et leur attitude comme un moyen de dénonciation. L'auteur accuse les Punks arrivés lors de la deuxième vague, c'est-à-dire début des années 80, de « ternir l'image du Punk » et de ne pas savoir « ce qu'être punk » veut dire. Ces derniers, issus de tous milieux, venant pour la musique et s'identifiant à un style vestimentaire sans en connaître véritablement le sens, contribuent à la mauvaise image du Punk véhiculée par les médias mettant en scène des Punks violents, stupides, alcoolisés ou sous l'emprise de drogues alors que les « vrais » ne consomment ni alcool ni substance illicite et mettent d'ailleurs un poing d'honneur à organiser des concerts où ces stupéfiants sont prohibés. Cependant, cette population de Punks dont parle C. O'Hara, qui est à l'origine issue des Etats-Unis, fait partie d'une minorité, présente en Grande-Bretagne et est loin de représenter la majorité des jeunes Punks qui se sont unis autour d'une passion commune, la musique. Ces derniers sont souvent loin de partager les idées anarchistes que prônent les « anarcho-punks » et de revendiquer la lutte pour les cause citées ci-dessus.

Dans la suite de mon analyse, je tenterai donc de démontrer que malgré les divergences d'opinions des auteurs cités ci-dessus, le mouvement punk suisse et particulièrement genevois pour cette étude, peut être qualifié de mouvement contre-culturel du fait qu'à leur manière, les Punks genevois se sont impliqués dans les luttes culturelle, associatives, politiques genevoises. Malgré leur consommation excessive du quotidien, leurs propos recueillis pour cette étude démontrent une réflexion intéressante sur le rôle qu'ils ont joué dans la construction de la vie alternative genevoise mais témoignent également de réflexions sur la société dans laquelle ils ont vécu, d'une prise de position plus ou moins claire mais néanmoins critique et d'une volonté de vivre autrement, donnant donc au mouvement punk son caractère contre-culturel.

¹³¹ C. O'Hara, *op.cit*, p.47.

5.2 Question 2 : Quel a été le rôle du mouvement punk dans les revendications des jeunes à la fin des années 1970, début des années 1980 dans la lutte pour des centres autonomes, pour une culture alternative, non élitiste, autogérée à Genève ?

Avec l'arrivée de la musique punk en Suisse, de nombreux jeunes se sont identifiés à cette musique et ont adhéré plus ou moins fortement à ce mouvement, certains en imitant juste le style vestimentaire importé de Grande-Bretagne, d'autres en prônant l'idéologie punk et en adoptant un style de vie marginal, de consommation immédiate, d'autodestruction et de « je m'en foutisme » quant à l'avenir de la société. Du fait de leur mode de vie marginal, ces derniers ont occupé des squats, dans des lieux dits « alternatifs » voire dans quelques maisons de quartier, leur musique ne pouvant s'exprimer que dans ce genre d'endroits. D'autre part, la musique punk, largement diffusée dans les milieux alternatifs, a eu un impact très important auprès de certains jeunes qui ont trouvé dans ce style de musique un mode d'expression en lien avec leurs idées, leur manière de s'amuser. Ils ont donc eu par la suite le désir d'organiser des concerts, de monter de nombreux groupes de musique, les boîtes existant ne proposant pas ce genre de musique. Grâce à l'ampleur de ce phénomène musical, toute une scène alternative s'est mise en place autour de ce phénomène et les genres de musiques alternatives se sont mélangés autour d'une même idée, celle de trouver un centre autonome, autogéré, où chacun puisse exprimer sa culture, sa musique, sans restrictions. S'il l'on prend donc ce postulat, on peut considérer que le mouvement punk fait partie des mouvements alternatifs. Du fait qu'il s'est développé dans ce contexte, le mouvement punk a contribué à sa manière à transformer progressivement certaines mentalités en introduisant des genres de musique nouveaux et permettant une ouverture vers la culture alternative.

Selon Ladzi Galaï, qui joint un texte dans le livre de C.O'Hara¹³², « la musique punk est une continuité d'expressions assimilables à des musiques rebelles, même parfois inclassables car uniques en leur genre, d'où la diversité ». Les groupes Punks ne pouvant donc se produire dans les milieux classiques tels que les boîtes de nuit ou les lieux traditionnels de concerts à l'époque, se sont mis à créer des « scènes sauvages » ou d'un soir, afin de pouvoir jouer leur musique librement. Lors de ces concerts, toute une population très hétérogène s'y est mêlée tels que les gens issus de la vague new-wave, de la vague ska, du rock en général, etc. Les jeunes Punks ont créé des groupes partout à Genève (et en Suisse d'ailleurs), ont créé leur fanzine, pour certains même leur propre label, et ont voulu se produire au maximum. Grâce à ce facteur, certains Punks se sont associés à des associations telles que *Etats d'Urgences* ou *PTR* afin d'obtenir des lieux alternatifs où leur musique pouvait s'exprimer. Même si la plupart des Punks n'étaient pas ou peu politisés, leur désir de vouloir jouer leur musique les a poussés à participer à des manifestations de soutien pour la lutte pour des centres autonomes ou lors des manifestations inter-squats. Certains, pratiquant la provocation à l'extrême (insultes à la police, mépris de l'autorité de quelle que nature qu'elle soit), habitant dans des squats, ont également, malgré leur absence d'envie de s'engager dans des associations à caractère politique, soutenu celles-ci notamment en étant présents lors des manifestations, en résistant aux forces de l'ordre, en occupant des immeubles laissés à l'abandon ou en organisant des concerts sauvages dans la rue, lors de ces manifestations par exemple. Même si leur but premier n'était pas de lutter auprès des jeunes alternatifs cherchant à obtenir un centre autonome, un espace autogéré, ils ont contribué au fait que ce genre de lieux puisse exister aujourd'hui.

¹³² Texte de Ladzi Galaï in C. O'Hara, *op.cit.*, p. 202.

6 DIMENSION HISTORIQUE :

CONTEXTUALISATION DE LA NAISSANCE DU MOUVEMENT PUNK

En sociologie, la dimension historique est fondamentale et c'est pourquoi pour comprendre le phénomène punk en Suisse romande et notamment à Genève, il convient de revenir sur la naissance de ce mouvement et de revenir ainsi à ses origines en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis.

La date et le lieu de naissance du mouvement punk sont discutables et pourraient à eux deux faire l'objet d'un ouvrage tout entier. Autant la scène new-yorkaise de la fin des Sixties/début Seventies que les Punks anglais de 1975-76 peuvent recevoir cet honneur. En général, selon différentes sources consultées, il est considéré que les new-yorkais ont « inventé » le style musical alors que les Anglais ont popularisé le mouvement et son aspect vestimentaire.

6.1 Les années 1960

Dans les années 60, le mouvement hippie fait son apparition et avec lui sa musique planante. La musique qu'écoutent les Hippies est porteuse de messages qui vont à l'encontre de la société de l'époque et des guerres qui sévissent un peu partout dans le monde telles que la guerre du Vietnam, la post-guerre civile espagnole et sa dictature, l'oppression chilienne, etc. On parle de non-violence, de paix, on s'oppose à la pollution, on prône le retour à la nature. De cet état de faits, naît à Paris un état quasi révolutionnaire et dans le reste de la France en mai 1968 qui a un effet galvanisant sur la jeunesse du monde entier : en partie parce qu'il s'agit à proprement parler de la première insurrection urbaine télévisée, et aussi parce qu'elle est l'expression d'une génération qui réclame ses droits politiques. La guerre du Vietnam par les Etats-Unis a été semble-t-il un détonateur. La révolte éclate alors dans les universités et les collèges. C'est le mouvement de 68 qui va concerner et impliquer des dizaines de milliers de jeunes de par le monde. Les jeunes contestataires se répartissent en deux catégories. Les « gauchistes » qui se situent dans le champ de l'action politique, qui font un travail d'information et de conscientisation : tracts, publications, meetings, manifestations. D'un autre côté, il y a les Hippies qui ne sont pas explicitement dans l'action politique. Pour ces derniers, on ne change pas le monde sans commencer par se changer soi-même, et ils ont souvent recours à des drogues, à la méditation et la recherche de nouvelles formes de pensées plus « mystiques ».

Au XXème siècle, la Grande-Bretagne n'a pas connu de grands remous sociaux. En particulier en 1968, alors que la plupart des grandes capitales sont en effervescence, Londres reste parfaitement calme. La situation politique ne ressemble en rien à celle du reste de l'Europe. Dans sa grande majorité, le peuple anglais est « apolitique ». Le parti politique communiste est pratiquement inexistant et la jeunesse est peu politisée.

On ne peut parler de l'émergence du mouvement punk et de la situation économique et politique de la Grande-Bretagne sans donner une description de la période historique qui le précède, les années 60 et leur mouvement hippie, mouvement en complète opposition au phénomène punk de part son optimisme et son militantisme. La naissance du phénomène de contre-culture, en opposition à la culture dominante, émerge et devient un style de vie pour certains. Cette confrontation prend plus d'ampleur et c'est l'avènement de la culture hippie et son « *Flower Power* » qui atteindra son apogée avec les événements à travers l'Europe de 1968.

Cette période qui précède les années 70 est donc caractérisée par une certaine permissivité, c'est la découverte d'une nouvelle liberté, de la tolérance. Les domaines de la vie quotidienne sont marqués par cette recherche du plaisir, c'est le début de la libéralisation sexuelle grâce à un nouveau moyen de contraception, la pilule. Le slogan des Hippies, « Make love, not War »¹³³, justifie cette libéralisation sexuelle. Les Hippies vivent en communauté car ce mode de cohabitation correspond à leur philosophie du retour à la nature, à des valeurs simples et partagées, à la communauté, la solidarité, le partage. La drogue devient d'ailleurs un usage courant. « Ces derniers sont en effet très socialisés »¹³⁴.

6.2 L'Europe des années 70 et le mouvement punk

Cependant, après un quart de siècle de développement économique et de renouveau, suite à deux guerres mondiales dévastatrices et de guerres civiles telles que la guerre civile d'Espagne, l'Europe subit la crise des années 70. Récession, inflation, chômage sont des problèmes qui réapparaissent. Depuis 1973, l'économie européenne a été rudement malmenée par la crise mondiale, les deux chocs pétroliers de 1973-1974 et de 1979 ayant relancé l'inflation. L'émergence sur le marché international de nouveaux pays industriels tels que l'Asie ou l'Amérique latine pose problème au niveau de l'industrie européenne. « La sidérurgie, les constructions navales ne peuvent plus soutenir la compétition avec la Corée du Sud ou le Japon. Le chômage progresse insidieusement et les pays de la Communauté européenne comptent une douzaine de millions de chômeurs avec un taux tournant autour de 10% de la population active vers la fin des années 70 »¹³⁵. Heureusement, la démocratie est le régime de presque toute l'Europe occidentale et cette universalité « continentale » facilite grandement le rapprochement entre ces peuples qui se sont si souvent et si longuement combattus. Dans ce contexte historique, c'est le début de l'émergence des jeunes comme acteurs sociaux qui luttent pour des causes comme l'opposition à la guerre du Vietnam par exemple. Les jeunes étudiants prennent une grande place sur la scène politique et sociale, s'organisant en groupes militants. Ce phénomène prend de l'ampleur dans la plupart des pays d'Europe et aux Etats-Unis et les révoltes de mai 68 ont un impact de caractère « quasi international ». Seuls les pays d'Europe soumis à cette époque-là à des dictatures ne participent et ne profitent pas des conséquences des révoltes de 1968.

En Grande-Bretagne, dans les années 70, le chômage augmente et atteint le nombre de presque un million et demi en 1978. « Le PNB stagne même si l'exploitation des gisements de pétrole à l'ouest de l'Ecosse et dans la mer du Nord s'annonce comme favorable à la balance des paiements et à l'indépendance du pays en matière d'énergie »¹³⁶. Outre le chômage qui passe de 500 000 personnes en 1970 à 1,3 millions en 1979, le pays subit une inflation de 19% en 1974. La chute sévère de la livre oblige par ailleurs la Grande-Bretagne à recourir en 1976 à un important prêt du Fonds monétaire international pour soutenir le cours de sa monnaie.¹³⁷ Le FMI prête donc de fortes sommes à l'Etat gouverné au centre gauche par James Callaghan et impose en échange des réformes libérales très à droite, défendues dans l'opposition par Margaret Thatcher¹³⁸. On assiste à une forte montée des extrémistes et les jeunes issus de la classe ouvrière se retrouvent de plus en plus nombreux, au chômage.

¹³³ Traduction : « Faites l'amour, pas la guerre ».

¹³⁴ Roszak T., *Vers une contre-culture : réflexions sur la société technocratique et l'opposition à la jeunesse*. Editions Stock, Paris, 1980, p.198.

¹³⁵ Rémond R., *Introduction à l'histoire de notre temps, le XXème siècle, de 1914 à nos jours*. Editions du Seuil, Paris, 1989, p.270

¹³⁶ Pierre M., *Une autre histoire du XXème siècle, 1970/1980, les années de doute*. Editions Gallimard, 1999, p.61.

¹³⁷ Pierre M., *op.cit.*, note 2, p.72.

¹³⁸ Blum B., *op.cit.*, p.98.

Politiquement, de 1970 à 1974, le gouvernement anglais est conservateur. Vu l'ampleur des problèmes économiques, politiques et sociaux, celui-ci décrète l'état d'urgence en 1974. Grèves et manifestations se multiplient et des élections générales sont organisées dans l'urgence. En février 1975, Margaret Thatcher devient leader du parti conservateur.

Avec l'entrée de la Grande Bretagne dans la Communauté européenne le 1^{er} janvier 1973, la construction européenne semble faire un pas décisif. « Mais les difficultés de la CEE sont considérables : accélération de l'inflation, persistance de la désorganisation du système monétaire international et hausse du prix du pétrole. Face à ces problèmes, aucune politique commune ne se dégage. Au milieu de la décennie, rebondit également le vieux débat entre les partisans d'une Europe atlantique sous l'égide américaine (tels les Britanniques), et ceux qui souhaitent voir enfin naître une politique étrangère commune proprement européenne »¹³⁹. Sur le plan économique, l'Angleterre précède l'Europe de quelques années car les premiers signes de la crise commencent à se manifester dès la fin des années 60 alors que le développement de la France se poursuit jusqu'en 1975, après le premier choc pétrolier, et que la Suisse résistera jusqu'au deuxième choc pétrolier de 1979¹⁴⁰.

Dans ce contexte économique et politique, le mouvement contre-culturel hippie voit arriver un phénomène social et musical urbain en opposition avec l'esprit du « Flower Power » : le Punk-rock. Les Punks se font très vite remarquer et leur message « No Future » apparaît dans un contexte de violence sociale et raciale (Hooligans, Skinheads, émeutes des quartiers d'immigration) et de difficultés économiques et sociales grandissantes¹⁴¹. Selon I. Grunder, les Punks « apportent une nouvelle dimension qui n'a plus grand-chose à voir avec l'énergie lunaire des Hippies. Ils sont le reflet du désenchantement grandissant et de l'opposition naissante face à la politique sociale du gouvernement Thatcher qui va bientôt bouleverser le Royaume-Uni tout entier ».¹⁴² Il semblerait que malgré l'avènement du parti conservateur de Margaret Thatcher, la contre-culture ait eu ses effets et posé ses premières marques. Selon V. Fournier¹⁴³, « La contre-culture a eu ses effets, dans le domaine du rock par exemple, qui dépasse le statut de divertissement réservé à une minorité. Le rock révèle l'étendue et les limites du renversement culturel des événements de 1968. Même si son action n'est pas directement politique, il colporte les valeurs de liberté individuelle promues par l'Underground et contribue ainsi à altérer les modèles culturels traditionnels ». Toujours selon V. Fournier, le mouvement punk en Angleterre a pu émerger grâce à ces bouleversements culturels et sociaux, grâce à cette libération de l'expression culturelle qui a permis aux jeunes issus des classes ouvrières anglaises de protester contre leur situation précaire. Il y a également des populations de jeunes appelées les Mods et les Rockers, qui s'affrontent entre elles. Les skinheads feront également leur apparition au début des années 70.

6.2.1 Le Punk aux Etats-Unis

Le Punk n'est donc pas une entité sortie de nulle part arrivée en Angleterre par hasard après la période hippie. Cette musique a bien évidemment été influencée par des groupes précédents et des genres déjà existants, et transformée par des personnalités telles que John Lydon alias Johnny Rotten, chanteur des *Sex Pistols*.

¹³⁹ Pierre M., *op.cit.*, p.73.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p.72.

¹⁴¹ Grunder I., *op.cit.*, p.67.

¹⁴² *Ibid.*, p.67.

¹⁴³ V.Fournier, *op.cit.*, 1996, p.11.

Le livre « Please kill me¹⁴⁴ » commence par un chapitre intitulé « All Tomorrow's Parties 1965-1968 » posant les bases du phénomène punk dans le *Velvet Underground* d'Andy Warhol en plein cœur de New-York et B. Blum place également le groupe *Velvet Underground* comme « le premier groupe de rock d'avant-garde, et le meilleur, le précurseur et fondateur du grand mouvement punk qui trouvera un immense écho en Grande Bretagne dès 1976 »¹⁴⁵. Cependant, au début des années 1970, le groupe qui va tout changer à Manhattan s'appelle les *New York Dolls*. Ils jouent déjà habillés en femmes pour « délirer » et se faire remarquer. Ils jouent du pur rock pas très technique mais avec les personnalités exubérantes du chanteur. Ils sont impolis et insultent les gens pour qu'ils dansent. « Le style punk sixties américain puise dans un réservoir infini. Il a ses codes et son parcours initiatique, et reflète un état d'esprit adolescent, une quête de bon temps, de saoulerie, de défonce, de libération dans une époque encore ultra coincée. L'ingrédient principal du vrai punk-rock (monter un groupe et passer à l'acte sans complexe) est désormais omniprésent »¹⁴⁶.

Le « Punk américain » serait donc apparu quelques années avant le « Punk anglais » autour de quelques groupes phares tels que les *New York Dolls*, les *Heartbreakers*, les *Ramones*, *Blondie*, etc. La revue *Les Inrockuptibles*¹⁴⁷ place le groupe new-yorkais les *Ramones*, à la fois caricaturaux et singuliers comme emblème du Punk américain à l'origine du mouvement punk, groupe dont s'est fortement inspiré le groupe des *Sex Pistols* et qui lui aurait, semble-t-il, servi de modèle. Aux Etats-Unis, les *Ramones* ont posé, déjà à partir de 1974, les jalons du Punk américain considérés comme les précurseurs du pop-punk. Les *Ramones* sont quatre frères banlieusards paumés : Johnny, Joey, Dee Dee et Tommy, qui ont décidé de réinsuffler énergie et vitesse dans le tempo rock et leurs compositions « hyperactivées » dépassent rarement les deux minutes. « Brutalité électrique, citadine et nocturne, sens de l'humour trash et névroses adolescentes, les *Ramones* ont tout bon. Ils jouent un rock ultra-rapide, simplifié à l'extrême et dont les paroles sont succinctes et répétitives. Leur message n'est pas politique, au contraire, leurs textes n'ont rien de sérieux et sont plutôt « très légers » »¹⁴⁸.

On peut également citer pour les Etats-Unis, les *Dictators* originaires de Détroit. Bruno Blum qualifie leur style comme un « mix de provoc, BD, trash, pornographie, blousons de cuir, films d'horreur de série B, science-fiction, rock'n'roll, rockabilly, kitsch, art pop. Ils mettent en scène la sous-culture punk avec humour et érudition, cultivant le mauvais goût sophistiqué, révélant un raffinement de connaisseurs et un culot extraordinaire. Ils projettent la laideur de l'Amérique en l'adorant, et la rendent ainsi aimable par un tour de passe-passe franchement décadent »¹⁴⁹.

Cependant, les *Sex Pistols*, groupe anglais dont l'histoire sera expliquée ultérieurement, ont largement traversé les frontières jusqu'à devenir à leur tour, l'un des groupes phares du début des années punk.

6.2.2 Le Punk en Grande-Bretagne

Selon Craig O'Hara¹⁵⁰, « Ignorer le rapport manifeste entre le phénomène punk et les inégalités économiques et sociales en Grande-Bretagne serait refuser d'admettre la validité des bases philosophiques du mouvement. Le Punk britannique est essentiellement, à son origine, constitué des jeunes blanches de la classe ouvrière déshéritée.

¹⁴⁴ *Please Kill me*, cité dans la revue *Les Inrockuptibles*, 22 février au 28 février 2006, n°534.

¹⁴⁵ Blum B., *op.cit.*, p.41.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p.36.

¹⁴⁷ *Les Inrockuptibles*, *op.cit.*

¹⁴⁸ Blum B., *op.cit.*, p.43.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p.90.

¹⁵⁰ C. O'Hara, *op.cit.*, p.44.

Nombre d'entre eux ont été profondément affectés par leur situation sociale et ont utilisé le médium du Punk pour exprimer leur mécontentement ». De nombreux groupes atteignent donc à cette époque leur apogée. Parmi eux, les *Rolling Stones*, mélangeant le blues et le rock, réalisent quelques-uns de leurs plus grands albums. Il y a également le groupe *Pink Floyd*, poursuivant ses recherches musicales, mêlant sons et lumières pour des spectacles hallucinants, ajoutant aux musiciens des éléments visuels tels que maquillage « trash », masques, coiffures, tous plus surprenants les uns que les autres et créant des personnages en constant renouvellement. D'autres groupes de « hard » font également leur apparition à la fin des années 70 tels que *Aerosmith*, *AC/DC* ou *Iron Maiden*.

La suprématie de la pop music vient cependant en 1977 lorsqu'explose le mouvement punk et ses groupes les plus représentatifs et internationalement connus tels que les *Sex Pistols*, et les *Clash*. Devenu connu en Grande-Bretagne, le mouvement punk s'illustre par des paroles teintées de nihilisme¹⁵¹ qu'exprime le slogan emblématique « No Future ». Dans le rock, avec la naissance de la musique punk, il y a donc un avant et un après 76. Si l'on devait à tout prix donner une date symbolique à la naissance du mouvement punk anglais, ce serait l'année 1976 avec l'avènement des *Sex Pistols* et la sortie en novembre 1976 de leur single mythique « *Anarchy in the U.K.* ». Mais comme il a été vu précédemment, il est plus compliqué que cela de donner une date exacte au mouvement punk car celui-ci était déjà bien présent aux Etats-Unis, particulièrement à New-York, au début des années 70. Nous pouvons cependant nous servir de cette date comme point de départ de l'explosion du mouvement punk en Angleterre et dans le reste de l'Europe.

Les jeunes anglais vont donc facilement pouvoir faire de la musique punk car c'est un style de musique qui ne nécessite aucune connaissance musicales et qui est donc à la portée de tous. Ces jeunes vont donc se procurer des instruments d'occasion et commencer à jouer ce qui leur plaît, une musique simple, bourrée d'énergie. Les morceaux sont d'ailleurs très courts et percutants, pas de solos, pas de musique lente. L'aspect le plus important du punk est donc cette possibilité pour tous de monter sur scène. A travers les textes, les parents et surtout le monde des adultes est visé. Il semblerait que les jeunes Punks aient voulu redonner au rock son caractère subversif de départ et même si cette démarche peut parfois être qualifiée de politique, elle n'est pas préméditée, c'est une musique qui se veut dénonciatrice des conditions de vie en Angleterre et du manque de perspectives d'avenir pour les jeunes vu la situation politique, économique et sociale actuelle en Grande-Bretagne. Elle est l'expression spontanée d'un mal-être. Selon le livre *Punkitudes*¹⁵², « les Punks rompent avec l'attitude des Hippies et vont critiquer le système en poussant à l'extrême sa logique absurde. Ils veulent être une caricature outrée et cruelle de la société dans laquelle ils vivent. Cette société est malade, beaucoup essaient de le nier ou de l'oublier, ils le rappellent à tous les coins de rue. Ils montrent le cancer social à la foule... Les Punks se veulent minables, ratés, bidons. Ce sont des enfants des villes et de la nuit. ». De nombreux groupes punks vont donc se former à travers toute l'Angleterre tels que les *Clash*, *The Damned*, *The Buzzcocks*, *The Stanglers*, *The Boys*, *The Slits*, *The Jam*, *The Vibrators*, *Generation X*, *The Boomtown Rats*, *Subway Sect*, *The Adverts*, etc.

Pendant ce temps, les squats légaux se développent à Londres, principalement dans le quartier de Notting Hill, bastion de la marginalité près de Portobello où des centaines de jeunes vont se rassembler, exprimer leur musique et organiser des concerts.

¹⁵¹ Nihilisme : Philosophie : « Doctrine niant qu'il existe un quelconque absolu et pouvant amener à nier tout fondement aux valeurs morales, tout sens à l'existence. », Le Petit Larousse compact, Editions 2002.

¹⁵² Brierre J.-D. et Lewin L., *op.cit.*, p.42.

6.2.3 Les Sex Pistols et Malcolm McLaren : image forte du Punk en Angleterre

Il existe un personnage clef dans la création des *Sex Pistols* qui est celui de Malcolm McLaren considéré comme le cerveau du mouvement punk en Angleterre. Après de vagues études d'art, il s'intéresse de près aux événements de mai 68 et notamment à ses formes nouvelles de communication rapide telle que les graffitis, slogans, manifestes.

En 1971, McLaren ouvre une boutique à Londres, sur *Kings Road* avec sa compagne, la styliste Vivienne Westwood, devenue par la suite, styliste reconnue internationalement. C'est parmi sa jeune clientèle que se retrouvent bientôt les trois futurs instrumentistes des *Sex Pistols*, Steve Jones, Paul Cook et Glen Matlock. A l'occasion de ses nombreux voyages à New York, McLaren est subjugué par les *New York Dolls*, groupe punk phare new-yorkais que McLaren aura l'occasion de manager brièvement. Le parcours plein de style, de mode, de provocation et d'attitudes correspond bien à la vision de McLaren. « Les *New-York Dolls* incarnent son rêve kitsch et anticonformiste »¹⁵³. Celui-ci est fasciné par un chanteur, un certain Richard Hell aux chemises peintes et déchirées, aux cheveux courts et hérissés et sa chanson « *Blank Generation* » (Génération vide) illustre déjà quelques caractéristiques du mouvement punk anglais à venir. Ce dernier chante « j'appartiens à la génération vide, je peux rester ou la quitter quand je veux »¹⁵⁴. McLaren, après avoir observé et écouté ce qui se passe à New York, revient à Londres la tête chargée d'idées. De retour, la boutique qu'il tient avec Vivienne Westwood s'appelle désormais *Sex* et s'inspire du style porno-sadomasochiste. Inspiré du look de Richard Hell, il commence à découper des T-shirts et à les garnir d'épingles à nourrice tout en cherchant quelques musiciens amateurs à qui « appliquer » son look.

Parmi sa nouvelle clientèle, John Lydon alias Johnny Rotten¹⁵⁵, dont le nouveau nom signifie pourri, ne tarde pas à se faire repérer par McLaren à cause de son look. Il a les cheveux verts et une attitude arrogante. McLaren décide de l'intégrer au groupe des *Sex Pistols* qu'il crée enfin et qu'il managera. Malcolm McLaren est un commerçant qui a pignon sur rue dans le quartier chic de Chelsea et il dispose de l'intelligence nécessaire et d'un sens aigu du marketing pour avoir su lancer une mode au bon moment. Il a su percevoir ce qui était dans l'air.

Dès le début le groupe des *Sex Pistols* attire les réactions violentes et les concerts dégénèrent souvent en bagarre, ce qui crée vite à ce dernier une réputation sulfureuse. En quelques mois ils deviennent le groupe le plus persécuté par l'Establishment et sont d'abord interdits de se produire dans plusieurs clubs et virés de leurs deux premiers labels, *EMI* et *A&M* quelques jours seulement après avoir signé. Leur premier 45 tours, « *Anarchy in the UK* » (novembre 76), sera rapidement retiré de la vente, le deuxième, « *God save the Queen* », simplement détruit par *A&M* avant sa sortie prévue le 25 février 1977 mais ressortira pour finir chez *Virgin* le 27 mai de cette même année. En 1977 paraît un album intitulé « *Never mind the bollocks* » (soit à peu près « on s'en bat les couilles »). Le groupe, dans ses paroles, prône la destruction et le chaos et se destine à choquer. « Je suis un anarchiste, je suis un antéchrist »¹⁵⁶ chante Johnny Rotten. La haine est devenue un sujet de prédilection dans les textes de Johnny qui agresse à chaque fois le public mais il semblerait que malgré leur attitude arrogante et méprisante envers leur public, les *Sex Pistols* « gagnent à chaque concert quelques fans supplémentaires »¹⁵⁷. Le 8 juin 1977 c'est le jour du jubilé de la reine d'Angleterre qui fête ses vingt-cinq ans de règne et le peuple anglais est dans la rue. Celle-ci traverse la ville dans son carrosse royal en saluant la foule. Pendant ce temps, les *Sex Pistols* montent à bord du *Queen Elizabeth* et commencent à jouer un concert improvisé et chantent la chanson intitulée « *God save the Queen* » aux paroles provocatrices.

¹⁵³ Blum B, *op.cit.*, p.71.

¹⁵⁴ Waresquiel E., *op.cit.*, p.502.

¹⁵⁵ Littéralement *Le Pourri*.

¹⁵⁶ Waresquiel E., *op.cit.*, p.501.

¹⁵⁷ Blum B., *op.cit.*, p.91.

Cet événement est une pure provocation mais fera parler de lui à travers toute l'Angleterre et l'Europe. Le comportement des *Sex Pistols* lors d'une émission de télévision où ils insultent le présentateur Bill Grundy de « gros porc », de « vieux pervers », de « connard »¹⁵⁸, etc., est très caractéristique de leur comportement général et explique pourquoi les membres du groupe finissent par être boycottés par la plupart des médias. Les *Sex Pistols* jouent parfaitement le jeu de la provocation et deviennent rapidement les « héros » d'une certaine jeunesse anglaise. Malgré leur comportement méprisant à l'égard des gens et de leurs spectateurs qu'ils insultent et méprisent allégrement, ils auront un impact certain car certains jeunes, « touchés » par leur subversion, leur insoumission, iront fonder à leur tour leur propre groupe de musique. De là, naissent ainsi d'autres groupes tels que *Damned*, *Subway Sect*, *Adverts*, les *Buzzcocks*, etc. Selon Bruno Blum, « les *Sex Pistols* sont mis en valeur par Malcolm McLaren qui leur sert son discours situationniste, radical, lardé de références artistiques. Pour lui, la pureté rebelle de son groupe correspond à ce que la jeunesse demande, face à la décadence insipide et auto-satisfaite des célébrités, à l'ennui, de plus en plus palpable, lors des concerts ou sur disque : le rock est devenu emmerdant. Pour ce dernier, la musique est secondaire : les *Sex Pistols* sont d'abord un processus d'identification. Ils renvoient aux subversions antérieures, celles des *Teddys boys* originels, des *Mods* de 1964, etc.»¹⁵⁹.

6.2.4 Le groupe *The Clash*, une autre vision du Punk anglais: la revendication

Joe Strummer est le fondateur du groupe *Clash*. Issu d'une famille de prolétaires, il est fasciné par l'anarchie et les mouvements de gauche qui libèrent les mœurs. Il cultive son besoin de justice et de révolution. Il déteste la droite et l'hypocrisie bourgeoise¹⁶⁰. Selon B. Blum, « Joe Strummer, qui écrit presque toutes les paroles de *Clash*, défend un état d'esprit altruiste, gauchiste, engagé, pragmatique, voire militant, bien différent du bordel anar sciemment fomenté par Rotten et McLaren. (...) Strummer incarne en revanche la compassion pour les bonnes causes et incite à passer à l'action »¹⁶¹. Ce dernier est entre autre issu d'un quartier noir où l'on écoute régulièrement du reggae, musique qui inspirera ses chansons. Les chansons sont donc construites autour des paroles de Strummer, « écrites en fonction d'émotions et d'opinions personnelles qui célèbrent à leur manière, avec ironie, la vie urbaine ultramoderne »¹⁶². Un des autres fondateurs s'appelle Paul Simonon et est un rebelle absolu élevé dans le quartier jamaïcain de Brixton. Ce dernier vient de la rue et incarne la sous-culture la plus marginale. En 1969, avant que le mouvement soit récupéré par l'extrême droite, il devient Skinhead en imitant ses amis noirs et blancs amateurs de reggae¹⁶³.

Ce groupe semble être le deuxième groupe punk anglais emblématique de cette époque. Il se veut différent de celui des *Sex Pistols*, est porteur de messages à caractère politique et est donc qualifié d'engagé. Le manager du groupe exprime d'ailleurs sa volonté de s'être associé aux grandes maisons de disques dans le but de toucher davantage de personnes, d'être entendu par un maximum de gens, « Il y aura davantage de gens qui entendront notre disque (...), Je me moque qu'ils l'achètent ou non, ou qu'ils ne l'aiment pas, pourvu qu'ils l'entendent. », dit-il dans l'ouvrage de Brierre et Lewin¹⁶⁴.

¹⁵⁸ Waresquiel E., *op.cit.*, p.502.

¹⁵⁹ Blum B., *op.cit.*, p.92.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p.81.

¹⁶¹ *Ibid.*, p.99.

¹⁶² *Ibid.*, p.101.

¹⁶³ *Ibid.*, p.86.

¹⁶⁴ Brierre J.-D. et Lewin L., *op.cit.*, p.162.

Les *Clash* sont les seuls à avoir une position claire et à formuler leur démarche. Ils se présentent comme des jeunes prolétaires blancs utilisant le rock pour passer des messages. Ils se disent antifascistes, antiracistes et non-violents. « Nous recherchons à éduquer les kids qui viennent à nos concerts pour les empêcher de s'inscrire au Front national si la situation politique se dégradait »¹⁶⁵, ce qui laisse apercevoir une démarche militante assez nette qui utilise la musique comme moyen de communication comme c'est le cas de certaines musiques rap de nos jours.

Petit à petit, les médias commencent à s'intéresser au phénomène punk à mesure que les nouveaux groupes cités précédemment gagnent un public croissant. Malgré les barrières que dressent les autorités et certaines maisons de disques, le succès est fulgurant. « Toute une jeunesse suit ce mouvement, cette nouvelle religion qui balaie l'Angleterre »¹⁶⁶, et une économie parallèle voit le jour dans la clandestinité permettant alors l'existence de petites salles de concerts, labels d'un jour, 45 tours autoproduits distribués par correspondance ou dans les concerts, multiplication des fanzines, etc.

6.2.5 La diffusion du style punk

C'est par le biais de la musique que le Punk s'est introduit dans les autres pays d'Europe. En France comme en Suisse, il a trouvé un terrain culturel et politique différent, c'est une sorte de produit importé au départ. Contrairement à ce qui s'est passé en Angleterre, il n'y a pas eu le même phénomène social et l'on peut retrouver en Suisse des jeunes Punks dans toutes les couches sociales de la population. Selon le livre *Punkitudes*¹⁶⁷, « les groupes français ne sont pas poussés par des hordes de jeunes chômeurs et en l'absence d'une situation dynamique présente, ils ont dû plaquer sur la musique punk des stéréotypes culturels et politiques préexistants. Le résultat est souvent artificiel mais laisse parfois apercevoir des perspectives originales. (...) Les groupes anglais ne sont pas des anarchistes au sens français. Ce mot a un sens tout à fait différent en Angleterre que sur le continent. Les Anglais sont apolitiques, ils ont une réalité politique différente de celle des Français. ». Le cas de la Suisse est, sur quelques points, similaire à celui de la France puisque le phénomène punk n'a pas été motivé par l'absence de travail et s'est heurté à une politique sociale et économique différente de celle de la Grande-Bretagne comme nous le verrons plus tard.

6.3 La mode dans les années 70 en Europe

Qu'elle se présente dans la rue ou sur les podiums des défilés de haute couture, la mode des années 70 s'exprime dans une variété de silhouettes, de matières et de couleurs rarement vues jusqu'alors dans l'histoire du siècle. « L'heure est à la liberté par rapport aux diktats de ceux qui pensent pouvoir imposer des tendances ou influencer des comportements »¹⁶⁸. Dessins et couleurs s'inspirent d'un folklore aux horizons du monde. D'Amérique du Sud viennent des ponchos, d'Afrique du Nord, des djellabas et des chemises de coton blanc. La mode hippie y trouve sa garde-robe colorée, violemment rejetée par d'autres tendances telles le mouvement Punk qui exprime son pessimisme avec « No Future » comme thème et devise récurrents s'opposant bien à l'idéologie hippie qui se veut

¹⁶⁵ *Ibid.*, p.58.

¹⁶⁶ V.Fournier, *op.cit.*, 1996, p.52.

¹⁶⁷ Brierre J.-D. et Lewin L., *op.cit.*, p. 65.

¹⁶⁸ Pierre M., *op.cit.*, p.122.

optimiste, tournée vers un avenir meilleur, de paix. La mode punk exprime sa révolte par des vêtements souvent déchirés, agencés de manière informelle et utilisant presque uniquement le noir et le blanc. Les corps connaissent les débuts du piercing et les cheveux se colorent de teintes vives ou se dressent en crêtes. Selon le livre, *Les jeunes en Suisse*¹⁶⁹, l'habillement joue un rôle particulièrement important dans les comportements des jeunes et les marques sont devenues de véritables symboles d'appartenance à des identités collectives. « Par son intermédiaire se donnent à voir et s'expriment des codes sociaux, des modes de vie et des personnalités. Les attributs vestimentaires sont des signes de reconnaissance et de ralliement ». L'accessoire ou le véhicule utilisé, vélo, moto, vélomoteur, etc., est également annonciateur d'une appartenance à un groupe. Ainsi dans les années 70, on pouvait également parler des Mods, « gros rockeurs » en moto, blouson de cuir et tatouages qui se baladaient en vélomoteur et écoutaient du rock genre Elvis Presley.

¹⁶⁹ Gros D., Zeugin P., Radeff F., *op.cit.*, p.103.

7 REGARDS SUR L'HISTOIRE SUISSE DE 1960 A 1980 ET LA PLACE DU MOUVEMENT PUNK

7.1 La Suisse de 1960-1970

Située au cœur de l'Europe, la Suisse est culturellement en relation directe avec trois univers linguistiques : francophone, germanophone et italophone. Elle est aussi le siège d'organisations internationales et d'importantes entreprises multinationales. La Suisse, de part sa position et son rôle prépondérant au sein de l'Europe, ne peut donc être considérée comme une île isolée, les grands courants culturels la traversent donc et influent sur les opinions et attitudes de ses résidents. De plus, les années 50 sont marquées par le développement des moyens de communication (radio, télévision, téléphone), ce qui facilite la transmission et l'échange des différents mouvements culturels à travers les pays d'Europe occidentale. Dans une Europe où l'on peut circuler librement et où les styles musicaux, vestimentaires, etc., s'exportent et s'empruntent très facilement, le mouvement punk a pu être repris, transformé au contact de la nouvelle société qui a récupéré le mouvement. Genève étant d'autant plus un canton frontière, limitrophe avec la France, la Suisse-allemande avec l'Allemagne, les jeunes Suisses ne peuvent être que sensibles à ce qui se passe autour d'eux, dans d'autres pays d'Europe et expriment également à leur manière leurs opinions et montrent, qu'au-delà du calme qui semble régner en Suisse, il y a également des failles dans le système politique, économique et social. Ces derniers ont également des choses à dire, veulent s'exprimer au travers de différentes manières telles que des manifestations, l'adhésion à des causes politiques, idéologiques, etc. Avec les années soixante, le monde, grâce à l'essor de la télévision et des radios, devient selon Marshall McLuhan « un village planétaire »¹⁷⁰. Les jeunes, grâce aux transistors notamment, sont les premiers concernés. Ils sont des millions à travers le monde à écouter quotidiennement les mêmes succès musicaux (les tubes au hit parade) et à regarder également la télévision et ses mêmes nouvelles. La télévision apparaît dans les foyers et est censée répondre individuellement, selon Buchs V., Bonnet N. et Lagier D.¹⁷¹, « à toutes les aspirations de la population, installant une pratique de « consommations culturelle ». »

En 1968, à Bâle, Bellinzone, Berne, Bienne, Fribourg, Genève, Lausanne, Neuchâtel, Porrentruy, Zürich ont lieu des mouvements de contestations plus ou moins importants, dont les acteurs sont surtout recrutés parmi les universitaires et les élèves de l'enseignement secondaire. Au printemps 1968, les divers éléments du contexte international et principalement les événements français, jouent un rôle sur le mouvement de contestation genevois qui s'exprime en partie par la manifestation d'événements locaux.

7.2 Les années 1970-1980 en Suisse Romande

Les années 1970 en Suisse, contrairement à la Grande-Bretagne, sont des années plutôt florissantes d'un point de vue économique. C'est l'époque des grandes vagues d'immigrations espagnoles, chiliennes, portugaises. Cependant, la Suisse, derrière ses airs de pays calme et malgré sa montée économique et ses grandes vagues d'immigration, connaît également « le revers de la médaille ».

¹⁷⁰ Gros D., Zeugin P., Radeff F., *op.cit.*, p.21.

¹⁷¹ Gros D., *op.cit.*, p.145.

Elle reste néanmoins « marquée par la crise économique des années 70, par l'éclatement des structures familiales et par l'échec des utopies des années 68. On peut constater une perte de repères chez certains jeunes qui très vite va incarner une conscience collective violente et provocatrice aux yeux des autres, caractérisée en partie par de nombreuses manifestations collectives et un nombre élevé du taux de suicide chez les jeunes¹⁷² ». Cette jeunesse est représentée, entre autres, par les jeunes Punks suisses, poussés et inspirés par la naissance et l'importance du mouvement punk anglais qui traverse les frontières et s'exporte en France et en Suisse ainsi que dans d'autres pays.

Selon le sociologue Dominique Gros, l'événement fondateur de cet engagement de la part des jeunes pour une autre forme de culture, puise ses racines dans les événements de mai 68 qu'il qualifie de « mythe fondateur », mais « l'acte de naissance du mouvement alternatif genevois aura lieu quelques années plus tard, lors de la rencontre dans l'action pour un *centre autonome* des contestataires politiques et des marginaux de la contre-culture. De ce compagnonnage vont émerger des groupements ayant pour objectif de *changer la vie*, c'est-à-dire d'acquérir ou de renforcer la maîtrise autonome sur le quotidien, en développant un système de valeurs et en inventant un style de vie »¹⁷³.

Durant l'été 1971, les diverses manifestations et revendications pour des centres autonomes et autogérés où chacun puisse s'exprimer librement, va porter ses fruits. Des collectifs, des comités d'action se constituent et agissent sur des sujets spécifiques comme l'opposition à l'armée, l'émancipation des femmes, la défense des quartiers, la solidarité avec le Tiers-Monde, l'écologie, etc. « L'espoir de changer le monde est sous-tendu par l'utopie de vouloir créer une micro-société expérimentale »¹⁷⁴. Cette mixité, cette évolution vers une culture alternative puisant aussi bien dans le gauchisme que dans la révolte existentielle, devient, au début des années 70, sensible dans tous les domaines. Comme dans de nombreuses villes d'Europe, à partir du début des années 70 et pendant près d'une décennie, la scène alternative va se développer considérablement à Genève. « Entre 1974 et 1981 il a été dénombré la création de plus de 200 groupements et comités d'actions alternatifs »¹⁷⁵.

7.3 Le début de la lutte pour des centres autonomes

Dès la fin des années 60 et début des années 70, une partie de la jeunesse va s'organiser pour réclamer une meilleure qualité de vie, des espaces de rencontres, une reconnaissance de leur musique et de leur culture, refusant les idéaux de la société marchande et ceci, dans une grande partie des villes européennes. Durant cette période, c'est toute une série d'idéologies qui sont défendues : droit au travail, pacifisme contre la guerre du Viêt-Nam, contre le coup d'Etat chilien, l'Espagne franquiste, l'armée en Suisse, l'exploitation du Tiers- Monde, le droit d'expression des féministes, etc. « C'est la tempête idéologique qui naît un peu partout et qui va se manifester y compris en Suisse »¹⁷⁶. Même si les événements à Genève n'ont pas eu la même ampleur que ceux de France ou d'autres pays, ils gardent tout de même leur importance et certains restent très marqués dans les esprits. A citer : les journées genevoises de la Défense Nationale déclenchent la création d'un comité d'action qui s'exprime par des manifestations, des meetings et des prises de position publiques.

¹⁷² Commentaires d'introduction du documentaire de Gilland D., *Femmes du No-Future*. Productions PCT, cinéma-télévision en co-production avec la TSR, 53', 1996.

¹⁷³ D. Gros, *Du désir de révolution à la dissidence : constitution de la mouvance alternative genevoise et devenir de ses acteurs*, in revue *Equinoxe, la fabrique des cultures : Genève 1968-2000*. N°24, Edition georg, automne 2004, p.32.

¹⁷⁴ D. Gros, *op.cit.*, 1987, p.34.

¹⁷⁵ D.Gros, *op.cit.*, 2004, p.31.

¹⁷⁶ Bonnet N., Buchs V., Lagier D., *Cultures en Urgence, Mouvements contre-culturels : de l'alternative à l'intégration*. Les Editions I.E.S, Genève, 1988, p.15.

Ce comité conteste les tirs d'initiation proposés aux enfants mais aussi la journée des écoles programmée pendant l'horaire scolaire et les tirs de bombes sur le lac.

D'autre part, cette opposition fournit une tribune à la contestation étudiante, née en automne 1967, s'opposant à une nouvelle loi sur la démocratisation des études qui ne favorise pas une réelle ouverture de l'Université à tous les milieux sociaux.¹⁷⁷. Selon Dominique Gros, les étudiants à cette époque ne pensent pas que la loi sur la démocratisation des études qui repose sur l'automatisme (l'allocation est un droit pour les étudiants remplissant certaines conditions) ne favorise une réelle démocratisation des études supérieures et n'ouvre pas les portes de l'Université à tous les milieux sociaux. « En effet, depuis sa mise en application, le nombre des bénéficiaires d'allocations aux études au niveau universitaire est passé de 534 en 1966-1967 à 166 en 1967-1968 ! »¹⁷⁸.

Dès 1968, l'attention va également se porter sur d'autres conflits plutôt d'ordre artistiques et culturels comme c'est le cas de la troupe *Living Theatre* qui veut réaliser le théâtre libre dans la rue et qui va rencontrer de nombreux obstacles. Le *Living Theatre* est une troupe théâtrale qui a été fondée par Judith Malina et Julian Beck en 1947 à New York. Elle crée des spectacles fondés sur l'improvisation collective où la participation du public est recherchée. Exilée en Europe depuis 1964, la troupe arrive en France quelques jours avant l'explosion du mois de mai¹⁷⁹.

Avec les événements de mai 68, de nouvelles formes de luttes sont alors nées. « C'est une rupture dans l'histoire des mouvements sociaux. La jeunesse commence à s'organiser sur des revendications qui lui sont propres. La culture va devenir un instrument de libération sociale ».¹⁸⁰ A Genève, ces divers courants vont se retrouver dans le mouvement pour un centre autonome. Certains théâtres, les groupes culturels qualifiés de « marginaux », commencent à trouver des moyens concrets pour s'exprimer. C'est ainsi donc que naît le premier *festival du Bout-du-Monde* du 23 juin au 25 juillet 1971 sur un terrain vague prêté par un privé. C'est le premier festival à Genève de la culture dite « alternative », gratuit, ne bénéficiant d'aucune subvention et mettant l'accent sur le bénévolat. Le parcours du *festival du Bois de la Bâtie* est très parlant dans le sens où il montre bien son processus d'institutionnalisation :

- ⇒ 1971-1972 : *Festival libre du Bout-du-Monde* sur un terrain vague prêté
- ⇒ 1973-1974 : *Festival libre genevois* à la salle Pitoëff
- ⇒ 1975 : *Festival libre genevois* à Meinier
- ⇒ 1976 : *Festival libre genevois* à la salle Patino
- ⇒ 1977-1983 : *Festival du Bois de la Bâtie*
- ⇒ Dès 1983 et tel qu'on le connaît aujourd'hui : *Festival de la Bâtie* dans différentes salles de la ville, festival devenu institutionnel¹⁸¹.

Le *Festival de la Bâtie* devient un lieu socio-culturel investi, favorisant les échanges politiques, culturels, où chacun peut s'exprimer librement

Parallèlement au *festival du Bois de la Bâtie*, durant les années 70, des lieux très divers ouvrent à Genève :

- L'AMR est fondée au printemps 1973 par des musiciens de jazz et d'improvisation. Cependant, ce n'est qu'en 1981, après de multiples négociations avec les politiques, que l'AMR obtient finalement un lieu : le centre musical du *Sud des Alpes*, encore présent aujourd'hui.
- Le *New Morning* ouvre grâce à l'initiative de privés, présentant des concerts de jazz.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p.16.

¹⁷⁸ D.Gros, *op.cit.*, 2004, p.33.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p.35.

¹⁸⁰ Bonnet N., Buchs V., Lagier D., *op.cit.*, p.16.

¹⁸¹ *Ibid.*, p.17, Chronologie proposée dans cet ouvrage.

- Le *Moulin à Danse (MAD)* qui dans un premier temps ouvre aux Minoteries, devient une association à but non lucratif en 1977.
- L'École du *Grütli* est affectée au rôle de centre de création artistique où l'on peut trouver la compagnie *Para-Surbeck*, le Conservatoire, l'École supérieure d'Arts dramatiques, l'*Opéra Studio*, *Fonction Cinéma*, etc.

En septembre 1970, « une *Coordination des groupes marginaux* qui réunit des éditeurs, des troupes de théâtre, des groupes musicaux, des cinéastes, des producteurs de films, tous orientés vers l'art expérimental, remet un manifeste au département municipal des Beaux-Arts et de la Culture dans lequel le soutien de la Ville de Genève est demandé pour obtenir des subsides et pour disposer d'un lieu où ces groupes pourraient travailler et présenter leurs œuvres »¹⁸². Le mouvement de revendication des « marginaux » pour un centre autonome, autogéré par les seuls utilisateurs et ouvert à tous sans restriction, va mener de multiples actions de sensibilisation auprès de la population telles que débats, théâtre de rue, déclaration à la presse, occupations symboliques, fêtes, concerts, etc. Des citations de tracts produits par le Mouvement pour un Centre Autonome¹⁸³ illustrent bien le propos défendu par cette partie de la population et quelles sont leurs revendications : « Outre les théâtres marginaux, à Genève, plusieurs groupes sont sans local : danse, musique, contre-information (Tiers-Monde, libération de la femme, objecteurs). Et il n'y a pas de lieu de rencontre pour apprentis, collégiens, élèves. Cette situation amène ces groupes à se constituer en MOUVEMENT POUR L'OBTENTION D'UN CENTRE AUTONOME A) autogéré par les seuls utilisateurs, B) ouvert à tous sans aucune restriction, C) comprenant au moins une salle polyvalente et plusieurs petites salles », « Ni les moyens, ni les produits, ni les orientations de notre travail ne nous appartiennent. Parce que la ville est devenue une marchandise vendue au plus offrant, nos quartiers sont des dortoirs étouffants. Face à l'ennui général dans la totalité de notre vie quotidienne, nous, jeunes travailleurs, collégiens, apprentis, étudiants, avons exprimé notre besoin de vivre autrement. Nous voulons organiser notre vie commune de manière autonome. AUTOGERER NOTRE VIE, TELLE EST NOTRE PRINCIPALE REVENDICATION. Si on s'est révolté, si on a dit non à ce monde pourri, ce n'est pas pour capituler au premier uniforme venu. L'ordre, c'est-à-dire le trafic d'armes, les ventes en multipack, le service militaire, les cortèges officiels, l'exploitation des locataires, les tabous sexuels, les écoles au blabla soporifique, on l'abandonne de gaieté de cœur. En 1971, la jeunesse sage est morte, la jeunesse impertinente est née ! ».

Les événements qui se déroulent donc à Genève au printemps 1971 partent d'un mouvement culturel qui critique la dimension « bourgeoise » de la culture. Le 30 avril de cette année, la troupe de théâtre des *Tréteaux libres*, communauté théâtrale créée en 1967 inspirée de la troupe *Living Theatre*, occupe l'ancien temple de la Servette pour donner des représentations. Le but de celles-ci réside dans une volonté de sensibilisation de la population face aux problèmes que connaissent les groupes dits « marginaux » genevois. Cette occupation a été suivie d'interventions policières, de manifestations et de déclarations de soutien. De ces initiatives, la troupe du *Living Theatre* obtient la possibilité de présenter son spectacle *Paradise Now* du 20 au 25 août, théâtre d'avant-garde abordant des thèmes tels que l'anarchisme, la non-violence et le « théâtre de la cruauté ».

Comme on a pu le constater, les années 70 marquent le début d'une intense activité politique et culturelle alternative et c'est l'émergence des jeunes comme acteurs sociaux. Les citations de tracts tirées de l'article de D. Gros, résument très bien le combat pour lequel des jeunes de tous milieux socio-économiques se mobilisent. Cette prise de position sociale et politique qui place le jeune comme acteur principal dans ses choix culturels, politiques et sociaux et non devant se contenter des choix émis par la Ville, donne au lecteur et à ce travail de mémoire l'enjeu principal qui mobilise une partie de la jeunesse dans les années 70.

¹⁸² Anne-Catherine Sutermeister, *Sous les pavés, la scène*. Cité dans D.Gros, *op.cit.*, 2004, p.36.

¹⁸³ Cité dans D.Gros, *op.cit.*, 2004, p.37.

7.4 Le mouvement punk dans les années 1970 en Suisse

« Les Punks sont nés il y a cinq ans en Angleterre, de la conjonction d'une opération commerciale, et du désir des adolescents de l'époque de renouveler l'imagerie de leurs grands frères. L'opération c'était le grand lancement par Malcolm McLaren des *Sex Pistols* et de toute sa gadgeterie vestimentaire dans sa boutique *Sex* de Londres. Influence sado-maso, cuirs noirs, chaînes, mortifications, épingles à nourrice dans les joues. En suivant sa musique, devenue « New wave », le mouvement s'est élargi, acceptant par exemple les couleurs. S'il n'a rien d'inventé, du moins a-t-il jeté les bases d'un renouvellement, en abattant les limites traditionnelles du bon goût. Entre Genève et Lausanne, ils sont quelques centaines ».

Article de la Tribune de Genève, 15 mai 1981.

Durant l'été 1977, la venue sur le marché suisse du disque, de nouveautés rock, fait démarrer timidement le phénomène punk à Genève. On commence à entendre à la radio les chansons de groupes punks anglais tels que les *Sex Pistols*, *The Clash*, *The Damned*, etc., où les leaders clament haut et fort que le monde est pourri, qu'il n'y a pas d'avenir et qu'il faut vivre l'instant présent « à fond ». Ces jeunes chanteurs vont vite devenir les icônes de toute une génération et permettre la création de groupes punks suisses. La scène punk suisse commence alors à se consolider : des lieux de rendez-vous fixes apparaissent dans les villes, la plupart du temps sous forme de discothèques punks. Il y a cependant encore peu de groupes suisses qui se produisent sur scène, et quand cela arrive, c'est toujours dans un cadre régional. La culture punk porte elle aussi ses fruits, on peut acheter des vêtements punks dans des magasins spécialisés, quelques disquaires mettent des disques de musique punk dans leurs bacs, le 7 avril 1977 étant marqué par la sortie du premier disque de *The Clash*, « *The Clash* », et les premiers fanzines punks deviennent les porte-parole de la scène urbaine suisse et des pays limitrophes. Le 24 et 25 avril 1977 se produisent d'ailleurs les fameux groupes internationaux, *Ramones* et *Talking Heads*, à Zürich et à la salle du Faubourg à Genève.

Au sein des groupes punks genevois, des fanzines apparaissent tels que *Les lolos de Lola* ou *Genève Punk*¹⁸⁴ racontant les derniers ragots des milieux punks locaux. Des journaux tels que « *La Suisse* », la « *Tribune de Genève* » ou « *Le journal de Genève* » commencent à parler du phénomène et des émissions de radio et de télévision telle que « *Temps Présent* » y consacrent également du temps.

Le 1^{er} octobre 1977, le groupe *The Clash* est le premier groupe britannique à se produire en Suisse à la salle Kaufleute à Zürich. La salle est pleine à craquer et le concert est suivi par les médias. La télévision suisse filme également le concert du groupe suisse *les Nasal Boys* qui jouent la première partie du concert. *The Damned*, autre groupe britannique, se voit malheureusement dans l'obligation d'annuler son concert du même soir à cause du batteur blessé dans une bagarre quelques jours avant. Cependant, selon L.Grand¹⁸⁵, « Ce concert de *The Clash* a été pour beaucoup de Punks suisses, une expérience marquante et a déterminé une certaine idée du Punk ».

En automne 1977, se créent à Genève des groupes punks tels que *Scramb*, *Banzai*, *The Bastards* et *Jack and the Rippers*. Ces derniers réalisent au *Studio Bernex*, les premiers enregistrements punks de l'ouest du pays. En parallèle, se créent à Zürich les groupes *The Dogbodys* et *Sperma*, à Aarau, de *Danger* et à Bâle, des *Bored Boys*.

¹⁸⁴ Références : CIRA (Centre international sur l'Anarchie) à Lausanne.

Infokiosk, squat genevois, Bd de la Tour, 1205 Genève.

¹⁸⁵ L.Grand and many others, *op.cit.*, p.38.

Le 25 novembre 1977 : Sandro Sursock, créateur du groupe *The Bastards*, organise le premier concert punk au Zofage, salle universitaire dite « pourrie », avec l'aide de jeunes punks au look « destroy » surnommés *Poubelle*, *Ordure*, *Dégeulon* et *Zaki*. Les organisateurs sont très heureux même après la venue des *Pharaons*, bande rivale locale, venue « casser du Punk ». Pour les organisateurs, ivres de bières, cette soirée est une réussite car cela devient le chaos total, il y a des bagarres et des blessés, leur but étant de « créer le chaos et faire trembler Genève ».¹⁸⁶

Le 30 novembre 1977, les *Nasals Boys* présentent au club *Hey* à Zürich leur single « Hot Love » qui sera le premier disque punk suisse. Il sort sous le label *Periphery Perfume* mené par Paul Vajsabel et Edi « Zulu » Stöckli.

7.4.1 Les groupes punks genevois

Comme groupes genevois on peut donc citer *The Bastards*, les *Scramb'* qui devient ensuite dès 1978, *Dean Meat & The Scelerats*, *Banzai*, *Jack and The Rippers*, qui avaient pour membres les frères Seilern, Babine et André Tièche. Ce groupe a ensuite donné *The Rednecks* avant de devenir, en novembre 1979, *The Zero Heroes* réunissant Sandro Sursock, les frères Seilern et Paul Zouridis. Il y a eu également *Dean Meat* qui a changé son nom en *Ford Rouge* et a fondé en mai 1979, les *Technicolor*. On peut citer également *The Teenage Girls from Auschwitz* qui devient plus tard *Xersès von Munsrhein* et *Diskolokosst* avec Mathias, Ross et Phil qui se démarquent sensiblement des autres groupes genevois par leur style musical très provocateurs. Ils sont d'ailleurs considérés par les anciens Punks que j'ai pu interroger, comme « de Purs et Durs », considérés également comme les précurseurs du Hardcore par leurs performances scéniques d'une grande intensité : lancement de sang de bœuf sur scène, acteur déguisé en *Jedi* (Starwars), découpant des os sur un étal de boucher, danseuses sexy. Leurs paroles étant brutes et sans concessions.

De nombreux locaux accueillent désormais des concerts punks à Genève. Il y a le *Backstage*, cave souterraine tenue par Serge Witzig, *Le Midnight Rambler*, une boîte genre discothèque à la mode dirigée par Pierre Alain, le *Velvet*, une autre boîte, le *New Morning*, également boîte très à la mode située en bordure du Rhône qui accueille de nombreux concerts punks et rocks. On peut également citer le Centre de loisirs de Carouge qui organisait des soirées punk également et la salle de Faubourg qui fit venir de nombreux groupes internationaux tels que les Ramones. A citer la salle du Grütli et le Festival du Bois de la Bâtie, encore nommé comme cela à cette époque avant de devenir le Festival de la Bâtie.

7.5 La Suisse punk de 1978 et 1979

A cette époque, la deuxième génération des groupes punks suisses se met en place, des groupes sont créés dans toutes les régions. Les groupes punks ont désormais la possibilité de se produire aussi au niveau national, la scène n'étant plus réduite aux seuls centres urbains. Dans toutes les régions, des fanzines parlent de ce qui se passe dans la scène punk au niveau local. Les premiers singles punks suisses sortent en Suisse et sont parfois même accueillis avec bienveillance à l'étranger.

En février 1978, paraît le fanzine *Pin up* créé par Arnoldo Steiner et Bob Frischer, qui selon le livre *Hot Love*¹⁸⁷, est le fanzine le plus intéressant à paraître en trois langues.

¹⁸⁶ Sandro Sursock in L. Grand, *op.cit.*, p.100.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p.90.

Le 2 mars 1978, ouvre à Genève le magasin de disques *Back To Mono*, rendez-vous important de la scène punk locale. Le 22 avril 1978 a lieu le premier festival punk dans l'ouest de la Suisse, dans la salle du Faubourg à Genève, avec *The Bastards*, *Kleenex* et *Nasals Boys*, groupe contraint par la suite à se nommer *Expo*, après avoir signé un contrat avec *CBS* mais qui aura la chance de répéter dans les locaux des *Sex Pistols* et d'enregistrer un album à Londres « Not-A-Talk-A » avec leur producteur, Dave Goodmann et faire des concerts dans des lieux très branchés. En novembre 1978, le groupe *Kleenex* sort son premier maxi, enregistré au « Sunrise Studios » sur le label d'Etienne Conod Sunrise et le DJ John Peel leur donne la possibilité de passer ce disque à Londres. Peter Fischli, qui a dessiné la pochette du disque, en fait passer des valises pleines en Angleterre, et les Anglais de Rough Trade le prennent dans leur catalogue. La presse musicale anglaise accueille avec enthousiasme cette « exploration suisse ».

Durant l'année 1979, plus d'une vingtaine de disques de groupes punks sortent sur des labels indépendants créés spécialement. Le 2 février 1979, Sid Vicious, qui est une des références en matière de musique punk en Angleterre et dans le reste du monde, meurt d'une overdose d'héroïne, ce qui marque passablement la communauté punk en Suisse. En mai/juin 1979, le groupe *Kleenex*, qui devra changer de nom suite à des pressions de la marque du fabricant de mouchoirs et s'appeler à l'avenir *Liliput*, est en tournée en Angleterre. Ce groupe est uniquement composé de filles et c'est un grand pas pour l'avenir de la musique punk suisse à l'étranger. Même si dans le livre de Lurker Grand¹⁸⁸, il est plus souvent question de musique punk en Suisse alémanique, il est ici mentionné que les groupes punks de l'ouest du pays, (la Suisse-romande), sortent eux aussi à l'automne 1979 un grand nombre de singles sur le label genevois *Zaki*, mené par le musicien Zaki et le producteur Jean Pierre Horn et sur un autre label également, *Another Swiss label*. Les *Yodler Killers* sortent « Jacot Masturbette », *The Bastards* « Impossibilities », *Jack and The Rippers* « No Desire » et *Technicolor* « Bunker » et c'est ainsi que le 30 novembre de cette même année, le groupe *Technicolor* et *Le Beau Lac de Bâle* inaugurent le Nouveau Palladium à Genève. C'est en avril 1979 que les *Yodler Killers* créent réellement leur groupe. Il y a Al Poubelle, chanteur, Fritz Clitocaster à la guitare, Dr. Mengele à la batterie et Tony Diligence à la basse. Zaki, jeune punk-rocker considéré selon Al Poubelle comme un incroyable « visionnaire multiforme »¹⁸⁹, crée son propre label et devient le manager des *Yodler Killers* qui enregistrent au studio *THC* de Bernex et sont les tout premiers à signer sur *Zaki Records*.

A la fin des années 70, début 80, la scène punk suisse a changé et évolué. Certains anciens groupes ont évolué voire disparu et beaucoup de nouveaux groupes punks ont vu le jour. Selon Lurker Grand¹⁹⁰, une nouvelle génération de Punks se fait bruyamment entendre dans les années 80, nouvelle génération qui selon l'auteur s'identifie aux tendances dures et à des idéologies politiques de gauche. « A l'individualisation des Punks originels, s'oppose l'uniformisation de la mode et la pression du groupe inhérente au mouvement des années 80 ». Il semblerait également que l'interaction entre Suisse allemande et Suisse romande devienne de plus en plus intense, qu'il y ait de plus de concerts au-delà de la barrière du Röstli et davantage de collaborations entre groupes punks des « deux rives ».

¹⁸⁸ *Ibid.*, p.192.

¹⁸⁹ Témoignage d'Al Poubelle, in L. Grand, *op.cit.*, p.304.

¹⁹⁰ Lurker Grand, *op.cit.*, p.270.

7.6 Le début des années 80 en Suisse et à Genève : La mobilisation des jeunes continue

Cependant, avec les années 80, le monde entre dans l'ère du SIDA. L'émergence et l'extension rapide du SIDA au cours de ces années ont pour premier effet de remettre globalement en cause les acquis de la libéralisation des mœurs. En conséquence, nous assistons dans les années 80, à la constitution d'une génération vivant avec le spectre du SIDA et qui au commencement de leur sexualité, se voit tout de suite confrontée à des contraintes (port du préservatif) et aux risques infectieux que leurs parents n'ont pas connus. Selon Ross et Damien, l'arrivée du SIDA a provoqué une hécatombe dans le milieu punk. En effet, les conséquences de la liberté sexuelle apportées par mai 68 ont également eu leur impact au sein de la communauté punk qui pratiquait, selon les dires des interviewés, une sexualité complètement libérée dans laquelle ils ne se protégeaient pas. L'alcool, les drogues, la vie en communauté ont facilité les échanges sexuels fréquents, débridés et sans tabous. Avec l'arrivée du SIDA et une fois informés, il a fallu être dépisté et une grande partie des jeunes punks se sont retrouvés infectés par le virus. Selon les deux personnes interviewées citées ci-dessus, le SIDA, au même titre que l'alcool et les drogues, est en grande partie responsable de la disparition de nombreux jeunes Punks en Suisse, romande en tous cas. Ross a notamment vu disparaître plusieurs de ses amis de cette affection.

A Genève, la situation sociale à l'approche des années quatre-vingt est également critique dans de nombreux domaines ; logement, environnement, emploi, contexte international et les causes de mobilisation ne manquent pas. Au début des années 80, la lutte continue donc. La plupart des villes suisses ont été sorties un peu brutalement de leur torpeur par des jeunes réclamant des espaces autonomes et autogérés pour y exprimer et y vivre leur culture. Ce mouvement est cependant réprimé par les autorités locales. Ces jeunes sont donc amenés à trouver leur propre espace d'autonomie : Hangars désaffectés, logements vides, terrains vagues deviennent le cadre de concerts sauvages, de performances, de rassemblements nocturnes. Selon le livre, *Les jeunes en Suisse*¹⁹¹, « les années 80 ont ainsi achevé la tâche qu'avait initié le mouvement punk : celui de détruire les mythes et de brûler les idoles ».

7.6.1 Le début de l'occupation

Dans les années 80, de nombreux lieux sont démolis ou fermés au profit de la reconstruction vu l'essor économique que subit Genève. La rénovation/démolition des quartiers entraîne la disparition d'un grand nombre de bistrot, lieux de rencontre populaires, laissant la place aux banques et aux assurances en plein essor. Les critiques des opposants sont dirigées envers une culture dite « élitiste ou élitiste » et de prestige tels que l'Opéra, le ballet, la musique classique gérés par la Ville de Genève ou les discothèques « officielles » et établissements tenus par des privés, lieux auxquels une certaine forme de jeunesse ne s'identifie pas. Le manque d'ouverture envers les courants artistiques alternatifs est donc mis en cause, privilégiant ainsi les artistes de renommée ou une certaine catégorie socioprofessionnelle. Ce manque d'ouverture empêche donc la possibilité de créer des espaces où une autre forme de culture, peut-être plus marginale dans certains cas ou du moins, moins conventionnelle, puisse s'exprimer. Il semblerait également que selon l'ouvrage *Cultures en Urgence*¹⁹²,

¹⁹¹ Gros D., Zeugin P., Radeff F., *op.cit.*, p.25.

¹⁹² Bonnet N., Buchs V., Lagier D., *op.cit.*, p.146.

« Depuis la démocratisation des études, beaucoup de personnes ne veulent pas seulement consommer la culture qu'on leur propose mais également produire une culture qui soit proche d'elles, et ce nouveau besoin social n'est pas entendu. ». D'autre part, ce qui va être mis en évidence par la jeunesse, comme il est également vu au travers d'associations comme « Changé », ce sont les lois vues comme « archaïques » qui réglementent chaque chose afin d'en garantir le fonctionnement. Ces lois plutôt rigides ne permettent pas de modifications rapides en fonction de l'évolution des mentalités et empêchent par avance toute prise d'initiative. Face donc à cet immobilisme, une partie de la jeunesse va tenter d'influencer la politique des pouvoirs publics genevois en utilisant une force émanant de leur fort pouvoir de cohésion sociale. Outre la mise en œuvre de pratiques militantes traditionnelles (manifestations, pétitions, actions spectaculaires), les mouvements contre-culturels qui vont successivement voir le jour à Genève, tenteront de trouver des solutions immédiates et directes en ayant parfois recours à l'occupation illégale (immeubles vides, usines désaffectées, etc.). Ces occupations ne seront qu'éphémères mais permettront tout de même aux acteurs de se faire entendre et de s'organiser autour d'associations, qui deviendront plus ou moins reconnues et qui se verront parfois obligées d'employer les moyens officiels pour assurer leur continuité afin de tenter d'obtenir des locaux et des subventions. Certaines deviendront même par la suite des institutions.

Selon le livre, *Les jeunes en Suisse*¹⁹³, l'insatisfaction des jeunes s'articule autour de plusieurs thèmes principaux :

1. Dans le domaine culturel, certaines catégories de jeunes ne sont pas représentées. Les jeunes ne disposent pas d'espaces leur permettant de produire et de consommer la culture qui les intéresse. Ni les centres de loisirs et les maisons de quartiers, ni les discothèques et les dancings ne sont en mesure de les satisfaire : problèmes de place, d'horaires, d'organisations, de coûts, de lois, etc.
2. Le manque de lieux publics où simplement se retrouver est restreint : les bistrotts populaires où l'ambiance est chaude disparaissent ou sont transformés.
3. Le manque de logements adaptés aux moyens des jeunes, en particulier des logements privilégiant la sociabilité plutôt que le confort.

Selon les auteurs, face à ces insatisfactions, plusieurs attitudes sont possibles : frustration ou adaptation, passivité, résignation, fuite, repli sur soi ou réaction, protestation.

7.7 La place et le rôle de la musique rock et punk à Genève dans les années 80

Au début des années 80, à Genève, un certain nombre de lieux s'ouvrent, sur l'initiative de travailleurs sociaux, tel que Jean-Mi, à la culture rock devenant de plus en plus présente au sein de la jeunesse. Certains animateurs socio-culturels sont issus de la mouvance alternative des années 70 et ont été formés à l'Institut d'Etudes Sociales (IES) de Genève. Ils veulent installer un autre type d'animation qui consiste à ne pas forcément organiser des activités très structurées mais plutôt à mettre à la disposition des jeunes des locaux dans lesquels les jeunes peuvent exploiter leurs compétences, laissant le libre choix aux usagers quant à la créativité. Ils veulent ainsi permettre l'exploitation de nouveaux espaces.

¹⁹³ *Ibid.*, p.115.

7.7.1 Quelques exemples de lieux et de manifestations genevois:

- ⇒ En septembre 1980, le Centre de Loisirs et de Rencontres de Marignac organise le premier festival « Twist and Scooter », concerts rock, BD et cinéma.
- ⇒ En automne 1980, le Centre de Loisirs de Carouge ouvre ses locaux à l'organisation de concerts rock.
- ⇒ En mai 1981, le Centre de Loisirs du Grand-Saconnex propose dix concerts de musique rock et punk par année.
- ⇒ En septembre 1983, des travailleurs sociaux de la commune de Vernier, du Centre de Loisirs du Lignon et des Avanchets, d'ABARC, de *Discobull*, et de Post Tenebras Rock (PTR), montent le premier festival « *Vernier sur Rock* ».
- ⇒ *Le Sud des Alpes* s'ouvre au jazz en 1981.
- ⇒ Mars 1982, le « CAB » (Disco rock et concerts de groupes locaux et internationaux à but non lucratif), voit le jour aux Avanchets. Cependant ce dernier est rapidement fermé à cause des plaintes des voisins pour nuisance nocturne.

A Genève, ce problème de nuisance nocturne revient systématiquement dès que des lieux nocturnes ouvrent et le Département de Justice et Police se contente tout simplement de fermer ces lieux sans entendre l'opinion des usagers.

Dès 1982, Genève a vu s'ouvrir une grande multitude de lieux autonomes, principalement organisés autour des squats. Le problème du logement devenant de plus en plus important, la démolition de vieux quartiers étant courante, un certain nombre de jeunes, désirant pour la plupart vivre dans des espaces collectifs, commencent à occuper des immeubles. Ils veulent, en partie, par leur occupation, dénoncer le fait que des bâtiments soient laissés à l'abandon le temps que des décisions soient prises à leur sujet (démolition ou rénovation), les discussions durant ainsi plusieurs années. Dans les squats vivent également des familles, des personnes âgées avec peu de moyens financiers. Cependant, squatter devient bien plus qu'une solution pour pallier le manque d'appartements bon marché, c'est également un mode de vie. Les squatters ouvrent les caves de manière « sauvage », comme c'est le cas de celles de la rue Argand, afin de créer des espaces pour se réunir, être en collectivité. Ces caves sont devenues des espaces de créations, permettant à une culture alternative, de s'exprimer autrement, en toute liberté. On peut citer comme lieux outre les caves du squat de la rue Argand, le « Pavillon Noir » aux Grottes, « Adrénaline », « l'Entrepôt N°2 », les caves du squat du Conseil-Général, etc.

Ces lieux ont pour la plupart existé entre quatre et six mois, le Département des Travaux Publics (DTP) n'étant pas averti à l'avance de ces travaux d'aménagement, il a refusé de rentrer en matière sur la possibilité de garder ces lieux ouverts. Ces lieux ont leur importance dans la pratique des « concerts sauvages » et « scènes d'un soir » dans des lieux désaffectés (anciennes usines par exemple) et ont contribué à relancer la mouvance alternative. Ils sont très vite devenus des espaces de création culturelle ainsi que des lieux de rencontre très appréciés par une partie de la jeunesse genevoise.

En décembre 1985, des manifestations pour la réouverture du « Bouffon », lieu de musique rock à Genève, ont lieu mais auxquelles la Ville répond qu'elle a désormais mis à disposition une villa. Un tract circule avec les revendications suivantes : « (...) A cette fermeture, la Ville répond par le prêt d'une villa à « Etats d'Urgence », les autorités étant convaincues que ce lieu remplacera le vide créé par la disparition des tous les autres. Cette démarche est un exemple supplémentaire de l'incompréhension des autorités face aux multiples besoins des gens, de leur incapacité et de l'incohérence de leur politique de la jeunesse. Seule l'ouverture de plusieurs lieux, ayant chacun son identité, sa spécificité et son mode de fonctionnement peut remédier à la pénurie culturelle et desserrer l'étau qui étouffe la vie

nocturne et culturelle genevoise (...) ».¹⁹⁴ Cette revendication pour des centres autonomes pour la jeunesse suisse est revenue d'ailleurs régulièrement au cœur des mouvements protestataires des jeunes suisses. Ainsi, au début des années 80, elle constitue la revendication principale des importants mouvements de Zürich, Lausanne et Genève. A Lausanne, le mouvement « Lôzane Bouge » s'est d'abord constitué en solidarité avec le mouvement des jeunes zurichoises mais dès septembre 1980, les manifestants de cette association revendiquent à leur tour, leur propre centre autonome. Des locaux seront attribués aux différentes associations dans lesquels les jeunes pourront se retrouver, écouter de la musique rock, boire des bières mais attirant également les revendeurs de drogues, ils seront aussitôt refermés par les autorités. Leur durée n'aura été que de quelques mois. Cependant, selon l'ouvrage *Les jeunes en Suisse*¹⁹⁵, « même si ces mouvements pour des centres autonomes donnent l'impression de n'avoir abouti qu'à des solutions éphémères, en fait, dans leur ensemble, il y a eu des effets et des retombées durables et importants ». « D'abord au niveau politique car ils ont précipité la nécessité de mener une réflexion approfondie sur les jeunes en Suisse. Ensuite sur le champ culturel où plusieurs villes, entreprises, et cantons ont compris qu'un soutien, même modeste et sous diverses formes (subventions, mise à disposition d'infrastructures, etc.), permettant des initiatives culturelles provenant de jeunes, peut constituer un enrichissement pour la société dans son ensemble ».

Les jeunes, à travers ces mouvements, pratiquent une nouvelle forme de mobilisation politique, très différente des traditionnelles organisations politiques de « leurs aînés ». D.Gros, P.Zeugin et F.Radefff¹⁹⁶ parlent de « différentes expériences politiques alternatives ». Les domaines de ces nouvelles mobilisations sont assez variés : opposition à l'énergie nucléaire, mouvements égalitaires féministes, mouvement pour une culture alternative, anti-racisme, etc. Selon ces auteurs, Genève a connu un développement particulièrement intense dans le domaine de la mobilisation des jeunes pendant ces dix dernières années (années 70-80). Alors que la principale ville suisse allemande, Zürich, ainsi que la deuxième ville suisse romande, Lausanne, sont le théâtre de soulèvements plutôt violents de la part de jeunes réclamant deux centres autonomes, Genève semble épargnée. Il semblerait que la situation soit particulière à Genève car les revendications concernant l'ouverture de centres autonomes datent de 1971, donc quelques années auparavant. Si ces revendications n'ont pas abouti en 1980, elles ont néanmoins conduit les autorités de la ville de Genève à pratiquer une politique plus axée sur l'intégration, cherchant ainsi à éviter le conflit ouvert avec la jeunesse, comme cela s'est produit à Zürich et Lausanne¹⁹⁷. Ross met en évidence cette différence entre Genève et les autres villes. Il dit qu'à Genève, il y avait tout de même certaines communes disponibles à prêter leur maison de quartier pour y faire des concerts et permettre aux jeunes de se réunir. Même si les autorités genevoises s'opposaient au rassemblement de ces jeunes dans des centres autonomes, certaines communes prêtaient volontiers leurs locaux alors qu'à Lausanne et Zürich, il n'y avait pas de maison de quartiers pour se retrouver et les jeunes s'ennuyaient beaucoup plus, plus désireux de se révolter. Malgré l'absence de confrontation directe, les jeunes de Genève ne seront pas inactifs pour autant pendant cette période car le début des années 80 est marqué par l'ouverture d'espaces culturels alternatifs, principalement autour de la musique rock. Ces espaces, à l'exception de l'AMR, connaîtront tous des destins éphémères et seront rapidement fermés suite à des plaintes du voisinage pour tapage nocturne ou autre.

L'association « Changé », créée en 1979, désire donner la possibilité aux groupes rock locaux d'exister autrement, plus régulièrement et plus uniquement à travers les festivals. La transformation de la salle du Palladium a permis l'organisation de ce genre de concerts. Cette association a contribué à l'existence du mouvement rock (courant punk et new-wave) à Genève. D'autres associations ont vu le jour telles que « Rock autochtone » ou « Autocontrôle » qui vivent de subventions ponctuelles et

¹⁹⁴ Extrait de tract cité dans D. Gros, *op.cit.*, p.96.

¹⁹⁵ Gros D., Zeugin P., Radefff F., *op.cit.*, p.32.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p.96.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.97.

utilisent la salle des Centres de Loisirs des Pâquis et de Carouge dans les années 1980. Selon l'ouvrage « Cultures en Urgence », « le mouvement punk et certaines formes de rock contestataire qui apparaissent à Genève à la fin des années 70, s'inscrivent dans un courant anti-culturel qui consiste à quitter le professionnalisme, restaurer le contact direct avec le public, jouer une musique élémentaire accessible du premier coup, s'éloigner de l'identification quasi-religieuse et rechercher l'extase corporelle, jeter à la tête d'autrui des accusations au lieu d'intérioriser les critiques, boire plutôt que de se droguer, pratiquer les gros rires plutôt que l'humour ou la satire subversive, pratiquer la vie de nomade et de parasite »¹⁹⁸.

Cette révolte contre tout (culturelle, mentalités, système économique et social, organisations et projets politiques, etc.), exprimée par la jeunesse des années 80, débouchera sur la revendication de centres autonomes partout en Suisse. « Cette génération a prouvé ses doutes, démontré son désespoir. Elle invite à réviser fondamentalement les orientations culturelles prises (et ceci en 1980-1982 pendant que le taux de chômage en Suisse est minime.). Elle entend participer à l'orientation de cette société en commençant par stopper le train lancé sur une fausse voie »¹⁹⁹. Partout la répression sera féroce et des centaines de jeunes gens seront blessés, arrêtés, jugés, les moyens utilisés par la police lors de manifestations partout en Suisse étant exagérés : balles en caoutchouc, canons à eau, gaz lacrymogènes, matraques, etc. « Demander une autorisation, c'est admettre l'interdiction sur un droit qui nous paraît élémentaire : celui de se rencontrer »²⁰⁰.

7.7.2 Les différentes associations à Genève à cette époque

L'Association pour la Musique de Recherche improvisée, l'AMR

En 1973, l'Association pour la Musique de Recherche se constitue autour de musiciens qui s'opposent au bénévolat, ils exigent la reconnaissance d'une culture qui n'a pas encore sa place et qu'ils désirent promouvoir. Ces musiciens veulent la reconnaissance de l'apport culturel et du travail effectué dans ce domaine musical. La musique improvisée comprend la musique afro-américaine (jazz, blues, soul, etc.) ainsi que l'ethno-musicologie (musiques traditionnelles improvisées).

Progressivement, l'AMR tend vers le professionnalisme. Cette tendance se manifeste par un souci de qualité et par conséquent d'une sélection en faveur des artistes de notoriété, reconnus. « Au début des années 1970, la musique improvisée, principalement le free jazz, est considéré comme l'une des formes d'expression de la révolte contre-culturelle. Comme pour le théâtre expérimental, son audience minoritaire paraît résulter pour ses adeptes d'une « clandestinité » imposée par la culture dominante »²⁰¹. Tout comme les autres associations citées ultérieurement, l'AMR s'est mobilisée pour une autre forme de culture, d'art, d'expression, pour une alternative à la culture de prestige et du show-business. En 1982, l'AMR organise donc le premier festival des Cropettes en coproduction avec le COF, manifestation en plein air et gratuite avec un grand nombre d'artistes locaux. La même année, le festival du Bois de la Bâtie est déplacé dans des salles. Au fil des années, plusieurs associations participent au festival des Cropettes. Etats d'Urgences y collabore en 1984 et 1985. En 1987, c'est l'Îlot 13 (Maison de quartier « alternative » à Montbrillant) qui intervient. A plusieurs reprises, l'AMR offre la possibilité à une culture marginale de s'exprimer et témoigne sa solidarité vis-à-vis d'associations culturelles.

¹⁹⁸ Liste selon W. Hagen, *A true little story of German Rock*, cité dans D. Gros, *op.cit.*, p.32.

¹⁹⁹ A. WILLENER, cité dans Bonnet N., Buchs V., Lagier D., *op.cit.*, p.35.

²⁰⁰ Association *Lôzane bouge*, tract cité dans Bonnet N., Buchs V., Lagier D., *op.cit.*, p.37.

²⁰¹ D. Gros, *op.cit.*, 1987, p.120.

Cependant, l'AMR est limitée dans sa collaboration avec les autres associations culturelles puisqu'elle désire maintenir le respect de la légalité qui lui garantit la continuation des bonnes relations qu'elle a réussi à instaurer avec les autorités.

L'association « Etats d'Urgences »

L'association « Etats d'Urgence » naît lors de la fête de la fermeture de l'Ecole du Grütli aux activités culturelles en février 1985. Il est prévu de rénover cette structure au profit d'une maison des arts et de la culture « off » gérée par la Ville. Cette nouvelle association entend protester contre la disparition systématique des lieux de rassemblement culturel pour jeunes. « Encore un week-end de foutu », « Deux heures du mat, je m'ennuie » et « Pour la décalvanisation de la République », sont les slogans qui vont accompagner durant l'année 1985, l'association « Etats d'Urgences » afin d'obtenir un lieu permanent autogéré.

Le 27 mars 1985, l'association « Etats d'Urgence » se présente officiellement à la presse devant le Grütli. Une pétition circule et réclame immédiatement un lieu pluriculturel permanent. L'association se lance dans une série d'actions spectaculaires qui se suivent à un rythme soutenu. Surprenantes d'originalité et de diversité, elles rassemblent bientôt quelques centaines de personnes convaincues qu'il est grand temps de « décalvaniser la République ». L'usine à grain, par exemple, se transforme en une immense galerie sauvage. Parmi les nombreux groupes de travail qui constituent l'association, le groupe « prospection » se charge de trouver un bâtiment désaffecté, une usine fermée qui pourrait correspondre aux besoins exprimés par l'association. Selon V. Buchs, N. Bonnet et D. Lagier²⁰², l'association a le sentiment que les autorités cherchent à tester le mouvement et décide en assemblée générale de ne pas occuper, d'une part pour ne pas compromettre le début des négociations, et d'autre part, parce que les gens se sentent épuisés par les nombreuses actions menées. Durant l'été, l'association s'essouffle et la fatigue se généralise mais à l'automne le dialogue avec les autorités recommence et « Etats d'Urgence » se dote formellement de statuts et d'un comité malgré ses réticences. L'association va donc devoir se doter d'une personnalité juridique pour que les négociations soient possibles. Ainsi le « Magistrat » n'a plus affaire à un mouvement, un groupe informel de personnes, mais à une association poursuivable par la loi en cas de litiges. Président, secrétaire et trésorier vont devoir être nommés. Dès lors, les moyens d'actions ne sont plus envisageables de la même manière.

Fin novembre 1985, la ville de Genève dont le conseiller administratif chargé des finances est Claude Haegi, met à disposition une villa, rue Léonard-Beaulacre, à titre de prêt et usage pendant un an. Mais cette maison ne correspond pas entièrement aux besoins de l'association qui souhaite une usine désaffectée avec plus de locaux. Cette dernière accepte cependant et le lieu est nommé « FIASKO ». Mais « FIASKO » ne connaîtra que six mois de manifestations publiques suites à de nombreuses plaintes de voisins, de pétitions, d'opposition du Département des Travaux publics qui considère que le bâtiment n'est pas aux normes de sécurité. Afin de maintenir la pression pour obtenir un lieu rapidement, l'association décide de redescendre dans la rue. Pour ce faire, elle prévoit pour le 4 octobre 1986, une manifestation en ville et une occupation symbolique d'un lieu désaffecté durant quarante-huit heures, pendant lesquelles aura lieu un vaste programme de manifestations culturelles. Cependant, le 17 septembre 1986, Monsieur. Haegi, en accord avec le Conseil administratif annonce sa décision d'attribuer l'ancienne Usine Genevoise de Dégrossissage d'Or (UGDO) à « Etats d'Urgences », à « Post Tenebras Rock » et au groupe de Liaison des Associations de Jeunesse (GLAJ), pour un minimum de cinq ans. La manifestation et l'occupation sont alors abandonnées car elles constitueraient une provocation inutile. Après deux ans et demi d'actions spectaculaires et de démarches obstinées pour obtenir un lieu adéquat à l'ouverture d'un centre pluriculturel autogéré, « Etats d'Urgences » commence à entrevoir de réelles possibilités d'accomplir ce qu'elle souhaite.

²⁰²Bonnet N., Buchs V., Lagier D, *op.cit*, p.91.

Selon V. Buchs, N. Bonnet et D. Lagier²⁰³, « La naissance de l'association n'arrive pas au hasard, elle s'inscrit naturellement dans le triste paysage culturel genevois des années quatre-vingt. Ainsi, la force « d'Etats d'Urgences » provient du fait que les revendications qu'elle exprime répondent à un besoin réel d'une partie de la jeunesse, qui va au-delà du simple désir de divertissement et d'un lieu culturel. C'est une remise en cause plus profonde de la société, d'un style de vie qui se manifeste par ce biais : il s'agit d'une contre-culture. Ce mode de vie différent, refusant l'individualisme à tous crins, l'atomisation et le morcellement des individus, qu'un noyau de personnes au sein « d'Etats d'Urgences » tente de mettre concrètement en pratique impulse lui aussi un souffle nouveau dans le mouvement. C'est un désir de changer les valeurs traditionnelles pour mener les différents aspects de la vie en harmonie (travail, divertissement, amitié, création, logement, etc.) et collectivement, dissipant ainsi la solitude et l'ennui. C'est une réappropriation de ses besoins, c'est tendre à une meilleure qualité de la vie. »

En créant de nouveaux espaces de rencontre, « Etats d'Urgences » met en communication un certain nombre de personnes sensibles aux mêmes thèmes. L'association met sur pied ou contribue à l'établissement d'un réseau autour d'un certain nombre d'intérêts culturels.

Selon l'ouvrage *Culture en Urgence*²⁰⁴, « A Genève, les autorités ont joué la carte de l'intégration, du dialogue paternaliste et l'institutionnalisation. Elles ont choisi la répression douce, contournant ainsi les réels besoins et laissant bon nombre d'insatisfaits à leur solitude et à leur désarroi, d'autres se conformant dans l'individualisme et la consommation forcée, éternellement inassouvie. Malgré un large écho dans la jeunesse, ces revendications pour un lieu socio-culturel permanent et autonome n'ont jamais pu être menées à bien. En 1987, cette frange de la jeunesse n'a toujours aucun acquis dans ce domaine ».

L'association « Post Tenebras Rock »

Le 6 mars 1983, l'association « Post Tenebras Rock (PTR) » est créée pour encourager la musique rock dans la région genevoise ainsi que toute forme culturelle et sociale s'y rapportant. Leur objectif est de trouver avant tout une salle de concert permanente. Itinérante à ses débuts, elle voyage entre le *Bouffon* au Bouchet et le *New-Morning* ou la maison de quartier de Carouge et finit par s'installer en 1989 au bord du Rhône dans l'actuel lieu de fêtes et de concerts, l'*Usine*, ancienne usine de dégrossissage d'or. L'association PTR décide d'avoir les mêmes revendications qu'« Etats d'Urgences » depuis la fermeture du *Bouffon*. Cette dernière adresse donc une demande à Claude Haegi, conseiller administratif chargé des finances à la Ville de Genève, afin d'obtenir en prêt un lieu de la Ville. Pour ce faire, elle publie dans son journal intitulé « Un vrai massacre », une liste de tous les lieux vides susceptibles de répondre à ses besoins. C. Haegi obtient donc le prêt de deux bâtiments pour une durée d'un an environ. Cependant, face aux coûts énormes que la rénovation impose, ce deuxième projet n'aboutira pas.²⁰⁵

L'idée initiale d'un lieu pour le rock part de trois travailleurs sociaux (J.-M. Haas, L. Meynet, C. Wicht)²⁰⁶ confrontés, dans leur milieu professionnel, à des demandes venant des jeunes avec lesquels ils travaillent. Ils veulent offrir une possibilité d'expression, voire de production à tout jeune qui désire « faire du rock ». On compte également dans ses fondateurs, Alain Jeanmarait de chez *Sounds*²⁰⁷, premier programmateur, André Waldis, longtemps directeur de la Bâtie et l'actuel chef de la culture, Patrice Mugny.

²⁰³ *Ibid.*, p.137.

²⁰⁴ *Ibid.*, pp.65-66.

²⁰⁵ P. Mugny, *Jeunes libéraux et jeunes rockers. Plus égaux que les autres !* Article Le Courrier, 20 mai 1987.

²⁰⁶ Gottraux F., *Le temple genevois du Rock fête un quart de siècle.* Article de la Tribune de Genève, 17-18 mai 2008

²⁰⁷ Magasin de disques à l'avenue du Mail à Genève, déjà présent dans les années 80.

L'Usine devient alors la plus grande structure consacrée au rock et aux musiques actuelles²⁰⁸. La salle du PTR compte parmi les plus vieilles de Suisse, avec le *Frisson* de Fribourg et la *Rote Fabrik* de Zürich. PTR fait donc suite à des années de revendications et de concerts sauvages et si à la fin des années 80 on peut compter dans les 100 squats à Genève avec des centaines d'activités underground différentes, il n'y pas de lieu permanent et tous les squats sont menacés de disparition de manière imminente, ce qui rend la programmation de grandes têtes d'affiches impossible telles que *Nirvana* ou *REM* qui se sont produits à l'Usine²⁰⁹.

PTR devient l'intermédiaire par lequel il faut passer pour organiser un concert, obtenir des subventions, un local pour répéter, etc., et le Département des Beaux-Arts et de la Culture renvoie dorénavant toute demande à cette association. Elle devient principalement une association organisatrice de concerts rock. Cependant PTR ne peut représenter l'ensemble des courants musicaux et certaines associations acceptent mal le fait de dépendre de celle-ci.

L'Usine, UGDO (Usine Genevoise de Dégrossissage d'Or)

La fin des années 80 est marquée par l'ouverture de l'« UGDO » (l'Usine), vaste espace destiné à diverses associations culturelles. L'Usine est l'héritière directe de la culture alternative des années 70 et des multiples occupations, manifestations, dénonciations connues dans les années 70-80. Elle perdure encore aujourd'hui avec une forte intensité et reste le seul symbole de la vie alternative genevoise en 2009. Cœur du mouvement alternatif genevois, elle est située au centre-ville, près des Bâtiments des Forces Motrices (BFM) où se déroulent de nos jours des opéras, spectacles de danses, bals, etc. Dans cette ancienne usine, bâtiment cédé par la ville de Genève, on trouve deux salles de concerts, le *Kab* et le *PTR (Post Tenebras Rock)* cité plus haut, ayant tous les deux, deux comités d'organisation distincts. On trouve également un café-restaurant, *le Moloko*, une salle de cinéma appelée *le Sputnik*, un magasin de disques, *Urgences Disk*, un studio d'enregistrement, une salle de théâtre, une maison de production, des salles mises à la disposition de groupes de musiques qui répètent et les bureaux des comités d'organisations cités plus haut. L'Usine fonctionne sur le modèle d'une fédération d'associations.

L'année 1985 est marquée par les fermetures de lieux fréquentés essentiellement par des jeunes. Les caves transformées en salles de concerts des squats de la rue Argand et du 18 rue du Conseil-Général, la discothèque « le Cab » aux Avanchets, le bistrot « Le Pavillon Noir » aux Grottes, le théâtre « La Cour des Miracles » à Chêne-Bourgeries, l'ancienne école du Grütli transformée en ateliers et salles de spectacles où travaillaient et se produisaient quelques 200 artistes et symbole de la culture alternative genevoise, seront destinés à être fermés par les autorités. Suite à ces événements, la jeunesse genevoise est exclue par des décisions officielles auxquelles elle n'a pas pu prendre part. A l'occasion des manifestations de clôture du Grütli en mars, marquées par trois jours de spectacles et de performances artistiques, l'association « Etat d'Urgences » fête sa création. Sans restrictions, la musique, le cinéma, le théâtre, la peinture, la danse, la photo, la vidéo intéresse « Etat d'Urgences ». Ce qui importe d'abord c'est de disposer d'un lieu permanent où de telles activités puissent être pratiquées et représentées.

Dix ans plus tard, ces associations « institutionnalisées » ont acquis une certaine position, une légitimité, un nom. Les membres de ces institutions deviennent des personnes avec qui les autorités peuvent dialoguer, quelques-unes devenant ainsi des professionnels de l'animation socio-culturelle.

²⁰⁸ Gottraux F., *op.cit.*

²⁰⁹ *Ibid.*

7.8 Le « squatting » ou l'occupation illégale à Genève dès les années 70

Parler de nouvelles mobilisations à Genève sans évoquer la question du logement serait absurde. En effet, cette ville connaît depuis longtemps la plus grave crise du logement du pays et squatter est une tentative pour certains de parer à cette crise du logement. Au départ les jeunes se sont installés de force dans des bâtiments vides et y sont restés. Puis sont arrivés les contrats de confiance mis en place par la Ville qui seront explicités un peu plus tard dans ce chapitre.

Le phénomène squat a sa grande importance dans la vie des jeunes Punks. Même si ceux-ci ne participent pas toujours activement à la lutte que mènent les autres occupants de squats contre la crise du logement, pour « l'occupation » des locaux commerciaux vides et pour une augmentation des logements étudiants qui sont nombreux à ne pas en trouver, ils trouvent dans les squats des lieux qu'ils peuvent également occuper. Ces différents groupes sont des associations de quartier, la plupart créés dans le but de soutenir l'initiative pour le droit au logement. Ces derniers se sont vite transformés en groupes militants, de lutte, lorsque ses membres ont découvert les problèmes de hausses massives des loyers, de délogements, de manque d'espaces verts, de disparition accélérée des petits commerces et des artisans de quartiers, du manque d'infrastructures socio-culturelles et d'espaces de jeu pour les enfants. A l'intérieur de ces groupes, les jeunes Punks ont trouvé des lieux où se réunir, quitter leurs parents et de ce fait vivre en accord avec leur façon de penser. Même si ce mémoire n'a pas pour objectif de parler du phénomène squat à proprement dit, il est important d'en donner une brève description du fait que ces lieux ont constitué un lien social très fort permettant aux jeunes Punks de se rassembler, d'exprimer leur musique en organisant des concerts et de vivre comme ils l'entendaient.

Contrairement à ce que l'on croit, squatter n'est pas un phénomène nouveau datant du début des années 70 mais une pratique déjà existante au début du vingtième siècle. Cependant, cet acte prend toute son ampleur et gagne en intensité dans les années 70-80 prenant ainsi un caractère politique revendiqué par les différents groupements alternatifs. « Nous refusons la conception capitaliste du logement comme marchandise, l'habitat est un droit fondamental, devant être garanti pour chacun à un prix correspondant honnêtement à son revenu : mieux, un service public », clament les membres de l'association *Argand Deux-Eaux*²¹⁰. Le début des années 80 est donc marqué par l'apparition de nombreux squats et ce phénomène est encore existant aujourd'hui même si de nombreux squats ont été rasés depuis ou vidés comme c'est le cas récemment²¹¹. Mais la pratique du « squatting » présente quelques risques ou difficultés. Les occupants peuvent à tous moments être face aux évacuations policières, aux saccages des lieux, aux incertitudes quant aux possibilités de se reloger, à la précarité de certaines installations sauvages, aux problèmes judiciaires, etc., constituant une façon de vivre que tout le monde ne voudrait ou ne pourrait assumer. Pour faire face à toutes ces difficultés, une partie de la population décide de faire partie d'un groupement qui revendique le droit au logement ou du moins qui donne au fait de squatter un caractère politique ou revendicatif. Ces groupes sont soit issus d'une population à très faibles revenus ou en situation clandestine, soit étudiants. Dans le cas qui m'intéresse, les Punks, eux, se soucient peu du lendemain et d'être expulsés du fait qu'ils sont dans une conception de la vie où il faut vivre le moment présent, cette population ne rentre donc pas tout à fait dans les groupements politiques et revendicatifs. Cependant, selon certains Punks interviewés, ils participaient aux grandes manifestations contre la politique du logement en occupant les squats, s'opposant aux représentants de l'autorité et par tout autre acte de résistance passive ou forcée.

²¹⁰ Tract commenté et cité dans D. Gros, op.cit., p.129.

²¹¹ A noter les expulsions du *Squat de la Tour* et de *Rhino* en juillet et août 2007 qui ont fait beaucoup de bruit et de nombreuses manifestations de soutien, l'expulsion de *Rhino* représentant à mon sens, la fin d'un symbole de la culture alternative genevoise.

Ce que j'ai pu relever, c'est qu'un grand nombre s'amusait du fait de résister face aux autorités mais ne rentrait pas en matière lors des prises de décisions politiques ou autres. Ils n'avaient même parfois pas conscience du caractère politique et revendicatif d'un tel acte d'opposition. Selon Ross, ancien squatteur à Argand, ils n'étaient même pas conviés aux réunions qui se déroulaient dans le squat même, mais étaient uniquement appelés lorsqu'il s'agissait de se rebeller lors des manifestations. Il faut donc voir dans le squatting une forme utilisée chez certains jeunes, au-delà du fait de trouver un logement bon marché, un moyen et une volonté de se démarquer des « adultes », d'adopter des valeurs différentes, plus conviviales, voire même un style de vie marginal, hors normes, en rupture avec celui du reste de la société. Par ailleurs, Genève est moins un canton de propriétaires que de locataires (plus de 78%)²¹² et ces derniers se mobilisent avec une grande efficacité. Dès 1970, le peuple genevois se prononce massivement en faveur du droit au logement à l'occasion d'une initiative fédérale sur la question. C'est à Genève que l'initiative connaît son meilleur score et plus de 70% des Genevois l'approuvent²¹³. En 1971, Pierre Karlen, représentant du Parti du Travail, présente un projet de loi proposant la mise à disposition de locaux habitables vacants à des personnes sans abri, aussi longtemps que sévit la pénurie de logements.

Durant cette période, il y a eu de grands rassemblements, de jeunes étudiants principalement, qui se sont mobilisés pour lutter contre la suppression de certains squats, pour maintenir les logements subventionnés, voire même en créer de nouveaux. Des associations de quartier se sont créées de toutes parts et les étudiants y ont pris part. Certains jeunes Punks restent cependant en marge de ces soulèvements, comme on l'a vu plus haut, mais malgré leur faible implication dans les luttes des autres groupes alternatifs, le mouvement punk, de par son idéologie, participe également à remettre en question la politique du logement. Par son autonomie active voulue, et animé par son esprit originel, le mouvement punk cherche d'abord à vivre autrement en remettant en question le mode de vie « bourgeois traditionnel ». À l'occasion de chaque occupation illégale donc, le squat devient l'enjeu de luttes politiques ; l'occupation illégale de bâtiments ou de logements, privés ou publics, constituant une atteinte particulièrement grave à l'ordre public. Selon Jean Rossiaud²¹⁴, depuis 1968 les occupations illégales se développent principalement sur deux axes fondamentaux : « *la lutte pour un urbanisme au service des habitants* des quartiers urbains, contre les rénovations lourdes, contre les hausses de loyers qu'elles génèrent d'une part, et d'autre part, *la défense d'espaces culturels autonomes et autogérés*, où l'expérimentation de nouvelles formes de théâtre, de musique, d'expression corporelle, mais également de mobilisation politique pourraient se développer librement. Il semblerait donc que depuis le début des années 70, la grande majorité des occupations illégales politiques se soit faites en prenant appui sur l'une ou l'autre des ces revendications, parfois sur les deux ».

Face aux problèmes des squats à la fin des années 70-début 80, les autorités genevoises, en attente d'un permis de démolition pour certains bâtiments, ont développé un système de contrats de confiance avec certains squatteurs. Selon ce contrat, les bénéficiaires ne jouissent pas de droits de locataires et doivent s'engager à quitter les lieux dès que le propriétaire l'exige. Ce système, lancé par la Ville, a peu à peu pris de l'ampleur et certains propriétaires privés le pratiquent, en exigeant un loyer modeste, parfois pour éviter que certains squatteurs ne saccagent tout.²¹⁵ Cette pratique est encore mise en œuvre aujourd'hui, auprès des étudiants avant tout, qui cherchent un loyer pas cher et une bonne occasion de vivre en communauté.

²¹² Office fédéral de la statistique, *Recensement fédéral de la population, des bâtiments et des logements*, Neuchâtel, 2000, cité dans J. Rossiaud, *Le mouvement squat à Genève, luttes urbaines, expériences communautaires, affirmation locale d'une contre-culture globale*, in revue *Equinoxe, la fabrique des cultures : Genève 1968-2000*. N°24, Edition georg, automne 2004, p.97.

²¹³ Jean Rossiaud, *op.cit.*, p.97.

²¹⁴ *Ibid.*, p.98.

²¹⁵ *Esquisse d'analyse historico-politique des squats*, document anonyme sans date trouvé dans les archives d'Infokiosk

Le système du contrat de confiance a été particulièrement utilisé dans le cas de l'îlot 13²¹⁶. Deux associations se préoccupant exclusivement de ces questions de logement sont nées, l'AGLPCU (Association Genevoise pour le Logement sous Contrat de Prêt à Usage) et la CIGUE (Coopérative Immobilière Genevoise Universitaire et Etudiante). Toujours selon Jean Rossiaud²¹⁷, « Les enjeux sociaux changent au fil des temps, de même que la composition sociale, les motivations et les stratégies des occupants se métamorphosent à l'arrivée d'une « nouvelle génération d'occupants ». L'identité centrale du mouvement squat de revendication d'autonomie individuelle et collective s'actualise différemment selon les périodes. L'évolution du discours politique affiché par les occupants permet de distinguer quatre périodes du squat genevois : 1975-1982, 1982-1993, 1993-1998, 1998-2003 ». Dans le cas de cette étude, c'est la première période qui nous intéresse. Toujours selon ce même auteur, « Le squat est avant tout un enjeu local qui se développe entre la lutte urbaine et l'affirmation d'une contre-culture. Par rapport aux autres mouvements sociaux, le squat exprime une spécificité idéologique et développe une spécificité stratégique »²¹⁸. La spécificité stratégique est donc celle d'occuper illégalement des locaux pour faire passer un message qui est notamment celui de dénoncer les loyers trop chers inaccessibles à la classe moyenne et la spéculation immobilière. Il permet également de montrer que l'on peut vivre autrement, en communauté, comme c'est le cas des coopératives.

Les squats les plus importants dans la phase de mobilisation des luttes contre la spéculation immobilière, contre les loyers trop chers et le déplacement des populations à faible revenu en périphérie dans des cités dortoirs comme Onex, Le Lignon, ou Meyrin, sont les squats de Pré-Naville, celui d'Argan et celui du Conseil-Général.

7.8.1 Une autre forme de squat : l'expression d'un autre type de culture

On pourrait également parler d'une autre forme de « squatting », comme on l'a déjà évoqué, qui est celle d'occuper des lieux vides afin d'y créer des espaces d'autonomie pour permettre aux jeunes d'exprimer leur culture et non de se loger bon marché. En effet, en Suisse, les jeunes se heurtent aux autorités locales qui ne leur mettent pas à disposition d'espaces autonomes. Des hangars désaffectés, des logements vides, des terrains vagues deviennent le cadre de concerts sauvages, de performances, de rassemblements nocturnes. Les squats sont donc souvent des lieux de vie positive et constructive, des lieux de vie d'expression culturelle parfois tolérés par les municipalités. Vu leur position d'antenne culturelle mais du fait que leur présentation concrète au grand public reste limitée voire inexistante, un grand nombre tombent dans l'image banale du lieu insalubre, principalement occupé par des zonards sans prétentions quelconques, ce qui n'aide pas les personnes réellement investies dans la lutte pour les squats et leur vie associative, communautaire et culturelle. Selon Jean Rossiaud, « le squatteur a un comportement imprévisible dans l'imaginaire bourgeois et est toujours susceptible d'apostropher grossièrement un passant. Le squatteur n'est pas respectueux car il occupe la propriété d'autrui et est négligé et bruyant »²¹⁹.

Dans les années 80, le thème de la spéculation immobilière va être rejoint par la revendication d'espaces culturels alternatifs. En fait, les premiers squats deviennent des lieux de vie alternative et des lieux où la culture alternative s'installe. A cette époque, au milieu des années 80, le squat est une affaire très organisée. La frontière entre ces deux formes de squatting est souvent très mince du fait que dans certains squats, vie associative, culturelle et communautaire se mêlent.

²¹⁶ Pâté d'immeuble à Genève situé derrière la gare, en face du parc des Crottes, habité en majorité par des jeunes.

²¹⁷ Jean Rossiaud, *op.cit.*, p.95.

²¹⁸ *Ibid.*, p.96.

²¹⁹ *Ibid.*, p.96.

Derrière les différents squats genevois et leurs usagers, on peut donc voir qu'il y a des objectifs politiques (revendications de logements et centres autonomes ou une quête culturelle (volonté d'exprimer une culture différente de la culture élitaire), l'expression d'une révolte (insurrection contre la mainmise de l'Etat et des promoteurs immobiliers sur le logement et sur la promotion de la culture) ou un désarroi individuel (jeune en rupture, marginalisé, en quête d'identité), qui conduisent à des attitudes nettement différenciées. Il existe par ailleurs un lien étroit entre les mouvements associatifs actifs dans le domaine des arts et les squats, lesquels abritent des personnes engagées dans la création culturelle et qui même souvent organisent des représentations culturelles dans ces mêmes squats. C'est pourquoi chaque squat peut se vanter d'avoir sa propre identité, ses propres revendications, son style selon ses occupants. Ainsi dans les années 70, on pouvait dénombrer une centaine de squats à Genève, certains bien évidemment plus connus que d'autres, et certains plus connus comme lieux de rassemblement punks.

7.8.2 Les lieux de rassemblement punk à Genève

- Le Centre de rencontre de Marignac
- Le Centre de rencontre de Carouge
- Le Pavillon Noir
- Le Palladium
- Le squat de la rue Argand
- Le New Morning
- Le Bouffon
- Chez Brigitte
- L'îlot 13
- Le Manoir
- Le Goulet
- Artamis
- Squat du Garage et son théâtre « Teatro Malandro d'Omar Porras »
- La *Tour*
- Le squatt *Rhino* et sa cave 12
- Le squat du *Conseil-Général*,
- L'Auberge des Grottes,
- Le *Landolt*,

...et tant d'autres lieux éphémères

7.8.3 Le squat de la rue Argand, haut lieu de rencontre des jeunes Punks à la fin des années 70.

Même si de nombreux lieux ont rassemblé des Punks à une certaine époque, le squat de la rue Argand reste l'une des figures emblématique de la période punk genevoise. Tous les Punks interrogés dans ce mémoire ont vécu ou fréquenté Argand pendant leur jeunesse et en gardent de nombreux souvenirs. C'est pourquoi il convient d'en faire une brève description.

Un rapport anonyme trouvé dans les archives du CIRA²²⁰ et semblant être une étude de ce squat met en évidence les différents types de populations du lieu et leur implication dans la vie de la communauté. L'étude a établi un classement des différents groupes présents dont trois fortes

²²⁰ CIRA, rapport datant de mars 1982.

tendances et un quatrième groupe appelé « autres » pour lequel aucune description n'est donnée, s'agissant d'un groupe minoritaire trop hétérogène pour être classifié. Les autres groupes sont les suivants :

1. Les réfugiés
2. Les étudiants
3. Les Punks
4. Autres

1. Les réfugiés constituent le groupe le plus âgé de la maison, leur moyenne d'âge variant de 25 à 35 ans et plus. La plupart du temps, ils sont mariés et ont des enfants, ce qui n'est pas le cas des autres groupes. Ils sont originaires d'Amérique latine et sont arrivés en Suisse avec un statut de réfugiés politiques. Le besoin de squatter pour cette première catégorie est donc indispensable, du fait de leurs très faibles revenus, et constitue souvent la seule alternative pour trouver un logement. Ces squatteurs ont très peu de relations avec le reste des habitants du lieu et le fait qu'ils ne parlent pas bien le français constitue un obstacle dans la vie communautaire du squat. Leur participation aux réunions pour sauver le squat Argand est de ce fait peu active.

2. Les étudiants constituent le groupe dirigeant et politisé de la maison. Leur moyenne d'âge se situe entre 20 et 25 ans. Ils sont, après les Punks, les plus jeunes. Leur domaine d'étude est assez diversifié. Ce qu'il faut remarquer chez les étudiants c'est qu'ils représentent la tendance dirigeante dans l'organisation du squat. Ce sont eux qui en général animent les réunions hebdomadaires. Ils sont souvent délégués dans diverses associations ou assemblées comme les comités de quartier ou les mouvements inter-squats. En général, ce sont donc eux qui se sentent le plus motivés par la lutte sur le plan politique pour sauvegarder les squats.

3. Les auteurs de ce rapport définissent dans leur typologie de départ ce groupe comme « Punk » car il est appelé comme cela à la rue Argand mais, d'après ceux-ci, ils pourraient être tout aussi bien s'appeler « zonards » car, toujours selon eux, le mouvement punk est plutôt l'effet d'une mode à Genève et ne joue pas le même rôle qu'à Londres où les jeunes Punks sont le reflet d'une réelle réaction à une société en crise et caractérisée par un fort taux de chômage, par la violence dans les grandes villes, les inégalités et les injustices sociales. Il est tout de même intéressant de noter que ceci relève du point de vue des auteurs mais que les acteurs de cette communauté se définissent comme Punks et c'est donc pour cela qu'ils seront nommés ainsi tout au long de cette étude.

Les auteurs de ce rapport décideront donc de nommer ces personnes « Punks » de part leur style musical et de part leur façon de s'habiller : cheveux teints de plusieurs couleurs pour les femmes et crête pour les hommes, habits déchirés et en haillons. Ils ont entre 18 et 23 ans environ. La plupart ne travaillent pas mais sont investis dans un grand nombre d'activités au sein de la maison comme surtout la gestion de la salle de concert, la planification des concerts et des autres fêtes. Le point central dans le rôle que tiennent les jeunes Punks à la rue Argand est leur investissement dans le monde musical. En effet, au début des années 80, la salle de concert de la rue Argand était l'un des grands lieux de rassemblement des concerts punks à Genève. Cependant, au-delà de la gestion des activités culturelles, les jeunes Punks de la rue Argand ne se sentent pas concernés par l'aspect politique du lieu et ne participent que très peu, voire jamais aux réunions. Dans un rapport de réunion du 11 mai 1981²²¹ où le comité décide de réfléchir sur les actions à entreprendre en cas d'intervention de la police : faire de la résistance passive, des confrontations violentes ou la construction d'une porte bloquant l'accès des appartements, il est mentionné « que les Punks font un bref passage mais visiblement ne se sentent guère concernés ».

²²¹ P.V. d'habitants de la rue Argand trouvé dans les archives du CIRA.

Les questions relatives à l'avenir sont des questions qui ne les concernent pas du tout. D'après les auteurs de l'étude anonyme de 1982, ils ne veulent participer à aucun projet constructif, « leur point de vue serait plutôt *« ce sont tous des cons, sauf nous ! »* ».

Toujours d'après les auteurs du rapport anonyme, les rapports entre les différents groupes semblent être plutôt bons, les gens semblent bien se connaître et se saluent quand ils se croisent dans les escaliers. Un bon exemple est celui des Punks qui, malgré leur apparence parfois un peu effrayante et leur style de vie original, sont tout à fait intégrés dans la maison, les autres locataires en parlant comme des gens sympas, mettant l'ambiance. Il faut dire que leur rôle au sein de la vie culturelle de la maison est très important du fait de l'organisation de nombreuses manifestations dans la salle du sous-sol. Al poubelle décrit d'ailleurs Argand comme « Un joyeux bordel ! On s'y aimait, on buvait, on fumait, on se battait et il s'y organisait des supers concerts. Pour moi d'une manière anarchique, comme une colonie de vacances perpétuelle mais je ne participais pas du tout aux réunions ».

Antoine décrit Argand comme un lieu mélangé de Punks et d'autres jeunes impliqués politiquement, « t'avais Argand dont la moitié de l'immeuble était occupée par des Punks, qui leur seul souci était de boire des bières et d'organiser des concerts au sous-sol et l'autre moitié était ce qu'on appelait les *Rouges*, une espèce de bande d'intellos à tendance communiste qui eux avaient la démarche politique comme on peut la retrouver maintenant dans certains comités de défense des squats ou des choses comme celles-ci ». « Y'avait Argand qui était Punk et sa Cave », nous dit Reno, « Avec les autres habitants c'était salut et c'est tout. Les Punks n'allaient pas aux réunions car ils n'en avaient rien à foutre ». Il met cependant en avant les nombreux concerts organisés dans les caves du squat, initiative la plupart du temps lancée par les Punks de cette époque qui trouvaient dans ce lieux un espace libre où exprimer leur musique.

8 LES ACTEURS DU MOUVEMENT PUNK

Concernant les témoignages que je n'ai pas pu effectuer moi-même et que j'ai pu trouver dans le livre *Hot Love*²²², il me semble important, de mettre des extraits de ces derniers dans les annexes et d'en faire une brève analyse dans la partie analyse des entretiens. De nombreux points me semblent d'ailleurs très pertinents et me permettent d'illustrer certains propos théoriques énoncés plus haut.

Les personnes que j'ai interrogées dans le cadre de mon mémoire sont les témoins directs du mouvement punk suisse, et principalement genevois, de la fin des années 1970 début 1980. Ils sont les survivants directs, à savoir ceux qui étaient présents lors de l'explosion du mouvement, qui l'ont traversé jusqu'à aujourd'hui et qui en conservent encore des traces au niveau idéologique, vestimentaire, musical, style de vie, etc. Tous sont devenus des adultes responsables qui ne renient pas du tout leur période punk mais qui aujourd'hui, avec le recul et les nombreuses années écoulées, peuvent porter un regard critique sur cette période de leur vie. Certains ont peut-être trouvé une façon plus « mature » d'être subversifs comme celle de ne pas avoir choisi de métier où l'on doit porter de costume, travaillant la semaine mais fréquentant toujours *l'Usine* et ses quelques concerts punks, se lâchant au niveau de l'alcool le week-end, évitant toujours les lieux actuels « branchés » et les discothèques classiques à la mode, etc., mais gardant un regard actuel sur la société dans laquelle ils ont grandi plus ou moins proche de celui qu'ils avaient lors de leur période punk des années 70-80. Ces anciens Punks, même si certains restent subversifs et « contre le système dans leur esprit », doivent néanmoins se soumettre à certaines règles pour évoluer dans la société. Travailler est nécessaire si l'on veut pouvoir manger, s'habiller, avoir un toit et quelques hobbies. Il faut donc se plier à un certain nombre de règles et pour le coup paraître moins « marginal » en changeant certaines de ses habitudes, en acquérant un mode de vie plus conforme, du moins en apparence.

Dans le film de Denise Gilliland²²³, film qui sera résumé plus tard dans une partie à part puisqu'il traite de Lausanne, chacune des femmes ex-punks a dès lors fait son chemin. Deux d'entre elles ont des enfants et une troisième a réalisé son rêve, celui de travailler avec le dessinateur H. R. Giger. L'une d'elles a fait de la prison, une autre a perdu son mari mort d'une overdose mais chacune a désormais trouvé un équilibre et une façon de vivre qui lui convienne, en adéquation avec leurs idées, c'est-à-dire peu conformistes et teintées d'une certaine liberté selon leurs dires dans le film.

8.1 Les grands thèmes des entretiens

Tout au long de ce mémoire, je me suis appuyée sur le contenu des divers entretiens effectués pour venir affirmer voire compléter certains postulats, ayant trouvé peu de sources écrites sur le mouvement punk à Genève. C'est pourquoi, il ne s'agit pas dans cette dernière partie de faire un bilan de toutes ces interviews afin d'éviter la redondance mais plutôt de traiter sous d'autres angles, des sujets non ou très peu abordés lors de ce travail. Toutes ces idées sont déclinées en différentes parties avec pour titres les thèmes qu'il me semble important de mettre en évidence.

²²² L. Grand, *op.cit.*

²²³ D. Gilliland., *op.cit.*

8.1.1 L'Anarchie

Même si le thème de l'anarchie fait déjà l'objet d'une analyse au début de ce travail, l'idée du côté « anar » est l'une des caractéristiques principales du Punk et il vaut la peine d'y revenir dans cette analyse au travers du regard des Punks interrogés puisque dans la partie conceptuelle, les points de vues énoncés sont avant tout ceux de différents auteurs.

Il est intéressant de constater qu'il n'y a pas une seule interview qui n'évoque pas ce côté « anar » du Punk. Tous les interviewés s'accordent à dire que devenir ou être Punk, c'était lutter contre l'ordre établi, s'affranchir de tout. Certains Punks voulaient tout changer, tout « déverrouiller » en provoquant à l'extrême, que ce soit à travers la musique, leur habillement ou leur attitude. Pour Damien, il s'agit plus d'un mouvement contestataire que revendicateur du fait d'aller contre ce qu'impose la société et non forcément de proposer une alternative au système en place. D'ailleurs, certains Punks interrogés pensent que le Punk est venu de la mouvance hippie mais sous forme de révolte plus dure, « la suite de Mai 68, cette histoire de se prendre en main, ce besoin de faire sauter un corset. Mai 68 était passé par là, avait changé quelques trucs mais pas tout » nous raconte Al Poubelle. Il est vrai que la révolte de Mai 68 a initié le début des soulèvements de jeunes en les plaçant comme des nouveaux acteurs sociaux. L'idée de prendre son avenir en main, de dénoncer des normes établies, etc., semblerait venir de là. Ainsi, dans cette optique, difficile de nier l'éventuel l'héritage laissé par les « babas » même si le mouvement punk semble être en apparence très différent. Peut-on alors se demander si le mouvement punk aurait pu exister sans la vague hippie ? Voilà de quoi proposer de nouvelles pistes de recherches pour l'avenir.

Jean-Mi définit le mouvement punk comme une idéologie libertaire, anarchiste, aménagée par chacun selon son quotidien et les contraintes liées à la vie professionnelle, familiale, économique. L'idéologie anarchiste est pour lui une lutte contre le pouvoir, contre la hiérarchie et donne comme exemple celui des squats ou lors des réunions, il n'y avait pas de chef ni de délégués, cela se passait en Assemblée générale.

8.1.2 La volonté de « Décalvaniser » Genève

Les Punks réclamaient plus de liberté, sortir de ce « carcan hérité du calvinisme » comme raconte Al Poubelle. Dans les entretiens effectués, deux des protagonistes en parle plus précisément, comme envie de lutter contre la « présence » de Calvin. Pour Al Poubelle, « aux premiers cris de ralliement venus d'Angleterre, les kids se sont sentis concernés par un mouvement qui leur promettait une liberté complète, une ivresse de vie sans précédent et un avenir rempli de poésie... c'était tout à fait autre chose que de supporter le calvinisme larvé, le capitalisme impitoyable d'une société de gagnants, de beaux, de bons ».

Genève ne serait sûrement jamais devenue telle qu'elle est sans Calvin qui en a fait une Rome protestante. Calvin établit une discipline stricte, un nouvel ordre moral au XVI^e siècle, dont Genève est restée « imprégnée » de ce modèle²²⁴. Il suffit de se pencher sur l'histoire genevoise pour constater cette politique d'austérité lancée par Calvin. Avec le Consistoire-organisme composé de laïcs et de religieux destiné « à régler les mœurs », Calvin est parti en chasse, à son époque, contre tout ce qui n'était pas considéré comme bienséant : le libertinage, les libres-penseurs (qu'il n'hésita pas à faire condamner...), le luxe, la vie mondaine, les fêtes mais aussi les ornements, tout ce qui était selon lui, « trop voyant »²²⁵.

²²⁴ *Un grand week-end à Genève*, guide touristique sur Genève, Editions Hachette.

²²⁵ www.wikipedia/calvin.com

Dépositaire de ce passé, Genève que l'on nomme d'ailleurs toujours « la cité de Calvin » aujourd'hui encore, si l'on écoute ce que nous racontent les Punks interrogés ou même certaines personnes interrogées au hasard de discussions, Genève ne semble aimer guère les débordements de quelle que nature qu'ils soient. La rigueur, la ponctualité, la politesse sont de mise et si l'on parle avec des personnes d'autres pays de comment ils se représentent les Genevois, ils font souvent allusion à cette autodiscipline, au fait que ces derniers sont sages, sans débordements, que Genève est une ville où l'on s'ennuie mais dans laquelle on peut se promener en toute sécurité. L'une des anciennes Punks interrogées d'ailleurs dans le film de Denise Gilland, concernant Lausanne cependant, parle de la volonté pour les habitants de garder Lausanne comme une ville propre, sans débordements, dans laquelle dès 20h00, il ne fallait laisser personne errer dans les rues et encore moins les jeunes Punks « salissant l'image de la ville ». Cette idée est similaire à celle décrite par les jeunes Punks genevois.

Al Poubelle est celui qui fait le plus mention au calvinisme dans son témoignage : « Calvin a fait plein de lois austères, les gens devaient se rapprocher de la sainteté par la force. (...) C'était une sorte de tyran protestant. Il y a encore cet esprit-là à Genève, les gens ne doivent pas trop se parler dans la rue. Calvin est toujours aux Bastions même s'il est en pierre, c'est le problème », et toujours selon lui, le Punk attirait par son pouvoir de dire non au modèle de la société helvétique : travail-famille-patrie et aussi de dire non à cet « héritage du Calvinisme ».

Lürker Grand, dans son témoignage dans le livre *Hot Love*²²⁶, parle de la Suisse à l'époque comme « d'un pays calme, avec habitudes et coutumes à ne pas bousculer. ». Enfin, Jean-Mi fait également un état des lieux genevois à l'époque de son enfance, époque où peu de choses étaient permises, « tu regardes les places de jeux dans les parcs pour les enfants aujourd'hui, ben moi quand j'étais môme, t'avais un panneau « Interdit de marcher sur la pelouse », t'avais pas le droit de faire de la trottinette, tout était bien propre et tu pouvais pas l'investir, c'était un décor, tu devais marcher dans les chemins et puis regarder le décor ». Il ajoute à son discours qu'il y avait chez les jeunes et notamment chez les jeunes Punks, une volonté de ne pas être « cantonné dans des choses bien prévues. Un désir de prendre sa vie en main car il ne se passait jamais rien ». Il compare Genève à cette époque avec la Genève de nos jours où, de mai à septembre, il y a des fêtes tous les week-ends et que, même si tous ces événements se sont institutionnalisés, ils existent alors que durant l'adolescence de ces jeunes, il n'y avait rien de ce type. Jean-Mi explique également très bien le désir de changement qui régnait chez les jeunes à cette époque, « on avait envie d'autre chose, d'avoir les moyens de faire autre chose et de prendre un petit peu de moyens, de revendiquer ça au niveau de l'Etat, on en a le droit. Les autres ont le Grand Théâtre donc y'a pas de raisons qu'on n'ait pas les miettes ! Et on ne voulait pas mettre beaucoup de fric là-dedans parce qu'on revendiquait l'histoire de réfléchir les choses autrement, de se poser ses propres règles. Et ça c'est dans l'air un peu partout et ça pète un peu en même temps. T'as des réseaux qui se créent. C'était une période punk avec la musique comme point commun ». Ces propos illustrent bien ce calme qui devait régner à Genève et cette absence de permissivité dans tous les petits gestes de la vie quotidienne, ce qui expliquerait peut-être bien cette explosion radicale et ce désir de faire sauter les habitudes, une fois le mouvement punk arrivé en Suisse.

On peut toutefois noter qu'à Genève, si l'on s'en tient aux propos tenus par chacun des interviewés, qu'il n'était pas fait état de véritable violence de la part des Punks au moment de contester ces habitudes de vie si calmes qui révoltaient les jeunes Punks. Alain dit, « nous ne commettions pas d'actes de vandalisme gratuits », Damien spécifie, « on n'a jamais outrepassé certaines règles, dépassé les lois ». Quant à Reno, il dit ne s'être jamais fait arrêter et évoque également les bagarres en soulignant le fait qu'ils se battaient uniquement avec des gens qui étaient également dans le même contexte de violence : « On est jamais allés en bande taper des gens, c'était une violence établie à l'extérieur de la société ». On pourrait peut-être expliquer ce comportement par l'absence réelle de haine vis-à-vis d'un système privant les jeunes d'avenir comme ça pouvait être le cas en Angleterre. D'ailleurs, les Genevois, quand ils se rendaient Outre-manche, allaient chercher des disques et selon leurs dires, se « fichaient pas mal de la situation politique de là-bas ».

²²⁶ L. Grand, *op.cit.*, p.92.

8.1.3 Le mouvement punk comme tisseur de liens sociaux

Malgré l'image qu'ils véhiculent dans l'imaginaire collectif (jeunes errant, vivant de la mendicité, s'alcoolisant, etc.), les Punks ont su créer un lien social au sein de leur communauté et faire naître une camaraderie. Ce qui leur permettait de se réunir, c'était les concerts car beaucoup étaient seuls dans leur quartier. La recherche de pairs a donc permis la création de cette communauté. Il semblerait que dans le noyau genevois que j'ai interrogé, devenir punk n'a pas été lié à l'influence des « potes environnants » mais a été plutôt l'expression d'une conviction qui a réuni un groupe de jeunes autour des mêmes envies. L'esprit de camaraderie revient très souvent dans les propos des uns et des autres. Al Poubelle va jusqu'à dire « qu'il n'y avait pas d'autre règle que la camaraderie ». Celle-ci s'expliquait pleinement lors des concerts et de leur organisation qui s'effectuait sans règles préétablies et où chacun se mobilisait spontanément.

Le squat leur a également appris la vie en communauté. « Là on était vraiment beaucoup et unis. On était une bande de meneurs, on était des figures importantes et autour y'avait énormément de gens. On était mélangé avec des gens qui aimaient bien ce genre de musique ». « On se réunissait pour aller aux concerts ensemble, on faisait des activités avec les mecs de Lausanne, on louait des bus, des bagnoles », nous dit Reno, ce qui montre malgré l'image déstructurée que peut donner le mouvement punk aux yeux de l'opinion commune, une réelle camaraderie, même entre les différents cantons. Reno trainait d'ailleurs énormément avec des Punks de France voisine et plus précisément d'Annemasse du fait que sa sœur plus âgée et également dans ce courant, fréquentait un lycée français. Quand Reno parle des autres Punks genevois, il fait allusion à une famille avant de mettre en avant la musique comme facteur d'union ou l'envie de boire ensemble, « Pour moi c'était plutôt l'amitié, les copains. ». Il parle également des liens existants entre Punks de diverses villes et du soutien mutuellement apporté lors des différentes manifestations comme la lutte pour des centres autonomes et lors de fermetures de squats. On peut relever des réelles connexions entre différents Punks et un partage des informations, ce qui témoigne également d'une grande camaraderie, « Nous on était très liés avec ceux de Lausanne. Partout en Europe, on avait des copains, à Dijon, à Berlin, à Paris, à Lausanne, à Zürich. On était peu et tout le monde se connaissait. ». « Ce qui est fédérateur aussi c'est la musique, l'alcool, être habillé comme cela, le phénomène de bande. Le phénomène de bande plus large aussi, savoir qu'on fait partie d'une confrérie punk internationale ». Ainsi même si ces jeunes Punks ne s'intéressaient pas à la situation politique des autres pays où l'on trouvait des mouvements similaires, ils étaient cependant conscients de faire partie d'un courant international dans lequel s'imbriquait leur groupe. Dolores vient ajouter qu'ils bougeaient tous beaucoup, « on avait des connexions à droite et à gauche. Beaucoup en France, en Allemagne, en Italie, des copains à Dijon, en Alsace, à Freiburg, Lausanne, etc. », « on partageait deux/trois bagnoles et on n'avait pas peur de foutre le camp quand à Genève ça devenait glauque. C'était quelque chose qui nous alimentait. Après deux/trois semaines où rien ne se passait, y'avait un manque, fallait qu'on trouve. L'objectif pour nous c'était de se retrouver, se réunir, faire les cons ».

Al Poubelle nous dit des autres Punks : « ce que je pensais des Punks, c'est qu'ils étaient tous ma famille, les meilleurs des meilleurs potes ». « Y'avait une sorte de vie commune qu'il y avait d'ailleurs chez les tribus hippies mais là on avait une énergie différente, on était plus caustique, plus ironiques ». Il ajoute à ces propos dans l'entretien qu'il donne dans le livre *Hot Love*²²⁷, « ce qui me frappa dans ces années-là, c'est la solidarité des Punks-rockers, les virées fantastiques chez les Lausannois, les Zurichoïses, les Biennois, les Bernois et autres. Je me souviens que partout où nous allions en Suisse nous étions accueillis comme des frères. Le mouvement était séculier, fort et formidable, des élans d'amitié, d'histoires d'amour urgentes ».

²²⁷ *Ibid*, p. 308.

La camaraderie s'exprimait aussi lors des concerts puisque c'était des grands lieux de rassemblement où « les choses s'improvisaient » selon Dom afin de déjouer les flics. L'absence de leader est également mise en avant comme différence d'avec le mouvement skin plus organisé et plus tard, politisé, « ça n'aurait pas fonctionné avec un leader » raconte Reno. Lors des danses de pogo, la camaraderie s'exprimait également puisque pendant les danses, si l'un d'eux venait à tomber, les autres le ramassaient et veillaient sur ceux qui avaient trop bu nous raconte Dolores qui évoque ses souvenirs en insistant sur le fait qu'ils ne faisaient pas que boire et aller à des concerts. Elle illustre ses propos en montrant des photos du groupe au bord du lac, de grillades, de voyages, etc., et met l'accent sur le fait qu'ils veillaient les uns sur les autres, « Quand les potes venaient passer la soirée chez toi, c'était hors de question qu'ils rentrent s'ils avaient trop bu ! Si y'avait pas toujours beaucoup de solidarité, ce qu'on faisait, on le faisait en groupe. Y'avait un vrai esprit de groupe ». La bande interrogée dans ce travail, (Reno, Dolores, Al poubelle et les autres) était réellement une vraie « bande de copains », tous réunis au départ par l'amour de la musique punk. La plupart ont d'ailleurs gardé contact vingt ans plus tard.

L'importance du groupe *Discolokosst*

Le groupe *Discolokosst*, groupe genevois dont Ross a fait partie, était considéré comme l'un des groupes punks phares de la scène genevoise. Il semblerait que celui-ci ait permis l'union car étant un groupe qui se produisait souvent, nombreux étaient ceux qui se rassemblaient autour de ses concerts. « Le moteur à Genève c'était *Discolokosst*, le moteur de toute cette bande là et ça gravitait autour de ça, le moteur du noyau dur. », « Et puis quand *Discolokosst* a arrêté en 83-84, c'était un peu la merde. De 79 à 83 à peu près, c'était vraiment les concerts au Palladium, ça trainait des tas de personnes quand *Discolokosst* jouait », nous dit Reno. Et Al Poubelle nous raconte comment ce groupe s'est imposé en toute simplicité, « C'est incroyable ce qu'ils ont fait. Un concept tout simple, électronique, avec une batterie électronique, un grand jeu théâtral, des chanteurs. Des basses et des guitares derrière. Un pogo meurtrier, tout, les textes c'est la même chose ». « Ross dans son groupe s'attaquait à tout, aujourd'hui les paroles de *Discolokosst* ce serait pas du tout politiquement correct, on se demandait où était l'ironie mais c'était résolument provocateur. ».

8.1.4 Une mouvance choisie à l'adolescence

Il ne s'agit pas ici de parler de l'adolescence en tant que concept et de faire une analyse sur les théories des crises identitaires liées à l'adolescence car il faudrait se pencher vers un autre type de travail, mais il est intéressant de constater que les Punks interrogés ont choisi d'adhérer au courant punk à la période de l'adolescence, période où l'on commence à se démarquer de ses parents et imposer ses propres choix. Si le cri du punk est un cri de révolte envers un certain type de société, il peut également être une révolte en lien avec les parents, ce qui pourrait faire l'objet d'un autre type d'analyse pour le futur. « En 74, j'avais 12 ans. Et qu'est-ce qui cassent les couilles aux parents, c'est d'écouter du Punk par exemple. Comment ça s'est déclenché, je ne sais pas, c'est un trip qui te prend et puis après tu ne te dis pas combien de temps ça va durer, tu t'en fous », nous révèle Dom McBen. Reno a également choisi sa mouvance à l'adolescence, « Tu choisis ta mouvance à 15 ans et après tu peux évoluer mais en général tous les mouvements c'est pareil, tu choisis ton orientation au moment de ton adolescence. Après tu évolues en fonction de ce qui te plaît. Si t'as été hippie avant, tu vas jamais te faire une crête et aller pogoter avec des clous partout, c'est pas possible ».

8.1.5 L'Absence de lieu fédérateur

Les Punks interrogés ont souffert de l'absence de lieu typiquement punk où se retrouver et ont été contraints de se déplacer au fil des squats ouverts et fermés peu après. « Tu te faisais chier, y'avait rien. Tu allais à des concerts où les gens écoutaient la musique assis par terre, (...), on s'est fait asseoir de force avec Alain. Les gens dansaient pas à l'époque, c'était hippie, on écoutait les concerts assis par terre ». « Y'avait que ça à l'époque, y'avait rien du tout, y'avait pas de salles de concerts. Y'avait rien, strictement rien. Y'avait des trucs de Hippies sinon rien, des trucs qui ne me passionnaient pas vraiment. Les bistrot le soir t'étais trop jeune et c'était surtout des discos à l'époque », nous raconte Dom. Ces derniers n'ayant pas de lieu propre, se rendaient à tous les concerts de musique plus ou moins punks (rock, skin, new-wave, etc.) afin d'y trouver un lieu de rassemblement, ne serait-ce que temporaire. « D'ailleurs, dès que y'avait un concert quel qu'il soit, tout le monde s'y rendait. La culture était une culture élitaire », nous dit Al Poubelle. Cependant, cette absence de lieu fédérateur a été considéré également comme un appel de liberté du fait qu'ils étaient libres d'organiser des concerts où ils le souhaitaient, d'où les concerts sauvages, sans avoir à subir les pressions d'ordre administratif et financières, les contraintes des horaires, et échapper ainsi à une certaine mainmise de l'Etat. Les concerts se faisaient d'ailleurs, comme il a déjà été dit, d'une manière assez spectaculaire, par bouche à oreille. L'idée d'organiser un concert se faisait par l'initiative de quelques uns qui se lançaient dans une organisation quasi immédiate. Un message indiquant le lieu du rendez-vous était laissé sur un répondeur dont la plupart des intéressés connaissaient le numéro, le chauffeur du bus était choisi à tour de rôle afin d'échapper aux contrôles de police, dans lequel se trouvait la sono et quelques bières et une fois tous rassemblés, ils se déplaçaient vers un autre lieu où ils improvisaient leur concert. Puis, ils remballaient tout, et se dispersaient comme si rien n'avait existé. Cependant, cette pratique n'a pas pu durer dans le temps du fait que les autorités ont vite « pisté » les organisateurs. Selon Jean-Mi, ces concerts sauvages étaient « un appel de liberté » et malgré l'absence de lieu fédérateur, il y avait « toujours des petites choses qui se faisaient ». Au même moment, l'idée des espaces autonomes s'est renforcée afin d'échapper aux lieux existants pleins de contraintes. Il est également intéressant de constater cette réelle camaraderie citée ci-dessus dans l'organisation de ces concerts sauvages. Reno nous dévoile également sa frustration du fait qu'il n'existait aucun lieu où les amateurs de musique punk pouvaient se retrouver. Ce dernier a d'ailleurs fait de nombreux voyages à Londres et Berlin afin de rencontrer d'autres Punks comme lui, « Y'avait rien, c'est pour cela qu'on faisait tous ces concerts sauvages ».

Les squats ont également eu une grande importance pour palier à cette absence de lieux punks nous raconte Jean-Mi puisque du fait de leur multiplicité, ils ont permis, par le fait que tous étaient équipés de caves, de faire connaître la musique punk en organisant des concerts. Pour lui, le squat était un vrai lieu de vie communautaire, une « microsociété » comme il aime le dire.

8.1.6 Le caractère politique du Punk

La plupart des Punks interrogés ne sont pas sensibles à la politique, ne sont pas dans cette démarche au moment de choisir ce courant. La plupart s'accorde néanmoins à dire qu'ils avaient plutôt des idées de gauche, leur côté anarchiste le montre d'ailleurs, mais n'étaient pas très engagés dans des luttes politiques dans les années 1980. Cependant, il existait également des militants chez les Punks tel Jean-Mi. Pour Jean-Mi, tout est politique ; le fait de revendiquer une culture accessible à tous, d'occuper des lieux est un acte politique. Occuper des squats c'est pour lui dénoncer la spéculation et la crise immobilière qui régnaient à Genève dans les années 80. « J'étais punk mais j'essayais de faire bouger les choses », raconte Jean-Mi qui voyait dans grand nombre de ses actes, des actes politisés, « Je pense qu'à l'époque faire de la culture et faire que cette culture soit accessible, que les gens

fassent leur propre culture parce qu'il n'y avait rien, c'était un « No man's Land », donc créer ça c'était déjà politique. Y'a eu plein d'actes politiques à l'époque et c'était vraiment se battre contre le politique pour avoir des lieux permanents qui ne soient pas dans des histoires de fric », nous raconte-t-il encore. Celui-ci était d'ailleurs très actif dans le milieu punk et squat puisqu'il participait aux réunions et organisait des concerts. « Il n'y a pas que la musique dans le Punk. Etre punk c'est vouloir changer le rapport au fric, à l'expression, en cela c'est aussi politique », vient compléter Al Poubelle. « Plus le mouvement s'est politisé, plus il est devenu musique d'avenir. Les situationnistes, anarchistes ou autres libertaires avaient tous de multiples projets de société. Y'avait beaucoup de militants et ceux-là même qui ont pris les choses en main à la différence de ceux qui comme moi souvent, buvaient beaucoup de bière plutôt que de faire autre chose, ceux-là ont monté des associations dont « Etats d'Urgences » en faisant des performances artistiques comme des « Happenings », des montées d'immeubles avec des cordes, des descentes en rappel avec des cagoules, c'était formidable ces mouvements, surtout « Etats d'Urgence ». C'était pour une raison, c'était bien ces gens et y'avait plein de Punks là-dedans.», conclut Al Poubelle.

Jean-Mi insiste beaucoup sur le caractère politique des toutes les choses entreprises par les jeunes Punks à cette époque. Que ce soit le soutien des squats communautaires, les votations contre l'armée, la lutte contre le logement trop cher, contre la guerre du Viêt-Nam, la jeunesse s'est sentie concernée par toutes sortes de questions et en a exprimé sa position, dont une partie s'est positionnée politiquement. Et dans cette jeunesse militante, il y avait de nombreux Punks selon Jean-Mi, notamment ceux qui se sont investis dans l'Usine.

Cette opinion vient en contradiction avec d'autres Punks tels que Ross qui se dit apolitique, chacun ayant vécu le mouvement de l'intérieur différemment. Cependant, sans s'en rendre compte, celui-ci participait politiquement et de manière inconsciente, en occupant des lieux et en ouvrant des squats, même s'il ne participait pas aux réunions. Selon Reno, qui se qualifiait d'anarchiste à l'adolescence et aujourd'hui de pur gauchiste, la plupart des Punks sont apolitiques mais soutenus par les milieux de gauche qui ont tenté de les récupérer à cette époque pour venir soutenir leur partis. Mais ces jeunes, étant plutôt dans une démarche personnelle ou de groupe, n'ont voulu affilier officiellement aucun parti. Il faut également souligner que la plupart de ces Punks étaient des jeunes adultes, tout juste sortis de l'adolescence et qu'à cette étape de la vie d'un individu en pleine construction, la démarche de développement personnel prime sur le reste, il me semble. S'il on vient regarder de près les jeunes ayant pris parti dans les soulèvements des années 1980 dans la lutte pour la démocratisation des études et la lutte contre la spéculation immobilière, on verra qu'il s'agit avant tout de jeunes adultes universitaires, ayant de ce fait un âge un peu plus avancé.

Dolores ne revendique également pas d'affiliation à un parti politique et met en avant le fait qu'il n'y avait pas de fil conducteur au niveau politique dans le mouvement punk. Elle préfère parler de son côté « anar » dans lequel elle se sentait très impliquée personnellement. On peut cependant voir ici, même s'il n'y a pas de caractère politique explicitement marqué, que cette dernière met en avant une certaine anarchie comme philosophie de vie, qui pourrait malgré tout être considérée comme une opinion politique. Elle parle également de l'habillement comme moyen d'expression, et des t-shirts aux slogans provocateurs où des messages à caractère politique pouvaient être vus. Ces t-shirts étaient fabriqués par les jeunes Punks avant tout pour provoquer mais également pour passer certains messages. Pour Dolores, c'était « un petit engagement politique et les t-shirts étaient dans une démarche antisociale, provocatrice ». Il y avait donc pour elle un certain investissement personnel mais de là à parler du groupe qui s'implique politiquement, non.

8.1.7 La nouveauté dans la musique Punk

De nombreux Punks s'accordent à dire que cette musique a apporté un souffle nouveau sur la musique à la fin des années 70. Contrairement aux musiques qu'écoutaient les hippies ou les Rockabilies qui étaient du « vieux » rock, la musique punk est venue casser la suite de la musique écoutée par les parents. Il semblerait, selon les dires interviewés, que la musique hippie soit une suite de la musique écoutée par l'ancienne génération. Selon Antoine, la musique punk « correspondait à quelque chose qui n'existait pas. Ce n'est pas la musique de papa et maman comme on retrouvait avec les Rockabilies ou les Hippies ». Le caractère nouveau et subversif est venu « chambouler » le quotidien des jeunes en attente de quelque chose de nouveau, de puissant, de rapide. Comme disait Dom, la première fois qui l'a vu un concert punk, il s'est dit que c'était ce qu'il avait attendu depuis toujours. Pour ces jeunes il y a eu dans le Punk la possibilité de créer quelque chose de totalement nouveau qui se démarquait des tendances habituelles et ainsi leur permettre de ne pas « ressembler à la génération précédente ». Antoine nous parle des tenues vestimentaires venues également sortir les jeunes d'un look semblable pour tous, « je me souviens de la salopette bleue et des sabots et tout le monde devait en avoir. Et toi, tu te démarquais du reste des gens avec des pantalons à fermetures éclair que personne n'avait. Je pense que c'était le but, d'être vraiment différent. Après tu te démarquais ou non, je pense que c'était le but, de ressembler à d'autres ou non selon le type de mode car dans la manière punk, chacun se démarquait comme il le voulait. ». Selon Dolores, les hommes surtout, osaient des looks que personne n'avait osé jusqu'à présent. Les hommes portaient ainsi des jupes kilts ou des jupes culottes à la manière des samourais avec des ceintures cloutées. Et pour la femme c'était les petites jupes courtes avec des rangiers et des maquillages très artistiques et voyants. Selon elle, « ces associations étaient totalement disparates et pourtant très esthétiques ».

Il y a donc de nombreux facteurs qui ont engendré ce phénomène punk à cette époque. La nouveauté et l'originalité d'un mouvement venu casser les musiques habituelles écoutées par les parents, le côté subversif choisi par les adolescents à une époque de leur vie où ils cherchent à s'affirmer et donc se démarquer des parents allant jusqu'à la provocation voire la confrontation avec leurs famille, et l'arrivée d'une musique en Suisse à une période où pas grand-chose ne se passait et où les lieux de sorties pour les adolescents en quête d'une musique différente du disco étaient limités voir inexistantes. Jean-Mi va jusqu'à qualifier Genève de désert à cette époque et dit que dans la démarche des quelques jeunes étudiants et collégiens de revendiquer des lieux permanents ouverts toute la nuit, est né le slogan « 2 heures du matin et je m'ennuie », slogan qui a très vite fait écho dans la tête de nombreux jeunes et également des jeunes Punks, lassés de l'absence de lieux de fête et de concerts où il n'y a pas de rapport à l'argent comme dans les boîtes privées, où la bière ne coûte pas huit francs selon son exemple.

La musique punk illustre bien les différentes remises en cause de l'ordre établi et fait office de facteur d'union. De part son caractère subversif, la musique punk permet de dénoncer les défaillances du système politique, social, économique de la société. C'est une musique qui à la première écoute semble agressive car elle est porteuse de toutes sortes de revendications, de révolte. Bien qu'issue des Etats-Unis, si cette dernière a connu un tel succès en Angleterre, c'est qu'elle a permis aux jeunes issus des classes ouvrières et fortement touchés par le déclin économique de leur pays, de crier « haut et fort ce qui n'allait pas », de dénoncer le système politique en place au travers de l'outil de communication facilement « diffusible » qu'est la musique. Les jeunes suisses, et particulièrement dans mon étude les jeunes romands, se sont appropriés la musique punk au départ comme cela a été le cas en Angleterre. Ces derniers ont vu dans cette musique la possibilité de s'exprimer autrement, de dénoncer ce qui ne leur plaisait pas à Genève comme c'est le cas de Jean-Mi et de son groupe, les *Mothers Monsters*, qui utilisaient cette musique pour passer des messages souvent à caractère politique, prônant le désir de consommer un autre type de culture, de revendiquer des lieux où celle-ci puisse s'exprimer librement,

sans aucune mainmise de l'Etat. D'autres ont vu dans cette musique une occasion unique de se défouler, de s'amuser vu l'ambiance ennuyante qui régnait à Genève à la fin des années 70 durant laquelle les jeunes qui n'étaient pas fans du disco ou qui ne fréquentaient pas les boîtes traditionnelles, n'avaient pas leur place ni de lieux où s'amuser et de musique qui leur parle. Ross, tout comme Damien, dit que, quand il a entendu la musique punk venue d'Angleterre, il s'est dit « C'est ça !, c'est qu'on attendait ! ».

L'adhésion à un certain genre de musique présente une caractéristique qui dépasse largement les frontières. Elle donne conscience que d'autres personnes semblables vivent ailleurs, dans d'autres pays. Reno exprime bien cette idée lorsqu'il raconte ses voyages à la recherche d'autres comme lui. Il savait qu'il appartenait à un groupe qui allait bien au-delà de ses potes genevois et d'Annemasse et il a éprouvé le désir d'aller à leur rencontre. Grâce aux médias et aux moyens de communication actuels tels que la télévision, le téléphone portable et Internet, les individus peuvent à tout moment être en contact les uns avec les autres de par le monde et suivre à la minute près les tendances actuelles.

8.1.8 Une certaine tolérance de la police et des autorités

Un aspect intéressant sur lequel je ne m'étais pas penchée jusqu'à ma rencontre avec certains Punks lors de ces entretiens, est celui de voir les occupations des squats comme quelque chose de toléré par les autorités genevoises afin de canaliser et contrôler la jeunesse genevoise, et comme moyen de palier à l'absence de lieu de rencontre pour ces jeunes sans avoir à déboursier quoi que ce soit. Même si cette hypothèse n'a pas pu faire l'objet d'une recherche car elle me semble difficilement vérifiable, il est intéressant de relever cette idée qu'on les Punks d'avoir laissé faire les squats à Genève. « Le squat a donné un énorme pouvoir, a été très utile à la société. Parce qu'ils n'ont pas eu besoin d'ouvrir des lieux pour les jeunes. Les jeunes va deux/trois soirs dans des squats et après il rentre chez lui, il a fait son expérience. Tu fais ton adolescence, tu ne casses pas tout dans la rue et ça va bien. Tu vas à des manifs de temps en temps comme partout, y'a un peu de casse mais c'est tout. Ça a eu une très forte utilité pour l'Etat et pour les jeunes. Y'a plein des jeunes qui ont été dans les squats, ils ont fait leur adolescence, ils ont appris la vie communautaire », explique Reno. Il donne d'ailleurs plus de détails dans la suite de l'entretien, « Par contre les Punks étaient soutenus par les milieux de gauche. D'avoir laissé les squats c'est une volonté délibérée, avant Bertossa, on a laissé les squats tant qu'il n'y avait pas de projets de réhabilitation. Et ça c'était en effet un truc politique. Ou moins tu sais où sont les gens ». Dans ces propos, Reno fait bien allusion à cette possibilité des autorités de savoir où les jeunes se trouvent et de laisser « faire le squat » afin de mieux canaliser les jeunes. Toujours selon Reno, après que Ross ait improvisé un concert dans des escaliers en plein milieu de la gare et ameuté tellement de jeunes que la gare était devenue impraticable, les autorités l'auraient laissé ouvrir un énième squat qu'ils ont toléré un certain moment afin que ce dernier n'improvise plus de concerts dans les lieux publics et ne vienne plus troubler à nouveau l'ordre public. Ainsi, en le laissant jouer sa musique librement dans le squat ouvert, les autorités auraient permis un meilleur contrôle de ces perturbateurs. Selon Jean-Mi, avec l'arrivée de Fontanet à la tête de la police genevoise, il y a eu une espèce de consensus tacite entre les policiers et les jeunes Punks, bien propre à Genève, car « Les grenadiers bernois c'était autre chose que les flics genevois à l'époque. Les Bernois arrivaient casqués comme pour le G8 et ils chargeaient ». Il semblerait selon Reno que la plupart des Punks étaient fichés afin d'être identifiables à tout moment au niveau fédéral, « On était tous complètement fichés par la police. Moi j'avais même une fiche fédérale, mon père était fiché alors moi aussi, il faisait partie des collectifs Viêt-Nam, donc du coup il avait une fiche. Ils connaissaient ton nom de famille, on avait tous des dossiers de police même si t'avais jamais été ni en prison ni à la Clairière. Tous fichés, photographiés. Et chez les Zurichois c'était pareil.», ce qui dénoterait bien,

malgré une certaine permissivité de la police, un control sous-jacent de ces jeunes qui n'étaient pas totalement libres de leurs faits.

8.1.9 L'absence de l'idéologie du *No Future*

L'idéologie punk genevoise n'est pas vécue par les interviewés comme une dénonciation du manque de perspectives futures pour les jeunes. Chaque Punk interrogé était conscient des différences socio-économiques entre la Grande-Bretagne et la Suisse mais se fichait de cette situation, et n'étaient de ce fait pas dans une perspective du *No Future*. Comme il a déjà été dit précédemment, le mouvement punk genevois était porteur d'une énergie constructive voir positive, s'incluant dans des démarches plus générales de lutte pour des espaces culturels d'expression libre et sans contraintes étatiques. Si l'on devait parler de l'absence de perspectives d'avenir, celles-ci auraient été plutôt influencées par la période adolescente traversée, période de la vie où l'on vit plutôt l'instant présent. Reno parle d'ailleurs de l'absence de l'idéologie du *No Future* en Suisse et préfère celle du « Do-it Yourself », « Moi c'était comme tu dis, le faire soi-même, faire soi-même les choses, même tard, même encore maintenant, c'est ma vision ».

Comme il a déjà été expliqué dans la deuxième partie de ce travail, je ne reviendrai pas plus en détail sur la différence entre la vision d'avenir que véhicule le slogan « Do-it Yourself » et « No future » mais je trouvais important de le souligner dans cette partie, du fait qu'étant une des questions principales posée dans mes entretiens, les interviewés ont tous répondu au fait que la situation à Genève n'était pas comparable à celle de la Grande-Bretagne et qu'ils voyaient plutôt le mouvement punk dans une démarche positive, constructive comme je m'efforce de le démontrer au travers de ce travail. Jean-Mi illustre d'ailleurs bien cette différence dans l'énergie qu'accompagne le mouvement punk suisse en regard du mouvement anglais qui selon lui, était plutôt un mouvement ouvrier, chez des jeunes sans perspective d'avenir. Cependant, dans le mouvement suisse et principalement genevois, selon Jean-Mi, le mouvement punk est « que t'attends pas qu'on te file des choses comme ça parce qu'on te les filera jamais. Mais ce que tu veux, tu essayes de le créer toi-même, en parallèle, sans trop d'histoires de fric. Si tu veux faire de la musique, tu fais de la musique même si t'es pas bon. Tu fais de la peinture si tu veux, tu fais ce que tu veux. Et puis t'essayes de créer un réseau, une société avec d'autres valeurs, c'est aussi changer le rapport au travail, changer le rapport au fric, à l'expression ». C'est dans ce sens que je pense que le mouvement punk en Suisse a été un mouvement très constructif et a largement sa place dans ce que l'on peut définir la culture alternative, et montre bien ce fil conducteur de mettre en avant comme slogan celui du « Do-it Yourself, fais-le toi-même, n'attends pas que quelqu'un te dise comment faire ». Il s'agit là d'une liberté totale d'expression. Ce dernier complète par le fait qu'il trouve drôle que les jeunes Punks suisses chantent l'absence de future, slogan repris des chansons anglaises, parce que « c'était en Angleterre qu'il n'y avait pas d'avenir. Y'avait toutes les fermetures d'usines, etc. ». Selon lui, c'est aujourd'hui qu'il n'y a plus d'avenir en Suisse

8.2 Représentations et vie d'autres Punks suisses non interrogés dans ce mémoire dans les années 1980

Même si ces témoignages d'anciens Punks n'ont pas été recueilli par moi-même, il me semble important de mentionner quelques extraits puisqu'ils viennent illustrer voir appuyer les propos des Punks interrogés pour ce travail. Ainsi, cela permet d'imaginer ressortir certaines tendances générales si la recherche devait être poursuivie sur une plus grande échelle.

8.2.1 Témoignage de Lürker Grand, auteur du livre *Hot Love*²²⁸

Je pense qu'il est important de consacrer une analyse des propos recueillis de cet auteur sur le mouvement punk qui consacre une partie importante dans son ouvrage à l'histoire de son rapport au mouvement en Suisse.

Lürker Grand est également Punk à la fin des années 70, début des années 80. Même si ce dernier vit en Suisse allemande, les Punks que j'ai interrogés pour cette étude semblent le connaître personnellement et certains ont d'ailleurs été invités à témoigner dans son livre, mais seul Al Poubelle répondra à l'appel. Il est donc intéressant de mettre en évidence certains de ses propos du fait, qu'issu de la même période que ses pairs suisse-romands, ils viennent compléter ou appuyer certains dires expliqués dans cette étude.

Selon L. Grand, la Suisse est un pays riche, tranquille et propre dans les années 70, qui l'est probablement encore aujourd'hui, ce qui caractérise bien la différence du contexte britannique à cette même époque. Selon lui, la Suisse était régie par ce qu'il appelle « la petite bourgeoisie », « la petite bourgeoisie dans sa forme la plus accomplie. Et celle-ci avait des idées très arrêtées sur la façon dont la nouvelle génération devait se comporter. Cela ne laissait pas beaucoup de place au développement d'une personnalité autonome et nombreux sont pour qui jeunesse était synonyme de désert absolu »²²⁹. L'auteur est très dur dans ses propos puisqu'il va jusqu'à parler de « désert absolu » quant à l'absence de perspectives pour les jeunes et vient appuyer ce que les interviewés ont déjà mis en avant dans ce travail, à savoir, l'absence de lieu pour les jeunes à cette époque, de lieux où s'exprimer et écouter leur musique librement. Toujours selon ce même auteur, il n'y avait aucune culture jeune à cette époque « bien excitante » et il n'était pas question que celle-ci prenne place et « les esprits agités et les teenagers bourrés d'énergie détonnaient, venaient déranger l'idylle »²³⁰. Quand L. Grand parle d'idylle, il fait allusion au calme qui régnait en Suisse, à cette tranquillité à laquelle « les petits bourgeois », comme il les appelle, tenaient à garder. Fréquentant un lycée catholique dans la région de Saint-Gall, L. Grand s'est heurté adolescent aux « mentalités de village », « à l'étroitesse d'esprit et le côté traditionnel des us et des coutumes » comme il l'appelle la mentalité des gens de son village. Faisant régulièrement des escapades en ville à la recherche de pairs et de nouvelles musiques, il commence à entendre parler de la musique punk venue de New-York et de Londres dans les années 1976, « de jeunes dilettantes aux attitudes rebelles faisant une nouvelle sorte de musique, se voulant le véhicule d'un message censé toucher les gens comme un poing en pleine figure. Musique exprimant un malaise latent, non tant par des réflexions claires que par des sentiments à fleur de peau »²³¹, malaise à fleur de peau qu'il dit ressentir à cette période de son adolescence où il s'ennuie et ne pas trouver dans son environnement les stimulations nécessaires à son épanouissement.

²²⁸ Grand L., *op.cit.*, pp. 67-74

²²⁹ *Ibid.*, p.67

²³⁰ *Ibid.*, p.67.

²³¹ *Ibid.*, p.68.

Il décrit la musique punk selon les mêmes dires que ses pairs genevois interrogés, une musique emplie de chansons de protestations, bruyante, bourrée d'énergie, originale, directe et agressive. Ces propos font écho avec ceux de Dom lorsqu'il raconte sa rencontre avec ce courant. Il part donc à la découverte de cette musique, à la recherche de disques chez les disquaires qu'il connaît, amateur à l'époque de musique Hard rock. L'un des propriétaires d'un magasin de disques, Axel, lui met de côté le premier disque de *The Damned* et ainsi de suite. Il découvre alors les *Sex Pistols* et leur album « Never mind the Bollocks » qui lui fait un « effet du tonnerre », « on se sentait comme des chercheurs d'or tombés sur une pépite »²³² et il écoute alors en boucle ces albums qui, sans en comprendre encore le sens, lui font « péter les plombs ». Il décide alors de traduire mot à mot les paroles et s'intéresse ensuite au look punk. Il commence donc à fabriquer ses propres vêtements car il n'existe encore aucune boutique à l'époque vendant ce genre d'habits. « Cette nouvelle attitude, accompagnée d'une dégainé choquante, hard ou plutôt cool, exprimait la joie de vivre du marginal. Car en Suisse, le punk rock, dans sa forme première, était l'expression brute d'une envie de vivre profondément déçue »²³³. L'auteur continue son récit avec des propos qui résument relativement bien ce que j'ai tenté en partie de démontrer dans cette étude quant au rapport des jeunes Punks suisses à l'absence de lieux où se retrouver et s'exprimer. Il dit que « la musique permettait de fixer et de dénoncer cet état de choses profondément insatisfaisant. Nos thèmes, et on les mettait en pratique vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'était le conflit avec les représentants de l'autorité, la tutelle sociale, la corruption en politique ; on se battait sur tous les fronts, contre tout et contre tous ». Ne voulant pas être considéré comme raisonnable, il voulait bousculer les mentalités et montrer son ennui et peu lui importait la façon de s'y prendre. Lassé de la campagne et de sa tranquillité, il voulait mener une vie urbaine, « pas de retour à la nature, au calme, à l'amour mais du bruit, du béton, de la confrontation. Il fallait forcer cette Suisse sclérosée, traditionnelle et provinciale. Pour cela, il nous fallait notre propre musique populaire. ». L'auteur est à nouveau très dur dans ses propos puisqu'il va jusqu'à qualifier la Suisse de « sclérosée ». Le malaise devait être d'autant plus important chez ce jeune adolescent « exilé » en campagne où la rencontre avec des pairs attirés par le même courant musical et idéologique était extrêmement difficile. Conscient que le mouvement punk n'a pas mobilisé le même nombre de personnes qu'en Grande-Bretagne, restant l'affaire de quelques uns, il a cependant été important par le fait qu'il a donné la parole à des adolescents en révolte, ennuyés de la musique disco/pop écoutée à cette époque, en quête de quelque chose de différent. « Il ne s'agissait absolument pas d'un phénomène de masse, mais plutôt d'un mouvement contestataire incarné par quelques centaines de personnes. Il était clair depuis le début que nous ne voulions rien à voir à faire avec ce peuple qui attend qu'on lui dise ce qu'il doit faire ». On peut également noter dans ces propos un certain parallèle avec l'idée des jeunes comme acteurs sociaux dans les soulèvements de jeunes en quête de centre autonome. Cette volonté de ne pas céder à une certaine passivité mais au contraire, de vouloir décider de son destin.

Si l'on se penchait du côté des théories psychologiques de l'adolescence, ne verrions-nous pas que la révolte, la volonté de se démarquer des générations précédentes est un aspect propre à cette période de la vie des jeunes où la quête d'identité propre est au centre des réflexions du jeune ? Peut-être serait-il intéressant de se pencher sur cet aspect dans le cadre d'une recherche future.

Un autre aspect important que L. Grand met en avant et qui vient me conforter dans mon choix d'étudier ce qui s'est passé à Genève, est celui qu'il définit Genève et Zürich comme les deux villes principales en Suisse où le mouvement punk a fait son apparition et a pris toute son ampleur. « Nos centre d'actions, c'était Zürich pour la Suisse allemande et Genève pour la Suisse romande. Mais les deux mouvements ne se rencontraient que rarement, même s'ils ont connu une évolution parallèle la plupart du temps »²³⁴.

²³² *Ibid.*, p.68.

²³³ *Ibid.*, p.69.

²³⁴ *Ibid.*, p.71.

Il considère qu'il n'est pas étonnant que le début de ce mouvement ait eu lieu dans ces deux centres urbains car ces deux villes, « plus urbaines et moins imprégnées de cette mentalité de campagne », comme il définit Saint-Gall d'où il est originaire, étaient mieux préparées à recevoir ce mouvement et le laisser s'exprimer. Plus tard se sont également créées des scènes punks à Berne, Lucerne, Saint-Gall, Bienne, Bâle, Lausanne.

A la fin des années 1978, début des années 1979, L. Grand a le sentiment que les choses ont évolué et que le mouvement s'est implanté véritablement en Suisse, « ce que nous avons semé commença à porter ses fruits. On avait l'impression qu'on pouvait vraiment bouger les choses. La scène punk ne cessait de s'agrandir et, sur le plan logistique, apparaissait une infrastructure complètement indépendante. C'était une véritable évolution, tant sur le plan personnel que général pour notre mouvement »²³⁵. Ainsi, dans les années 1980, ce dernier a commencé à vouloir s'investir plus sérieusement sur le plan politique, le mouvement ayant pris suffisamment d'importance pour faire parler de lui et toucher un large public. Pour lui, c'est une nouvelle ère, leurs « idées urbaines atteignaient de nouveaux endroits et de nouvelles personnes sous une forme plus claire et moins radicale »²³⁶. Il est devenu, selon ses dires, acteur du mouvement de jeunes des années 80 et s'est investi dans la lutte pour des centres culturels, des loyers moins chers. Axel, son ami du magasin de disque, et lui ont fondé le label « Teufelskraut »²³⁷ et ont commencé à organiser plus régulièrement des concerts à Saint-Gall malgré selon lui une résistance toujours aussi importante des autorités.

Cette avant-dernière partie explicative du rapport au mouvement punk de Lukas Grand démontre ce que je tente de prouver dans l'une de mes questions de recherche, à savoir la place occupée par les jeunes Punks dans les luttes pour les centres autonomes et leur place en tant qu'acteurs sociaux. Celui-ci explique bien sa volonté, après avoir constaté pendant quelques années l'absence de lieux pour les jeunes « comme lui », de participer à la création de ces lieux et devient illustrative d'une jeunesse punk ayant des revendications, des perspectives d'avenir et des choses à dire, contrairement à ce que certains auteurs ont voulu démontré dans leur analyse en montrant les jeunes Punks comme dépourvus de perspectives d'avenir et de volonté de changement comme je l'explique dans un chapitre précédent. Même si je n'ai pu aller voir ce qui s'est passé du côté suisse-allemand faute de savoir la langue, cette personne démontre bien que certains Punks, également en Suisse-allemande, se sont investis plus ou moins politiquement et ont participé au désir des jeunes des années 80 de trouver des espaces autonomes. Dans cette perspective, le mouvement punk, du moins aux yeux de L. Grand, s'inscrit dans une perspective d'avenir, constructive, et non dans une vision du « No Future ».

Pour terminer, l'auteur révèle, qu'après avoir participé à la « pacification » des grandes villes et constaté que celles-ci avaient obtenu leur centre culturel, il a quitté la Suisse pour New-York. « Là-bas, j'ai trouvé pendant quelques années tout ce dont j'avais rêvé. Je n'avais plus besoin de me battre, mais d'apprendre à vivre dans mon nouveau monde. Nous avons toujours su ce que nous voulions, maintenant nous savons comment l'obtenir »²³⁸.

²³⁵ *Ibid.*, p.72.

²³⁶ *Ibid.*, p.73.

²³⁷ Schnaps aux herbes du Tyrol que l'auteur buvait régulièrement avec ses amis, qui brûlait et les rendait fous, p. 75.

²³⁸ *Ibid.*, p.77.

8.3 Extraits de témoignages de jeunes Punks genevois dans les années 1980 interrogés dans le mémoire *PUNK-ETUDE*²³⁹

Dans les extraits de protocoles d'entretiens avec des jeunes Punks et Skinheads à Genève du mémoire *PUNK-ETUDE*, ces derniers disent traîner les uns avec les autres, « Genève est très tranquille, il n'y a rien qui pousse à aller jusqu'au bout, la relation est bonne »²⁴⁰. Ils disent ne pas faire de différence entre eux hormis sur leur tenue vestimentaire. Le mouvement punk leur semble être plutôt un style vestimentaire choisi pour pallier l'ennui, pour choquer la tranquille et calme Suisse dans laquelle il ne se passe jamais rien selon leurs dires. L'un des jeunes interviewés exprime bien la situation, « Ici il n'y a pas le même problème qu'en Angleterre. Là-bas, je connais beaucoup de jeunes qui sortent de l'école et ne trouvent pas de boulot alors ils commencent à zoner. Peut-être qu'au début c'est une mode, mais qui pour eux ne dure pas longtemps, ça devient très vite l'idéologie punk ou celle des Skinheads. Ici c'est une mode. Quand tu parles à des Anglais en leur disant qu'en Suisse il y a des Punks, ils te répondent d'un air ironique. Si tu n'es pas malade, pour eux, tu as du fric, tu viens d'un pays plein de fric. Pour moi, Genève c'est bizarre, c'est un méli-mélo étrange dans une si petite ville »²⁴¹. Même si ce jeune, dont le nom n'est pas cité, considère le mouvement punk comme une simple mode, ce n'est pas le cas de tous les jeunes interrogés qui, loin de représenter une Suisse en « mal de travail », représente une Suisse pauvre en lieux culturels et autonomes.

Charles, 21 ans, jeune skinhead travaillant à la Migros dans la facturation en 1983 et interviewé dans ce mémoire de licence à cette même époque, exprime bien une des grandes différences entre la Suisse et la Grande-Bretagne. « Pour moi, il n'y a pas de Punks et de Skinheads à Genève. Le Punk est une expression issue des mass médias qui représente la pauvreté, la grisaille, le courage et qui surtout n'a rien à perdre. Le Punk, en Angleterre, est l'expression de la misère. Il faut bouger, il y a beaucoup de chômeurs. Tu as un habillement, tu as une union. Les Skinheads en Angleterre sont des nationalistes qui défendent leur boulot contre les Noirs. Pour se reconnaître, ils bougent, font union, se rasent les cheveux, montrent qu'ils en ont ras le bol. Ici ce n'est pas possible, si tu enlèves les étrangers c'est con, on est dans un pays de fric avec du boulot. Si les étrangers sont mis dehors, le fric part et nous on est dans la merde. Ici il y a peu de gens au bas de l'échelle. En Suisse, être raciste, je trouve que c'est aberrant, moi je ne le suis pas car je ne vois pas l'intérêt du Skinhead « patriotique » ici. A Genève, la principale relation entre Punk et Skinheads est de foirer et se marrer entre eux. Par contre, tu as d'autres raisons d'être Skinheads ici, par exemple par rapport au problème du logement »²⁴². Charles exprime ici très bien la différence entre la Suisse et l'Angleterre. Il exprime bien l'idée qu'il n'y a pas eu de différence au départ entre le mouvement skin et punk à Genève. Cependant, l'idée et l'image que tout Skinhead est issu d'un mouvement d'extrême droite a très vite été diffusée dans les médias et étiqueté les jeunes Skinheads suisses comme fascistes. Ce jeune Charles met d'ailleurs également en évidence une certaine contradiction entre le mouvement punk anglais et suisse qui n'a pas connu les mêmes remous sociaux mais se considère tout de même punk. L'intérêt de cette citation permet de montrer que le mouvement punk a pu émerger dans une société bien différente de la société anglaise et être motivé par d'autres facteurs comme celui de revendiquer des lieux libres d'expression ou des logements, comme il a été dit précédemment. L'adhésion à une certaine mouvance peut donc faire l'objet de motivations diverses.

²³⁹ Braida F., Buholzer F., Matas X., *PUNK-ETUDE*. Mémoire d'IES, Genève, 1983, p.63.

²⁴⁰ *Ibid.*, p.64.

²⁴¹ *ibid.*, p.66.

²⁴² *Ibid.*, p.72.

Chez les quatre jeunes interviewés dans le mémoire ci-dessus de 1983, tous parlent de leur tenue vestimentaire comme d'un moyen de provoquer, de choquer afin d'ébranler la mentalité tranquille, calme des Genevois et de cette ville dans laquelle « il ne se passe jamais rien ». Le terme d'ennui, de ville où il n'y a pas grand-chose à faire revient souvent dans les différentes interviews et fait écho avec l'idée des Punks interrogés dans ce mémoire, ou de l'association « Genève s'ennuie » par exemple, qui tente de faire sortir Genève de sa tranquillité, de son image de ville propre et calme.

Il est intéressant de souligner qu'à travers les entretiens effectués dans ce mémoire ou ceux du film de Denise Gilliland²⁴³, l'ennui est mis en avant pour justifier le fait d'être Punk. Genève et Lausanne sont perçues comme des villes trop tranquilles dans lesquelles il ne se passe jamais rien, où il n'y a pas de réel motif de révolte chez les jeunes mais une envie « de sortir du lot », d'être reconnu dans la rue quitte à provoquer. Contrairement à l'Angleterre où les jeunes Punks sont issus de milieux ouvriers, parfois même sans qualification, les jeunes Punks suisses, eux, sont issus de tous milieux socio-économiques et cherchent plutôt des raisons de pallier à cet ennui, à ce manque de vie, de lieux de rencontres dans leur pays. Ils sont conscients de ne pas vivre dans le même contexte politique et social que les Anglais. Une citation d'un inconnu du mémoire *Punk-Etude*²⁴⁴ reflète bien ce propos « A la base, à Londres, c'est s'habiller de cette manière pour refléter la société actuelle, ce sont les chômeurs qui traînent ça et là. De toute façon à Genève, on ne peut pas tellement l'appliquer car il y a peu de chômeurs, on vit bien. Nous, on est Punks à Genève pour justement choquer les gens parce qu'ils savent que l'on est peinarde, que l'on n'a pas de problèmes alors ils se demandent pourquoi on s'habille comme ça ».

Jeanne, jeune fille de 19 ans au moment où elle est interviewée dans le mémoire *Punk-Etude*²⁴⁵, parle de sa tenue vestimentaire comme un moyen de provocation, de chercher le regard des gens. « J'aime bien choquer, on ne ressemble pas à ce que les gens à Genève ont l'habitude de voir. J'aime bien, dans un certain sens, les embêter ». Elle fait également allusion au fait d'être Punk, style qu'elle a rapporté de l'un de ses voyages en Angleterre, comme un moyen d'identification pour ne pas tomber dans l'ennui, pour ne pas être « comme tout le monde » et préfère rester Punk et renoncer à son appartement duquel elle a été mise à la porte. « J'ai préféré choisir être Punk. C'est la seule chose que je peux faire. Si on m'enlève ça, c'est foutu. Car à Genève, il n'y a pas grand-chose à faire. Alors, si on ne peut même pas être ce que l'on veut être... ».

8.3.1 Que s'est-il donc passé du côté de Lausanne ?

Dans le film de Denise Gilliland, *Femmes du No Future*²⁴⁶, basé sur Lausanne, celle-ci donne la parole à des femmes ayant été Punks dans les années 80 et qui témoignent à cœur ouvert de leur passé punk. Ces extraits sont également intéressants du fait que je n'ai eu la chance d'interroger qu'une seule femme punk et nous donne donc l'occasion d'observer un regard féminin sur une époque largement décrite

L'une de ces femmes, Sandra, évoque également l'ennui, le fait qu'à Lausanne il n'y avait rien à faire pour les jeunes « d'une certaine catégorie » et que le soir, une fois la nuit tombée, Lausanne se voulait calme, tranquille, sans histoires. Cependant, ceci lui permettait d'apprécier d'autant plus ce décalage entre ses tenues, son maquillage, ses accessoires, etc., et le sérieux d'une ville comme celle-ci se voulant « propre ».

²⁴³ Gilliland D., *op.cit.*

²⁴⁴ Braida F., Buholzer F., Matas X., *op.cit.*, p.19

²⁴⁵ *Ibid.*, p.19

²⁴⁶ Gilliland D., *op.cit.*

Charlotte, également protagoniste dans ce même film, faisait partie, dans les années 70, d'un groupe punk nommé *Charlotte et les Paons*. Elle explique la naissance de son groupe de musique suite à l'inauguration d'un local situé à la rue Saint-Martin à Lausanne dans lequel de nombreux groupes Punks européens sont venus jouer. Les concerts ont commencé suite aux manifestations diverses qu'il y avait à Lausanne à cette époque en relation avec le fait que les jeunes n'avaient aucun lieu où se retrouver hormis les discothèques, lieux qui n'attirent pas systématiquement tous les jeunes. Elle dit également qu'ils s'ennuyaient dans une ville telle que Lausanne « qui se voulait propre et calme et où la police faisait tout pour que les patrons de bars ne servent pas les Punks »²⁴⁷. L'ennui est lui aussi mis en avant dans ce passage. S'il existe une différence dans le contexte dans lequel les soulèvements de jeunes ont pris forme à la fin des années 70, début 80 du fait que Lausanne est montrée comme une ville plus restrictive avec une police plus répressive, la motivation de ces jeunes Punks lausannois est la même que celle des Punks genevois interviewés dans ce mémoire, celle de pallier à un certain ennui, à l'absence de structures autonomes.

Dans un article de L'HEBDO datant de 1982²⁴⁸, le journaliste décide de suivre quelques jeunes Punks dans les rues de Lausanne le soir afin de faire la tournée de quelques bars et observer le comportement des serveurs. On y retrouve d'ailleurs dans cet article une certaine Charlotte qui semble être l'une des protagonistes du reportage de Denise Gilliland citée ci-dessus²⁴⁹. Ce journaliste décide d'écrire cet article suite à un courrier des lecteurs envoyé au journal *Le Matin* et à la Municipalité de Lausanne par une dizaine de jeunes qui le fait réagir et lui donne envie d'en savoir davantage. En voici un extrait : « Depuis un peu plus d'une semaine, les quelques cafés et restaurants auxquels nous avons encore accès refusent notre présence. Nous nous en étonnons surtout quand certains patrons des ces établissements affirment avoir reçu des consignes de la police. Nous n'avons donc plus d'endroit où nous rencontrer puisque la Municipalité n'a toujours pas mis à notre disposition les locaux promis pour fin juillet. Par ailleurs, nous ne trouvons pas d'appartements et refusons de quitter le centre-ville. Pour toutes ces raisons, nous occupons depuis une semaine une maison de l'avenue César-Roux appartenant à la Municipalité. »²⁵⁰. La maison en question est un ancien atelier des Transports publics lausannois où il n'y a plus ni eau ni électricité depuis longtemps.

Le journaliste va d'abord commencer par suivre Charlotte dans un premier bar où le serveur refusera de la servir alors qu'elle a travaillé quelques temps dans la maison. Celui-ci a comme consigne « de ne plus servir les gens comme elle ». Les gens comme elles sont ceux qui portent des signes distinctifs tels que crête, épingle à nourrice dans l'oreille ou mèches de couleurs. Au total, trois établissements seront parcourus ce soir-là et tous les serveurs refuseront de servir Charlotte, ces derniers étant cependant désolés mais devant suivre les consignes données par leur patrons et semble-t-il, par la police. Le lendemain, le journaliste retentera l'expérience avec Charlotte et cinq de ses copains « à l'air vaguement punks » d'après le journaliste. Quatre nouveaux établissements seront cette fois visités et seulement le dernier acceptera de les servir. Les raisons évoquées par les différents patrons de ces établissements seront diverses ; propreté, fuite des clients, tapage, etc., tous les prétextes étant bons pour ne pas les servir. La police démentira cependant avoir donné des consignes. Pourtant, la plupart des patrons disent ne pas trouver ces jeunes violents ni agressifs. L'agressivité doit sûrement résider dans leur tenue provocante qui gêne les gens conclut le journaliste.

²⁴⁷ Phrase tirée du film de D. Gilliland, op. cit.

²⁴⁸ Lasseur Y., *Punks à jeter, Lausanne : voyage de la « marge » au centre de la ville*. Article de L'HEBDO du 9 décembre 1982.

²⁴⁹ Supposition car ressemblance, celle-ci n'étant pas formellement reconnue.

²⁵⁰ Cité dans l'article de Lasseur Y., op.cit.

Les jeunes lausannois n'ayant donc pas de lieux où se retrouver, un fameux cabaret, le cabaret « Arwel »²⁵¹, va jouer un rôle social très important. Il s'agira d'un gigantesque espace de vie où des gens vont vivre, cuisiner pour que d'autres puissent s'y retrouver et faire des concerts. Ces concerts permettant aux jeunes de se réunir sans que personne ne vienne critiquer leur tenue vestimentaire, leur interdiction de boire de l'alcool, voire même de le leur servir. S'agissant d'un espace autogéré, ces jeunes ont pu, l'espace d'un moment, s'y rejoindre comme ils le souhaitaient. Cependant, ce cabaret n'a pas duré longtemps car très vite la ville a voulu en obtenir le contrôle, y mettre, selon les dires de Sandra, l'une des jeunes Punks interviewées dans le film de Denise Gilliland²⁵², « des éducateurs, des heures de fermeture et d'ouverture, etc. ». Il semblerait, selon les témoignages de certains Punks interrogés et Punks de ce dernier film, que les jeunes s'y soient fermement opposés, à tel point qu'ils ont préféré mettre le feu au local plutôt que de laisser la Municipalité le gérer. Des tas de jeunes ont donc perdu leur logement et se sont éparpillés un peu partout dans la ville.

Le rôle social de cet établissement qui, bien au-delà d'être un lieu de fête, était un véritable facteur de rassemblement entre pairs, d'échanges où les différents groupes de musiques pouvaient venir librement s'exprimer et représente l'un des premiers espaces autonomes et autogérés à Lausanne pour lesquels certains jeunes ont voulu lutter.

²⁵¹ L'histoire de ce cabaret est racontée dans le film de D.Gilliland, *op.cit.*

²⁵² D. Gilliland, *op.cit.*

9 CONCLUSION FINALE

9.1 Première et deuxième questions de recherche

Ce qu'il faut entre autre retenir de cette période, c'est l'émergence des jeunes comme acteurs sociaux, point essentiel de ce travail, par le fait que les jeunes, et de ce fait également les jeunes Punks, ont pris leur destin en main, se mobilisant pour toutes sortes de causes et notamment la lutte pour l'ouverture d'espaces autonomes afin de pallier à leur ennui et exprimer leur culture librement.

Il est intéressant de constater que les différentes associations créées à cette époque ont été l'expression d'un désir de vouloir changer les valeurs traditionnelles pour en construire de nouvelles, la culture étant un moyen d'expression et de réflexion critique sur la société. Bien que les mouvements culturels présents dans cette lutte diffèrent les uns des autres dans leur idéologie, à savoir que les jeunes Punks se mêlent à d'autres jeunes s'identifiant à d'autres courants musicaux alternatifs, ils revendiquent tous dans l'immédiat des lieux socio-culturels en marge des circuits commerciaux traditionnels. C'est une tentative de trouver des alternatives au « système classique ». Comme il a déjà été dit p.58, selon le sociologue Dominique Gros, l'événement fondateur de cet engagement de la part des jeunes pour une autre forme de culture, puise ses racines dans les événements de mai 68 qu'il qualifie de « mythe fondateur », mais « l'acte de naissance du mouvement alternatif genevois aura lieu quelques années plus tard, lors de la rencontre dans l'action pour un *centre autonome* des contestataires politiques et des marginaux de la contre-culture. De ce compagnonnage vont émerger des groupements ayant pour objectif de *changer la vie*, c'est-à-dire d'acquérir ou de renforcer la maîtrise autonome sur le quotidien, en développant un système de valeurs et en inventant un style de vie »²⁵³. C'est à cette définition que l'on qualifie les mouvements alternatifs et parmi ceux que l'auteur appelle « les marginaux de la contre-culture » on peut largement citer les Punks genevois des années 70-80. L'aspect social est évidemment très présent dans ce genre de mouvements, les rencontres culturelles, artistiques permettant l'échange, la rencontre, le rassemblement. Certains y trouvent d'ailleurs une fonction sociale comme celle de s'impliquer sérieusement dans les différents mouvements aussi bien à travers l'organisation, la diffusion ou la prise de position.

V. Fournier, dans son mémoire de diplôme datant de 1997²⁵⁴, et selon les observations faites dans des milieux alternatifs, proclame le Punk comme mort dans le sens où il n'existe plus à la fin des années 90. Comme il a déjà été dit précédemment, elle considère cependant ce mouvement des années 80 comme actif, luttant pour leur cause, c'est à-dire le droit à une culture alternative comme il a été le cas avec *Etats d'Urgences* et *Lôzane bouge*²⁵⁵ au début des années 80. V. Fournier rejoint donc totalement ce que j'ai tenté de démontrer tout au long de ce mémoire, à savoir que le mouvement punk suisse et ici genevois en particulier, dans les années 70 et 80, a largement participé à la création de lieux culturels alternatifs. Les jeunes désireux d'exprimer une culture différente ont pu se retrouver et donner naissance à des lieux tels que *l'Usine*, *Artamis*, *Rhino* et sa *Cave 12*, etc. Cet auteur va jusqu'à qualifier les Punks comme « les grands frères spirituels » de la plupart des mouvements actuels tels que le Hardcore qui reprendrait musicalement les rythmes ainsi que la façon de chanter en hurlant, l'énergie et l'anti-star system. Même si la position des Punks interrogés pour cette étude n'était pas toujours très claire (implication politique ou non, simple désir de se démarquer de ses parents, participation aux manifestations sans vraiment en comprendre le sens, etc.), leur contribution a donc

²⁵³ D. Gros, *Du désir de révolution à la dissidence : constitution de la mouvance alternative genevoise et devenir de ses acteurs*, in revue *Equinoxe, la fabrique des cultures : Genève 1968-2000*. N°24, Edition georg, automne 2004, p.32.

²⁵⁴ Fournier V., *op.cit.*, p.92.

²⁵⁵ Association similaire à « Etats d'Urgence » à Lausanne dans le but était d'obtenir des espaces autonomes et autogérés

été largement démontrée dans la construction d'une culture alternative reconnue, partiellement ou totalement officialisée. Leur participation ou simple présence lors des diverses manifestations de soutien quant à aux luttes pour des espaces autogérés a augmenté l'impact de celui-ci auprès des autorités de la ville de Genève, donnant également aux Punks un rôle prépondérant dans cette bataille. Dans ce sens, le mouvement punk genevois a été très constructif, porteur de messages revendicateurs, rempli d'une énergie positive contrairement au mouvement punk anglais. Même si l'idée au départ était celle d'imiter au maximum les anglais et leur mouvement, celui-ci a trouvé un terrain fertile dans le paysage genevois et a su apporter sa pierre à l'édifice culturel.

Comme il a déjà été également vu, la musique en général a été un véritable facteur d'union du fait que nombre de jeunes se sont rassemblés autour de cette musique à Genève pour exprimer toutes sortes de choses : revendications politiques, ennui, dénonciations des logements trop chers, lutte pour des centres autonomes et autogérés, etc. Elle a permis à chacun de ces différents acteurs, qu'elle que soit leur mouvance, d'exprimer un ou des points de vue mais a également uni ces jeunes autour d'une lutte commune, constituant ainsi un mouvement, une mouvance alternative, où le Punk a trouvé sa place comme mouvement contre-culturel. L'héritage du mouvement punk est donc très riche car c'est en partie grâce aux efforts de certains jeunes Punks que les jeunes d'aujourd'hui intéressés par la vie culturelle alternative ont eu leurs locaux où sortir et leurs manifestations culturelles. Je tiens donc à souligner à nouveau que c'est à cette caractéristique que l'on reconnaît la différence de nature entre le mouvement punk anglais et le mouvement punk suisse, et plus particulièrement genevois relevé dans ce travail de recherche. Les conditions économiques, politiques, sociales n'étant pas les mêmes qu'en Angleterre, les causes de l'émergence et l'impact sur le paysage culturel genevois ont donc été fondamentalement différents. Donc même si les Punks sont en voie de disparition, ils ont laissé derrière eux un lourd héritage.

Si la période punk a connu son heure de gloire et si son mouvement n'est plus présent sur le devant de la scène, il reste encore de nos jours, en dehors de son héritage dans la culture alternative, des gens marqués par cette idéologie et le mouvement n'a pas disparu pour autant. Certains groupes de musiques existent par ailleurs toujours et continuent de se produire dans divers locaux tels que *l'Usine* ou *Artamis* il y a quelques mois encore. La programmation de la fête de la musique chaque année prévoit également quelques concerts punks. On peut même voir des jeunes encore aujourd'hui, même s'ils sont peu nombreux, défiler dans la rue par groupes et arborer des crêtes et des blousons de cuir. Le festival antifasciste organisé à *l'Usine* quelques années auparavant, et présentant un franc succès, a rassemblé de nombreux Punks venus de toute part, de tous pays. Le livre *Hot-Love* de Lürker Grand a d'ailleurs rassemblé de nombreux anciens Punks de toute la Suisse dont la plupart estiment toujours l'être. Même si un grand nombre d'entre eux sont devenus des adultes responsables, ils ne renient en rien leur période punk et parlent de leur vécu avec recul et un certain esprit critique. Quelques-uns jouent d'ailleurs encore dans des groupes punks comme c'est le cas de Jean-Mi. Celui-ci joue toujours dans le même groupe depuis presque trente ans, les *Mother's Monsters* et répète à *l'Usine*.

Certains interviewés ont cependant trouvé des manières plus « conformes » s'il on peut dire, d'être subversifs et ont choisi une vie où la pression sociale n'est pas trop grande, comme cela serait le cas s'ils devaient travailler dans des banques au profit d'un système capitaliste et où l'uniforme, le costume-cravate, est imposé. Beaucoup sont d'ailleurs toujours dans le monde de la musique tels que Ross, Damien ou dans le milieu social tel que Jean-Mi. La plupart de ces gens essaient au maximum d'échapper à une vie trop « cadrée », de garder une certaine liberté. Ceci dit, il n'y a bien-sûr pas besoin d'être un ancien Punk pour souhaiter avoir une vie un peu différente que celle dictée par les normes sociales de la culture dite « dominante » telles que de coller au maximum à l'image de réussite parfaite qu'implique un travail bien rémunéré pour lesquelles nos compétences professionnelles, personnelles et nos diverses certifications sont mises en avant ; un appartement de trois ou quatre

pièces suffisamment grand pour réunir ses amis autour d'un bon repas malgré la crise actuelle du logement; une femme ou un gentil mari avec 2,5 enfants et une belle voiture pour nos nombreux déplacements. Nombreux sont ceux dans mon entourage, moi compris, qui cherchons à tout prix à ne pas adhérer au style de vie « métro-boulot-dodo » et ne pas coller au tableau idéal dépeint ci-dessus. Au fil de mes entretiens je me suis donc rendue compte que les Punks interrogés ne cherchent pas à rejeter la société dans laquelle ils vivent, ils l'utilisent comme elle est, et même s'ils jouent le jeu de la provocation voire même de la dénonciation, ils semblent parfaitement à l'aise dans celle-ci et s'être trouvé une place avec un équilibre qui leur correspond. Il y aurait comme un jeu entre l'acceptation et le rejet des valeurs sociétales et il est parfois difficile de dire s'ils ont symbolisé la société de l'époque, s'ils étaient marginaux et si aujourd'hui certains peuvent être considérés comme conformistes. Il est vrai que les propos recueillis en 2008 datent de souvenirs vieux de plus de vingt ans, presque trente ans pour certains, et qu'il peut être envisagé que les sentiments ressentis à l'époque aient changé dans l'imaginaire de l'interviewé, qu'une démarche intellectuelle ait été faite et qu'il est possible d'avoir une forte prise de distance.

Dans les observations que je peux faire suite à ce travail, plus qu'une idéologie punk, je parlerais de philosophie de vie. Ces jeunes, à un moment dans leur vie, ont senti le besoin de s'identifier à un courant musical générant certaines idées mais tous avaient comme envie profonde de « vivre à fond », de partager une même vision de la musique, une musique qui va à cent à l'heure où le surplus d'énergie permet de s'évacuer et fait monter l'adrénaline. Un même regard de la vie à une certaine époque de leur existence. Rencontrer des gens, se faire des potes ou de vrais amis, l'envie de se démarquer au travers d'un style à l'allure provocante pour « sortir du lot » et peut-être pour certains, être remarqué du reste des gens. Dolores me donne une belle phrase qui exprime bien cette idée forte de ne pas vouloir être enfermé dans un courant mais plutôt exprimer l'idée d'éprouver l'envie de partager une vision des choses, de suivre un mouvement car il véhicule des idées auxquelles on peut s'identifier, elle me dit « les étiquettes c'est jamais voulu, je ne suis pas Punk, je suis Dolores avant tout. Je suis dans ce courant, je suis dans ce mouvement que j'essaie de comprendre, pour le moment il m'aide, il me défoule ». Il est important, je crois, quand on parle de jeunes Punks, de ne pas oublier l'identité de chacun, car chaque interviewé a une histoire de vie très différente et est issu d'un milieu social très différent. Ainsi, Dolores est originaire d'une famille immigrée de prolétaires espagnoles alors que d'autres viennent de milieux économiques plus aisés et sont suisses. Il est donc impossible d'attribuer des facteurs généraux à une certaine jeunesse qui à un moment donné a décidé de se définir comme punk ou du moins de suivre ce mouvement. On serait donc incapable d'anticiper le fait que telle ou telle personne, selon son histoire de vie, adhérera plutôt à une philosophie de vie plutôt qu'une autre et c'est ce qui fait la richesse de chaque individu.

De nombreux sites Internet existant donne encore vie au mouvement punk tels que swisspunk.ch, groupant toute l'actualité musicale punk ainsi que la musique des anciens groupes et proposant également des accessoires tels que vêtements, chaussures, badges, etc., site sur lequel j'ai notamment acheté le livre *Hot-Love* et qui m'envoie régulièrement des newsletters me présentant les nouvelles mises à jour dans la mode et la musique. Le reportage de Daniel Schweitzer, *Hellorado*, met également en scène des jeunes punks suisse-romands dans les années 2000.

Il faut donc reconnaître au terme de ce travail que la culture alternative ne cherche pas à se mettre à l'écart mais comme son terme alternatif l'indique, laisser une place à une forme de culture différente qui n'est pas celle de la « tendance globale ». Quand je parle de « tendance globale », je fais allusion à celle véhiculée par les médias, par les clips vidéo si l'on allume la télévision et que l'on regarde MTV, celle d'une jeunesse belle, mince, avec de l'argent, de beaux habits, ayant réussi professionnellement et s'accordant ainsi de belles fêtes dans leur villa.

Pour moi, la culture alternative est donc une manière de percevoir la vie autrement, de chercher un mode de vie autre que celui basé sur l'argent. D'échapper au maximum à système capitaliste typique des sociétés occidentales pour revenir à des valeurs plus essentielles qui sont l'échange avec autrui sous quelque forme qu'il puisse être : intellectuel, artistique, inter-ethnique, etc.

9.2 Pistes de recherches pour l'avenir

Selon plusieurs ouvrages parcourus et selon Al Poubelle, les Punks sont les descendants des Hippies, ayant continué la mission que les Hippies s'étaient donné de faire, à savoir dénoncer la pression de la culture dominante et des pouvoirs politiques sur la créativité et la liberté individuelle de chacun et prôner une autre façon de vivre. Même si la plupart des Punks interrogés dans ce travail estiment ne pas avoir de point commun avec ces derniers et au contraire, avoir créé un style musical et une idéologie très différente de celles des Hippies, ils ont cependant poursuivi le même but qui est celui de vouloir exprimer sa culture, ses idées de manière libre, différente, sans pression extérieure. C'est en tous cas ce qui semble s'être passé en Suisse, car comme nous avons pu le constater, le cas du mouvement punk anglais est bien différent du Suisse. Il serait donc intéressant de faire une recherche sur l'impact du mouvement hippie, des soulèvements de mai 68 sur la contre-culture punk suisse, quels en sont les aspects hérités, transformés, nouveaux.

Valérie Fournier, dans son mémoire de diplôme²⁵⁶, décrit les Punks comme « les grands frères spirituels de la plupart des mouvements actuels(...). Celui qui est le plus proche est le Hardcore, qui reprend musicalement les rythmes ainsi que la façon de chanter en hurlant, l'énergie, l'anti-matérialisme et l'anti-star system. On peut dire qu'il est le descendant direct du punk anglais et américain, à ne pas confondre avec le punk-rock, plus mélodieux. La tribu indus-métal lui a repris la tendance « No Future » dans les paroles, le côté antisocial et tourmenté, ainsi que la volonté d'être bruyant et provoquant(...) Les gothiques se sont inspirés pour leur goût pour le grimage et la complaisance dans le Spleen(...) La techno(...) par la fuite de la réalité et le cantonnement dans une adolescence éternelle(...) On trouve donc des parcelles de punk dans chacune des tribus urbaines contemporaines ». Il serait donc peut-être intéressant de pousser ces affirmations dans le détail et vu que le mémoire de V. Fournier date de 1996, aller voir ce qui reste de nos jours de l'idéologie punk dans les différents courants musicaux actuels, vérifier quelles sont vraiment les « parcelles » héritées telles que le caractère subversif, les détails vestimentaires et esthétiques dans les nouvelles musiques

Vu que faire une revue détaillée de la presse a été trop contraignant du fait que seul la Tribune de Genève est sur microfilm, les autres journaux ont donc été très difficiles à trouver car sans date précise, il m'a été refusé de les manipuler de peur de les abîmer. Ainsi, il serait également intéressant de poursuivre cette recherche en s'appuyant sur le regard de la presse dans les années 70 et 80 envers le mouvement punk suisse et pourquoi pas en faire une analyse.

Une autre piste qui m'aurait plu d'explorer est celle de faire une comparaison avec les idéologies des jeunes qui se définissent comme Punks de nos jours et chercher ce qu'il reste du mouvement punk d'autrefois. Peut-on parler d'héritage à proprement dit ?

²⁵⁶ V. Fournier, *op.cit.*, 1996, pp.93-94.

Une autre comparaison très intéressante serait celle avec le courant punk en Suisse-allemande dans les années 80. Quelles sont les caractéristiques communes ? Dans quelles conditions est né le mouvement et y'a-t-il eu véritablement une police plus répressive qui a rendu la collaboration avec les autorités plus houleuse ?

Enfin, il serait intéressant de suivre durant plusieurs années le parcours d'enfants d'anciens Punks dans les années 70-80. Ces enfants, ayant baigné dans les cultures rock très jeunes (maison, festivals, musique écoutée), ont-ils intériorisé des comportements qui vont les prédisposer à suivre la voie de leurs parents, comme c'est le cas de Reno, qui n'a vu dans son parcours de vie qu'une suite logique quant à l'éducation gauchiste que lui ont donné ses parents ?

9.3 Où en est la culture alternative en 2008-2009 ?

9.3.1 La disparition des lieux alternatifs

L'année 2007 marque un grand tournant dans l'histoire de la vie alternative puisqu'elle est l'année de la fermeture de l'emblématique squat *Rhino*, de sa *Cave 12* et de son *Bistrok*, du Squat de la Tour et de sa bibliothèque truffée d'archives et de livres à caractère contestataire, *Infokiosk*. Le lundi 23 juillet 2007, le squat Rhino, l'un des derniers grands bastions de la culture alternative, a été évacué et fermé. Même si cette évacuation était prévue de longue date, il subsistait chez de nombreuses personnes, l'espoir que celle-ci soit une fois de plus repoussée. Mais cette fois les autorités ont décidé d'appliquer la « tolérance zéro ». Si les débats sur les squatters restent encore une chose assez complexe sur laquelle il ne s'agit pas de se prononcer dans ce travail, sur le plan culturel en revanche, la perte est grande. La *Cave 12*, bastion des musiques expérimentales, a disparu alors qu'elle était emblématique de la culture alternative genevoise. Il semblerait même que celle-ci, selon un article du *Courrier*²⁵⁷, aie été citée dans la rubrique « bon tuyaux » d'un magazine de bord d'une célèbre compagnie aérienne. « Fête, rencontres et créativité débridées, mais aussi projections, débats et publications artisanales, ont été pendant près de vingt ans les ingrédients d'une culture vivace et largement reconnue, en même temps qu'une soupape indispensable dans la normalité étouffante, à un jet de pierre du quartier des banques... »²⁵⁸.

Aujourd'hui des lieux tels que la *Cave 12*, la *Tour*, le *squat du Garage*, le *Goulet*, *Chez Brigitte*, et d'autres encore, ne sont plus que des souvenirs. On peut également citer comme lieux de fêtes disparus, peut-être moins alternatifs mais très étudiants et échappant aux traditionnelles discothèques, le *Nomade* et la *Parfumerie*, dont le théâtre, mais pour combien de temps encore, est toujours en activité. Et depuis quelques mois, il s'agit de dépolluer le site *Artamis*, fermé depuis l'automne 2008, entraînant dans sa disparition le Théâtre du *Galpon* et des lieux nocturnes tels que *l'Etage*, le *Piment Rouge*, le *Shark*. *L'Usine* va se retrouver seule « pour entretenir la flamme d'une culture alternative en péril »²⁵⁹. Selon le procureur Zappelli, cité dans l'article du *Courrier* du 25 juillet 2007, il y avait 120 squats à Genève en 2002 lors de son entrée en fonction et il n'en reste plus que 27 en 2007. Celui-ci dit d'ailleurs ne pas vouloir s'arrêter en si bon chemin. Ce n'est donc plus qu'une question de temps pour voir les derniers squats disparaître tels que le squat de la rue des Falaises qui, à l'heure où j'écris ces quelques lignes, existe encore pour peu de temps.

Dans les années 80, squatter était un acte politique aux yeux de certains pour lutter contre la spéculation immobilière et avait donc son sens. Aujourd'hui, la crise du logement n'est plus que jamais à son apogée et je pense qu'il ne faut pas oublier la signification du mouvement squat et réfléchir à ce qui justifie encore aujourd'hui certaines occupations, car la question est bien évidemment encore un fait d'actualité. Même s'il ne s'agit pas dans ce travail de parler de la problématique du logement en soi, qui constitue un sujet à part entière, nous avons pu constater que squat et culture alternative sont étroitement liés du fait que c'est dans les lieux squattés que la culture alternative et que les grands espaces autogérés on pu émerger. Il s'agit donc de réfléchir à la question : en laissant ces lieux disparaître, c'est toute une culture alternative qui s'en va et se demander pour l'avenir comment remédier à ce problème afin que ceux qui le désirent puissent toujours fréquenter des lieux alternatifs. Que faudrait-il imaginer du côté des autorités pour permettre à cette culture de perdurer ?

²⁵⁷ Roderic Mounir, *L'ordre contre la culture*, article du *Courrier*, 25 juillet 2007.

²⁵⁸ *Ibid.*

²⁵⁹ *Ibid.*

Quelle alternative ont-ils à nous proposer ? Allons-nous nous retrouver comme dans les années 80 sans aucun lieu alternatif où sortir et devoir recommencer le même combat ? Devrons-nous nous contenter de sortir dans des lieux appartenant à de riches privés où les consommations sont hors de prix et où les discothèques, hors de prix également, diffusent toutes le même type de musique et où certaines formes d'expression musicales, artistiques, vestimentaires n'auront pas leur place ! Je pense qu'il ne faut pas perdre de vue la problématique du logement qui est un sujet primordial mais penser peut-être logement autrement et pourquoi pas imaginer des quartiers nouvellement construits avec leur centre autonome. *Artamis* va être rasé pour permettre la création d'un « éco-quartier », (cela reste encore à voir), et des logements supplémentaires vont surgir mais le prix à payer est immense, c'est toute une zone alternative centrale, riche en lieux très différents, située au cœur de la ville, qui disparaît. Une solution possible serait de penser à promouvoir les coopératives et les institutions sans but lucratif et pourquoi pas, imposer dès la création de nouveaux logements, un espace pour des associations, des centres autonomes, dans ces nouveaux locaux.

Mon travail de mémoire a tenté de mettre en évidence un lien entre le mouvement punk et sa contribution dans la culture alternative, qui a fait de Genève ce qu'elle est devenue à l'aube du troisième millénaire et au moment où j'avais débuté ce travail, nous n'assistions pas à ces disparitions de lieux en masse. Ce travail me donne donc la sensation d'être une parenthèse dans le temps et j'ai le sentiment qu'il est sans fin puisqu'aujourd'hui il s'agit de comprendre pourquoi tout ce que j'ai tenté de démontrer tout au long de ce récit, perd son sens en 2008-2009. Pourquoi la culture alternative n'a plus sa place à Genève. Et même si le mouvement punk est un courant passé, qui a eu son importance dans les années 70-80, va-t-il y avoir un autre courant ces prochaines années qui va redonner un souffle de vie à la culture alternative ? Je pense que même si celle-ci est actuellement en péril, nous sommes nombreux à avoir profité de cet héritage et nombreux sont encore ceux qui ont assisté à la mise en place, à la création de celle-ci. C'est pourquoi il y a peut-être un espoir devant nous. Cependant, selon un article de la Tribune de Genève de novembre 2005, il semblerait que la police des squats ne croit pas à une renaissance de la culture alternative puisqu'il n'existe presque plus d'immeubles vides à squatter. Mais la culture alternative ne peut-elle que renaître dans des caves de squats ? La ville ne peut-elle donc pas imaginer des locaux associatifs créés pour assurer la pérennité de celle-ci ? D'un autre côté, ces associations voudraient-elles de lieux créés par l'Etat car pourraient-elles continuer à fonctionner en espace autogéré ? Voilà tant de questions que je me pose aujourd'hui et qui mériteraient d'être étudiées de plus près.

10 BIBLIOGRAPHIE

- Arcaro C., *Culture marginale jeune : Le style de vie alternatif*. Mémoire de SES, Genève, 1995.
- Aubert L., *Les ateliers d'ethnomusicologie. Itinéraire d'une association pour les musiques du monde*, in revue *Equinoxe, la fabrique des cultures : Genève 1968-2000*. N°24, Edition georg, automne, 2004.
- Blum B., *Punk. Sex, Pistols, Clash...et l'explosion punk*. Editions Hors Collection, janvier 2007.
- Bonnet N., Buchs V., Lagier D., *Cultures en Urgence, Mouvements contre-culturels : de l'alternative à l'intégration*. Les Editions I.E.S, Genève, 1988.
- Braida F., Buholzer F., Matas X., *PUNK-ETUDE*. Mémoire d'IES, Genève, 1983.
- Briere J.-D., Lewin L., *Punkitudes*. Editions Albin Michel, Rock and Folk, Paris, 1978.
- Castel R., *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*. Editions Fayard, Paris, 1995.
- Chobeaux F., *Les nomades du vide*. Edition Acres Sud, Arles, 1996.
- Détraz S., *Îlot 13, le squat qui tourne bien*. Editions du Tricorne, Genève, 1997.
- De Waresquiel E., *Le siècle rebelle, dictionnaire de la contestation au XXème siècle*. Larousse, Edition Bordas, 1999.
- Dortier J.-F., *Le Lien social en crise ?*, Revue des Sciences Humaines, Hors série n°13, France, mai-juin 1996.
- Eiselé A., *De Katmandou à Kaiseraugst, la Suisse de 1970 à 1979*. Editions Eiselé, Lausanne, 1998
- Eiselé A., *Avenir incertain...vivons au présent ! La Suisse de 1980 à 1989*. Editions Eiselé, Lausanne, 1999.
- Fournier V., *Le mouvement Punk : de la subversion à la récupération*. Mémoire SES, Université de Genève, 1996.
- Fournier V., *Les nouvelles tribus urbaines. Essai sur quelques formes actuelles de marginalité culturelle*. Mémoire de diplôme SES, Université de Genève, 1997.
- Grand L. and many others, *Hot Love, Swiss PUNK&WAVE, 1976-1980*. Edition Patrick Frei, Zürich, 2006.
- Gros D., *Dissidents du quotidien, la scène alternative genevoise, 1968-1987*. Editions d'En Bas, Lausanne, 1987.

- Gros D., *Du désir de révolution à la dissidence : constitution de la mouvance alternative genevoise et devenir de ses acteurs*, in revue *Equinoxe, la fabrique des cultures : Genève 1968-2000*. N°24, Edition georg, automne 2004.
- Gros D., Radeff F., Zeugin P., *Les jeunes en Suisse, acteurs, valeurs et comportements*. Editions Pro Helvetia, Zurich, 1991.
- Grunder I., *Approches socio-historiques des « TRAVELLERS » britanniques*. Mémoire de Licence FAPSE, Université de Genève, 2003.
- Hexel D., *Elaboration de procédures et d'instruments de recherche*. Cahier n°4, Université de Genève, 1991.
- *Les génies du Rock, leur musique, leur vie, leur époque*, Vol.4. Pas d'auteur. Editions ATLAS Paris, 1994.
- Martinez Alvajar M., *Les punks : jeunesse en crise ou crise de la jeunesse. Etude d'un mode de socialisation*. Mémoire de FAPSE, Université de Genève, 1985.
- Mayor J-C., *Images et événements genevois, 1946-1990*. Editions Slatkine, Genève, 1990.
- O'Hara C., *La philosophie du Punk, histoire d'une révolte culturelle*. Editions AK Press, Londres/ San Francisco, 1999.
- Méda D., *Travail et lien social. Le déclin du travail ?*, Revue de Sciences humaines, hors-série n°13, mai-juin 1996.
- Pierre M., *Une autre Histoire du XXème siècle, de l'actualité à l'histoire, 1970/1980, les années de doute*. Editions Gallimard, 1999.
- Polhemus T., *Looks d'enfer, des années 40...à l'an 2000, 40 styles de vie flamboyants*. Editions Alternatives, 1995.
- Rémond R., *Introduction à l'histoire de notre temps. Le XXème siècle, de 1914 à nos jours*. Editions du Seuil, 1989.
- Ripoll B., *Cultures et échanges. L'émergence d'Artamis en plein cœur de Genève*. Mémoire de maîtrise de sociologie, Université de Perpignan, septembre 1999.
- Roszak T., *Vers une contre-culture : réflexions sur la société technocratique et l'opposition à la jeunesse*. Editions Stock, Paris, 1980.
- Roué M., *La punkitude ou un certain dandysme*. Revue anthropologie et société, vol 10, n°2, 1986.
- Savage J., *England's Dreaming : Sex Pistols and Punk Rock*. Traduit de l'anglais par Ridrimont D., Editions Allia, Paris, 1991.
- Sibony D., *Entre-deux. L'origine en partage*. Editions du Seuil, Paris, 1991, pp.235 à 241. Document distribué au cours de M.Vuille, année académique 2001-2002.

Articles de journaux

- Bernet C., Bretton M., Interview de Mark Muller, conseiller d'état libéral, instigateur de la fermeture du squat Rhino. Article de la tribune de Genève, 23 juillet 2008.
- Birraux A., *Le corps adolescent*. Editions Bayard, in magazine *Coopération*, n°44, 30 octobre 2007.
- Duplan A., *Punks. Rencontre avec quelques rescapés du « No Future »*. Article de L'HEBDO, 7 décembre 2006.
- Ghosn J., *I wanna be your punk, le punk raconté par ceux qui l'ont vécu*. Article de la revue *Les Inrockuptibles*, n°534, du 22 au 28 février 2006.
- Gottraux F., *Le temple genevois du Rock fête un quart de siècle*. Article de la Tribune de Genève, 17-18 mai 2008.
- Lasseur Y., *Punks à jeter, Lausanne : voyage de la « marge » au centre de la ville*. Article de L'HEBDO, 9 décembre 1982.
- Le Zombie libéré, *Spécial expulsion de squatts*, 2007.
- Mendicino F., *Le mouvement squat peut-il survivre au départ de Rhino ?* Tribune de Genève, 21 novembre 2005.
- Mugny P., *Jeunes libéraux et jeunes rockers. Plus égaux que les autres !* Article Le Courrier, 20 mai 1987.
- Robert A., *Anarchy in Switzerland*. Article du Temps, 5 décembre 2006.
- Rossiaud J., *Des occupants militants en manque d'unité*. Article de la Tribune de Genève, 21 novembre 2005.
- Schwarz R., *Les règlements de Fiasko*. Article de La Suisse, 8 avril 1986.
- Article de la Tribune de Genève, 15 mai 1981.

Archives CIRA (Centre international de recherche sur l'Anarchie) à Lausanne et Infokiosk, centre de documentation au squat de la Tour au Bd de la tour, aujourd'hui détruit.

- *Esquisse d'analyse historico-politique des squatts*, document sans signature ni date retrouvé dans les archives d'Infokiosk au squat de la Tour.
- Rapport des Habitants Associés de ST-Gervais, *occupations des appartements vacants des 8-8b-10, rue de Coutance*. CIRA, Genève, le 23 novembre 1981.

- Rapport anonyme sur l'ambiance générale de la maison Argand, CIRA. Pas de noms, ni de date.
- Revue *courants 20*, dossier sur le squat de la rue Argand, CIRA, décembre 1980.
- Tract de l'association des habitants, *Argand Deux Eaux. Quel avenir pour l'immeuble « 2 rue Argand » ?*, CIRA, pas de date ni de signature.
- *Le Prieuré : quinze mois d'occupation*, document sans signature ni date retrouvé dans les archives d'Infokiosk au squat de la Tour.
- *Mouvement de relocation forcée*, 1983, document sans signature retrouvé dans les archives d'Infokiosk au squat de la Tour

Protocoles de réunions

- *Réunion du 11 mai chez Sophie et Pierre*, Squat Argand, CIRA. Pas de date ni de signature.

Webographie

- www.cira.ch, Centre international de recherche sur l'Anarchie, Avenue de Baumont 24, 1012 Lausanne
- www.fr.wikipedia.org, encyclopédie en ligne
- www.infokiosk.ch, Squat de la Tour, 4 Bd de la Tour, 1205 Genève. Squat ayant été vidé par les autorités en juillet 2007 et dont les archives sont inaccessibles désormais.
- www.swisspunk.ch, actualités musicales punks.

Filmographie

- Gilland D., *Femmes du No-Future*. Productions PCT, cinéma-télévision en co-production avec la TSR, 53', 1996.
- Schweizer D., *Hell Dorado*,
- *Qui a peur de Dolores...*, émission *Tel Quel*

- *Les Papys du Rock*, émission *Mise au Point* sur TSR2 du dimanche 17 juin 2007

Cours universitaires

- Pingeon D., *Délinquance et déviance juvéniles : entre impasses et issues*. Université de Genève, année académique 2001-2002.
- Pingeon D., *Séminaire interactif de recherche : médiations et remédiations : rapport entre acteur et territoires*. Université de Genève, année académique 2002-2003.
- Vaney L., *Approches socio-éducatives de l'exclusion et de l'intégration*. Université de Genève, année académique 2001-2002.
- Vuille M., *Genèse, prévention et prise en charge des inadaptations sociales*. Université de Genève, année académique 2002-2003.

ANNEXES

Entretien avec Reno Acteur dans le mouvement punk

1. Peux-tu décrire quelle était ta « fonction » vers la fin des années 70, début 80

Je suis parti à 15 et demi à Amsterdam et puis en Angleterre, à Londres. Poussé par le mouvement punk. J'ai raté l'école et j'avais rien à faire ici, ici ce n'était pas punk pour moi. Ma sœur était à Amsterdam déjà dans un grand squat avec des Punks plus vieux mais pas des petits Punks, des gens branchés par le milieu, artistes, qui avaient au moins 20 ans. Tu choisis ta mouvance à 15 ans et après tu peux évoluer mais en général tous les mouvements c'est pareil, tu choisis ton orientation au moment de ton adolescence après tu évolues en fonction de ce qui te plaît. Si t'as été hippie avant mais tu vas jamais te faire une crête et aller pogoter avec des clous partout, c'est pas possible. Tu vas rester derrière et ptêtre dire que c'est bien. Par contre on faisait des concerts, y'avait des groupes de musique dans le squat et souvent c'est les gens plus vieux qui font la musique pour les plus jeunes. Donc là c'était ma vie. T'es Punk tous les jours, tu t'habilles Punk tous les jours, tu te débrouilles pour trouver du travail, pour bouffer. Après je suis parti à Londres mais ils m'on refoulé car j'étais trop Punk. Je suivais les mecs de *Crass* et on s'est fait refoulé à trois mais on était graves, grave Punk, tu fabriquais toi-même tes habits. Tu y passais toute la journée pour avoir des fermetures éclairs qui s'ouvrent vraiment, tes bracelets tu les faisais cloutés, tu imprimais tes T-shirts pour les vendre et j'avais 16 ans. La vie c'est ça. C'était en 81. J'ai trainé comme cela dans la rue. Tu mendies, tu cherches des Punks. Je revenais ici bosser de temps en temps et du coup j'ai connu quand je suis revenu toute la bande qui existait. Y'avait entre autre McBen, Poubelle, je les avais connus déjà avant mais comme j'étais avec *Technicolor* donc y'avait des histoires, ils me faisaient la gueule. Là on a commencé vraiment ici en 81. On était une bande, on traînait dans la Vieille-Ville, le pub en face du magasin de vélos. On était tout le temps là. Y'avait quelques concerts au Zofage, Zaki qui organisait des concerts. Après je suis parti à Londres et vivre à Berlin en 82 avec Dolores pour y vivre 6-8 mois. On a habité 6 mois dans squat que j'avais ouvert moi. On était quatre au départ et puis on a été 50, que de Punks. Contrairement à avant où fallait chercher le contact, là on était dans un immeuble de Punks. D'ailleurs cet immeuble y est encore. On est revenu et là c'est parti encore plus, c'était en 82 et là du coup j'ai commencé à bosser et il a commencé à y avoir des concerts sauvages partout, le Bouffon. Pour moi et pour beaucoup car avant y'en avait pas beaucoup. Ceux qui y avaient d'avant avaient disparu. 85 c'était les squats et les concerts partout, et les manifs pour les squats. Là on était vraiment beaucoup et unis. On était une bande de meneurs, on était des figures importantes et autour y'avait énormément de gens. On était mélangé avec des gens qui aimaient bien ce genre de musique, la musique ska aussi, un peu pareil comme le Punk c'était un peu violent comme musique, le ska a bien accroché, un peu comme t'habiller en skin quand t'es punk, ça passe mieux. D'être habillé un peu cintré, t'es pas obligé d'être habillé destroy. Dans les concerts c'était très mélangé, ska, skin, punk. Le moteur à Genève c'était *Discolokosst*, le moteur de toute cette bande là et ça gravitait autour de ça, le moteur du noyau dur. Après y'a eu plein d'autres groupes, ici peu, à Lausanne plus, plus punk à Lausanne et plus skin ici, nous on était les skins comme je t'ai expliqué. Et puis en *Discolokosst* a arrêté en 83-84 et c'était un peu la merde. De 79 à 83 à peu près, c'était vraiment...les concerts au Palladium, ça traînait des tas de personnes quand *Discolokosst* jouait.

2. Peux-tu décrire la fin des années 70 à Genève, économie, politique et social

Y'avait rien c'est pour cela qu'on faisait tous ces concerts sauvages. Y'avait quelque animateurs qui faisaient leur truc de leur côté, t'avais ce que tu lis dans le livre où ils faisaient des concerts mais

c'est des gens très riches, des mecs comme Sandro, donc ils organisaient leur concert. Et à ce moment là y'avait des mecs comme Poubelle, Ordure Dégueulon, Jackie qui traînaient avec eux. Et c'était une bande de petits merdeux qui traînaient derrière eux et qui étaient une bande d'idolâtres, ils suivaient un mouvement qui était le mouvement anglais du tout début. Anglais et américain artistique. Y'en a plein qui ont pris la musique comme tremplin, ils en avaient rien à foutre de la musique. C'était la suite des *Doors*. Ils ont pris la musique punk comme protestation. Sandro à ce moment là c'était une contestation, de la provocation.

3. Trouvais-tu qu'on s'ennuyait à Genève à cette époque, qu'il y avait suffisamment de lieux pour les jeunes intéressés par la culture alternative ?

Les premiers concerts punk à Genève c'est ceux que tu lis dans le livre *Hot Love*. Ceux de Sandro, des *Bastards*. Là c'était vraiment un cercle hyper restreint. En 77 nous on était trop petits, moi je suis de 63. En 77, ma sœur était déjà punk car elle a 7 ans de plus que moi, j'avais été avec mon père et ma sœur au Festival de *Mont de Marsan* qui n'a eu lieu de que 2 années, 76 et 77. C'est le deuxième 77 où je suis allé. T'arrives là et tu découvres des tas de choses. Moi je suis déjà un vieux, j'ai 44.

4. Quels autres squats et autres lieux punks y avait-il ?

Y'avait le Bouffon et après y'a eu les concerts sauvages. Y'a eu Changé qui faisait des concerts au Palladium mais ça coûtait très cher. Faut aller voir la fille qui tient la librairie Cumulus. Moi je traînais avec les Punks d'Annemasse comme y'avait pas d'autres Punks à part Poubelle, Ordure, etc., et ma sœur était au lycée à Annemasse et on était une dizaine de Punks à Annemasse qui étaient plus vieux que moi. Y'avait le groupe Technicolor.

Ici j'ai un peu habité Argand. J'ai habité dans un squat au tout début avec ma sœur mais un squat vite viré mais autrement je n'ai pas eu besoin de squatter ici car j'avais des parents assez ouverts, je pouvais amener tous mes copains chez moi. J'ai squatté partout mais ici je ne voyais pas l'intérêt de squatter, on était dans les squats, on en faisait partie intégrante, on les défendait mais moi...c'est un truc très important mais moi quand je venais, je ne restais jamais très longtemps. Je venais, je bossais, je gagnais quelques sous et je repartais et après on ne trouvait pas d'appart avec Dolores mais on ne voulait pas de squat car on voulait avoir des trucs. C'est pour ça y'en qui me font rire, c'est de l'anti-squat quand ils disent qu'on leur a piqué leurs affaires, le squat tu sais que tu vas perdre tes affaires, c'est ça. Donc nous comme on n'a pas trouvé d'appart, on est parti et quand on est revenu, on a trouvé. C'est ce besoin d'avoir des trucs. J'étais dans des squats de 15ans. A Genève à 15 ans oui j'étais dans squat à la rue de Neuchâtel.

Y'avait Argand qui était Punk et sa Cave. A Argand les mecs c'étaient des fous. Avec les autres habitants c'était salut et c'est tout. Les Punks n'allaient pas aux réunions car ils n'en avaient rien à foutre. Nous on arrivait, on prenait et c'est tout. S'ils n'étaient pas contents, on cassait et c'est tout. On était des casseurs, fallait pas nous faire chier. On n'était pas des étudiants. C'est ça le squat au départ, pouvoir vivre comme tu l'entends. Bien-sûr tu peux avoir une réunion et discuter mais après, au début ce n'est pas ça, on était des jeunes voyous. On vivait la nuit, on buvait comme des trous, fallait nous dire de balayer l'escalier, surtout pas. A la limite on gerbait dans l'escalier. Les gens qui squattaient étaient des étudiants ou des gens plus vieux, etc., qui nous acceptaient, qui étaient intéressés par ça mais voilà, qui étaient bien contents qu'on soit là pour les défendre dans d'autres situations. Après le mouvement squat s'est politisé et y'a eu l'Îlot 13. C'est des gens au départ qui viennent de là-dedans, au départ. Pas du début, des gens qui venait autour, qui s'accrochaient autour de nous et qui après sont allés faire autre chose. De la bande du départ, y'a personne qui

s'est politisé, qui a ouvert des squats, etc. on était les démarreurs d'une histoire, on était presque les premiers Skins de suisse et on s'en foutait de passer pour des nazis parce que nous on était les premiers en Suisse et personne ne pouvait dire c'est tel pays, « vous êtes la même chose qu'eux » même si en Angleterre c'est des nazis, pas nous. Même si on marchait au pas, ce n'était pas du tout ça. Y'a eu plusieurs noyaux, à Bâle, à Zürich, et on se réunissait pour aller aux concerts ensemble, on faisait des activités avec les mecs de Lausanne, on louait des bus, des bagnoles. C'est les gens plus jeunes qui ont fait les mouvements squats. Ce noyau est une forme de détonateur. Y'a des gens plus vieux comme Jean-Mi qui étaient intéressés par ce genre de musique mais qui allait pas se lancer. Il le faisait aussi parce que y'avait un public qui se formait, c'était lié les deux.

5. Pourquoi des lieux, scènes d'un soir, des concerts sauvages ?

Parce que y'avait pas de salles

6. Etaient-ils acceptés par la société en général?

Non. On était traité comme des chiens, y'a plein de bistrot où ne pouvait pas aller, en général on n'était pas accepté, tu pouvais trouver du boulot, tu ne pouvais pas te promener, t'étais souvent victime de violence. Par les parents, par des gros lourds paysans dans des fêtes de village, des Teddy boys de Lausanne. On représentait la honte, la décadence, avec des colliers de chiens, tu traînes dans la merde, tu te gerbes dessus, tu pêtes des trucs, tu pêtes tout dans les bistrots. C'était très violent pour l'époque, par rapport à maintenant ce n'est pas violent. Maintenant tu descends à l'Usine jusqu'à deux heure du matin la rue est pleine de monde, en 80, y'avait personne dans la rue. Tu rasais les murs à deux heure du matin, t'étais tout seul même un samedi soir ! Tu croisais un couple d'amoureux qui regardaient la lune et puis trois jeunes étudiants dans un bistrot, faut remettre dans le contexte, la rue Carl-Vogt avec tous ces bistrots pour étudiants, y'avait rien, y'avait rien à Genève. Y'avait des endroits comme des squats qui se fabriquaient avec des gens alternatifs mais c'est tout, c'était des squats. Le squat a eu a donné un énorme pouvoir, a été très utile à a société. Parce qu'ils n'ont pas eu besoin d'ouvrir des lieux pour les jeunes, le jeunes ils vont deux/trois soirs dans squats et après ils rentrent chez eux, ils ont fait leur expérience. Tu fais ton adolescence, tu ne casses pas tout dans la rue et ca va bien. Tu vas à des manifs de temps en temps comme partout, y'a un peu de casse mais c'est tout. Ca a eu une très forte utilité pour l'Etat et pour les jeunes. Y'a plein des jeunes qui ont été dans les squats, ils ont fait leur adolescence, ils ont appris la vie communautaire et maintenant ils sont mariés à la campagne dans une petite maison. Pour eux être punk c'était ca, avoir habité un temps dans un squat. Un collègue de ma femme est persuadé avoir été punk parce qu'il a été dans un squat un temps. Il a limite branché alternatif mais en tous cas punk.

Non tu peux être punk juste un moment, y'a pas un degré de punkitude. Je ne dis pas lui c'est un bon ou un mauvais punk mais si tu décides de t'habiller de telle manière, tu le vis, tu le vis à ton boulot, dans la rue, tu l'assumes, partout. Y'a des gens qui faisaient ça. Et après tu vas avec les autres bandes. En nous voyant nous balader les gens avaient peur à cause de l'apparence. La police avait peur aussi. Quand j'étais à l'armée y'avait un jeune étudiant de police qui avait dans son casier une fiche de police avec comment reconnaître les Punks, avec une définition. Il avait peur. Faut bien se dire que la police c'est des gens comme toi et moi. Mais le fait qu'on soit beaucoup e qu'on soit fous, faisait peur. On avait peur de rien. Quand fallait vider un squat, ils venaient à 15 bagnoles. Après ils ont commencé à nous connaître. Y'a des gens comme Ross qui

se faisait casser la gueule par les flics. Il fallait lui apprendre à vivre. Ross était assez destroy. Aujourd'hui il 45 ans et il a rien fait de sa vie.

7. Leur façon de s'habiller était-elle une volonté de se démarquer, de provoquer, de montrer une appartenance à un groupe ? Une facilité de classement ?

Se démarquer oui mais une appartenance à un groupe, non. Combien de Punks étaient seuls dans leur quartier, dans la ville. Comme les tatouages. Moi, ce n'était pas pour provoquer. C'est de la provocation mais plutôt quand t'es en bande, mais stouffé seul dans la rue, non. Moi je suis unique de toute façon, je ne suis pas un mouton, ni un numéro, y'a que moi. Et après t'es en effet obligé de te montrer avec des tatouages, soit une appartenance à une croyance. Le tatouage c'est pour te montrer en effet. Par contre le côté exhibitionniste oui mais provocation, non. A partir du moment où tu t'habilles différent on te regarde, donc t'es exhibitionniste. C'est pour qu'on te regarde. Y'a un petit côté narcissique en effet, les Punks complètement. Après t'aime aussi ce look, moi j'aime mais tu ne peux pas te permettre de l'avoir à cause des fachos. Mais j'adore. Si je peux m'habiller en Skin et que tout le reste n'existait pas, je le ferais. Par contre ceux de *l'Usine* qui s'habillent comme cela je ne peux les voir, ils sont ridicules, c'est des Nazis. On était aussi très coquet, quel tee-shirt je vais mettre ce soir, je vais lacérer tel jeans, etc., par contre déchirer son pantalon exprès, ça se faisait pas, il fallait qu'il soit usé, de nature. On était Punk. Y'avait une démarche artistique. Moi je n'avais pas d'alter ego, de milieu, j'ai dû partir rechercher ce dont j'avais besoin, ce n'était pas assez punk. J'étais bien partout. A Amsterdam c'était cool. Autant Rotterdam c'était plus violent, y'avait tout style de bagarre. Amsterdam c'était comme avant, juste des histoires de dopes, tout le monde est péété, j'avais 17 ans, j'étais aussi avec des babas, des hippies. Par contre, se faire accepter par les Punks hollandais c'était pas évident, j'avais de la peine. De l'extérieur je ne suis jamais fait accepter par eux mais de par les concerts, j'ai rencontré d'autres gens qui étaient allés à Londres et là, c'était encore plus dur, à Londres c'était très dur. A Londres, ça vient de là. Je disais que j'étais français, je n'étais pas encore dans mon idée de me faire suisse. J'avais 16ans et demi. A mes 17 ans j'étais dans un bistrot où je bossais la deuxième fois que j'y suis allé alors tu vois... pour te dire ma période d'âge. J'ai fait mes 18 ans dans le bistrot. Alors là c'est de la violence très violente. Là j'ai failli me faire tuer, on m'a laissé pour mort par un autre Punk dans un squat. Il a décidé trop péété qu'il allait me taper et d'autres mecs assis pendant des heures et il m'a tapé pendant des heures et personne n'a réagi. Des mecs que je connaissais depuis quelques jours. Je recherchais le Punk, une essence de vie. Alors tu vas dans les milieux et tu cherches. Ce n'était pas facile, j'avais 16 ans, avec deux yeux au beurre noir, le gars il a voulu pééter un miroir dessus et je me suis caché derrière un gros Punk qui a enfin dit de laisser tomber à l'autre. Moi avant je faisais semblant d'être évanoui. Il aurait pu me tuer et après ils auraient changé de squat. C'était des appartements squattés dans des tours, les squats c'est comme ça en Angleterre. T'as aussi les petites maisons, c'est mieux. Et tout le monde sniffait de la colle, des gaz de briquet, c'est très très froid. Je n'aurais pas dû rester là mais c'était bien, c'était punk, ça faisait partie du cursus, des expériences qui s'accumulent comme quand t'accumules des diplômes. T'es con, t'as 17 ans, t'as 16 ans, t'es tout seul. Vu que t'avais le marché commun en Angleterre et que j'avais déjà travaillé en France, je touchais le chômage, 13 livres, le minimum. Mais je n'allais pas arrêter d'être Punk, ça veut rien dire. J'aurais peut-être pu rentrer chez moi, oui. Tu ne peux pas savoir quand t'as un mec qui péète les plombs. Après cette histoire je suis facilement resté deux mois.

Oui, y'avait d'autres Punks d'autres pays, des italiens, des français, oui c'était l'origine. On ramenait des disques. Y'avait rien ici et t'allais là-bas. Je ne pensais pas forcément rencontrer des grands groupes, tu t'inquiétais de ta vie. Je suis tombé dedans quand j'étais petit. Après à Berlin je connaissais l'un des gars avec qui j'étais allé à Londres la première fois et on s'était fait refouler et on s'est connu à Amsterdam, on s'est retrouvé à Berlin, on a ouvert un squat, on était 4. Quand je suis revenu, du coup j'avais une chambre là-bas et j'y allais avec des Punks. C'était une famille de

Punks, tu connais tout le monde. Mais moi c'est ça que je recherchais, c'est la punkitude, la vie quoi. Comme d'autres font des études.

8. La musique a-t-elle été un facteur d'union ? Que disaient leurs chansons, tes chansons ?

Pour moi c'était plutôt l'amitié, les copains. Quand tu regardes le film qu'a fait Dolores, quand ils interviewent Baltasar, il dit « moi je suis juste avec eux pour boire » mais il était beaucoup plus jeune que nous, il a commencé à traîner avec nous vers 10/11 ans, il a grandi et c'est vrai que pour certains il n'avait pas tort, on était ensemble pour boire, comme les alcooliques, tu cherches des amis pour boire. Un pote qui écoutait du disco et qui aime boire, non, on écoutait quand même tous la même musique, très fort, puis on buvait quand même dans la décadence. Qqn qui aurait écouté la musique comme nous sans boire, il aurait été choqué par la décadence, par ce qu'on faisait, ce que certains faisaient.

Plus les paroles qui la plupart au début étaient en anglais c'est plutôt la musique, qui bouge, qui permet de se défouler, de se bastonner.

9. Quel était le but du pogo ?

Vider un trop plein d'énergie, oui. On avait bcp d'énergie et même encore maintenant. On a rigolé à une époque sur le fait d'être hyperactif mais non... je pense que y'a bcp d'hyperactifs dans ce milieu là car ils étaient en échec scolaire et finissaient dans ces milieux là. Tu regardes autour de moi, ils ont tous fait un apprentissage au moins, les mecs du départ. Je suis l'un des seuls à avoir arrêté l'école à 16 ans, voyagé, et être allé tirer des palettes à 16 ans. A Lausanne, plus en rupture au départ. Maintenant j'habite à la campagne.

10. Quelle était l'idéologie des Punks à cette époque et si non pourquoi il n'y en avait pas une ? Y'avait-il des puristes et si oui, comment les définis-tu?

A Genève, être punk c'était l'anarchie.

11. Peux-tu me définir l'Anarchie ?

L'anarchie c'est tu fais ce que tu veux, tu t'en fous des flics, mais d'un autre côté avec modération. Je ne suis jamais allé à la Clairière, je ne me suis jamais fait arrêter. Y'en a qui passait leur temps à la Clairière comme Pirate qui vient de mourir.

14. Les Punks avaient-ils des raisons d'être Punks à Genève et pourquoi ?

Même encore aujourd'hui je me considère totalement Punk. C'est clair. Ca ne viendrait pas à l'esprit de me mettre une crête sur la tête, y'a pas besoin, le premier tatouage c'est marqué Heat, j'avais 17 ans, un pote me l'a fait Berlin. Là j'ai un poste à responsabilité et je mets de chemises tout le temps. Mais pour te dire moi je ne serai jamais dans la société ! Tu ne verras pas un employé de banque

avec des tatouages sur les mains. Au début, dans cette même boîte j'allais chez les clients comme je voulais, ça m'était égal mais je n'avais pas de responsabilités. Sauf si t'es très grand et très large, t'es très vite rabaissé par les gens. Dans les bagarres de Punks, les mecs ils attaquaient les petits, ils laissaient les grands derrière. Maintenant c'est différent, on me prendrait au sérieux car y'a tellement de gens tatoués. Maintenant aussi si tu croises une bande de jeunes « Rebeu » tu te dis, s'ils te branchent, t'es mal, y'a pas de miracle. C'est pas parce qu'avant j'étais comme eux qu'ils ne vont pas me taper dessus ! Nous, on a tapé aussi. Moi je faisais partie des petits. J'ai le corps tout marqué !

Mais y'avait quand même lors des bagarres un facteur d'union ?

Des fois oui, d'autres ils se tiraient. Il ne faut jamais avoir confiance en les autres. Le truc avec les skins qui fait la différence dans les bagarres c'est qu'ils ne sont jamais drogués et rarement bourrés donc ont plus de réactivité, ce n'est pas comme disait McBen, combien de Punks se bourraient la gueule toute la journée, moi je faisais partie des Punks qui ne se droguaient pas à pars le speed, la coke coûtait très cher à l'époque. Bien-sûr que face à une bande de Punks bourrés, qui ont sniffé de la colle toute la journée, c'est clair que la bagarre n'est pas compliquée ! Si y'a une union, c'est que c'est des fachos, c'est qu'ils sont organisés, c'est que c'est des paramilitaires, alors en effet c'est des Skins. Tu peux pas te défendre tout le temps, combien de fois on s'est fait taper et d'autres n'ont pas bougé, après plus tard, quand on était tous des copains plus ciblés, alors là en effet, tu peux avoir confiance en ton partenaire. On était 3/4 personnes et oui on s'aidait. Après aussi t'as moins de soucis parce que t'es plus grand. La merde souvent tu la cherches. La différence entre la violence actuelle et celle d'avant c'est que l'actuelle elle est généralisée et nous c'était si tu la voulais, t'allais la chercher, t'allais dans le milieu où il y aura de la violence. Tandis que maintenant tu peux être sur un parking et y'a une bande de rappeurs qui vient parce que t'as regardé la copine de travers et ils te cassent la gueule. Nous on ne se battait uniquement qu'avec les gens qui étaient dans le même contexte de violence. On n'est jamais allé en bande taper des gens, c'était dans un contexte de violence établi, à l'extérieur de la société, des bandes de rockers, des Teds, etc. maintenant la violence est généralisée comme le reste.

15. Est-ce que la musique punk était un style de musique qui te permettait de dire ce que t'avais à dire ?

Oui moi je contestais certaines choses, j'étais gauchiste. Les manifs contre la torture en Espagne, des trucs comme cela. Après ça a été les centres autonomes, les squats, très vite y'a eu les centre autonomes. Nous on était très liés avec ceux de Lausanne, partout en Europe. On avait des copains à Dijon, à Berlin, à Paris, à Lausanne, à Zürich. On était peu et tout le monde se connaissait.

16. Pourquoi choisir ce style de vie ?

J'avais déjà une sœur qui aimait ce genre de musique et c'est un chemin logique parce qu'on écoutait déjà des musiques comme les *Beatles*, après les *Stones*, les *Doors*, *Janice Joplin* et après ça c'est la suite, c'est une suite logique. T'as des trucs merdiques mais ces musiques c'est déjà presque de Punk. En même y'a eu qui en 70, le disco ! C'est tout. Le disco c'est fabriqué par l'Etat pour catalyser les jeunes, en tout cas soutenu. Les films qui vont avec, *Grease*, machin, c'est fait par l'Etat, faut pas me dire le contraire, et de l'autre côté, t'avais le côté alternatif. Aussi parce que jeune t'avais la tradition du bog de porter du cuir, de regarder des films de loubards, ça vient très

jeune tout ça. Je pense que oui y'a un facteur de moins bien réussir à l'école, biensûr ils n'allaient pas traîner la nuit, ça commençait à être intéressant à 2h du matin. Tu ne peux pas aller à l'école, réussir et...y'a pas de miracle, c'est directement lié. Tu n'arrive pas à aller à l'école. Moi j'ai commencé à sortir à 13 ans et c'est clair que tu peux laisser tomber tes études. C'est une conséquence. Chez moi c'est aussi lié avec mes parents qui ne m'ont jamais poussé à être informaticien. Un mec comme McBen qui vient d'une famille de gros bofs à Carouge, c'est différent. Chez moi y'avait des matelas par terre, des canapés faits à la main, des grands tableaux, des trucs d'art moderne, un peu artiste. c'était complètement anticonformiste. C'est comme les jeunes maintenant s'ils vont dans le rap c'est normal. Être punk maintenant ça ne veut rien dire. Un gamin déguisé en punk ça ne veut plus rien dire, 30 ans après...c'est vraiment lié à une époque. Maintenant ils se prennent pour des anarchistes. Nous c'était le moment de cette époque-là, c'était illogique d'être autrement. Pour moi ce n'était pas logique. Les Teddy boys c'est joli mais c'était un truc qui avait 20ans. On se battait contre, c'était illogique, c'est comme qqn qui se déguise en...illogique ce n'était pas de l'époque. On ne pouvait pas imaginer une autre musique. Moi je viens d'une famille de gauche donc t'écoutes pas tout ce qui est variétés. Tu sais que ça existe mais c'est juste un autre monde, c'est là-bas. Tu ne vois pas. Déjà par la politique si t'es à gauche, en tant que fils de gauchiste, t'as une espèce de gauchisme qui fait que tu choisis ce qui est forcément alternatif, ce qui n'est pas le cas d'autres personnes rentrées dans le milieu qui eux c'était par opposition à leurs parents. Pour moi c'est logique. Mes parents ça leur faisait chier que je n'aille pas à l'école mais voilà, eux ils faisaient des manifs contre Viêt-Nam, c'est des parisiens, je suis venu j'avais 5 ans. Mon grand-père était dans la résistance, il a fait la guerre, il avait 20 ans à la fin de la guerre, ils étaient anti-répression, anti-droite, etc. pour nous c'était juste la suite logique des choses. Au niveau de ma famille. Ce qui n'est pas le cas d'autres gens comme McBen, il ne faut pas généraliser, lui la preuve, il est resté facho. Il est l'idole de plein de skinheads nazis. Disons qu'il a raison. Moi aussi en 83 j'étais plus Punk, j'étais skin. Nous on était les premiers skins de Suisse mais pas du tout d'extrême droite. On était skins parce qu'on ne pouvait pas aller bosser avec des crêtes, c'est tout. On était tous des travailleurs, on fait partie de la working-class, au bout d'un moment fait bien manger, tu ne peux aller habillé.

Je n'avais pas d'autre choix. Ecoute les *Ramones*, c'est tellement beau, c'est juste parfait, j'écoute encore maintenant. Pour moi c'est l'apothéose de la musique. Tout ce qui a été fait après a été pompé dans le disco. Les Punks de maintenant ça n'a rien à voir, t'écoutes la musique punk des années 77, c'est super lent ! C'était très rapide pour l'époque, c'est là que tu vois que ça a été complètement pompé la musique punk du début, par plein de groupes. C'est l'évolution. Maintenant c'est normal de se foutre à poil dans la rue, de dire des gros mots partout, nous c'était normal parce qu'on était punk et c'était de la provocation mais quand c'est un truc organisé comme maintenant, je suis contre. Maintenant regarder TF1 ça me fait mal au cœur, c'est ce qu'on faisait nous à notre échelle, maintenant que ce soit organisé à une échelle planétaire, c'est dégueulasse les trucs ce cul, c'est plus de la contestation. Y'a plus de caractère subversif. C'est comme ils parlent à l'école maintenant. Pour nous c'était génial car c'était totalement subversif, c'était notre cri de guerre, de ralliement, ce genre de truc dégueulasse. Nous on était vraiment sur de nous, chaotique, chaos, subversion mais ce n'est pas intéressant quand c'est commercialisé. C'est pour ça que y'a plein de groupes qui ont raté.

16b. Skin ?

Skins et Punks étaient ensemble, on était une famille. On faisait partie. Quand on allait à Berlin, on était skin mais on allait avec les Punks car les Punks là-bas étaient en guerre contre les Skins et quand on arrivait dans les bistros, ils voulaient fermer le rideau en fer et voyaient après qui nous étions, des genevois. On était habillé comme cela mais on n'avait rien à voir avec le mouvement skin de là-bas. La musique était la même, les Punks et les Skins écoutaient la même musique. Y'a eu une scission dans les années 80 en ce qui concerne Genève, 86 à peu près, des petites jeunes qui traînaient derrière nous au début puis ces petits jeunes sont devenus grands et ont commencé

à se dire, nous on veut aussi mais leurs idées étaient fachos. Du coup on a tous arrêté de s'habiller en Skin car on représentait la même chose qu'eux. Instinctivement. C'était bien avant ces Skins à l'Usine comme Vincent, qui s'habillent en Troyan. Après y'a eu plus rien pendant un moment puis tout ces mecs qui se sont habillés en Skin et qui ont dit qu'ils étaient des gauchistes. Pour moi c'est la honte, ça veut rien dire, c'est horrible même si mi j'adore le look. Mais s'habiller en nazi si t'es pas nazi, c'est que tu vas à un bal masqué ou que t'es Punk en 80 avec des croix gammées et tout ça mais c'est de la provocation. Si t'es habillé en Skin c'est comme si tu t'habillais en nazi et tu dis « Moi non, scuse mais pas moi » alors que quand t'es Punk tu peux le faire, puisque t'es dans la provocation. Eux ne sont pas dans la provocation. Encore là j'ai des potes qui ont joué samedi à l'Usine, des vieux Punks et ils ont dit « Regarde tous les Skins qu'il y a ! », ce n'est pas des Skins genre fachos mais ça veut rien dire. Maintenant y'a des codes vestimentaires qui sont claires. Les vrais sont comme sur les photos, ils ont des bombers noires, ils n'ont pas un poil sur le caillou, ils ressemblent un peu à ce que ressemblaient les Skins quand ils avaient des vestes vertes mais ils n'ont plus rien de qqch qui ressemblent à qqch de destroy comme des tatouages n'importe comment, la moindre ceinture cloutée, ou le moindre petit truc à part, tu les reconnais comme cela. Quand tu vas à l'Usine ils ont tous un petit truc en plus, une boucle d'oreille pour montrer, ce qui font que du coup ils passent bien partout. S'ils croisent d'autres Skins ils disent qu'ils sont Skins, s'ils croisent des Punks, ils disent qu'ils sont Punks, je suis un gauchiste. Ce qui a surtout maintenant ce sont des rappeurs.

17. Le slogan « No Future » et « Do-it Yourself » te parlent-ils ?

Moi c'était comme tu dis le faire soi-même, faire soi-même les choses, même tard, même encore maintenant, c'est ma vision. Ce n'était pas totalement constructif. Prendre une cuite c'est constructif. Ça ne l'est plus quand t'as quarante mais que t'en as 18, l'alcool c'est quand même la base, la bière, boire tout le temps. Boire et faire les cons mais ça c'est toutes les époques, c'est les habillements qui changent. Nous on buvait quand même pas mal. On était quand même dans les gros buveurs. C'était un hobby de boire, au détriment de rien du tout. Quand t'es jeune et que t'as une bonne santé, tu t'en rends pas compte. L'alcool et la musique. L'alcool c'est quand même le plus grand fédérateur.

18. Penses-tu que l'image du Punk ait été desservie par la Presse, y a-t-il une diabolisation du mouvement?

Ni l'un ni l'autre. Ils en avaient peur, ils nous considéraient comme des chiens, des sous-fifres. On n'était pas assez important pour ça. Y'a eu des articles sûrement mais on ne lisait pas les journaux sauf la rubrique cinéma pour aller au cinéma, donc si tu le lis pas toi, comment tu peux savoir si ça t'a servi ou desservi ! Y'a pas eu beaucoup de manchettes où on parlait de nous. De toute façon Punk ne veut rien dire. Après t'as des mecs c'est des voyous, ils vont rester des voyous quel que soit leur habillement. Y'a pas besoin d'être punk pour être comme cela. Politiquement la plupart des Punks n'était pas de gauche, ils étaient complètement apolitisés. Donc, être politique c'est revenir à droite après. Pour moi si t'es pas de gauche, t'es de droite, si t'es de droite, t'es d'extrême droite. J'accepte tout à fait le système mais. J'étais anarchiste mais en tant qu'ado, je faisais n'importe quoi, n'importe quand. Ça veut pas dire être gauchiste ça. Par contre les Punks étaient soutenus par les milieux de gauche. D'avoir laissé les squats c'est une volonté délibérée, avant Bertossa, on a laissé les squats tant qu'il y avait pas de projets de réhabilitation. Et ça c'était en effet un truc politique. Ou moins tu sais où sont les gens. On était tous complètement fichés par la police. Moi j'avais même une fiche fédérale. Mon père était fiché alors moi aussi, il faisait partie des collectifs

Viêt-Nam, donc du coup il avait une fiche fédérale. Moi quand j'ai demandé ma fiche c'est parce que je m'étais fait arrêter en Belgique avec des peintures que j'avais faites ou je défendais la...où je disais vive « l'Ara » et les flics ont envoyé des photocopies aux flics d'ici, aux anti-terroristes à Genève et ils se sont dit que j'étais un sympathisant terroriste, une fiche fédérale de sympathisant terroriste. Ca a été détruit aujourd'hui normalement. Une fois je passais sur les quais en moto et je vois un pote arrêté par deux flics et je me suis approché. Un des flics a dit « on fait quoi » et l'autre a répondu « c'est Remback (son nom de famille) laisse tomber ». Le mec tenu par les deux flics qui était un petit jeune ne connaissait même pas mon nom de famille, savait juste que je m'appelais Reno. Ils connaissent ton nom de famille, on avait tous des dossiers de police même si t'avais jamais été en prison ni à la Clairière. Tous fichés, photographiés. Une fois ma mère s'est fait voler son sac à Rive et elle est allée à la police et ils lui ont montré des photos, elle nous a dit le nombre de personnes photographiées qu'elle connaissait, elle y croyait parce qu'évidemment mes parents connaissaient tous mes copains, elle a trois enfants alors forcément ca fait du monde, trois enfants dopés et gauchistes. Plus les gens que mes parents connaissaient. Maintenant ils ne peuvent plus le faire car y'a trop d'étrangers. Et y'avait l'argent. Maintenant y'a plus assez de flics. Avant on ne pouvait pas rouler bourré car y'avait des contrôles de flics partout. Mais c'était excessif, ils savaient tout ce qui se passait, c'est un peu comme l'Allemagne de l'Est à ce niveau là. moi une fois, nouvel an 82 à Argand, j'ai acheté un gros autoradio à un Punk zurichois, je le lui achète 100 francs sans penser que c'était volé. Trois semaines après je reçois une convocation de la police, j'y vais et me demande où j'étais à Nouvel-an 82 et moi tout fier je dis que j'étais à Argand, à la cave que ce n'était pas moi et ils m'ont demandé si justement je n'avais pas acheté un autoradio. Le Punk à la police de Zürich avait juste dit Reno, même pas « o » ou « aud ». Après il s'est avéré qu'il avait fait un casse et qu'il en avait piqué 50 et il s'est fait choper et il a dénoncé à qui il avait vendu et j'ai dû rendre l'appareil. Tu vois à quel point on est fiché, aujourd'hui la police n'a ni le temps ni l'argent de commencer à faire une enquête sur un vol d'autoradio ! Y'a tellement de vols par jour. Et chez les Zurichois c'était pareil.

La police était plus répressive oui, ils étaient plus politisés les zurichois en général. Ils avaient déjà la *Rote Fabrik* et nous on était encore à avoir le misérable centre autonome de Lausanne, ici on avait rien. C'était des lieux éphémères. A Lausanne y'a encore plus de répression qu'ici, donc à Zürich aussi et plus t'as de répression, plus t'as de personnes politisées. Ici y'avait pas de répression, on faisait ce qu'on voulait, on était fichés, ils savaient tout ce qu'on faisait mais on était plus libres, ils pouvaient nous contrôler, quand qqn en faisait trop, ils le mataient, lui cassaient la gueule. Ross, ils lui ont filé un appart par exemple avec tous les gens qui cherchaient un appart ! Parce qu'il n'arrêtait pas d'ouvrir des squats. Un appart de l'état super alors faut pas rêver, ce n'est pas un hasard. Le nombre de personnes normales qui cherchent un appart... on aurait ptêtre dû plus faire des trucs en groupe comme ils ont fait après *l'Ilot 13*, mais nous au départ on n'était pas politisé, c'était juste passer notre adolescence, notre jeunesse, boire, faire le con.

19. Peux-tu définir la culture alternative, la contre-culture ? Vois-tu des différences de définitions aux termes sous-cultures, cultures alternatives, culture underground, etc. ?

Je crois que c'est déjà assez défini...c'est être contre la société, contre l'ordre établi. Ca a changé un peu quand il y a eu *l'Usine* car il y avait qqch d'officiel. Y'avait pas de lieux. On revendiquait rien, on se marrait, on était comme ça, chacun vivait sa vie, on disait tout. Ce qui est fédérateur c'est la musique, l'alcool, être habillé comme cela, le phénomène de bande. Le phénomène de bande plus large aussi, savoir qu'on fait partie d'une confrérie punk internationale. Maintenant une grande idéologie, y'en a pas. C'est pour ça que c'était assez compliqué car moi je dirai que c'est le fait d'être gauchiste, anarchiste. Après y'en a d'autres qui étaient de droite. Des Punks de droite à l'époque, je n'en sais rien mais qui maintenant votent Blocher ou d'autres trucs comme les radicaux, le PDC, sûrement. Je ne pense pas que McBen vote socialiste ou « à gauche toutes ».

20. Quelle place ont tenu les Punks dans la période de soulèvements de jeunes à Genève vers la fin des années 70-80, dans les luttes pour des centres autonomes ?

Moi forcément oui car je viens d'une famille de gauchiste donc c'était clair que j'allais aller là-dedans. Les autres, je n'en sais rien. Y'en a plein qui n'aimaient pas les trucs de gauchistes, qui refoulaient leur famille bourgeoise et faisaient ça et après sont redevenus normaux. Beaucoup on fait ça pour faire chier à leurs parents. Moi je me sentais totalement impliqué. Etoffer maintenant...autour d'une bière...

**Entretien avec *Al-Poubelle* (Alain Vidon),
Acteur du mouvement, chanteur dans les *Yodler Killers***

1. Peux-tu décrire quelle était ta « fonction » vers la fin des années 70, début 80

J'étais le Général *Al Poubelle*, Grand Commandeur des Punks, un porte-parole loufoque et excentrique. Dans les années 70 je savais déjà que je descendais des chevaliers mais je n'avais pas trouvé mon vrai rôle. Moi j'étais chanteur dans les *Yodler Killers* et fondateur aussi, animateur, parolier.

Moi j'ai travaillé pendant dix ans à la radio, j'avais une émission quotidienne. Une radio toujours existante aujourd'hui mais qui était libertaire au départ mais le camarade directeur n'a rien délégué, c'est 93.8. J'invitais tous les Punks de l'époque et on faisait des émissions et le thème c'était souvent la bière. On amenait deux caisses de 24 litres. *Diskolokosst* chantait « Dix litres de bière c'est pas assez » et on se sentait tous concernés, et hop deux/trois litres de bières de plus, sacré Mathias, c'est un fou ! C'est le chanteur, un chaud !

2. Peux-tu décrire la fin des années 70 à Genève, économie, politique et social

Tristounet, une politique assez répressive, une vie nocturne chère et sans aucun intérêt. Heureusement, est arrivé le Punk Rock.

3. Quelle était la politique de l'époque à Genève?

Assez répressive. Les mairies. Ca dépend d'où est le procureur qui est celui qui décide. Le procureur de la République ce n'est rien d'autre que le sheriff du Far-West. C'est un homme terrible qui a du pouvoir.

4. Trouvais-tu qu'on s'ennuyait à Genève à cette époque, qu'il y avait suffisamment de lieux pour les jeunes intéressés par la culture alternative ?

Il n'en avait pas suffisamment au début et le temps de vie de ces lieux était précaire. La police n'était jamais loin. A Genève il ne se passait rien, y'avait ces discothèques qui passaient une musique de merde, qui étaient chères et sans aucun intérêt, y'avait pas vraiment de scène vivante au niveau des concerts, y'avait pas d'identité propre alors dès que l'on a entendu ces appels d'Angleterre, on s'est lancé dans cette histoire de fous, comme si notre cœur, notre cerveau se sont mis à accélérer dix fois plus vite que la normale. Ca a été une révélation.

5. Fréquentais-tu les squatts où il y avait des Punks? Lesquels ? As-tu participé à des réunions ?

Que oui alors ! J'ai vécu à *Argand* et aux *Grottes*, à *Jean-Jacques de Seillon*. Nous les Punks n'avions pas de réunions, pas de conscience politique à part la solidarité des amis.

6. Comment se déroulait la vie dans ces squatts, les Punks étaient-ils actifs dans ce milieu ?

Un joyeux bordel ! J'avais installé tout un orchestre dans mon salon et on jouait jusqu'à point d'heures.

7. Comment se déroulait la vie à Argand ?

Oui j'ai vécu à Argand. Pour moi d'une manière anarchique, comme une colonie de vacances perpétuelle. On s'y aimait, on buvait, on fumait, on se battait et il s'y organisait des supers concerts. Je ne participais pas dut tout aux réunions. Quand j'étais encore dans les squatts, ça n'existait pas. Y'a des gens qui se voyaient entre eux mais aucune réunion formelle. Le mouvement Intersquatt c'est plus tard, c'est quand y'a eu pas mal de squatts et les gens font une fédération parce qu'ils veulent être protégés.

8. Quels autres squatts et autres lieux punks y avait-il ?

La *Tour*, le squatt *Rhino* (Jams), le *Pavillon Noir*, le *Conseil-Général*, l'*Auberge des Grottes*, le *Landolt*, le *Palladium*, le *New-Morning*, les *Caves 12*, etc. Au *Rhino*, c'était fabuleux, on faisait du *Jams*, c'est un genre de musique, dans la cave 12 en bas, ils avaient aménagé des grottes en bas. Ces squatts c'était totalement « free mind ». On collait des affiches partout en ville de manière bénévole. C'est comme ces associations alternatives qui se bougent avec bcp de force comme les troupes de théâtre itinérant en France. L'art c'est magnifique.

Y'avait aussi le *Pavillon Noir* dans lequel il y avait des stripteases ou je me suis mis nu plusieurs fois pour le plus grand plaisir de tout le monde, j'adorais ça ! Une fois à l'Îllôt 13, je suis monté sur une échelle et j'ai enlevé tous mes habits et j'ai crié « C'est fini », j'étais tellement bête que j'ai perdu ma montre et quand j'ai fini, les flics étaient là et ils ont rien vu. Mais c'était comme cela, un acte artistique ! C'était ça toute ma vie, que des montées en piqué qui m'ont fait finir en psychiatrie plusieurs fois à cause de mon comportement en général. MA vie c'était extraordinaire, je me suis tout permis mais j'ai pris des sacrés coups dans la gueule et ça ma rendu prudent. Je pense que ça a déclenché mon problème bipolaire. Dès l'âge de 16 ans j'ai été touché par cette maladie.

9. Pourquoi des lieux, scènes d'un soir, des concerts sauvages ?

Les concerts sauvages, l'art libre, l'art vivant sans cesse, n'importe où !

10. Quels étaient les magasins de disques de l'époque ?

Docteur Boggie (appelé ensuite *Sounds*), *Back To Mono* (où j'ai fait mon apprentissage).

11. Peux-tu nommer des fanzines romands de l'époque, les as-tu lus ?

Oui tous ! *Punk Genève* dont j'étais le rédacteur en chef, *les Lolos de Lola*, *Genève Rock*, *Anti*, *Kaka*, *Rock haché Punk*, *Super pas cool*. Si tu regardes dans le livre, y'a un chapitre sur les fanzines.

12. Quel était le mode de vie des jeunes Punks de l'époque ?

Certains à l'étude, souvent sans ambitions. D'autres comme moi, déjà sur les chantiers, j'étais esclave, et certains dans la bière. Mode de vie en squatts, une liberté totale, une ivresse vitale. Je

me suis fait virer de mon apprentissage à cause d'un pote qui avait braqué 300 vinyles et je me suis fait accuser de complicité. C'est con ! Le destin qui existe quand même. La vie est un perpétuel Disneyland !

13. L'âge des Punks à cette époque, leur milieu socio-économique.

Entre 15 et 25 ans. Principalement issus de milieux moyens avec quelques artistes déguisés, les aristos.

14. Leur relation avec leurs parents ?

Conflictuelle, rejet, anarchie, etc.

15. Quel rapport entretenais-tu avec les Punks ?

J'étais convaincu d'être le plus Punk de tous les Punks ! Une sorte de fondateur romand du mouvement, un porte-parole exceptionnel. J'étais totalement punk dans tous les domaines de ma vie, alors ce que je pensais des Punks, c'est qu'ils étaient tous ma famille, les meilleurs des meilleurs potes. Ensemble, on allait absolument tout changer ! On a changé des choses, on a fait de la comédie totale devant les gens, tous ce qu'ils n'osaient pas dire, on leur disait à la face, c'était extraordinaire, tout d'un coup y'a plus de retenue, on va dire notre vérité à nous. C'est pour ça qu'on a été des fois rejeté, c'est fou d'être comme ça parce que y'a plus rien qui t'arrête. Mais y'a des conséquences après évidemment, c'est ça le problème. Après, faut revenir en arrière si tu veux continuer à vivre dans la société, t'as plus la force de la révolte à un certain âge, du moins plus la même quoi ! On changeait tout dans l'instant. Notre vérité à nous, c'était une société complètement folle, avec des artistes partout, on courait dans la rue, on embrasse des gens, on danse tous ensemble, on met de la musique à n'importe quelle heure, on faisait tout ça ! On faisait des expéditions dans les grand magasins et on revenait avec plein de trucs dans nos impers, y'avait une sorte de vie commune qui avait d'ailleurs chez les tribus hippies mais là on avait une énergie différente, on était plus caustique, plus ironiques. C'était très ouvert les hippies, tous les jeunes en fleurs qui venaient et accueillaient comme des frères et des sœurs. Nous, on descend des Hippies. Ils n'étaient pas très sympas les premiers Punks avec eux, surtout les types Sandro et tout ça, ils disaient « faut tuer les hippies » et pourtant ils étaient tous avec des long cheveux à 17 ans et ils refusaient d'où on venait. Et moi au contraire, j'ai tout de suite compris que le mouvement hippie c'est qqch d'extraordinairement libérateur et que les Punks c'était la suite. C'était une révolte plus dure le Punk. Prendre sa vie en main, c'est ça dans le fond. Mais y'a eu bcp d'aigles de la mort qui entouraient tous ces jeunes très innocents et idéalistes, c'est tous les pratiquants de LSD, des professeurs d'Université et autres qui ont incité les jeunes à prendre des acides, ça c'est terrible parce que y'en a qui sont devenus fous à lier, bcp sont morts, ça on oublie un peu aussi que y'a ces ravages, je sais pas pourquoi les ravages touchent comme ça les gens sensibles, les artistes, les gens qui veulent la liberté, je sais pas. C'était la réponse de la société à leur révolte, on veut les annuler, on les incite à boire dans le fond d'une manière ou d'une autre. En tous cas, c'est eux-mêmes qui s'étouffent. C'est une question, pourquoi moi je n'ai fonctionné qu'à la bière, j'étais un véritable tonneau ambulante pendant des années mais ça me faisait quand même faire des choses incroyables, j'ai rencontré tellement de gens comme cela. Rien que de parler d'alcool aujourd'hui ça me tourne la tête.

16. Leur façon de s'habiller était-elle une volonté de se démarquer, de provoquer, de montrer une appartenance à un groupe ? Une facilité de classement ?

C'était les trois choses. Il fallait que la société comprenne bien à quel miroir elle devait faire face. Pour moi c'était la grande extase d'arborer sur mes habits tout ce qui me passait par la tête ! C'était génial ! La liberté sans aucune limite ! Je m'habillais comme il me plaisait. J'avais un gilet et j'avais bien-sûr mis des bouts de fourrure sur les épaulettes, j'avais fait un grand dessin « Rock-and-Roll will never die ! », je portais mes couleurs, ce que j'aimais, c'était fabuleux. Les années 70 c'est bien pour cela, je me fabriquais mon propre style.

17. La musique a-t-elle été un facteur d'union ? Que disaient leurs chansons, tes chansons ?

Essentiel, c'était le noyau du mouvement, la voix des sans voix ! Les concerts étaient nos grandes messes, nos lieux de rassemblement. Mes chansons parlaient de moi, de mon adolescence violente, de l'alcool, du béton dans les rues, on ne voyait plus de verdure, « les Hippies ont embarqué avec eux sur leur planète les derniers arbres ! » et on se demandait ce qui se passe, on avait peur. On parlait aussi de l'anarchie, de la vie à 300/heure. Les *Yodler Killers* n'étaient pas très provocateurs mais plutôt efficaces. *Discolokosst* c'est une autre démarche, c'étaient des purs et durs, les précurseurs du Hard-Core. C'est incroyable ce qu'ils ont fait. Un concept tout simple, électronique avec une batterie électronique, un grand jeu théâtral, des chanteurs. Des basses et des guitares derrières. Un pogo meurtrier, tout, les textes c'est la même chose. Moi j'ai chanté avec eux comme invité mais j'étais très différent, on était beaucoup plus rock-and-roll. Nos paroles étaient plutôt des paroles d'anarchistes purs et durs, la zone et l'anarchie, y'avait une certaine poésie. Aujourd'hui je ne touche plus les droits d'un 45 tours qui vaut hyper cher sur eBay et la manager est mort, c'est tragique, digne d'un roman américain, d'un film de Woody Allen.

Ross dans son groupe s'attaquait à tout, aujourd'hui les paroles de *Discolokosst* ce serait pas du tout politiquement correct, on se demandait où était l'ironie mais c'était résolument provocateur.

18. Quel était le but du pogo ?

Renverser un maximum de camarades à coups de rangers, en les poussant, en se crachant dessus. Il n'y avait là aucun mépris. C'était simplement un rituel essentiellement masculin, d'affirmation de soi très jouissif et réellement convivial. Il ne fallait pas être sous l'emprise de drogues car il faut être réactif dans un pogo. Fallait faire attention aux femmes. Si y'en avait une, il devait y avoir quatre mecs autour de nous pour ne pas les renverser ou alors des femmes solides ou complètement cuites. En même temps, c'était salubre cette danse parce que ça nous évacuait la bière mais c'était fou quand on y pense, des gens qui se jettent contre la scène, contre eux, mais pas des coups de boule, des choses comme cela, c'est pas de la bagarre. Ils se poussaient dans les autres. La spécialité c'était d'avoir un copain ou une copine et de le/la pousser dans les autres et ça faisait comme des quilles après, les gens tombaient, c'était bonnard. Et y'a toujours une foule plus apaisée derrière qui fait un grand cercle pour contenir mais les premiers du cercle ils sont quand même un peu touchés. Il fallait une énergie extraordinaire. Après, ceux qui sont tombés dans les drogues dures ne pouvaient plus car ils n'avaient plus la pêche et ils se faisaient pousser parce qu'il faut être réactif dans un pogo. Tu pars vite si t'es trop bourré et que tu te fais pousser parce que tu peux plus réagir et tu te retrouves souvent par terre. Juste pour dire « Ne vous engagez pas dans un combat lorsque vous êtes saouls, ça ne marchera pas ! ». C'était une danse-combat, sans armes. La musique nous rendait comme cela, elle était accélérée à fond, distorsionnée à fond et on suivait le rythme de cette musique et ça donnait ça.

19. Peux-tu citer des grands noms de la scène punk suisse-romande ?

Les *Yodler* (tyrolienne) *Killers*, *Dean Meat & the Scelerates*, *Bastards*, *Jack & The Rippers*, *Technicolor*, *Discolokosst*, *les Debils*, *Zero Heroes*, *Smog*, *Cry Babies*, *Code*, *HLM*, *Banzai*, *Jof and the room*, etc.

20. Quelle était leur idéologie et si non pourquoi il n'y en avait pas une ? Y'avait-il des puristes et si oui, comment les définis-tu?

L'idéologie était en général un cri puissant de révolte, une idée de l'immédiat, le « tout, tout de suite », l'urgence absolue. Les purs et durs étaient sans doute *Discolokosst*.

21. Peux-tu me définir l'Anarchie ?

Tu ne peux pas. J'y ai cru longtemps mais je n'y crois pas. Quand j'y croyais, j'avais un rythme de vie à 300 à l'heure, je croyais que je pouvais faire tout ce que je voulais, c'est ça ma politique et je permettais de faire tout ce que mes fantasmes et mon cœur rêvaient, même au niveau vestimentaire, de parler à la radio un peu comme celui qui fait les attentats pâtisseries, j'étais totalement déchaîné, j'étais devenu moi-même, l'entarteur du verbe. Et c'est devenu ça, y'avait plus de politique. Le socialisme à essayé de nous récupérer mais en fait l'anarchie pour moi ça veut dire que l'on fait ce que l'on veut et on vous emmerde. C'est sympa. C'est pour cela qu'on a des ennemis après parce qu'ils ne sont pas du tout d'accord avec ce que l'on pense. Les rockers qui voulaient nous détruire car on leur faisait de la concurrence. Nous on avait les rastas avec nous, on avait des amis aussi homosexuels qui avaient ouvert un club sauvage rock en bas du *Pavillon Noir* et eux ils risquaient d'avoir de sacré ennuis de se faire pêter la gueule, car y'avait quand même de sacrés loubards qui traînaient autour des Punks, les Rockers justement et moi je me suis fait portier en bas pour les protéger pour aucun salopard ne rentre. Nous on les aimait bien car c'était des artistes fous souvent. Des Punks gays ont fait une fois une fête de séparation d'adieu entre les deux Punks gays, ils étaient costumés, un truc genre la « Cage aux Folles » mais quel goût !

22. Selon Craig O'Hara, le vrai Punk était anarchiste, végétarien, contre le sexisme, pacifistes, l'homophobie, ne buvait pas d'alcool (mouvement « straight Edges=étroits d'esprits), etc. Es-tu d'accord avec cette définition ?

Absolument pas ! Le Punk cité par C.O'hara est une infinie exception dans le mouvement, une sorte de dissidence sectaire et complètement débile, sans rapport avec le Punk Rock en général. Nous étions toutefois fortement anti-racistes, anti-homophobes et très galants avec les filles. Les gens disent n'importe quoi ! C'est venu bien après les Punks végétariens, c'est une secte anglaise. Ils étaient complètement extrémistes quoi ! C'était des gens pas intéressants.

23. Est-ce que certains étaient dans une perspective d'amélioration de l'avenir et non dans une idéologie du « No Future » ?

Plus le mouvement s'est politisé, plus il est devenu musique d'avenir. Les situationnistes, anarchistes ou autres libertaires avaient tous de multiples projets de société. Y'avait beaucoup de militants et ceux-là même qui ont pris les choses en main à la différence de ceux qui comme moi souvent, buvaient beaucoup de bière plutôt que de faire autre chose, ceux-là ont monté des associations dont « Etats d'Urgences » en faisait des performances artistiques comme des « Happenings », des montées d'immeubles avec des cordes, des descentes en rappel avec des

cagoules, c'était formidable ces mouvements, surtout « Etats d'Urgence ». Moi j'ai fait des pièces de théâtre improvisées où j'ai joué le rôle du Christ, c'était fabuleux. « Changé » c'était assez strictement une organisation de concerts. Eux, c'était un mouvement culturel un peu comme dans le Berlin de l'ancien temps, un mouvement qui touchait tous les domaines et surtout ils faisaient des « Happenings » tout le temps, un peu comme *Greenpeace* si on peut trouver un comparatif mais à un niveau genevois. Et ils s'engageaient politiquement dans des causes, si ils faisaient un « Happening » sur une façade, c'était pour une raison, c'était bien ces gens et y'avait plein de Punks là-dedans. Le « Fiasko » c'est la même mouvance, les mêmes têtes, c'est des gens sympas et ils avaient un conseil réduit mais bien. Et après y'a eu tous les squatts, l'organisation de concerts à l'Ilot 13 par exemple. Y'avait un couple, Phil et Patricia, ils géraient la cave de l'Ilot super bien. Ils faisaient venir des groupes de toute l'Europe, des USA quand ils étaient en tournée et ils jouaient dans leur cave en bas, une petite scène gravée dans la pierre, c'était fabuleux. On a fait des soirées incroyables mais je me suis un peu trop tapé la tête parce que y'avait des poutres et ça m'enmerde.

24. Qu'est-ce qu'évoque pour toi le slogan « No Future » et « Do it yourself » ?

« No Future » c'était le futur immédiat, la drogue et l'alcool ou comment s'estourbir sans lendemain. « No Future » c'est un mot anglais de toute façon. Oui nous on arrivait à foutre en l'air notre avenir par ces interpellations du punk-rock et le pourquoi de faire un apprentissage, le pourquoi parce qu'on peut tout avoir tout de suite, c'est ça le problème. Après les gens n'ont plus voulu rien faire à part se concentrer sur l'intensité de la vie, de la révolte. Y'avait un futur immédiat c'est tout. Y'a plusieurs personnes dans le mouvement punk qui sont mortes dans l'héroïne, ils ont compris le message dans le sens pas de futur alors faut s'estourbir, faut se défoncer un maximum, y'a plus de limites et les gens sont morts. Le premier c'est Didier *Dégueulon* qui est mort en 1987 d'une overdose dans les toilettes d'un bistrot de Plainpalais. Le SIDA a fait des ravages par la suite aussi. Brigitte qui était ma première petite-amie est morte en 1991, à l'époque y'avait qu'un traitement, l'AZT mais ça te bouffait autant de cellules que ça te préservait quelques mois. Moi je crois que les premières victimes du SIDA sont dues à l'héroïne, malheureux shoots ! Ces gens se sont perdus dans la poudre après. Ceux qui étaient après là-dedans c'était des junkies avec des têtes de Punks. Artistiquement ils ne faisaient plus vraiment grand-chose. Même sur une scène aussi, ça faisait partie du mouvement, c'était comme cela. Les drogues dures par contre, les Punks, et surtout les squatteurs et les militants, les ont toujours rejetées. Quand y'avait des junkies qui étaient sur les tables à côté du bistrot où ils allaient, ça passait très mal, les junkies se barraient en général. Les Punks n'aimaient pas cette histoire d'héroïne malgré qu'il y en ait pas mal qui soient tombés par la suite dedans. Dans un premier temps, non. Nous c'était surtout la bière, c'était bon marché, jaune, mousseux, on pouvait s'en renverser sur la tête. Les gens consommaient jusqu'à vingt bières entre les pogos. C'est comme ça, chaque fois qu'on revenait d'un concert au Palladium ou autre, on était recouvert de bière. En plus on était allé danser le pogo, on ne pouvait faire autrement.

« Do it yourself » me plaît davantage, c'était cette extraordinaire capacité de faire tout ce que l'on veut sans limitation.

25. Comment expliques-tu le phénomène punk à Genève?

Je pense qu'aux premiers cris de ralliement venus des USA et surtout d'Angleterre, des centaines de Kids se sont sentis concernés par un mouvement qui leur promettait une liberté complète, une ivresse de vie sans précédent et avenir rempli de poésie et d'absurdité dadaïesque. C'était tout à fait autre chose que de supporter le Calvinisme larvé, le capitalisme impitoyable d'une idéale société de gagnants, de beaux, de bons, etc. Le Calvinisme c'est Jean Calvin, c'est-à-dire qu'à un moment donné il a calvanisé la Genève protestante, il est devenu le gourou, le pape, et il a fait plein de lois austères. Les gens devaient se rapprocher de la sainteté mais par la force il a fait ça. Il a

aussi fait exécuter des gens qui n'étaient pas d'accord avec lui, c'était une sorte de tyran protestant. Y'a encore cet esprit là, les gens ne doivent pas trop se parler dans la rue, etc. Ce ne sont pas des Talibans mais bon... Calvin est toujours aux Bastions même s'il est en pierre, c'est ça le problème.

25. Les Punks avaient-ils des raisons d'être Punks à Genève et pourquoi ?

A Genève, comme partout ailleurs, le Punk attirait par son pouvoir de dire non à la société helvétique du travail-famille-patrie, excluant les perdants et les cancre. Etre punk dans une telle ville, calviniste, promettait une belle célébrité. Punk=star, révolution culturelle, réveiller les esprits. Quand t'étais punk t'étais une star, n'importe quel punk était une star, personne ne comprenait pourquoi on s'habillait comme cela, qu'est-ce qui se passe, tout le monde attirait énormément l'attention dans la ville et c'était le but, on venait nous voir comme des bêtes de foire, on essayait concrètement de réveiller les esprits, c'était une révolution culturelle extraordinaire, bcp plus sympathique et fantaisiste que le maoïsme. C'est un souffle, comme une mèche d'explosif, ça brûlait très vite et les gens se sont accrochés quoi. C'est plus facile en étant jeunes. Y'avait des raisons à ce moment là de faire une tribu de gens qui se lâchent complètement comme cela et qui se sont vite joints au mouvement, suivant quelle manif t'as en vielle, y'a des gens qui vont venir se greffer, c'est devenu une immense manif pour finir le mouvement punk. En plus les jeunes étaient plus faciles à prendre. De quarante ans y'en avait très peu, ils étaient tous dans cette mouvance de soixante-huitard, d'hippie donc ils n'allaient pas devenir punks, c'était trop tard à 40 ans mais à 25ans...ils étaient certainement sympathisants bien-sûr, y'a même un Pépé, René, de 70 ans qui venait danser le pogo alors t'imagines, nous on le protégeait, on était cinq autour de lui. Y'avait le grand Didier aussi, une bête humaine, qui s'est battu avec dix flics une fois, une brute épaisse, il avait un petit pois dans le crâne, sa femme était minuscule et elle provoquait les autres hommes pour le plaisir de voir son homme si puissant. Qqn de PTR a eu une fois la mauvaise idée de confier le vestiaire du *Bouffon* et ce con prenait tout ce qui avait dans les poches et quand tu venais chercher ta veste, il la gardait.

A Genève il ne se passait rien, y'avait ces discothèques qui passaient une musique de merde, qui étaient chères et sans aucun intérêt, y'avait pas vraiment de scène vivante au niveau des concerts, y'avait pas d'identité propre alors dès que l'on a entendu ces appels d'Angleterre, on s'est lancé dans cette histoire de fous, comme si notre cœur, notre cerveau se sont mis à accélérer dix fois plus vite que la normale. Ca a été une révélation

26. Est-ce que la musique punk était un style de musique qui te permettait de dire ce que t'avais à dire ?

Si tu ne savais même pas jouer, tu pouvais être musicien punk. Au début c'était comme cela, pas un accord puis après y'a des gars qui avaient de l'expérience qui se sont joints aux autres et c'est devenu audible mais au début c'était fabuleux, les premières répets, c'était totalement ethnologique. Pendant plusieurs années j'avais déjà les *Yodler Killers* mais j'avais une équipe là-dedans..., on cassait le matériel, c'était totalement exceptionnel. Puis après y'a eu les vrais *Yodler Killers* qui se sont greffés dessus et on a fait quelque chose qui tenait la route, parce que le guitariste était bien. La musique punk c'était contre tout ce qui stagnait, on servait un peu d'espoir. Nous, dans notre mouvement, on ne voulait se résigner à tout cela et y'a eu un formidable élan d'excentricité, de folie puis les gens se sont mis ensemble pour lancer des tartes à la face du monde entier sans aucun regret.

27. Est-ce qu'il y avait un mal-être ?

Peut-être mais ça a été une révélation, c'est quasiment mystique. Moi j'ai été guidé quasiment tous les jours de ma vie par des forces, je vivais des expériences extraordinaires. Puis après j'étais fatigué, j'avais besoin de me récupérer de moi à moi. On n'est jamais indemne.

28. Pourquoi choisir ce style de vie ?

Simplement pour exister, se débrouiller sans parents, sans profs, sans police, sans règles autres que la camaraderie. Pour pouvoir créer son personnage avec délectation, le plus exacerbé et le montrer à la face du monde.

29. Les Punks étaient-ils acceptés par la société ? Et leur rapport avec celle-ci, avec les médias, les gens en général ?

Ils étaient mal acceptés car trop différents, trop bruyants. Les Punks n'aimaient pas la société dans laquelle ils vivaient. C'était là l'essence de leur combat. Les médias étaient bienvenus dans le rôle de diffusion du mouvement. Les gens riaient en général ou ils étaient étonnés. Les gens s'écartaient évidemment quand on marchait dans la rue, ils voyaient bien qu'on marchait d'un seul bloc même si on n'est pas des Skinheads. Je ne me souviens pas vraiment d'actes de foutre en l'air des choses gratuitement, je ne sais pas, ou alors c'était dans une décharge ou un endroit où y'avait pas de dommages, mais on ne faisait pas de saccages, je ne crois pas. Nous à Genève, nous n'avions pas de Skinheads d'extrême droite à l'époque. On était nous même d'une bande de Skins, moi-même mais on était vraiment punk, on n'était pas dans des histoires politiques, on était une sorte de brigade punk rasée. C'était assez sympa. Et on faisait évidemment les couillons au premier rang dans les concerts, on était toujours là pour ça. Les skinheads c'est mouvement très ancien, ils sont nés en Angleterre dans la fin des années 60 et y'avait plein de jamaïcains qui étaient là qui faisaient du *Ska*, des gens des îles et les Skinheads étaient avec eux, c'était leur musique d'ailleurs, de la musique noirs et blancs. Je ne sais pas pourquoi il a été récupéré par l'extrême droite. Y'a aussi *Sharp*, c'est un mouvement skinhead américain qui s'appelle « Skinheads against Human Prejudice », qqch comme cela et ils se battent entre eux. C'est fatigant tout ces trucs de politique, ça casse un peu la poésie du mouvement punk.

30. Penses-tu que l'image du Punk ait été desservie par la Presse, y a-t-il une diabolisation du mouvement?

Bien au contraire, la presse a été un formidable tremplin pour le mouvement punk. Sans elle, les choses auraient été moins faciles. Les médias même en critiquant, ont toujours fait une pub magnifique. C'est pour cela qu'il ne faut pas faire comme Daniel Schweizer, montrer les Skinheads à la télé car les gens ont peur, ils se disent que c'est gens existent, qu'ils ne regardent pas seulement un reportage sur un mouvement social. C'est des violents ces gens alors c'est une connerie car ça leur fait une pub énorme aux Skins ! Même si on dit c'est des cons.

31. Vois-tu la culture punk comme un réseau d'échanges, un mouvement de communication selon la préface du livre de C.O'Hara, *La Philosophie du Punk* ?

Oui, je suis tout à fait d'accord, c'était un formidable vivier de talents divers.

32. Peux-tu définir la culture alternative, la contre-culture ? Vois-tu des différences de définitions aux termes sous-cultures, cultures alternatives, culture underground, etc. ?

Les différentes appellations sont sans doute dues aux différentes époques ou lieux mais il s'agit de la même chose, d'une manière d'être et de vivre libre, non imposée. Un mouvement alternatif c'est une autre manière de concevoir la société, c'est des gens qui veulent prendre eux-mêmes les choses en main, comme dans les anciennes tribus, ils veulent retourner dans les tribus. Ils en ont marre des rapports froids des bureaucrates, de l'armée, de l'argent derrière, c'est des gens merveilleux, c'est des nomades en réalité les alternatifs. Ils aimeraient aller camper dans tous les endroits du monde, ils aiment la nature, l'amitié, l'amour, l'ivresse, c'est un immense peuple et les Punks sont dedans. Y'a pas de différences.

33. Considères-tu le mouvement punk comme un mouvement alternatif et pourquoi ? Un mouvement Underground ?

Bien sûr, car nous ne réclamions rien d'autre que la dissolution immédiate du système en place... Nous aspirions à un monde où l'on rit, danse, on se bouscule, s'aimer sans entraves. On voulait une vraie dissolution, nous voulions emmener dans notre monde la société, une immense troupe, un immense cortège. J'adore les Hippies ! Je ne parlais pas la même chose à 18ans, j'étais plus agressif. J'étais comme maintenant mais plus nerveux, je faisais des choses plus extrêmes.

34. Quelle place ont tenu les Punks dans la période de soulèvements de jeunes à Genève vers la fin des années 70-80, dans les luttes pour des centres autonomes ?

Une place importante. Anarchistes et libertaires, les Punks étaient au centre de la lutte. Le courant libertaire était le courant principal. Y'avait une branche du parti socialiste qui était socialiste/libertaire alors je sais si ils les ont récupéré. Nous, quand on était à *Argand*, ils ont essayé de nous récupérer les socialistes.

35. Etaient-ils présents aux manifestations, qu'y faisaient-ils ?

Oui et nous faisions grand bruit. Nos drapeaux et oripeaux faisaient forte impression. Ca faisait toujours plaisir d'aller dans un grand cortège et de s'exprimer au nom du Punk et on était bien-sûr sympathisants de la gauche/extrême gauche. Ca correspondait à nos aspirations ceux d'extrême gauche sur un certain point mais y'a bcp de Punks qui étaient là que pour le fun et la poésie donc on en avait pas grand-chose à foutre. Nous, on aimait bien aussi foutre la merde, c'était notre but, faire les clowns. Donc la politique... y'a certaines personnes qui étaient douées pour cela, et il fallait toujours des responsables qui discutent avec les autorités, y'a toujours une petite équipe mais... c'est comme ça, c'est comme une société dans une société en fait. C'est comme les *Hells Angels* autrefois, ils étaient très organisés, aux USA aujourd'hui encore, mais nous on était pas des gaillards comme cela, on n'était pas une armée de fer mais une armée quand même peut-être.

36. Ont-ils contribué à la mouvance alternative actuelle ? Peux-tu citer des exemples, des noms de groupes par exemple.

Oui, largement. Il y avait *Etat d'Urgences* et *Rhino*, un collectif artistique important. Tout le complexe de l'*Usine* (alors l'*U.G.D.O*), l'*Intersquatt*, *Radio Zones* par exemple où j'ai animé pendant dix ans une émission punk et libertaire qui était un peu la voix des squatts ! Les squatters m'ont dit après « Pourquoi t'as arrêté ton programme ? », c'était la seule chose qu'ils écoutaient parce que les alternatifs n'aimaient pas bcp les radios commerciales, c'est de la connerie ces radios. Là, on

passait vraiment un programme ciblé, on passait la musique qu'ils aimaient, ils étaient contents. Les alternatifs n'avaient même pas les meilleures connexions pour se « commercialiser ». *Radio Zones* était le premier programme rock et je disais tout ce que je pensais, y'avait une sorte de mec qui écoutait, qui censurait éventuellement, c'était débile. Du jamais entendu. J'ai également travaillé sur *Couleur 3* et là on était sacrément défoncé. Tous les petits tiroirs de *Couleur 3*, de la Radio Suisse Romande étaient ouverts et y'avait des lignes de rails de poudre. On était chez Gérard Suter avec sa majesté Sandro Sursock et il nous payait tout quand on était punks, on était comme ses petits gamins, il nous donnait des bonbons, il nous payait des bières. Comme le chanteur de *Jack and the Rippers* qui est comte d'Autriche et très snobinard. C'est John, il est très drôle, c'est une canaille. Marie-Pierre aussi.

Été 1977, j'a 15 ans et ma mère m'emmène à Mont-de-Marsan au Festival Punk de Mont-de-Marsan où j'y vois *The Clash*, *The Damned*, etc. j'ai su ce jour que qqch avait changé, j'avais fait mon pèlerinage punk. Ce mouvement m'a permis d'assouvir tous mes personnages rêvés et surtout les plus fous. Le grand avantage de ce mouvement résidait dans le fait que n'importe qui pouvait saisir un micro, une guitare, une batterie. La caste élitiste et académique des musiciens s'effondrait d'un coup. Cela a permis une formidable recrudescence de talents auparavant insoupçonnés. Je ressentais alors ce beat, ce rythme de vie à 300 à l'heure, cette fougue, cette forte impression que chaque jour, chaque heure était une séquence de cinéma à jouer jusqu'au bout. Nous avons fortement ancré en nous cette merveilleuse essence de l'ivresse absolue et du vivre ici et maintenant.

Al Poubelle, moi, Ordure était mon meilleur pote, celui du début. Entre les services d'ordres et ceux de désordre, Ordure était une icône punk. On l'appela alors Mad Ben. Déchet Urbain s'appelait en fait Robert, un mec qui aimait se rouler dans les débris de verre, il a disparu dans la dope. Didier Dégueulon était pur et dur, c'était le Johnny Rotten de Genève, c'est le tout premier qui a disparu dans l'autre monde. Serge Crevure aimait lui, les chaînes et le cuir. Y'avait aussi la Buse ou le Busard.

Ce qui me frappa dans ces années-là, c'est la solidarité des Punks-rockers, les virées fantastiques chez les Lausannois, les Zurichoïses, les Biennois, les Bernois et autres. La mèche d'une gigantesque bombe à retardement était allumée. Je me souviens que partout où nous allions en Suisse nous étions accueillis comme des frères. Le mouvement était séculier, fort et formidable, des ékams d'amitié, d'histoires d'amour urgentes. Encouragés par les « No Fun », « God Save the Queen » et autres « Pretty Vacant » des Pistols, notre conviction profonde d'un monde désagrégé ne faisait que grandir.

Tellement de groupes ont mis les scènes locales en feu. Le danger était aussi présent. Je me souviens lors d'un concert de *The Rednecks* à Bernex, avoir été pris en chasse par une quarantaine de Teddys en furie qui voulaient ma peau car j'avais pris la défense de potes Punks. J'avais été obligé de me réfugier auprès des douaniers suisses pour ne pas être lynché comme dans les Westerns. Être un Punk-Rocker à Genève n'était pas toujours une partie de plaisir, nous vivions dans une espèce de famille hétéroclite en marge d'un monde normalisée et assez standard, nous assumions ce rôle de démontrer aussi la laideur d'un Establishment invivable pour nous, trop épris de liberté pour mourir cons et soumis.

Le mouvement grandissait sans cesse. L'esprit punk de Genève était motivé par une forte aversion de l'autorité qu'elle que soit : parents, flics, gouvernement, politique, et excluait pratiquement toute forme de musique commerciale. Nous voulions définitivement nous démarquer de cette société et de ses repères. Après le Punk pur et dur vint la suite. Du noyau primal, plusieurs groupes éclatèrent dans divers styles tel le rockabilly, le ska, le rock'n'roll, l'électro pop et surtout la New

Wave. Il y avait un avant punk et un après. Désormais le monde de la musique à Genève portait cette empreinte indélébile. Le souffle sulfureux et conducteur punk-rock était passé par là.

Entretien avec Dominique McBen (Ordure) Acteur dans le mouvement punk

1. Peux-tu décrire quelle était ta « fonction » vers la fin des années 70, début 80

Je trainais avec d'autres rasés plutôt qu'avec des Punks puis après en 81, y'a eu des nouveaux qui sont arrivés et on était toujours mélangés quoi ! J'ai fait les Yodler's Killers au tout début, mais j'ai fait trois ou quatre répets et j'ai arrêté, ça me cassait les couilles ! On se voyait tout le temps, à chaque concert on était ensemble mais ça me cassait les pieds, j'avais autre chose à faire. Après j'ai recommencé, j'ai fait des groupes, j'ai fait *Section spéciale*, j'ai chanté dans *SIDA*, j'ai managé *Discolokosst*, c'était plutôt le milieu skin que Punk.

1b. Skin ? Pourtant Ross se définit comme Punk ?

Ross avait les cheveux jusqu'aux fesses, après il s'est rasé le crâne et vers la fin de *Discolokosst*, il a commencé à se faire des coupes de cheveux pas possible, la crête avec Ross écrit dessus. Il en avait marre qu'on le prenne pour un Skin.

2. Peux-tu décrire la fin des années 70 à Genève, économie, politique et social

Tu te faisais chier, y'avait rien. Tu allais à des concerts où les gens écoutaient la musique assis par terre, où tous les groupes faisaient des morceaux de quinze minutes qui te cassaient les pieds au bout d'un moment, des morceaux à rallonge, trop longs. C'est casse-pied. Je me souviens d'un concert en 77 des *Warriors* à Montreux, on s'est fait asseoir de force avec Alain, je les gens gueulaient, nous on était debout et ils gueulaient. Les gens dansaient pas à l'époque, c'était hippie, on écoutait les concerts assis par terre. Après y'a eu les premiers concerts où les gens ont commencé à être debout, à faire des pogos. Y'avait que ça à l'époque, y'avait rien du tout, y'avait pas de salles concerts, si t'avais le Centre de Loisirs de Carouge qui faisait de temps en temps des trucs style funk. En 74, j'avais 12 ans. En 73 avec Alain, on a découvert Alice Copper et là on a commencé à écouter du Glam Rock et des trucs comme cela, c'est clair qu'on écoutait *Black Sabbath* des trucs comme cela, car y'avait que ça à l'époque et c'était différent. Chaque groupe qu'on découvrait, plus on avançait, plus c'était rapide. Je me souviens quand on a découvert les *Damned*, y'avait rien de plus rapide que ça, maintenant quand je réécoute le 45 tours, je me dis que c'est d'un mou. T'as du plaisir toujours mais c'est mou comparé à d'autres musiques punks maintenant. Y'a des multiples dérivés. Alain est partie à Mont de Marsan et moi je devais partir avec lui mais je me suis fait séquestré par mes parents, j'avais 15 ans. Il y était en 76. Dans les Arènes d'Orange. On a fait le cheminement. On écoutait déjà ça. Et en décembre 76 y'a eu *les Ramones* à Genève, à la salle du Faubourg et la putain ! Ils ont joué vingt minutes, les deux albums et y'avait jamais eu ça, les groupes s'arrêtent pas, c'est un, deux, trois, ils ne parlent pas au public et hop, ils font les morceaux. *Les Ramones* c'était la grande claque dans la gueule. Mais on écoutait déjà les *Stooges* avant, et certains morceaux c'est un peu du pré-punk, comme les *New York Dolls*, musicalement ça se ressemble, des morceaux courts, efficaces, qui bougent. Y'a ça qu'est passé, t'as 14/15 ans et tu lances dedans comme maintenant t'as les gamins qui écoutent la Techno ou le Rap, c'est le même principe. Et qu'est-ce qui cassent les couilles aux parents, c'est d'écouter du Punk par exemple. Mi je voulais écouter de la musique qui me plaisait, c'était pour faire chier mes parents mais voilà. Comment ça s'est déclenché, je ne sais pas, c'est un trip qui te prend et puis après tu ne te dis pas combien de temps ça va durer, tu t'en fous. Les *Yodler Killers* ça a été. Alain était allé voir un concert en 77 au *Bacstage* en Vieille-Ville et paraît que c'était génial et après y'a eu

Jack and the Rippers, *Scelerates* et les *Bastards* aussi. Il a commencé à y avoir deux/trois et groupes et on s'est dit de faire aussi de la musique, c'est facile. Alors j'ai commencé à la guitare, six cordes c'était trop, j'ai continué à la basse, quatre cordes c'était encore trop et après j'ai dit va chier, je ne veux pas faire de musique. Je préfère sortir et boire des coups et ne pas me casser les pieds à répéter cinq fois par semaine ou tous les soirs. Par la suite, avec les groupes que j'ai fait on répétait 3x/semaine de 18h à minuit. Donc le nombre d'heures que tu fais pour le peu de concerts, ça ne vaut pas la peine. Tu prends du plaisir mais au bout de huit ans, y'a quand même une lassitude. Quand le basiste a dit qu'il arrêtais on a dit tant mieux, on arrête tous ensemble. Lui il se trouvait tout con car il voulait seulement donner un coup de fouet ! Pour réussir il fait répéter et répéter mais au bout d'un moment quand t'as pas de résultat, t'arrêtes. Après j'ai eu mon premier gamin et t'as plus le temps de répéter.

3. Trouvais-tu qu'on s'ennuyait à Genève à cette époque, qu'il y avait suffisamment de lieux pour les jeunes intéressés par la culture alternative ?

Y'avait rien, strictement rien. Y'avait des trucs de Hippies sinon rien, des trucs qui ne me passionnaient pas vraiment. Woodstock et compagnie ça m'a toujours cassé les couilles. Les bistrot le soir t'étais trop jeune et c'était surtout des discos à l'époque. J'ai bossé 6 ans à *L'Usine*, quatre à la porte et 2 au bar et j'ai dit basta. *L'Usine* c'est 89. *L'Usine* est venue avec *Etats d'Urgences* s'il y avait pas eu tous les squats qu'il y avait, tous les salles de concerts. En 83/84, chaque squat avait sa salle de concert. Argand avait sa salle de concerts, les Entrepôts, tu pouvais jouer dans les caves, tu pouvais jouer un peu partout, les années 80 c'était quand même bien.

4. Quels autres squats et autres lieux punks y avait-il ?

Le premier qui a eu à Genève, c'était Argand ou on avait récupéré un appart. Phil avait trouvé un appart là-bas et on a gangrené le truc. On s'est mis comme des verrues là-dedans. Argand c'était très bien pour finir. Y'avait des concerts, y'avait tout ce qu'on voulait. Y'avait des apparts qui s'appelaient le Front-rouge je crois, les pires révolutionnaires qui faisaient des discussions et nous on était invité ni à la discussion du squat. Affreux ! Nous on sabotait les réunions. Ils ont eu des problèmes avec les Punks. Ils voulaient discuter de la façon de nous faire partir du squat. On a creusé des trous dans le plafond et on balançait des pétards au milieu des réunions. Ils parlaient de tout sauf de vider les gens. Après eux, ils sont partis quoi ! La plupart des squats c'était parce que tu vivais plus chez tes parents, t'avais pas les moyens de te payer un appart et y'avait pas 36 mille trucs à Genève. Moi je n'ai pas squatté longtemps car j'ai vite trouvé un appart et ça me gonflait de déménager tout le temps. Car à pars Argand qui a quand même tenu une quinzaine d'année je crois, les petits trucs ça s'ouvrait et ça se refermait et quand ils te disaient de partir, tu partais et tu ouvrais un truc à côté et t'étais tranquille. Y'avait deux bonhommes à la brigade des Squats qui venaient nous voir, on discutait avec eux et ils repartaient, ils enmerdaient pas. Y'avait tellement d'appartements de vides de toute façon. Et les Grottes c'était pourri. *L'Îlot 13* est venu encore après. Musical c'était justement très varié parce que t'avais des rencontres de plein de gens. Tu ne pouvais pas organiser de concerts autrement car c'était très cher. Tu devais payer des taxes, le droit des pauvres en prenant les tickets, il fallait avoir des gens payés au bar que tu ne connaissais pas, c'était tout un bordel. Dans squat, c'était simple, la salle était là. Tu te débrouillais pour avoir une sono, tu amenais à boire, t'avais des gens qui bossaient avec toi et à la fin t'avais des sous, tu payais le groupe et puis s'il restait des ronds après tu les mettais dans le prochain truc en disant ben je vais ptêtre faire venir un groupe plus gros. C'est pour ça qu'on a eu *Killing Joe* pendant deux jours à Argand. Et on les a eu pour rien du tout je crois car ils étaient en vacances à Genève. A

l'époque c'est vrai que quand t'avais des concerts, c'était plein pour n'importe quoi parce que y'avait rien. Je sais qu'à l'époque j'allais voir absolument tous les concerts qu'il y avait. T'avais le *Zofage* le dimanche après-midi, la salle communale des Eaux-Vives, tout le monde s'était rencontré avant. Ils s'enmedaient tous et allaient au même endroit. Ceux qui nous tapaient sur la gueule c'était les *Pharaons*, les *Road Vikings*. Donc ils se sont sentis menacés par nous, ils disaient « Nous on ne veut pas voir ça ici, voir de Punks à Genève, on ne veut pas que ce soir comme à Londres ici », c'était chaud. C'était des *Bikers* genevois mais bon, ils avaient lu dans les journaux donc ils se sont sentis menacés alors qu'on n'était pas dans les mêmes trucs qu'eux, on n'allait pas dans les mêmes bistrotts sauf qu'ils voulaient se la jouer chefs. C'était moins violent qu'aujourd'hui car quand y'avait une bagarre ce n'était pas à coups de couteaux, c'était à coups de poings, y'avait même pas de poing américain ou des conneries comme cela. Si y'en a un qui sortait un couteau c'est comme si tu sors un flingue maintenant donc c'était vraiment rien du tout. Je n'ai même jamais vu de bagarres au couteau qu'aux coups de poings. Aujourd'hui c'est plus violent et tu ne sais jamais qui t'as en face de toi. Pour moi pas, on m'enmerdait pas mais je me suis toujours dit que s'il m'arrive qqch et ben tampus, c'est mauvais endroit, mauvais heure et ce n'est pas grave. Quelques temps après tu t'en remets puis bon...

Aujourd'hui au niveau de la société je ne trouve pas qu'il y ait de bonnes améliorations. Les gens qu'on veut laisser sur le côté, on les laisse sur le côté et puis on s'en fout, donc y'a aucune amélioration. Bon oui, y'a *L'Usine* et *Artamis*, donc y'a des concerts, donc y'a des moyens de voir des trucs qui sont intéressants. Y'a les moyens de transports qui sont quand même bcp plus simples qu'à l'époque, le TGV ou Easy Jet où tu pars n'importe où en Europe pour pas cher. Et même, tout est moins cher pour partir n'importe où. Mais maintenant t'as plus de chômage à Genève donc voilà. Mais les gens que je connais qui entre 22 et 30 ans, ils se débrouillent très bien. Y'en pas un qui est vraiment dans la dèche comme tu peux voir des mecs dans la dèche en France ou... ceux qui sont dans la dèche c'est parce qu'ils le veulent aussi, ils n'ont pas envie de faire autre chose. C'est méchant de dire ça mais c'est vrai. Ils font la manche. Mais c'est logique car je me souviens de l'époque du Garage, ben Félix il revenait, il faisait 160.- au Molard le samedi après-midi en faisant la manche. Il arrivait au magasin de disques à *L'Usine* et il achetait plein de disques ! Maintenant c'est beaucoup plus dur car y'avait pas tous les mendiants qu'on a maintenant. Et bon y'avait une façon...lui, il avait trois crêtes, il se lavait pas souvent, il avait le bagout, donc les gens lui donnait facilement d l'argent. Mais ce qui était terrible c'est que ce n'était pas pour aller manger mais pour acheter des disques ou la cuite du soir. Ben quand t'avais des trucs comme ça au Molard à l'époque ben c'est plus difficile aujourd'hui.

5. Pourquoi des lieux, scènes d'un soir, des concerts sauvages ?

C'était bien. T'avais rdv à tel endroit, tu te baladais un peu en ville pour tromper la police et après y'a les emplis qui arrivaient, qui se posaient n'importe où et le groupe jouait. Simplement c'était bien quand on a voulu avoir le *Bouffon*, y'a eu certaines manifs à Genève et on était sur un camion. C'est *Etats d'Urgence* qui faisait ça. Le camion s'arrêtait sous la gare, maintenant t'as les bus qui passent par là. Le camion se mettait au bout et t'as eu des concerts comme *Discolokosst* qui a joué sur le camion. *Discolokosst* était aussi fort pour ça, il a joué dans les escaliers de la gare, un truc très court mais qui a fait du bruit et pour finir ils ont donné le *Bouffon*, y'a que comme ça que tu pouvais avoir qqch, fallait faire pression. La Ville a dit on donne la salle du *Bouffon* à *Etats d'Urgences* qui a passé la main à je sais plus qui. Y'a eu *Changé* qui a fait pas mal de trucs à l'époque aussi, y'a eu pas mal de concerts au *Palladium*, il a fait les premiers concerts au *Palladium*, c'était bien. C'est vrai que pour *Discolokosst* par exemple le *Palladium* était plein, je ne pense pas que maintenant un groupe genevois va remplir, mais bon les genevois sont blasés, ils s'en foutent. A l'époque t'avais n'importe quel groupe qui jouait et c'était plein. Elle est bien cette salle mais c'est 3500.- la location, t'en as pour une sacré ardoise.

6. Quel était le mode de vie des jeunes Punks de l'époque ?

Tu sors, tu te bourres la gueule, tu vomis partout, tu fais le con et c'est tout. C'est pas comme à Zürich où c'était hyper « Arti », c'est pour cela qu'on n'aimait pas les suisses-allemands et qu'il y avait souvent des bagarres quand on voyait des suisses-allemands, ils achetaient que des trucs hyper à la mode, rien à foutre, nous on faisait tout nous-mêmes, y'avait pas de boutique, les t-shirts on les faisait nous-mêmes, on les dégueulassait, ils puaiient, c'était assez impressionnant. Les t-shirts que j'avais à l'époque je me souviens encore de l'odeur ! Le seul truc que j'ai gardé c'est mon gilet en jeans et la veste en cuir que m'avait filé Silvain, une fois que c'est pourri, tu jettes. C'est pour cela qu'on avait beaucoup de clashes avec les suisses-allemands à cause de cela. Ils te regardent de haut parce que t'es suisse-romand et c'est toujours la même chose et parce que t'as pas la même culture qu'eux. Eux, ce n'était pas drôle, t'arrivais chez eux pour voir des concerts tu te faisais chier, ils restaient entre eux. Donc nous on boit des verres et on devient un peu hargneux. Moi quand j'y allais y'avait souvent des bagarres. Ils nous aimaient pas et on les aimait pas et voilà.

7. Leur façon de s'habiller était-elle une volonté de se démarquer, de provoquer, de montrer une appartenance à un groupe ? Une facilité de classement ?

De toute façon, on ne va pas faire chier les gens parce qu'ils ont peur. C'était pour se faire plaisir, c'est drôle. Quand t'as 16 ans c'est drôle et y'en a qui avait pas peur et qui nous foutait des tartes dans la gueule. Quand on tombait sur les *Red Vikings* si les mecs faisaient deux têtes de plus et qu'ils te mettaient des baffes, tu pouvais rien faire. En fait on s'en foutait, on faisait ce qu'on voulait, l'essentiel c'était de faire ce qu'on voulait quand on voulait. Si tu voulais pisser dans le bus, tu pissais dans le bus. Moi, franchement je n'avais pas de revendications, je faisais ça pour faire chier c'est tout, comme ça, pour le plaisir. C'est la rébellion, t'as 16 ans, t'es ado, qu'est-ce qu'y fait bien chier le monde. La société elle est bien gentille mais moi je m' fous de cette société donc par principe il faut l'utiliser parce que t'as pas le choix mais tu t'arranges pour avoir les bons côtés aussi.

8. La musique a-t-elle été un facteur d'union ? Que disaient leurs chansons, tes chansons ?

Disons que tous les gens que j'aimais bien on se retrouvait tous au même concert donc effectivement c'était un facteur d'union mais par la suite avec les autres Skins c'était plus uni c'est pour ça que j'en avais marre des Punks aussi parce que bob le premier concert punk en 79 ça été une boucherie. Y'avait 300 Skins qui étaient là et les Punks se sont tous fait taper sur la gueule et les Punks ne se sont pas défendus. A Genève, moi j'étais considéré Skin après par la musique, pas politique du tout, enmerdeur c'est tout. Y'avait rien de politique. Après y'a eu la provocation avec Discolokosst, les textes, etc. mais quand tu décortiquais le texte ça voulait rien dire, ces paroles ne voulaient rien dire sauf que les gens ne retenaient que certaines paroles mais ça voulait rien dire, c'était de la provo à 100%, c'était à mourir de rire. Des conneries vraiment débiles. S'attaquer à tout et n'importe quoi, pas de cible pour faire chier et c'est tout. Mathias qui était colombien, le chanteur, ça faisait marrer qu'on dise qu'il était fasciste. En 77 je portais des croix gammées pour faire chier et on avait des enmerdes avec les plus vieux qui voulaient pas, mais on leur disait d'aller se faire foutre, « je garde mon truc ! », on se fichait de passer pour des Nazis, ça nous était complètement égal. Mon but uniquement c'était de prendre du bon temps, de voir des concerts qui m'intéressent

et de faire des trucs qui pulsent au maximum. La musique punk permettait ça justement. Les Punks pour moi c'était des moutons, quand y'a mille personnes qui se font taper par 300 personnes ça devrait être le contraire, les 300 qui doivent partir et pas les mille qui doivent partir, y'avait pas d'union y'avait rien et dans le mouvement skin t'avais une union. T'allais là-bas, t'étais rasé, t'étais dedans. Moi ça m'a bcp plus plu, et pour travailler aussi, arriver avec la coupe en pétard ça passe bcp pas. Donc rasé, ça passe mieux, je n'ai jamais eu de problème à cause de cela justement. A un moment donné, tu veux bosser, tu dois, c'est toujours comme cela, l'argent est le moteur de la guerre. Si tu veux de l'argent pour aller voir des concerts, te péter la tête, etc., t'es obligé de bosser. Et ben ceux qui bossaient pas, qui se lamentaient en disant qu'ils s'enmerdaient, qu'est-ce que tu veux que je dise...c'est leur problème. Moi je bougeais, c'est comme un trop plein d'énergie que j'avais besoin d'évacuer.

9. Quel était le but du pogo ?

Défourloir. On se défoule, c'est tout. Y'a aucun but, c'est simplement faire autre chose que de rester assis par terre à regarder un concert. Quand tu fais du sport, tu te défoules ben quand tu vas à un concert, tu fais le con et tu te défoules. Y'avait que ça à l'époque, y'avait rien du tout.

10. Peux-tu citer des grands noms de la scène punk suisse-romande ?

A Genève, aucun groupe n'a changé qqch. *Discolokosst* n'a pas changé le cours des choses. Oui les *Bastards*, Jack and the Rippers et *The Scelerates* ont fait que le Punk ait pris de l'essor à Genève car les gens sont venus voir de la musique punk à Genève mais qui ont fait bouger des trucs à Genève, y'a pas un seul groupe. Les gens venaient voir des groupes français, ils venaient voir les Béro, des trucs comme cela. Alors ptêtre que ça, ça a fait bouger les choses à Genève car y'avait du monde aux concerts, je suis très négatif là-dessus mais les Yodler Killers n'ont rien fait bouger du tout ! Les gens venaient les voir en concert oui, mais ça n'a pas fait réfléchir les gens. Ce qui a fait bouger pour les autorités c'est que y'avait du monde qui venait voir les concerts, que y'avait du monde dans la rue quand il fallait manifester et c'est tout. Juste que y'a eu des concerts avec de la musique différente. Au *New Morning*, c'est vrai, y'a eu des concerts où les gens étaient debout autrement bouger la société à Genève, non je ne vois pas. T'avais toujours un groupe connu qui jouait après qui faisait attirer du monde mais bon, à certains fêtes, t'avais n'importe quel groupe qui pouvait jouer et c'était plein. Les gens avaient envie de voir du nouveau, de voir autre chose. C'était plein parce que y'avait rien à Genève, c'est tout.

11. Quelle était l'idéologie des Punks à cette époque et si non pourquoi il n'y en avait pas une ? Y'avait-il des puristes et si oui, comment les définis-tu?

Pour moi non, je m'en foutais du *No Future*. Mais bon, c'est vrai qu'il y avait rien à faire mais rien à foutre de ça. Le *Do it Yourself*, oui parce qu'on faisait tout nous-mêmes, nos habits, etc., même si après ça a été repris. En 77 y'avait pas *Do it Yourself* que le *No Future* mais bon en Suisse t'avais pas les conditions que y'avait en Angleterre, y'avait pas le chômage ou des trucs comme cela. Y'avait vmt rien, tu ne pouvais pas revendiquer le *No Future*, c'était le slogan mais bon ça voulait dire « vivre vite, mourir jeune » mais moi je ne suis pas mort jeune c'est pour cela que mnt je dis « Live fast, die fat ». C'est plus simple.

A l'époque je ne pense pas qu'il y avait des puristes. Je ne sais pas ce que c'est qu'un puriste. Est-ce que moi on peut me considérer comme puriste ? Tu vois ce que je veux dire... Pour moi, on faisait ce qu'on voulait faire quand il fallait faire, maintenant les gens jugent ou pas, mais moi j'en ai rien à cirer. Y'a personne qui était gourou qui disait y'a ça qui faut faire, de toute façons on l'aurait pas écouté, on lui aurait dit ciao. C'est la fête et le même style de musique qui nous rassemblaient. C'est quand plus agréable d'aller chez qqn qui écoute le même style de musique que toi, que d'aller chez qqn qui écoute du disco. Déjà, t'avais un échange là-dessus, après les échanges de points de vue qui généralement étaient les mêmes, « on s'enmerde, on se fait chier, y'a rien ! Ok qu'est-ce qu'on fait pour ne pas se faire chier ? Et ben ce soir, on va faire ça » et voilà. On s'enmerdait sur le moment mais c'est tout, on s'occupait, on ne faisait pas plus. Tu rigolais beaucoup plus, on faisait des jeux à boire absolument débiles à *Argand* comme le jeu de l'échelle, on ne s'enmerdait pas mais c'est vrai que y'avait rien d'autre à foutre, quand y'avait des concerts, on y allait et sinon voilà. C'était bière et quand t'avais des sous, c'étais plus fort. C'est vrai qu'à l'époque t'avais encore la régie des alcools et les bouteilles étaient pas au prix qu'elles sont maintenant. Si je me souviens bien la bouteille de *Balantines* te coûtait 40.- et maintenant tu l'as à 22.-. C'est pour cela qu'on prenait la voiture et qu'on allait à *La Cure* pour avoir ta bouteille à 17.-. Et c'est vrai que quand t'es rasé, on n'a jamais eu de problèmes à la douane ! Les seuls fois où on a eu des problèmes à la douane c'est quand y'avait Ross avec sa crête dans la voiture et que c'est abruti s'est fait arrêté avec la voiture de devant mais qu'il est venu nous parler. De toute façon, ceux qu'ils veulent vraiment faire passer qqch, ils ressemblent à un Pépé ou une Mémé, ou un homme d'affaires, ils ne ressemblent pas à des marginaux. C'est des délits de sale gueule mais ça les occupent les douaniers car ils s'enmerdent la journée.

12. Peux-tu me définir l'Anarchie ?

Ca marche pas, c'est une utopie comme plein d'autres trucs et voilà. Pour moi c'est plutôt « je fais ce que je veux quand j'ai envie dans mes possibilités », donc le reste après, je suis assez individualiste, je le suis devenu moi je n'ai pas besoin de qqn d'autre pour me dire ce que j'ai à faire puis personne. Y'a eu des trucs comme cela quand tu t'es fait casser la gueule par des Nazis en 87 et là je me suis laissé pousser les cheveux pendant 5 ans mais après je me suis dit que je voyais par pourquoi à cause d'eux je ne pouvais pas me raser les cheveux. Je bosse transitaire, je prépare les papiers pour l'exportation depuis tjs et j'a jamais eu de problèmes. Dans ces boites ils te jugent par ton travail pas par ton apparence. Après c'est vrai que pour ne pas casser les pieds, je ne mets pas de sweats à manches courtes, c'est le seul truc que je fais. Mais dès que ça fait 35°, je vais en T-shirt mais autrement, non, j'ai l'habitude.

13. Selon Craig O'Hara, le vrai Punk était anarchiste, végétarien, contre le sexisme, pacifistes, l'homophobie, ne buvait pas d'alcool (mouvement « straight Edges=étroits d'esprits), etc. Es-tu d'accord avec cette définition ?

Je ne suis pas d'accord avec mais lui était pas dans cette période mais c'est son droit. Moi j'appelle ça des Peace Punks, ils ont été hippies un moment. Mais cette définition des vrais Punks n'est pas vraie du tout. Si tu vois les vrais Punks c'est des Anglais chiants comme la mort, au chômage, qui ont toujours envie de se battre et qui boivent comme des trous et voilà.

14. Les Punks avaient-ils des raisons d'être Punks à Genève et pourquoi ?

Y'avait pas d'appart. Du boulot y'en avait mais voilà. Mais non, on faisait ça pour faire chier ça va pas plus loin. Pourquoi y'a eu des Punks à Genève, c'est parce que certains ont craché dedans, ont écouté la musique comme dans toutes les villes, c'est un truc de mouton. La musique a permis les trucs autonomes mais c'est venu après. Comme *Clash*, si tu décortiques certains textes en 79, eux revendiquaient qqch Clash revendiquait qqch, les trucs politiques sont venus par la suite, ça vient de l'ennui, tu fais de la musique par ce que tu t'enmerdes et tu fais de la musique pour essayer d'oublier ton ennui. A Genève tu t'ennuyais parce que y'avait rien, pas de bistrot, pas de salles de concert, c'est tout. Je suis d'accord que les manifestations et les concerts sauvages ont apporté qqch mais personnellement je ne pense pas que ce soit à cause des Punks et des Skins qu'on ait eu le *Bouffon*. C'est grâce à plein de monde qui venait à ces concerts, on n'était pas les seuls à se casser les couilles donc c'est bien grâce au monde par ce que si il fallait compter sur les Punks ou les Skins, c'est quand même des sacrés branleurs, y'aurait pas eu grand-chose. A Genève, le seul type qui a fait qqch c'est Phil Aeby qui organisait des concerts.

15. Est-ce que la musique punk était un style de musique qui te permettait de dire ce que t'avais à dire ?

Oui les paroles de certains groupes dénoncent énormément. Oui c'est un style qui permettait de dénoncer, c'est revendicatif au départ le punk quand même malgré tout. Oui bien sûr, ça a lancé plein de trucs. Le seul endroit où je me déplace c'est l'Usine, c'est le seul endroit où tu peux boire bon marché et t'as des musiques différentes. Moi le disco c'est m'a pourri la vie dans les années 80, toutes ces merdes qui passent à la radio. Mais ça marche de nos jours. Pour finir on va croire que les années 80 musicales ont été une révolution culturelle mais c'était le néant total. T'écoutes les paroles, c'est le néant, des machins comme « Partenaire particulier ». Musicalement c'est d'une pauvreté magistrale ! Ce n'est pas mon truc. Maintenant tous les groupes qui se reforment que j'ai beaucoup aimés y'a trente ans, je suis déçu et je veux plus aller les voir, je vais voir les nouveaux ou encore ceux qui ont 15ans d'âge. Les morceaux sont hyper nickels, ils sont mieux qu'à l'époque donc c'est poli, c'est hyper bien fait, le son est parfait. J'ai gardé dans ma mémoire le groupe qui joue bien déjà à l'époque mais tu sens qu'ils ont de la hargne. Là sur scène, à 40/50 ans t'as plus de hargne. Et faut se leurrer, ce n'est pas pour le plaisir qu'ils se reforment, c'est pour toucher des sous. Mais je vais leur donner des sous pour cela.

16. Pourquoi choisir ce style de vie ?

Comme je t'ai dit parce que ça pulsait. Après tu continues. J'ai fait de la musique dans les *Yodler Killers*, quatre répets ! Un mois. Après je suis tombé sur *Discolokosst* que je manageais, je m'occupais de leur trouver des concerts, de les présenter à *Changé*, ils ont pu jouer avec *Changé*, à Berne, à Fribourg, etc., après je me suis brouillé avec le guitariste. Après j'ai fait un mois avec *Sida*.

17. Penses-tu que l'image du Punk ait été desservie par la Presse, y a-t-il une diabolisation du mouvement?

A Genève, y'a pas eu bcp d'articles. Je pense que c'était plus en Suisse-allemande qu'ils devaient plus en parler dans la presse. Je ne me souviens pas. Ils ont dû en parler plusieurs fois dans la rubrique spectacles. Oui les français ont fait bcp plus avec *Paris Match* et co, ils ont fait des articles à mourir de rire. Ils prenaient les pires Skins ou Punks, les photographiaient dans les pires situations et mettaient leur légende, ils prenaient du scandaleux et vendaient. Je me souviens d'u qui disait « Ils s'habillent à la mode nazie » alors j'étais mort de rire. A l'époque y'avait moins c'est amalgame comme mnt car c'était moins politique donc voilà. Quand on se baladait dans les rues basses, y'avait pas tout le monde qui partait en hurlant ! Je n'ai pas de souvenirs que la presse genevoise aie fait des articles ditirambiques en disant « Au secours, y'a des Punks à Genève ! », je pense que ça me serait resté. Y'a L'illustré qui a fait un très bel article de six pages mais c'est tout. Oui ça a rendu service au mouvement punk car y'a eu de l'expansion, à cause de cela mais ça, ça a ramené tous les tarés !

18. Vois-tu la culture punk comme un réseau d'échanges, un mouvement de communication selon la préface du livre de C.O'Hara, *La Philosophie du Punk* ?

Oui. Un réseau d'échanges. On se téléphonait, « y'a tel concert à cette période, est-ce que vous voulez venir ?, on vous loge ». Y'avait les berlinois qui venaient, ils connaissaient Argand, ils arrivaient le matin, ils sonnaient à la porte, « comment tu-vas ?, couche-toi là, viens on fait la foire pdt une semaine » et c'était un échange. Je suis parti huit fois à Berlin, et je n'ai jamais payé l'hôtel. Ils te payent aussi à boire quand t'arrivais, ils organisaient des foires comme à Genève, donc c'était de l'échange. En 77 moins mais par la suite, oui. Avec l'époque d'Argand qui est de 81-82. Après les gens savaient qu'il fallait venir des Grottes s'ils voulaient voir du monde. On se logeait le uns les autres.

19. Peux-tu définir la culture alternative, la contre-culture ? Vois-tu des différences de définitions aux termes sous-cultures, cultures alternatives, culture underground, etc. ?

Je ne fais pas de différences. Je ne sais pas, aucune idée, je m'en fous un peu, donc donner une définition c'est fait ce que tu veux quand tu peux et fais ce qui te plaît aussi.

20. Quelle place ont tenu les Punks dans la période de soulèvements de jeunes à Genève vers la fin des années 70-80, dans les luttes pour des centres autonomes ?

Oui car on a fait toutes les manifs pour *Lôzane bouge* et à Genève aussi, quand y'avait un truc comme cela, on y allait. Mais mnt te dire que c'était hyper efficace, j'y crois pas. On y était pour prendre des coups de matraques. Les flics nous voyaient et disaient on va aller cogner sur celui-là plutôt que sur l'autre qui ressemble à Monsieur « tout-le-monde » mais qui balance des pavés, donc c'est clair que t'es plus une cible qu'autre chose. Maintenant te dire que grâce aux Punks et aux Skins, y'a eu ça, je dirai que non, à cause du nombre de personnes qui y étaient, du genre de personne, c'est tout. Oui y'a une contribution. Oui c'est drôle de casser une porte, tu dis « c'est moi qui l'es cassée », t'en fais pas un acte de gloire mais voilà, ça t'as défoulé, c'est tout. Ouais...mais bon j'estime que y'a pas de gros actes. T'es là, tu y participes mais si t'es pas là et tu participes, ça va pas changer grand-chose mais tu y es donc par principe y'a une manif, tu y vas. A l'époque

c'était ça. Dès que y'a une occupation, tu y vas aussi. Oui c'est un mouvement alternatif mais je n'ai pas la même conception que le mouvement alternatif qui est venu par la suite. Ce n'est pas alternatifs politisé au départ, après quand y'a Clashes en 79 y'a eu une branche qui devenue plus politique, qui est revendicative sur tout, à cause de l'Angleterre de Thatcher mais regarde les groupes français de l'époque, personne. Genevois, à pars *Jack and the Rippers* qui faisaient quand même un maximum de reprise mais eux c'était des « Artis ». Et grâce à eux on pouvait rentrer dans pubs où on n'avait pas l'âge, c'est vrai qu'à seize ans on pouvait aller se bourrer la gueule. Il reste plus rien, y'a pas un bistro de l'époque qui reste. *L'auberge des Grottes* c'est devenu *L'Evidence*, oui, les bistrot, bistrot, ils sont restés mais c'est vrai que pour finir on n'allait plus dans les bistrot car on se faisait virer. On faisait le calcul. Aucune idée s'il y avait des consignes par la police. Y'avait des consignes par les patrons parce qu'on cassait les couilles. Lausanne oui, ils ont demandé aux bistrot du centre-ville de ne plus servir les Punks y compris à la gare. Mais comme nous on était rasé, on nous servait, c'était drôle.

Entretien avec Ross, Programmateur au Piment Rouge, Acteur du mouvement

1. Tu faisais de la musique?

Oui. J'étais le bassiste de *Discolokosst*. C'est vrai que nous dans nos paroles on était totalement nihilistes, provocateurs, cons, bêtes et laids et fiers de l'être, d'ailleurs c'était le nom de notre label. On faisait aussi des reprises. Des grands classiques : *Fever*, *Petit Papa Noël*, *Frère Jacques*, le générique de *l'araignée*, on ne faisait pas de reprises traditionnelles, on était autodidactes. D'ailleurs les reprises qu'on faisait étaient assez dures à reconnaître. A *Petit Papa Noël*, on ne lui demandait pas les mêmes cadeaux qu'aux enfants normaux. On lui demandait une Kalachnikov pour tuer tous les Russkoffs des choses comme cela quoi.

2. Le but des paroles de ton groupe c'était de provoquer alors ou bien tu contestais qqch ?

C'était bien plus que cela, on attaquait un truc après l'autre et y'avait jamais une chanson où on n'attaquait rien. Les putes, les babas, les parents, les flics, les vieux, les IMC, pour faire chier. C'était un peu les années 80 où c'était la grosse époque des performances, où tu faisais le truc le plus délirant que tu pouvais. Nous ce qu'on voulait c'était insulter le public pendant une heure pour que quand il sorte, il soit fou de rage et il vienne au prochain concert. Mais fallait surtout ne pas jouer plus qu'une heure ! Plus les paroles étaient graves, plus ça nous faisait marrer.

2b. C'était un atout marketing alors d'insulter le public ...

Oui c'était un atout marketing. Mais un atout marketing de provocateur qui n'en avait rien à foutre. Nous on jouait 50 minutes pile et on faisait rarement un deuxième morceau au rappel. Des fois un morceau de rappel et après « dehors, à la prochaine ». C'est vrai que c'était du nihilisme total et ça nous faisait marrer.

3. Peux-tu décrire la fin des années 70 à Genève, économie, politique, vie sociale et nocturne, etc.

On ne s'ennuyait pas. Y'avait ptêtre moins de trucs mais y'avait tout le temps qqch. Y'avait tous les soirs qqch, à l'époque, y'avait un bouche-à-oreille incroyable qui marchait. Y'avait du racisme. Dès 1981, il commençait à y avoir des Skins, tu pouvais faire une liste de démarcation, tout ce qui était au-dessus de la gare, c'était nazi quoi ! Les mecs des banlieues Meyrin et tout c'est de là qu'est parti le mouvement skin-fasciste à Genève. Tu veux des noms ? Tel que Karl Emery.

4. Trouvais-tu qu'on s'ennuyait à Genève à cette époque ?

Y'avait sûrement plus de lieux que maintenant à Genève mais les vraiment punks, ils avaient rien.

5. Tu as habité Argand ? Comment se déroulait la vie à Argand ?

Pendant 4 ans et j'ai bien ri ! Dans le sous-sol, ce n'était pas nous qui organisions des concerts, on était trop arraché à l'époque pour organiser des trucs, on allait plutôt les désorganiser ! Y'avait des trucs assez bizarres dans Argand, y'avait des gars d'extrême gauche, des réfugiés politiques chiliens parce que c'était l'époque où ils se tiraient tous de chez Pinochet et y'avait des irréductibles Punks qui cassaient tout, complètement idiots ! Nous souvent on n'était pas invité aux réunions de « Pont rouge », ça se passait au 3^{ème} étage d'Argand, mais ils voyaient qu'on était trop à l'ouest et que nous on refusait totalement de discuter avec les autorités. Nous on militait dans les squatts mais on faisait que de l'occupation et on marquait en gros sur les façades qu'il y avait trop d'appartements vides à Genève et qu'on les remplissait pas du tout. Après la discussion politique on n'en avait rien à foutre ! C'est de ce côté-là qu'on était plus anarchistes que de gauche même si au départ c'est plutôt un mouvement de gauche, l'anarchie n'est pas droite.

6. Mais rien que le fait d'occuper les locaux et de dire qu'il faudrait plus de logements à Genève, c'est quand même un acte politique ?

Oui mais ça s'arrêtait là. Si on nous murait le squatt, le soir suivant, on démurait le squatt. On y retournait. Y'avait quand même des gros conflits avec la police, c'est clair que c'était tendu. Et Argand c'était un vrai bunker, entièrement blindé le rez-de-chaussée et les flics sont venus deux ou trois fois nous foutre dehors et ils n'ont pas réussi à rentrer. D'ailleurs quand ils voyaient que sur les quatre étages t'avais tous les volets fermés sauf deux, deux fenêtres avec des caisses de cocktails Molotov, ils s'approchaient même pas du trottoir ! Ce qu'ils ne savaient pas, c'est qu'il y avait qu'un seul cocktail Molotov par caisse ! Les autres c'était des faux, on n'avait pas les thunes pour en faire deux caisses.

7. Quels étaient les magasins de disques de l'époque ?

Y'avait aussi les magasins de BD de l'époque comme « Cummulus », « Papier gras », c'est l'équipe qui faisait « Changé ». Le boucher de la place Grenus, c'était tous les gens du même quartier et souvent ils ouvraient la caisse du magasin pour financer les bides qu'ils se prenaient au Palladium. C'était une bonne équipe.

8. Peux-tu nommer des fanzines romands de l'époque, les as-tu lus ?

« Genève-Rock » qui après est devenu le « Blitz » et je connais le mec qui s'appelle Robbert Rebbert.

9. Pour toi un Punk c'était quoi, ou toi si tu devais te définir ?

Au début même, on était plutôt skin-punks, juste après les skas, on se retrouvait tous dans les mêmes concerts et c'est d'après moi tous le même mouvement. Et puis y'a eu les cheveux rasés, je me suis refait une crête parce que il commençait à y avoir des connotations « fascios » dans le mouvement skin et j'en avais marre de me faire traiter de fasciste. Et même moi j'ai fait partie d'un mouvement où on a dû être cinq à Genève, on s'appelait les « Skunks », un mélange entre skin et punks et en fait ça veut dire quand même le putois en anglais, on trouvait que c'était rigolo comme jeu de mot. C'est clair que malgré le nom et qu'on chantait quand même une chanson « I like know, Hitler aura ta peau » mais en fait les paroles étaient très drôles. C'était vraiment des paroles avec

provocation à zéro degré sauf que y'avait quand même des gens assez bêtes qui prenaient ça au premier degré et après on devait faire le ménage dans notre public.

Avant le mouvement punk, je faisais déjà les groupes rock, j'avais plutôt tendance à faire plutôt du hard, c'était le début du hard-rock et on était obligé de manger du Kiss et des conneries comme ça. Parce que c'était les seuls trucs qui sortaient de la norme, qui passaient à la radio, alors on devait se taper le disco. A l'époque on pensait que c'était du hard-rock mais en y réfléchissant à deux fois, c'était du disco. Mais c'est vrai que j'ai commencé à écouter les Stones dans les années 60, après j'ai vite viré *Jimmy Hendricks* et après je suis devenu plus look hard-rock. Mais c'est clair que même le Hard-rock si j'aimais écouter ça, je me disais « on peut aller plus vite et faire plus de bruit ». Le mouvement Punk est arrivé et du jour au lendemain j'ai dit « c'est ça !, il me faut des frocs rouges zébrés noirs, il me faut... ». La musique était plus rapide mais le truc qui était important c'est que t'avais même pas besoin de savoir jouer, tu te lançais, tu faisais de la merde. C'était un autre style, y'en a qui ont sûrement considéré que c'était du bruit mais nous on considérait que c'était de la musique. Aujourd'hui j'adore mais c'est vrai que suivant le ton c'est inécoutable aujourd'hui mais y'a quand même des trucs enregistrés en 77 qui sont toujours au goût du jour.

10. Te sentais-tu en révolte avec la société ?

Non. Tu l'utilises comme elle est. C'est clair que si tu penses que le monde est tellement pourri et que tu n'arriveras pas à vivre dedans, ou te casses dans un pays où il n'y a personne, ou bien tu te flingues, ce que pas mal de Punks ont fait quoi ! Y'en a pas mal qui ont été jusqu'à la destruction totale. Souvent au bout d'un moment ils étaient carrément rejetés. Tant qu'ils assuraient un minimum, ils faisaient partie du mouvement mais dès que ça devenait trop décadent, ils devenaient des sales junkies et plus personne ne leur causait.

10b. Est-ce que c'est une volonté de se droguer ou une conséquence ?

C'est une volonté à la base. Y'en a plein qui avaient envie de vivre à 500 à l'heure et puis voilà. Et les tous premiers Punks, genre *Dégeulon*, les mecs comme cela, ils avaient des posters chez eux où c'était marqué « La fin du monde en l'an 2000 » mais que y'en a qui pensaient que c'était avant. Et y'en a plein qui ont quitté la scène avant la date fatidique !

Moi je ne sais même pas comment j'ai réussi à ne pas trop prendre de drogues dures. Pour moi, la cocaïne ça a toujours été la plus mauvaise daube qualité-prix et l'héroïne quand je voyais les ravages que ça faisait, ça ne m'a jamais donné envie d'en prendre. C'est clair que la fondation du mouvement punk c'est quand même la bière, le départ de tout.

10c. Pourquoi la bière justement ?

C'est ptêtre parce que c'est ce qu'il y a de moins cher. C'est vrai que le rouge c'était ce qui avait de moins cher et c'est vrai que si t'avais pas d'argent, tu prenais ce qui avait de moins cher dans le magasin si t'allais pas le piquer, mais c'est clair que quitte à piquer, tu piquais du champagne ou de la vodka ! Mais c'est clair que le mouvement punk au début c'était la bière. Sauf que les ultras-ultras, ils prenaient tout ce qui trouvaient, sniffer de la colle, prendre du « poppers », tout mélanger quoi, des acides, du speed, des rails, tout ce qu'on trouvait et puis voilà !

11. Quel rapport entretenais-tu avec les Punks ? T'en pensais quoi ? Leur idéologie, leur façon de s'habiller

A la base le mouvement punk était censé être non violent mais à force de se faire taper dessus, peut-être que y'a des babas cools qui continuent à se faire taper dessus en disant que c'est bien

mais les punks étaient plus arrachés que ça et ont commencé à se défendre. En Suisse ça allait encore mais si tu te baladais en France avec une crête, tu te faisais attaquer direct, même la journée par n'importe qui, une équipe de rugby, des CRS, des arabes, des rockers, des mecs en costard cravate et tout le monde t'en voulait, t'étais une tare de la société parce que t'avais un look décadent, parce que tu hurlais au milieu de la nuit, t'étais tout le temps bourré, pour n'importe quoi. Les mecs ils se perçaient les joues avec des épingles à nourrice, la plupart des gens dans la rue disaient qu'il fallait les tuer tout de suite.

Le mouvement punk à la base c'est quand même un truc qui vient de la rue. Les mecs qui zoniaient dans la rue qui en avaient marre d'avoir les cheveux longs, la barbe et puis marqué « Triumph » dans le dos. Il fallait se démarquer de la société. C'est clair que ce sont des gens qui voulaient être totalement en dehors de la société, pas travailler, pas aller à l'armée et zoner quoi. Y'avait d'autres mecs qui avaient le côté musical plus porté là-dessus, d'ailleurs les mecs qui étaient du côté musical avec des belles crêtes, des couleurs, on les appelaient les « Poseurs » mais en fait peut-être que le vrai mouvement punk c'est quand même les « poseurs » qui l'ont fait. Les poseurs c'était les mecs qui avaient de superbes crêtes, les cartes postales de Londres et peut-être que le lundi, ils étaient en costard cravate au boulot. Ils s'appelaient les poseurs parce qu'ils posaient pour la photo. Surtout qu'à Londres t'as la place de « Picadilly », tu peux y aller encore aujourd'hui, y'a encore des poseurs avec des crêtes de 1m de long, des clous chromés. Ce sont des vrais, ils vont dans les concerts et font partie du mouvement mais effectivement maintenant t'as des petits clans, comme les Punks hyper sales qui sont fiers de leur crasse.

Moi j'ai jamais aimé les clous quoi ! Les bagues non plus, je suis un peu Punk soft. Pas d'épingles à nourrice, pas de clous, pas de chaînes.

12. Pour toi y avait-t-il une idéologie ?

Tu y tiens à cette question ! En fait y'a une idéologie mais ce n'était pas vraiment le mouvement punk c'est tout ce qu'il y avait autour, du genre les McLaren qui voulaient récupérer leurs conneries pour faire du pognon ou récupérer des voix, ce n'était pas le mouvement c'est comme ça qu'il s'est fait récupérer, « on va vous aider ». Moi j'ai toujours été de gauche même que j'étais skin parce que j'ai toujours voté à gauche et les skins au début n'étaient pas d'extrême droite, c'était aussi un mouvement musical. Après il a fallu faire la différence entre les *Skins* « Oi » et les autres, après y'a eu les *Red-skins* qui étaient extrémistes de gauche, les *Hammer-skin* qui sont extrémistes de droite et les skins « Oi » qui sont toujours dans les mêmes concerts que les Punks. Y'a des *Punks Oi*, y'a des *Skas Oi*. Ce qui en reste aujourd'hui du mouvement punk qui n'a pas d'idéologie, c'est le mouvement Oi. Oi c'est « Punk-Skin-Ska ». A la base c'est la même musique. Quelque part le mouvement punk a ressuscité le mouvement skin, le mouvement skin est quand même plus vieux de trolls anglais de banlieues urbaines, travailleurs-chômeurs et les mecs ils faisaient des concerts tous les samedis, ils se soulaient la gueule et ils retournaient au boulot le lundi. Et c'est un mouvement qui n'était pas vraiment répertorié et le mouvement punk a relancé ce mouvement. Faut dire qu'à Genève, ça arrangeait pas mal de mecs. Tous les mecs qui bossaient dans des banques, ils étaient skins, ça allait très bien, s'ils venaient avec une crête verte, ils se faisaient virer le lendemain. C'est pour cela qu'il y a eu pas mal de Skins à Genève, les mecs ne voulaient pas perdre leur job, ils mettaient la veste cloutée le week-end et ils remettaient le costard le lundi avec les cheveux bien rasés. Bon l'œil au beurre noir, c'était... y'a Tinguely un mec de droite, le mec est arrivé à Londres en 81 avec le drapeau skin et le premier truc qu'il s'est pris dans la gueule c'est un coup de boule par un gros Skin anglais qui lui a fait « Welcome in London ». C'est à peu près ça franchement.

12b. Mais toi tu te définis comme Punk ?

Oui, depuis 1979. C'était un mouvement musical qui me plaisait. Y'avait les débuts du Hard rock qui me faisaient un peu plus rire que le mouvement rock puis quand y'a eu le Punk, je me suis dit « C'est ça que j'attendais, plus jamais je changerai ! ». J'aimais bien les trucs qui allaient à 100 à l'heure. Ce qui me plaisait c'était de déconner sans limites et écouter de la musique très forte, très rapide et vivre à 200/heure. D'ailleurs je n'en reviens pas que je sois encore debout. Le look me plaisait bien aussi, le côté provocateur me plaisait total, provoquer la société. Ce qui me faisait plaisir c'est que j'ai toujours travaillé et quand on me faisait chier parce que j'avais un look décadent, la plupart du temps j'avais un meilleur salaire qu'eux, un meilleur job qu'eux et j'étais sûrement moins con qu'eux mais je me faisais passer pour un gros con. C'est quand même une petite vengeance parce qu'a t'as pas besoin d'être en costard cravate, te la jouer toute la journée et aller laver ta bagnole deux fois par semaine pour un être warrior. C'était pour montrer qu'on pouvait vivre autrement sans la grisallerie, surtout en Suisse. T'as déjà vu les magasins de mode à Genève ? Les pompes à Genève qui te plaisent, y'a trois modèles, un de sport, un pour le dimanche et un pour aller bosser, et ptêtre un autre pour aller aux champignons. Aujourd'hui ça va. Jack cuir existe toujours mais bon c'est un repère pour rocker. Mais c'est vrai qu'à la base le Punk il peut aller s'acheter son cuir là bas et il a plus qu'à planter les clous.

12c. Comment t'explique les épingles à nourrice ?

Avant y'avait tellement d'interdits, de choses comme cela, de sous-entendus cachés, moi je suis désolé mais les Suisses ont sûrement été fascistes à 42 ou 45 % pendant la seconde guerre et quand tu lis l'histoire à l'école primaire, on ne te dit pas du tout ce qui s'est passé dans les années 40, c'est l'histoire de Napoléon et ça s'arrête là. Tu vois tout le matos sado-maso dans les sex-shops que les gens n'osent pas sortir dans la rue ben les Punks ils ont dit « Tiens, on va s'habiller avec ça et sortir dans la rue avec des épingles à nourrices », les joues accrochées à des chaînes, des strings léopard et des porte-jarretelles. McLaren a fait un coup publicitaire mais c'est pas lui qui a inventé le mouvement punk. A Londres, tout le monde a pétié les plombs en même temps sur la mode punk. McLaren il a mis de l'essence dans le réservoir du Punk.

13. Que disaient leurs chansons ?

C'était surtout de la provocation, c'était « fières d'être bêtes », c'est ça l'idéologie.

13 b. Mais pourquoi cette provocation ?

Parc qu'en Suisse franchement, c'était grave. Je pense que c'est vraiment à cause de la musique des années 80 qui faisait franchement chier à tout le monde. Même les grands groupes comme les Stones, à partir de 76, ils font plus que de la merde, après ils font du disco dans les années 80, y'a plus que des groupes comme *Pink Floyd* qui ne font plus que de la sous-merde. Y'a que du disco et des anciens groupes de merde qui faisaient de la soupe pour passer à la radio. Tout le monde en avait marre, de devenir connu en faisant un groupe, c'était changer. D'ailleurs les mecs qui organisaient tous les concerts punks dans les années 80 s'appelaient « Changé ». Les premiers qui ont fait des concerts punks c'était les mecs du *Beau Lac de Bâle* et ceux du Centre de Loisirs de Carouge, avec Jean-Michel Hass qui était aussi un peu dans le social, qui louait la salle un peu pour les teenages, c'est vrai qu'après il y a eu « Changé » qui était la première grosse organisation qui faisait un peu du rock et de punk, qui avait les couilles de louer le « Palladium » parce qu'il fallait le

faire avec des petites têtes d'affiches. Heureusement qu'ils étaient beaucoup parce qu'ils ne rentraient pas dans leur frais.

14. Le but du pogo ?

Quand tu vas voir des concerts en Allemagne, c'est vachement différent. Avec les skin, à la base c'est le même mouvement

15. Comment expliques-tu le phénomène punk en Suisse romande ?

C'est un mouvement musical uniquement, ce n'est pas lié à autre chose. C'est à cause du disco, Ca fait 20 ans qu'on écoutait du disco.

Dans chaque quartier t'avais une bande rockers, ça craignait dans toute la ville. Avec la merde qu'on foutu les « Pharaons », les flics ont interdit les bandes qui étaient pas vraiment des clubs de motos. Les bandes de rockers ont été toutes mises dans le même panier, parce que dès que c'était marqué « MC », il fallait se gaffer, t'étais une cible vivante, surtout si t'avais une crête.

16. Les Punks avaient-ils des raisons d'être punks à Genève et pourquoi ?

Il faut dire que le mouvement punk a été assez catastrophique parce que c'est arrivé presque avec le SIDA, c'est tombé sur la gueule de tout le monde d'un seul coup. Le punk ça a commencé en 77 et en 81 on t'a dit que ceux qui n'ont pas mis de capote depuis 5 ans, ils étaient presque sûrs de finir dans une boîte au bout de six mois. Et c'est ce qui s'est pas mal passé. Entre les mecs qui se shootaient et ceux qui baisaient à gauche et à droite, je te dis pas l'hécatombe, en 85, tu pouvais compter ceux qui restaient. Jusqu'à la fin des années 80, y'en pas mal qui y sont passés. La liberté au début du mouvement punk c'était carrément grave. Nous, c'était pas la libéralisation sexuelle mais la débauche sexuelle. On critiquait les babas cool qui étaient un mouvement hippie, on disait qu'ils étaient chiants parce qu'ils ne prenaient pas assez de dope et ne baisaient pas assez. Ils n'écoutaient pas la musique assez forte et nous on faisait mieux. Nous on ne faisait pas la guerre, on ne se posait même pas la question, c'était « faites l'amour ».

Après y'a eu la deuxième vague des Punks c'était du « boyautisme », c'est-à-dire des mecs qui trouvaient que c'était plus vraiment très rigolo de foutre la merde en s'habillant en rocker et qui s'habillaient en Punk, genre qui faisaient de croches-pattes aux vieilles dans la rue et qui n'avaient pas vraiment l'idéologie musicale. Donc si c'est ceux-ci que t'appelles Punks, moi j'ai jamais été Punk ! Sans la musique, je n'aurais jamais été Punk.

16b. Tu penses que pour la plupart c'est aussi la musique qui les a fait devenir Punks ?

Oui, en tous cas ceux du début. C'est clair que de 79 à 82, c'est parti ptêtre fin 78 à Genève, on est un peu en retard sur le mouvement anglais mais c'est clair qu'au départ c'est parti parce qu'il y avait plein de gens qui venait aux concerts punks qui ne l'était pas du tout. Comme aux Etats-Unis, les vrais Punks, tu ne les reconnais pas dans la rue, ils n'ont pas de look. Le mec qui a le look aux Etats-Unis c'est ou sado-maso homosexuel qui se la joue et qui va dans les fêtes mondaines ou c'est des exhibitionnistes, mais les vrais Punks, ils ont des baskets et des T-shirts.

17. Peux-tu faire une différence avec la Grande-Bretagne ? Qu'y avait-il de différent selon toi, de pareil, de transformé ?

Pas grand-chose parce que à chaque fois que y'avait un pote qui partait à Londres, il avait une liste comme ça de fringues et de disques à ramener pour ses potes. Fallait qu'il parte avec de valises vides parce que c'est clair qu'il allait revenir avec deux valises bien pleines ! Ici c'était la dèche, y'avait Sirocco qui était juste à côté de chez *Sounds* qui avait les premières fringues punks, fluo, le fluo n'existait pas avant. Le fluo rose/vert, c'était punk. Regarde le premier disque des *Sex Pistols*, il est vert/jaune fluo, vert/rose fluo, le mouvement punk c'est le départ des couleurs fluo dans la mode, d'ailleurs ça a été bien récupéré.

On faisait ce qu'on pouvait pour ressembler aux anglais, y'avait rien de transformé ou d'original. On s'en foutait de la situation en Angleterre, on ne savait pas ça, nous ce qu'on savait c'est qu'il y avait dix fois plus de groupes punks là-bas, plus de Punks dans les rues, on se disait que ça devait être un pays génial ! Moi je n'y suis pas vraiment allé au début, j'allais plutôt voir des concerts en Allemagne, en France mais c'est vrai que les premiers Punks se faisaient au moins un voyage par an à Londres, acheter des disques. Y'avait des imports en Suisse mais très peu. En Suisse, tu ne peux pas devenir connu, t'arrives à monter à Paris dans le moins bien des cas, dans le meilleur des cas, tu vas à Londres. Y'a même un groupe du début du Punk français, métal/urbain, ils sont partis à Londres et ils ont fait toute leur carrière à Londres, ils sont français et ils sont hyper connus en Angleterre et ils ont même fait 500 concerts en Angleterre et une vingtaine en France. Quelque part c'est quand même parti des Etats-Unis mais là-bas y'a pas vraiment le look, y'avait la musique. Patti Smith, Blondie, les Ramones, les New York Dolls, c'est en fait le départ musical américain. C'est vrai que Londres a pris le dessus très vite sur le mouvement. Peut être que c'est McLaren qui a foutu la bombe à Londres mais c'est un mouvement que tout le monde attendait ! Iggy Pop, les Stooges, ils étaient même même avant les *New York Dolls* et les *Ramones*, alors qui a inventé le mouvement, de toute façon si t'écoutes les mecs qui font du country et du blues au fin fond du Texas dans les années 40, c'est déjà des groupes punks !

18. Les Punks étaient-ils acceptés par la société ? Et leur rapport à eux avec celle-ci, avec les médias, les gens en général ?

La raison pour laquelle on ne nous servait pas c'était les patrons de bistrot. Moi j'allais téléphoner de la cabine du bistrot, j'appelais les flics, ils venaient et je leur demandais d'aller me commander une canette au bar. Ils le faisaient, ils étaient obligés d'après la loi. A Lausanne, les flics avaient peut-être interdit ça mais le flic si t'appelles son chef, la loi c'est la loi, surtout pour un flic.

Moi j'ai toujours eu des pas trop mauvais contacts avec les flics malgré que je me sois fait arrêter au moins 500 fois à cause du look, je me suis fait foutre au moins 200 fois à poil à une douane mais ça va, ils ont jamais réussi à rien me coller sur le dos et c'est clair que quand ils me faisaient vraiment chier, je leur disais que j'avais un plus gros salaire qu'eux, que je travaillais plus d'heures qu'eux. J'ai été architecte pendant une quinzaine d'années, maintenant je suis indépendant. Ce métier n'existe plus, maintenant ça s'appelle de la construction et tout se fait pas PC. Avant je touchais des plots, maintenant tu fais du Tetris. Maintenant je suis programmeur au Piment Rouge et je fais le marché aux puces et je fais que des boulots d'indépendant. J'ai plus envie de me faire racketter par l'Etat. Je ne me considère pas comme marginal. Je ne touche pas le chômage, j'y ai pas droit, je n'ai pas le droit à des aides sociales, j'ai le droit à rien. Je vis dans cette société de mes propres ailes. Pour moi un marginal c'est un mec à l'A.I ou qui est depuis cinq ans au chômage et qui a un certificat de chômeur professionnel, pour moi, ça c'est un cas ! Je suis très bien intégré dans la société simplement je ne prends que ce que j'ai envie.

19. Considères-tu le mouvement punk comme un mouvement alternatif et pourquoi ? Un mouvement Underground ?

C'est la grosse différence de Genève et de la Suisse. En fait dans toute la Suisse, y'a eu des manifestations, « Zürich brännt », « Lôzane bouge », et y'a rien eu à Genève, A Genève ça s'appelait « Genève bougera-t-il ? ». Y'avait des concerts avec *Technicolor*, *Yodler Killers*, et en fait c'est parce que tu montais à Lausanne, Zürich, à Bâle, ils demandaient un centre autonome pour toute la ville alors qu'à Genève, y'avait une maison de quartier par quartier ! Nous on avait aucune raisons de se plaindre, on est à Genève, on n'est pas en Suisse. Les autorités sont quand même beaucoup plus près de leur progéniture quand tu vois que les flics interdisent au Punks de rentrer dans les bistrots, disent aux patrons de bistrots de pas laisser rentrer les Punks, y'a jamais eu ça à Genève. Si y'avait eu ça à Genève, ... y'en qui essayaient de ne pas servir mais bon. Y'avait une monstrueuse différence entre Lausanne et Genève. Le centre autonome de Lausanne s'est retrouvé plein de junkies en deux semaines.

Ce l'est devenu, nous on ne savait pas ce que ça voulait dire alternatif. C'est une contre-culture si tu veux, je préfère le mot. Les termes ont changé tout le long, c'est vrai qu'avec *Discolokosst*, la première fois qu'il y a eu un article sur nous, ils nous ont traité de « nouveaux dadaïstes », ils n'ont même pas dit qu'on était punk.

19b. Tu as connu le cabaret « Arwel » ?

Bien sûr, c'était à côté du centre autonome, c'était la salle qui était au rez-de-chaussée. Ils y organisaient des concerts punks, ça faisait partie des centres autonomes. C'est vrai que des scènes punks y'en avait pas beaucoup en Suisse, y'en avait une à Bienne, Berne, Lausanne, y'avait quelques salle qui se mouillaient à Genève mais franchement c'est vrai que à Genève, y'avait quand même des bistrots où les Punks se retrouvaient tels que l'Auberge des Grottes, le Pavillon noir qui était un bistrot squatté, les cafés des la rue des Etuves, le « Duke Wellington » en Vieille Ville qui n'avait rien à voir avec le nom, en fait c'était un bistrot sans alcool. Je ne sais pas pourquoi tout le monde s'y retrouvait, tout le monde rentrait avec des bières planquées. Et y'avait pas mal de bistros à Carouge qui fermaient tard et le centre des Loisirs du Grand-Saconnex et de Carouge qui faisaient des concerts et le Palladium de temps en temps qui faisait des dates punks.

Moi j'ai commencé la musique à 17 ans. J'ai commencé à jouer dans *Discolokosst*, je posais les affiches pour le Palladium, j'avais pas un rond, j'étais apprenti, on allait poser les affiches pour rentrer gratuit aux concerts, on vider les camions de groupes, c'était le moyen de ne pas payer l'entrée, c'était le sport national de ne pas payer l'entrée.

19c. C'est vrai qu'ils ont mis le feu au cabaret « Arwel » pour éviter qu'il soit récupéré par les autorités ?

C'est bien possible, je crois qu'il y a eu une histoire comme cela. Le cabaret « Arwel » est arrivé plus tard que la scène punk à Genève mais c'est vrai que c'était un endroit punk incontournable. C'était un endroit squatté, avec des gens qui habitaient là-bas. C'est arrivé directement après « Lôzane Bouge », c'est clair que les autorités ont dû donner quelque chose pour les jeunes parce que ça a quand même été hyper violent à Lausanne, d'ailleurs nous ont a été la crème, on est là-bas faire de la provocation. En fait on avait tous la tête rasée, on avait tous un look skin et on allait se ranger à côté de la police et la police nous regardait et croyait qu'on allait l'aider. Alors ils nous expliquaient qu'ils touchaient le 13^{ème} salaire, qu'ils avaient plein de vacances, la retraite à 50 ans, que dès qu'on aurait fait le service militaire, on pouvait aller chez eux. Et pour finir on est allé sur le toit de la gare parce qu'ils gardaient la gare et ont leur tiraient les tuiles sur la gueule et on leur

disait « tu sais où tu peux te le mettre ton job de merde ! ». Et là ils ont remarqué qu'on n'était pas des émules. La provocation c'était le phare.

19d. Mais la provocation était liée aux flics ?

Y'avait un peu de ça mais c'était parce que c'était les représentants de l'autorité et c'est tout. Si on avait pu taper plus haut, on aurait voulu taper plus haut, on aurait tapé le politicien, mais il est toujours tout derrière.

Entretien avec Dolores et Antoine Actrice et Témoin dans le mouvement punk

1. Peux-tu décrire quelle était ta « fonction » vers la fin des années 70, début 80

D : Dans le groupe j'étais la photographe, j'ai plein de photos. A la base j'ai fait les Beaux Arts, j'avais fait des stages photos et j'ai un peu tout foiré et j'ai commencé à bosser dans la photo industrielle. Mais c'est vrai que j'avais toujours un appareil et que je les ai tous pris en photo même pendant les séances de tatouages, je leur donnais toujours des copies. J'ai toutes les photos de l'époque de notre groupe. Damien a quand même avoué qu'il était Skin. C'est vrai que y'a eu un moment où le Punk s'est rasé la tête et on a tous fait « oi oi » mais c'était qqch de festif, ça n'avait rien à voir. Mais quand tout d'un coup j'ai senti que ça partait à cause de gens comme lui, je me suis laissée pousser les cheveux. Là ça m'a fait peur car là on rentrait dans un racisme.

D : Il a toujours été très influençable mais c'est un bon type, il a un super bon fond. Y'en a qui se sont carrément mis en pétard et ça n'a pas manqué, l'année d'après il revenait à un truc plus sage. Moi j'étais skin un moment mais pas facho.

A : On a tous été skin un moment. Moi en prenant la défense de Damien qui avait été catalogué je me suis retrouvé aussi catalogué comme le chef des Hammer skin à Genève. On peut raconter ce qu'on veut sur qqn mais tant que je ne le vois pas faire...dans le mouvement skin y'avait la musique et on retrouvait cette collectivité, cette bande. A l'époque skin et punk était mélangé, y'avait pas... Je pense que la droite l'a récupéré parce que ça allait bien avec le British mouvement et le National Front en Angleterre. C'était idéal d'écouter du ska et de regarder du foot et petit à petit c'est parti vers le mouvement ouvrier. Quelque part l'Angleterre, ils les chopaient dans les banlieues ouvrières et leur disaient que s'ils n'avait pas de boulot c'était à cause des Noirs, des juifs et le pauvre gars qui a zéro éducation et besoin de boulot, il déconne comme tout le monde. Tu dis à n'importe quel imbécile de banlieue qu'il n'a pas de boulot parce qu'il est maghrébin, il va le croire et puis il se rendra pas compte que c'est ptêtre parce qu'il a vraiment une sale gueule ou qu'il ne sait rien faire ou qu'il sait à peine parler français parce qu'il ne fait aucun effort. Le style skin parce que c'est plus facile qu'une porter une crête !

D : Mais au bout d'un moment y'en a marre !

A : Mais c'était aussi un peu ça, d'un côté c'était aussi un mouvement qui se démarquait, qui foutait la trouille aux gens. T'avais un côté propre, tu pouvais bosser comme cela, ton patron ne disait rien, au contraire. Je me souviens d'un documentaire qui était faite par Patrick Allenback.

D : A Berlin en 82 y'avait des crânes rasés. Quand tout d'un coup y'en avait une qui se faisait une teinture rouge, on en passait à tout le monde. Y'avait vraiment de tout, Paris aussi. Une année juste après j'avais les cheveux longs après le crâne rasé. Les skins portaient plutôt les Doc Martins alors que les Punks portaient plutôt les rangers allemandes.

A : Après dans les skins t'as des couleurs de lacets.

D : On faisait quand même des sorties plages le samedi, dimanche. On faisait des grosses conneries. Sur cette photo on partait à Milan et on a rencontré des Suédois qui sont venus avec nous. Moi je ne suis pas revenue, j'ai fait dix jours de taule.

2. Peux-tu décrire la fin des années 70 à Genève, au niveau social

A : A cette période là, y'avait des soirées et y'avait tout Genève qui venait. Un générateur, un petit bar. L'îlot 13 était assez ciblé alternatif, l'*Usine* au début par exemple était beaucoup plus ouverte, par exemple on se retrouvait avec un public très panaché, de tout. Y'avait de tous les genres, dans la lignée des *Béruriers Noirs*. Ce groupe a généré après toutes sortes de petits groupes français qui étaient à tendance antiraciste, antifasciste et à tendance anti gouvernement de droite. Les groupes genevois ce n'était pas vraiment engagé, c'était plutôt de la déconne, on fait des chansons, on rigole, on parle de bières et de cul et on fait la fête. Y'avait moins de tendance politique qu'actuellement. A l'époque on pouvait être alternatif comme on c'est défini maintenant mais y'avait pas ce rattrapage médiatique qui dit t'es alternatif, t'es forcément de gauche. Y'avait de tendance politique. Le but c'était se retrouver entre copains, boire des coups, faire la fête même des fois on arrivait à se croiser entre certaines ethnies ou il pouvait y avoir des Punks et Rockabilies qui faisaient la fête ensemble ou des Skins de l'époque qui n'étaient pas spécialement fascistes comme ils le sont maintenant. Il pouvait y avoir un concert punk plein de babas, en gros la différence se faisait entre ce qui s'appelait les « Benetton » c'est comme aujourd'hui ceux qui font du tuning. Ils roulaient avec des *Ciao*, ils s'habillaient avec des mocassins, des pantalons serrés, des polos. C'est là où il pouvait y avoir des frittages mais avec la plupart des groupes qui étaient à tendance rock, il n'y avait pas vraiment de marquage, de différence comme il y a maintenant.

D : Peut-être le groupe le plus engagé c'était *Discolokosst* qui avaient quand même après...ils étaient dans la pure provocation.

Les Benetton c'était des petites frimes

A : Y'avait pas cette peur qu'on les générations actuelles de ne pas avoir de boulot, tu fais des études et tu ne sais pas ce que tu vas faire après, que tu fasses rien ou que tu bosses, y'avait vraiment pas ça. Tu pouvais dormir dans une porte cochère et au pire des cas, t'avais la propriétaire ou le concierge qui te disais de ne pas rester là, d'aller dormir au chaud. T'avais une générosité et un accueil de la part des gens qui était autre.

D : t'avais un véritable accueil. Comme nous on voyageait beaucoup, on tout d'un coup on se retrouvait à plusieurs. Nous on a accueilli facilement des gens et en fin de soirée on est dix.

A : T'avais une espèce de liberté, tu pouvais gueuler ce que tu voulais et personne n'allait te dire quoi faire. On n'avait pas de ligne de conduite.

D : Et en même temps oui. Parce que quand on allait voir des potes, les gens avaient souvent moins d'argent que nous, mais ils se faisaient un honneur des nous accueillir et selon combien on arrivait ils nous répartissaient entre le peu qui avaient un appartement, tout d'un coup ils avaient acheté une tonne de bière. C'était à leur mesure. Y'avait un accueil et quand ils venaient là c'était pareil. Et quand les potes même à Genève venaient passer la soirée chez toi, c'était hors de question qu'ils rentrent, « t'es bourré, tu dors ici ». Ils n'allaient pas prendre la bagnole. Moi je trouve que y'avait bcp, pas forcément de solidarité mais ce qu'on faisait, on le faisait en groupe. Y'avait un vrai esprit de groupe. Reno a 15 ans s'est barré, grâce à sa mère il a découvert plein de gens. Sylvain et son frère c'est vraiment des gens en marge. Tu retrouves entre deux cas, entre des gens provoc qui se la jouent adultes et des gosses qui font des batailles d'eau, se renversent la bière, qui font des tas des conneries.

3. Trouvais-tu qu'on s'ennuyait à Genève à cette époque, qu'il y avait suffisamment de lieux pour les jeunes intéressés par la culture alternative ?

D : Y'a eu le Kab début des années 80. Argand c'était ou il y a eu les premiers lieux de concerts, le Petit-Saconnex c'était après, les centres de loisirs ou il y avait parfois des concerts.

A : *Changé* avait fait une grande soirée au Palladium en 81. Les lieux institutionnels n'existaient pas, t'avais les centres de loisirs, t'avais les quais du lac. les bords du lac pour aller boire des coups, t'avais un peu les mêmes circuits qu'ont actuellement les bandes de jeunes, centres de loisirs, deux trois bistros et selon les bistros les patrons en nous voyant arriver avaient peur.

D : Faut dire qu'on bougeait beaucoup. On avait des connexions à droite et à gauche, beaucoup en France, des copains de Dijon, d'Alsace, en Allemagne et il nous arrivait souvent de partir à Freiburg en Allemagne et là on allait régulièrement voir des concerts. A Lausanne un moment on était y plus souvent pendant un moment, y'avait *la Dolce Vita*. Par contre il faut reconnaître qu'on bougeait. Je pense qu'on gagnait peut-être pas beaucoup mais on avait un plus grand pouvoir d'achat et c'était plus facile. On partageait deux/trois bagnoles, on se réunissait et on n'avait pas peur de foutre le camp car à Genève ça devenait glauque et voilà on allait en Allemagne, on Italie, on bougeait pour aller voir ce qui se passait. Même des fois sans savoir de quel concert il s'agissait, on voyait un truc, on y allait. Et puis pas toujours de quoi...mais c'est quelque chose qui nous alimentait, le concert c'était ça car boire des coups, ça va un moment mais après deux/trois semaines où rien ne se passait, y'avait un manque, fallait qu'on trouve, en tous cas dans notre groupe. L'objectif pour nous c'était de se retrouver, de se réunir, de faire les cons. L'information se faisait par le bouche à oreille. Qqn qui arrivait et nous disait par ce qu'on n'avait pas franchement ...Sinon beaucoup Dominique, Ross qui avaient des petits tuc....

A : Y'avait pas grand-chose, la plupart des week-ends c'était pur se retrouver entre copains. Au centre y'avait pas mal d'affiches mais dans les grands concerts. Il distribuait pas mal les informations dès qu'ils en avaient. Y'avait deux/trois magasins de disques à Genève qui diffusaient l'information, Back to Mono, *Sounds*, celui de la rue des Etuves qui est plus. Y'avait un magasin en Vieille-Ville mais qui est branché musique classique aujourd'hui. Mais à l'époque t'avais un quartier vers l'Ecole-de-Médecine qui était branché où t'avais *Sounds*, une boutique de fringues à côté, l'Etabli et d'autres bistros populaires où tu pouvais te retrouver pour...

D : L'Etabli j'y allais mais je me suis toujours retrouvée entre deux mondes. Donc j'alternais beaucoup car avant le rock/punk, tout ça, moi j'étais totalement prise par le jazz. J'ai eu la chance d'être initiée par deux mecs absolument extraordinaires qui ont fait fort, ils ont réussi à m'inculquer le free-jazz et maintenant j'ai l'oreille pour tout. Ce que les gens appellent des cacophonies, moi j'adore. Donc j'étais un peu partagée par ces deux mondes alors que quand on me dit t'es punk tout ça, moi ça me fait rire. Moi je ne me suis jamais définie punk, ce mouvement m'a intéressée et j'y suis allée à fond car je suis curieuse puis en même temps au niveau de ma famille ça se passait très mal et je pouvais utiliser ça et puis surtout moi j'ai toujours aimé faire chier. Dans la rue je me suis retrouvée avec une bombe de peinture pour taguer les manteaux de fourrure des pouffasses et je n'étais pas punk à côté.

4. Quels autres squats et autres lieux punks y avait-il ?

Au Bouffon y'avait plein de concerts en 83.

5. Pourquoi des lieux, scènes d'un soir, des concerts sauvages ?

A : L'info était sur flyers ou du bouche à oreille. Tout le monde se rassemblait à tel endroit, on disait ça se passe là-bas puis 2heures après tu commençais. C'était principalement *Etats d'Urgence* qui poussait derrière. *Changé* était déjà plus dans une logique de travail avec la ville, *PTR* avait repris *Changé*, ils assuraient déjà des concerts de groupes un peu plus connus qui touchait un public un peu plus large, ça s'appelait « la rage qui vit », à l'époque tous les groupes alternatifs rock jouaient à fond à travers là. Ils faisaient venir beaucoup de groupes punks qu'il n'était pas possible de faire jouer dans des salles de plus de 500 personnes ou certains étaient interdits parce que ils planaient un air de fascisme. Ils faisaient des gestes provocs sur scène.

D : C'était de la provoc mais qui ont lancé une polémique mais c'est des groupes qui n'auraient jamais été acceptés au Palladium ou au Faubourg. Ces salles là servaient aussi à faire passer des groupes comme cela. Y'avait pas de bagarre, de confrontations.

6. Quel était le mode de vie des jeunes Punks de l'époque ?

D : Moi je fais partie des plus vieux, je suis plus âgée que Dominique et que Ross et donc c'est peut-être aussi pour cela qu'ils ne m'ont pas trop fait chier. J'étais décalée, je sortais du collège et j'étais très impliquée plus dans un côté anar, Che Guevara et tout ça donc j'ai débarqué là-dedans avec beaucoup de méfiance car y'avait pas de fil conducteur au niveau politique, c'était ou on n'enmerde, on fait chier tout le monde ou certains très prise de tête mais alors vraiment communistes.

7. Leur façon de s'habiller était-elle une volonté de se démarquer, de provoquer, de montrer une appartenance à un groupe ? Une facilité de classement ?

D : Le style punk était un style qui permettait de pas avoir à se justifier, de dire merde pour autant qu'il y ait du respect. Moi c'est vrai que quand ça dérape et qu'on commence à s'en prendre à des minorités, j'ai toujours été contre, d'ailleurs ça m'a amené à certaines discussions dans le groupe qui ont sont partis plus dans des mouvements de droite. J'estime qu'on peut tous vivre ensemble du moment qu'on s'autorise à penser et à dire ce qu'on pense. Moi après ça je m'en fous, faut pas venir m'enmerder. Il ne faut pas m'empêcher de mettre ma ceinture cloutée si j'ai envie de la mettre et puis en même temps je n'aurais jamais idée de l'utiliser à moins que l'on m'y force. Ca m'ai arrivé quand même deux/trois fois parce qu'il fallait que je me défende et là j'étais bien contente de l'avoir. En tant que femme t'es obligée, t'es la copine à machin mais arrive un moment ou tu te bats et une fois que tu t'es battue une fois et que t'as cassé la gueule d'un mec, on ne vient plus te faire chier parce que ce n'est pas mon copain qui va venir me défendre, je suis capable de le faire toute seule. Et moi je me suis toujours trébuchée devant les concerts mais pas ce que j'appelais les petites groupies qui sont là mais derrière qui se protègent, moi j'étais devant et je pogotais et je balançais et c'était ça l'adrénaline quoi.

8. La musique a-t-elle été un facteur d'union ? Que disaient leurs chansons, tes chansons ?

D : Oui. C'était assez diversifié parce que finalement y'en avait très peu dans le groupe qui n'écoutaient qu'une sorte de musique, on était assez le « Skin oi » donc gentil, le punk, quand y'a commencé à y avoir des groupes comme « No souci » ou même les « Dead Kennedys » très

engagés, très politiques, on écoutait volontiers, chacun se passait par bouche à oreille et je crois qu'on avait un éventail assez large dans notre groupe. Après, évidemment y'avait ceux qui écoutaient toujours les mêmes conneries mais dans notre groupe on était assez ouverts. Et pas que ça, parce que moi dans le groupe quand ils venaient à la maison, je leur faisais écouter du Gainsbourg, Baschung.

A : Moi j'étais un fan de *France Gall* et des *Village People* et en même temps j'écoutais *Trust* et les *Sex Pistols*. Y'avait le Punk pour se défouler, faire le con, trouver des copains. C'était assez fédérateur comme mouvement, dès que y'avait un concert, on était sûr qu'on retrouvait plein de gens qu'on ne retrouvait pas le reste de la semaine.

9. Quel était le but du pogo ?

C'est ce que je peux ressentir parce que je cours beaucoup et c'est que je peux ressentir en course, quand t'arrives à la fin et que tu croies que tu vas crever et tout d'un coup y'a quelque chose qui remonte tu sais pas comment et qui t'amène jusqu'au bout, et ben là c'était pareil. Vers la fin d'un concert t'es juste crevée, t'es morte et t'as le morceau qui tue et tu ne sais pas, t'es soulevée, y'a tout le monde qui est l'air, le lendemain tu comptes les bleus mais sur le moment t'as pas mal. Mais à l'époque c'était quelque chose d'incroyable. En même temps je rentrais avec la trouille dans un concert, j'avais la boule au ventre. Y'avait pas beaucoup de femmes dans le cercle à pars celles qui se faisaient protéger. Moi je ne me suis jamais battue avec une femme dans ses années-là, de toute façon, ça ne crochait pas. Y'avait comme une espèce d'aura, je pense que je dégageais qqch qui impressionnait et j'étais certainement très agressive, c'est-à-dire que je me suis dit qu'avant de prendre, je donne, il faut qu'on ait peur de moi pour qu'on me laisse tranquille. Je vivais déjà des trucs pas tristes chez moi donc à ce moment là je me disais qu'il ne fallait pas qu'on me fasse chier, je traîne avec des mecs pour ne pas qu'on m'enmerde, c'est bien clair. Après c'est une réputation que tu traînes. Je pense que naturellement y'avait qqch d'agressif mais en dehors de ça, je me mettais une protection mais même en temps que femme. Aujourd'hui on a une boîte de nuit en bas, et combien de fois je suis partie à la bagarre et il me choppe et me dit « ferme ta gueule et monte » et je n'attends pas qu'il vienne me défendre, ce n'est pas parce que je suis une gonzesse et que je fais 162cm qu'il faut qu'on me marche dessus. Et je ne peux pas m'en empêcher et à l'époque c'était déjà ça. Faut pas avoir peur et pas montrer, du moment que tu le montres...

10. Quelle était l'idéologie des Punks à cette époque et si non pourquoi il n'y en avait pas une ? Y'avait-il des puristes et si oui, comment les définis-tu?

A : Non.

D : Non parce qu'on était très différents. Moi quand je suis arrivée, je devais être une des rares à travailler avec Reno. Beaucoup étant encore assez jeunes, étudiaient ou ne foutaient plus rien mais finalement des fois on arrivait, y'en qui faisait la manche pour aller voir des concerts, des fois on leur filait un peu. Mais y'avait pas...on était tous tellement différents. Ce qui est incroyable, moi je viens d'une famille prolo à mort, mes parents ouvriers n'ont jamais eu la thune et d'autres comme Antoine qui venaient de familles bourgeoises, des gens de gauche et de droite, c'est pour cela que ça fonctionnait. Alors que moi avant j'étais au collège, je fréquentait des gens trotskistes et léninistes qui m'ont cassé les couilles pendant trois ans et à un moment je me suis dit « basta, pour être heureux, on n'est pas obligé de joindre un parti, un groupe, un mouvement » Finalement, si on arrive à s'entendre sur une même démarche, et la démarche c'était les concerts, la musique,

rencontrer des gens. En dehors de la musique, ce qui nous réunissait beaucoup, c'était le rencontre des autres et comme on partait beaucoup le week-end, à Dijon, en Alsace, on a fait plein de rencontres. Et nous quand on est rentré de Berlin, on a rencontré un couple là-bas, on les a fait jouer deux fois à l'Usine et après les gens quand ils allaient à Berlin, ils allaient dans ce squat, ils savaient que c'était nous qui les envoyions, c'était génial. C'était vraiment une relation très forte. Aujourd'hui je ne pense qu'on...

A : Y'a les natels, y'a internet, ça casse tout ces conneries. Avant t'étais obligé de te déplacer. Tu voulais voir un copain, tu ne pouvais pas l'appeler, tu faisais Bon le samedi il sera ptêtre à tel endroit. Tu y allais, t'attendais une heure, tu buvais un coup, tu rencontres plutôt un autre type qui arrive comme cela et plutôt que de courir après le copain, tu estes avec ce type et puis qui sait si le copain tu le rencontrais pas deux ou trois heures plus tard à tel endroit, y'avait pas. Temps en temps oui on se lançait un coup de fil à six heures le soir et si c'était pour un truc important mais c'était vraiment un autre rythme de vie. Actuellement, t'es toujours en train de te courir après avec un portable à la main. On partait, on faisait les cons et on rencontrait plein de gens. Tout d'un coup, t'échouais à Carouge, tu te retrouvais la soirée avec une bande de joueurs de cartes et tu passais une superbe soirée. La soirée n'était pas forcément programmée, construite, c'était assez open. Ça correspondait...

D : Et puis, je ne sais pas aujourd'hui parce que je fréquente quand même des gens entre 25 et 30 et apparemment ils restent pas mal entre eux, et nous, je sais qu'à un moment dans le groupe y'avait des gamins, 14/15 et moi je les prenais comme des petits frères, moi j'ai toujours été la plus âgée, mais c'était vraiment assez incroyable car on était de 14/15 jusqu'à 25/28 et aujourd'hui je doute que dans cette tranche d'âge là, qu'ils véhiculent autant de jeunes ou de gamins avec eux, c'est plutôt non le petit frère il m'enmerde. Nous on prenait les petits jeunes et on les protégeait quelque part, ceux de 15/16ans, on les initiait. En Espagne c'est différent. Moi je vois à Barcelone au début ce n'était pas aussi étiqueté qu'ici. Les étiquettes c'est jamais voulu, je ne suis pas Punk, je suis Dolores alors je suis dans ce courant, je suis ce mouvement que j'essaie de comprendre. Pour le moment il m'aide, ça me défoule mais je ne suis pas Punk ! Ça veut dire quoi être Punk, par contre ça m'a toujours, par contre ces dernières années, lui (Antoine) qui n'est pas plus engagé que moi, ben quand il a fallu, on a fait toutes les manifs, on est allé à Berne, on allé manifesté contre la guerre en Iran, etc., on a fait ensemble ces dernières années plus que quand j'avais 20ans parce que tout d'un coup, merde, il faut aussi tout d'un coup de se manifester et tu viens ma mère qui a toujours eu un côté très droite, etc., quand y'a eu les problème Aznar et qu'ils ont voté Zapatero, elle est descendue dans la rue fêter Zapatero et j'étais très fière d'elle. Maintenant elle regrette car il laisse les pédés se marier entre eux. Galicie, Franco, c'est grâce à lui qu'on a eu à manger, sans lui on ne bouffait pas. Selon les régions, ils n'ont pas vécu les mêmes choses. Moi j'avais 14/15 ans à la mort de Franco, on ne pouvait pas se promener à plus de trois dans la rue et la Guardia Civil venait. Et moi je passais mes vacances en Espagne et je venais de Genève et j'étais sidérée, je ne comprenais pas et je voyais les gens qui s'arrêtaient parce que les voitures officielles passaient et ils faisaient le signe, c'était ptêtre le signe fasciste mais il fallait saluer les voitures et lui il n'habitait pas loin, il venait du bled El Ferrol et y'a 3/4 ans on y allées avec ma mère et y'avait encore la statue. Comment on pouvait laisser ce terroriste de merde. Les gens à cet âge là, tu essayes plus...L'ignorance...

A : Chez les rappeurs c'est différent...L'Espagne avait à peu près 30ans de retard. C'est leur vie.

D : Moi j'ai une sœur qui a une fille toujours pas baptisée et j'ai toujours dit que si un jour ils baptisent cette fille, je ne suis plus la marraine. Quand elle sera majeure, elle décidera de sa religion. Moi j'ai une haine farouche contre l'église catholique, on m'a tellement fait chier avec ça, je peux plus. La religion c'est autre chose, après l'église, non.

A : Je pense que les Punks actuels sont beaucoup plus politisés.

11. Les Punks avaient-ils des choses à revendiquer ?

D : Au niveau des squats c'était pas franchement à Genève, c'était ça le problème...y'avait Pré-Naville et Argand qui étaient les premiers, moi j'ai jamais squatté à Genève car je trouvais ça ridicule de squatter à Genève car la plupart des gens qui squattait à cette époque-là n'en avaient pas vraiment le besoin, c'était plus certain pour frimer ou d'autres peut-être par idéal mais à cause d'un réel besoin, c'était pour s'identifier à un courant marginal mais pour être vraiment en marge. Moi ça ne plaisait pas trop car déjà la vie associative ce n'est pas évident mais surtout quand t'es avec des gens qui sortaient tout azimut. T'avais deux, trois personnes qui étaient étrangères et qui étaient dans le besoin et ça posait certains problèmes dans le squat. Pré-Naville en l'occurrence était souvent attaqué par les bandes de Pharaons, on va dire que c'était au début mais y'avait un gros problème entre ce qui était punk et le milieu des Bikers parce que c'était la cible facile, on nous prenait pour des petits cons et de toute façon la plupart même avec ce côté provoc, agressif, chaînes cloutés, ce n'était pas un instrument de bagarre, une arme alors eux ils pensaient qu'on était habillés de la sorte pour frapper. Donc c'était une proie facile car on chopait deux, trois petits Punks dans un coin et on les tabassait. Et il y a eu quand ça a commencé à déraper ce problème de viol à Pré-Naville plus que grave parce que les gens commençaient à se barricader. Heureusement c'en est resté là mais par la suite y'a eu une espèce de haine qui ne s'est jamais confirmée parce que finalement y'a pas eu tant de bagarres que ça. Y'a eu des moments hyper durs mais à partir de là, honnêtement nous on trainait pratiquement tout le temps au bistro des Grottes et y'avait beaucoup de Rod Vikings qui venaient et y'a rarement eu de bagarres. C'était le seul bistro de Genève où on pouvait tous se retrouver car le patron lui était un Biker, il nous aimait beaucoup, c'était qqn d'assez particulier qui disait que dans son bistro il n'en avait rien à foutre des étiquettes, ici on vient pour boire de la bonne bière qui était vraiment un endroit pour cela, y'avait 150 bières du monde entier, dès qu'on trouvait une nouvelle bière on la lui ramenait, si ça lui plaisait, il la commandait, c'était un No-mans Land, on est là pour boire. Et les rares fois où il y a eu une tension c'est lui qui s'en est occupé.

A : C'est vrai que politiquement...t'avais Argand dont la moitié de l'immeuble était occupée par des Punks, qui leur seul souci était de boire des bières et d'organiser des concerts au sous-sol et l'autre moitié était ce qu'on appelait les rouges, une espèce de bande d'intellos à tendance communiste qui eux avaient la démarche politique comme on peut la retrouver maintenant dans certains comités de défense des squats ou des choses comme cela. Là y'avait peut-être des choses mais vraiment la position politique du Punk dans les années 80,...je crois que la plupart des Punks n'en avaient rien à foutre. C'était pour se marrer et c'est tout. Le style punk c'était pour se démarquer.

D : C'est pour cela qu'avec Reno on est parti une année à Berlin. A ce moment là ce courant était fort et chez des gens qui avaient quand même une sacré personnalité, c'est clair que c'était intéressant de s'identifier comme cela à...dans le milieu punk y'avait pas de moule comme pour les Rockabilles avec leur banane parce qu'on pouvait s'habiller de tellement de manières différentes, on dit aussi que c'est le courant qui a amené le port de la jupe chez l'homme. Gauthier s'en est inspiré et McLaren en était pour beaucoup, moi je sais qu'on allait à Londres, on achetait des fringues et c'était génial car tu pouvais tomber dans une espèce...les petites nénettes avec les bas résille, les kilts, etc., mais ce n'était pas que ça. Nous on se faisait les habits nous-mêmes. Le maquillage de Nina Hagen par exemple c'était lyrique, c'était de la poésie après on aime ou on n'aime pas mais c'était hyper large, tu pouvais être en jeans et en t-shirt et basta. Alors effectivement c'était peut-être là le seul moment où y'avait un petit engagement politique ou les t-shirts c'était toujours une démarche anti-sociale, provocatrice. Les « Deads Kennedys » ou on

s'impliquait mais de là à dire un investissement personnel avec un groupe qui s'implique politiquement, non. Alors qu'à Berlin c'était différent.

A : On choisissait ce genre de mouvance parce que la musique correspondait à qqch qui n'existait pas. Ce n'est pas la musique de papa et maman comme on retrouvait avec les Rockabilies ou les Hippies qui écoutaient de la musique que les vieux avaient déjà écouté. Le côté provocateur qui en période d'adolescence correspond à beaucoup de jeunes ou tu te retrouves vraiment différent, tu essayes d'avoir un look qui peut être soit très agressif soit... pour finir y'a plus de critères de look ou de marques comme on retrouvait... je me souviens de la salopette bleue, des sabots et tout le monde devait en avoir, et toi tu te retrouves avec des pantalons à fermetures éclair que personne n'avait et vraiment tu te démarquais du reste des gens, je pense que c'était le but, d'être vraiment différent. Après la manière de la faire, punk ou autre, chacun se démarquait comme il le voulait. Pour se démarquer ou ressembler à d'autres selon le type de mode.

D : Je pense que y'avait une association de choses très intéressantes car du côté des hommes, à Genève pas tellement car tout le monde est très frileux niveau mode ici, mais à Londres, à Berlin, à Paris, les hommes osaient, avec des jupes kilts ou des jupes culottes à la samourai avec des ceintures cloutées. Alors la femme c'était la petite jupe ras la culotte mais avec des grosses rangiers. Ces associations étaient complètement disparates et pourtant esthétiquement, ça le faisait, il fallait être... y'avait de la provoc mais en même temps y'avait aussi des choses qui étaient très belles, ça se mélangeaient. Même nous on pouvait se fringuer d'une manière très choquante et un jour d'une autre, y'avait une belle recherche d'esthétique surtout chez la femme. Nina Hagen elle a amené un truc complètement lyrique sinon c'était un truc... y'a quand même eu des groupes qui ont sorti des choses très douces même en étant vindicatif, dans les habits pareil. C'est vrai que les anglais ont toujours eu des tenues très...

A : Les femmes avaient un look plus soigné en général que les hommes.

15. Peux-tu définir la culture alternative, la contre-culture ? Vois-tu des différences de définitions aux termes sous-cultures, cultures alternatives, culture underground, etc. ?

D : c'est difficile parce que je n'ai pas vraiment trempé pourtant j'ai lu des gens complètement en marge mais la culture alternative qu'est-ce que ça veut dire,... je ne sais pas. Moi j'ai une espèce de vision un peu anarchiste de tout et dans l'alternatif, je ne peux pas définir. Dans ce que je lis souvent, quelque part, ne pas vouloir de normes et de machins, ils deviennent presque plus normatifs que des gens qui simplement ne revendiquent rien. A force de trop revendiquer, ils se créent eux-mêmes une espèce de petit monde qui devient presque chiant. Alors on peut parler peut-être de *Rhino* mais voilà de nouveau ce qui pouvait être alternatif dans la musique, ça devenait qqch de... tu t'enfermes presque. Tu rentrais là-dedans et c'est comme on te pointait du doigt et ce que t'as le droit de rentrer, est-ce que t'es sûr que tu veux rentrer. Du coup ça devenait tellement point et dieu sait si j'écoute toutes les musiques et y'a des fois on sortait en se disant mon dieu qu'est-ce que c'est. Entre eux, au niveau gestion de l'immeuble, etc., moi je n'étais pas franchement sûre que c'était un respect de toutes les libertés, je ne sais pas, franchement, je ne suis pas convaincue. Le nom me plaît mais en même temps, moi je suis plus près de ce qu'on peut appeler marginal parce que ça se définit pas que de ce qu'on veut appeler mouvement alternatif car on veut trop le cerner. Tous ces termes me gonflent.

A : Pour moi c'est de la merde. Je crois qu'on doit pouvoir être capable de faire ce qu'on veut quand on veut quand on peut sans forcément devoir s'apparenter à un mouvement que l'on appelle de

telle ou telle façon. Pour demander des subsides à la ville pour avoir son salaire tous les mois. C'est là où y'a un truc qui me dérange dans ce qu'on appelle le mouvement alternatif, le gars qui fait sa peinture, son...le graffeur qui se démerde, qui va braquer pour payer ses bombes et qui va couler les murs de la ville avec ses grafs, pour moi il est plus alternatif que l'espèce d'artiste maudit qui touche son salaire de chômeur tous les mois et qui revendique un état de fait parce que ils font de la peinture noire ou de la peinture rouge comme tout le monde. Sur ce principe là, moi j'ai fait pas mal d'années à *Artamis* (atelier) et j'étais pas mal souvent en contradiction avec des gens qui se définissaient comme alternatifs. J'étais à mon compte, j'avais mon atelier, un loyer pas cher. L'alternatif ce n'est pas forcément un crève la faim. Là y'a un espèce d'amalgame qui se fait qui dit que pour être alternatif il faut être habillé pouilleux, faire de la musique qui est à chier et qui se vend pas, il faut manger des petites graines, etc... enfin je sais pas, y'a plein de...et ça m'enmerde. Comme moi quand j'étais Punk, y'avait cet espèce de ligne qu'on donne dans la vie qui dit « mon fils tu vas être architecte, tu vas faire latin » et au bout d'un moment t'as envie de faire ce que t'as envie. À l'époque on avait la chance d'avoir un avenir qui était encore plus ouvert, où le marché du travail était encore bien libre. Tu dis, l'idée de faire tout d'un coup, de partir dans le Punk, c'était de faire son propre chemin, de casser toutes les barrières que l'on a autour et d'avancer. Quand je vois la plupart des copains de l'époque, ils ont tous avancé, tout en faisant la fête en faisant leur histoire à eux, chacun dans leur coin ou en bande de temps en temps, résultat c'est que y'en a pas beaucoup qui sont morts ou en prison, ils ont tous une situation plus ou moins vivable. Ils ont tous un conjoint ou des enfants, ils ne sont pas à la rue, enfin dans la majorité. Quand on voit de nos jours les jeunes, y'a au moins un 50% qui est près de tomber dans les grosses conneries.

D : Et Dieu sait si tout le monde a fait beaucoup de conneries

D : Ross par exemple, il se définit comme alternatif, il avait son dépôt là-bas qu'il ne payait pas cher mais il fait les puces, les brocantes et alors, c'est ça être alternatif ? Dans les années fin 70 ou 80, nous on parlait plus facilement de marginal, de gens marginaux qui justement n'étaient pas dans le moule et qui avaient des idéaux. On a tous des idéaux, moi je vis dans l'utopie au quotidien mais faut avoir les couilles de s'assumer, de le faire et ces gens-là, y'en a pas bcp. T'as dû voir dans les rues basses le vieux monsieur avec son orgue de barbarie et son chat, pour moi c'est le marginal parfait, le type est hors normes, non seulement il enmerde personne mais il vit son rêve mais moi j'appelle ça un marginal. Pour moi l'alternatif c'est trop politisé. Aujourd'hui, le mot alternatif me fait chier. Même le marginal a besoin de cette culture pour s'en débarrasser, tu ne peux pas dire que, même un Ross, que j'estime aujourd'hui être le plus en marge d'entre nous, moi j'estime qu'il a tout compris, le mec il a fait des études, il est hyper intelligent mais il s'est débarrassé de tout ça, t'es obligé donc c'est pas de la contre-culture car cette culture elle est en lui, il l'a, et il est hyper intelligent, tu vois.

A : Tu prends Ross ou Damien, ils sont restés dans un mouvement que l'on peut qualifier actuellement d'alternatif, avec son magasin de disques, sa musique, maintenant il a un appartement comme tout le monde mais il a vécu très longtemps en squat. Ross aussi, il a son petit boulot, son machin, ses combines, eux je pense qu'ils ont encore un mécanisme de marginalisme. Et y'a un moment où tu grandis simplement et tu fais des choix et ces choix c'est tout d'un coup tu rencontres qqn avec qui t'as envie d'avoir des enfants ou je ne sais pas. Tu rejoins un peu le moule. Après tu l'adaptes comme il te semble mais le moule de vie il n'est pas...s'il est là, ce n'est pas pour rien, dans le gène de l'homme, il est là pour manger, vivre, travailler, dormir, aimer ou mourir, c'est des étapes qui sont...je pense que l'on peut repousser certaines étapes ou ne pas les faire mais les hommes sont plus ou moins pareils. Quand tu vois actuellement, t'en as qui se définissent comme alternatifs et qui sont fils à papa. Nous on était fils à papa à l'époque aussi plus ou moins en tous cas avec des parents qui étaient unis ou qui vivaient ensemble, qui avaient un travail ou de quoi entretenir la famille. Y'en a très peu de l'époque qui se sont retrouvés jetés à la rue comme ça

pourrait être le cas. C'était un choix délibéré, de faire ce qu'on avait envie de faire, de faire les cons avec les potes tout en sachant quand même qu'il y avait qqch au bout.

D : Y'avait des lois qu'on quand même respecté. On a souvent outrepassé certaines règles mais on a jamais transgressé les lois.

A : Y'avait le respect de la personne âgée, du gendarme, du patron. Dans les manifestations c'était un peu donnant, donnant mais quand tu te retrouvais à six/sept copains bourré à cinq heures du matin au Rond Point de Plainpalais et qu'on sautait sur les trams et que t'avais tout d'un coup une patrouille de gendarmes qui arrivaient avec leur képi tout bedonnant, « papiers machins », on donnait tous nos papiers, on ne discutait pas, y'avait pas d'insultes, de rapports de force on était conscients qu'on avait dérapé. On savait qu'on se faisait taper sur les doigts.

D : Par contre lors des concerts, lorsque les flics sont arrivés, c'était « ok, on laisse couler mais vous n'avez pas le droit de boire de l'alcool » et y'en avait un qui venait régulièrement, super sympa et qui nous aidait à planquer les bouteilles pour ne pas que les petits jeunes en service avec lui le voient, faut être totalement anti-uniforme, faut reconnaître que... et y'a eu des dérapages. Moi je me suis retrouvée à l'inverse avec deux connards à la Starski et Hutch, on a failli se faire buter par eux, ils ont dégainé,...non...on était aux Avanchets et je suis sorti avec leur chien, le truc débile, soirée, on était sept ou huit, ça picolait, certains fumaient, enfin bref,...moi j'en avais un peu ras le bol et je suis sortie promener le chien qui n'est jamais en laisse par contre il détestait tout ce qui était uniforme. Une fois dehors, il a commencé à enmerder et je vois deux mecs qui arrivent avec blouson de cuir et tout et qui viennent me questionner et je rentre en me disant que c'est bizarre, le chien il a gueulé sur ces deux. Puis, une heure ou deux après en sortant de chez le copain, on va pour prendre la voiture, on était trois et au moment où on monte dans la voiture, ces mecs arrivent, nous demandent si on a du feu et au moment où Reno a démarré, les mecs ont dit « Arrêtez » et il se retrouve avec le flingue sur la gueule et c'était des flics. Heureusement qu'il a reconnu le pistolet car il était à deux doigts d'accélérer et ils nous ont fait chier jusqu'à ce qu'on exige qu'ils appellent la patrouille de la Servette qui est arrivée et quand les mecs de la Servette sont arrivés leur ont demandé de foutre le camp.

Entretien avec Damien qui travaille à Urgences Disk à l'Usine et DJ Témoign du mouvement

1. Peux-tu décrire quelle était ta « fonction » vers la fin des années 70, début 80

Je ne pense pas que j'avais un rôle particulier, je bossais comme DJ dans différents fêtes, différents lieux, boîtes, dans ce qui s'appelait le « Biblos », une boîte électro-punk début des années 80 qui a assez vite tourné en boîte quelconque portugaise, salsa. Je bossais aussi dans des endroits comme le « Midnight », dans divers pubs en Vieille-Ville comme DJ, à l'époque tous avaient des soirées à thèmes, des endroits où tu pouvais passer des disques. 45 tours et 33 tours. Je faisais aussi du « Viging » avec deux grosses cassettes VHS, on passait des images derrière avec les tous premiers vidéo-projecteurs qui étaient assez monstrueux. Une table de salon avec de tout petits écrans et des images de merde. C'était des trucs qui étaient filmés à droite et à gauche. Soit des trucs qu'on piquait à la TV, soit des trucs qu'on filmait. N'importe quoi, des images que tu prends, des conneries que tu fais avec des potes. Malheureusement y'a plus vraiment d'archives de cela vu l'état des bandes après 25 ans.

2. Peux-tu décrire la fin des années 70, début 80, à Genève, économie, politique, vie sociale et nocturne, etc.

Pour moi, la fin des années 70, j'étais au cycle. T'avais tous le mouvement hippie qui était encore bien là, donc on aimait pas trop le mouvement hippie et le mouvement disco où les gens étaient à fond dedans. T'avais le reggae qui était aussi là avec Marley et compagnie. T'avais surtout le mouvement New Wave qui regroupait aussi bien la musique punk que la musique rock, tous les groupes comme les « Ramones », « Patti Smith » ou les « Pistols ». Y'avait pas de personnes qui écoutaient un style de musique particulier. Ils appelaient ça le mouvement New Wave à l'époque, y'avait tout et n'importe quoi, y'avait pas un mouvement punk particulièrement punk. Ca a été plutôt en 82-83 où là les gens se sont assimilés le terme punk ou skin, ce qu'ils voulaient par rapport à l'époque. Tous les looks étaient mélangés dans un concert, jusqu'à la fin des années 80, jusqu'à la fin des années 80, ils étaient tous mélangés dans les concerts parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire.

3. Trouvais-tu qu'on s'ennuyait à Genève à cette époque ?

C'est pas qu'il n'y avait rien à faire mais qu'il y'avait pas grand-chose à faire. Donc dès qu'il se passait qqch, t'y allais même si t'aimais pas la musique. Et ça finissait souvent soit en pseudo bagarre soit en divers trucs comme cela. Y'avait pas mal de concerts sauvages, quelques squatts qui faisaient des concerts comme Argand mais vraiment tout début années 80 donc ça a fermé assez tôt. Mais y'avait « Conseil Général », « Fiasco » qui était l'avant « Usine », derrière Montbrillant. Pré-Naville c'était plutôt pour les junkies, ils avaient fait un bar comme dans à peu près tous les bars de squatts mais c'était plus une vie nocturne liée à la boisson, aux gens qui ne bossaient pas ou étudiants. Y'avaient aussi pas mal des gens des Beaux-Arts qui fréquentaient ces lieux là. Ce n'était pas une classe sociale particulière, les gens se mélangeaient, et parce que t'avait pas les moyens d'aller dans les pubs t'acheter une bière à 6 francs. Donc y'avait entre guillemets tout le mouvement punk qui existait déjà mais qui était pas revendicateur, c'était plus le fait de faire la fête, de s'éclater. C'était un mouvement contestataire comme tous les mouvements. Ils contestaient tout ce que les parents donnaient comme tous les adolescents maintenant. Pas forcément avec un grand A comme Anarchie mais en même temps ils disaient « No Future » donc

ils s'en foutaient comme n'importe quel ado maintenant s'en fout de ses parents et de ce qu'il va devenir à trente ans qui pour eux un mec de trente ans c'est un gros con et basta.

Les Hippies en prenant du LSD, héroïne, je ne pense pas qu'ils avaient une projection dans l'avenir, ils avaient une vie assez courte. A voir tout ce qu'a fait le mouvement hippie, ils sont pratiquement tous morts.

Moi je ne voyais pas les punks comme des gens qui revendiquaient des choses mais plutôt comme des gens qui avaient envie de s'éclater, boire des bières, fumer des joints ou n'importe, ce que font tous les ados maintenant. Ce n'était pas pire avant, ce n'était pas pire maintenant. Ce sont plutôt les médias qui vont proposer, qui vont dire qu'ils sont horribles. Moi je trouve que l'étiquette de mauvais garçon ce sont les médias qui l'ont collée. Ce sont les médias qui les ont identifiés comme punk. C'est lié à un mouvement qui est parti à Londres mais y'avait des punks bien avant Londres, c'était bien avant ça et c'est les années 70 avant tout. Les USA, les *New York Dolls* sont vraiment punk, punk, le groupe n'existait plus quand le mouvement punk est arrivé. Ce sont des punks ricains qui étaient déjà punks dans l'âme. Tu prends des mecs comme « Suicide », fin des années 60, début des années 70, ce sont les inventeurs de l'électro-rock et ils avaient déjà une attitude très punk sur scène. Ils cassent tout, dégueulent sur tout dans le sens verbal, ils ne respectent rien, pas contents du public, contestataires en même temps.

4. Quels lieux fréquentais-tu ?

Moi j'allais au « Bouffon » et au « Cab », les lieux où j'allais dans les années 80 qui étaient des lieux typiquement de concerts et qui fermaient assez tôt, vers minuit une heure, pour une histoire que c'était dans des cités comme les Avanchets, Petit-Saconnex et où il y avait des habitations à côté, les gens qu'organisaient étaient pénalisés s'ils dépassaient les horaires et ne pouvaient plus organiser. C'était très souvent respecté. Ça a commencé avec l'association PTR qui vers 84 a commencé à faire concerts d'elle-même. Association fondée par Patrice « Muny », Jean-Michel « Ass », André « Valdis », tous des gens qui sont encore entre guillemets dans la vie active-culturelle.

5. Pourquoi des lieux, scènes d'un soir ?

Y'avait des salles comme les « Cab » ou le « Faubourg » qui étaient des salles communales mais où des concerts se passaient.

6. Peux-tu nommer des fanzines romands de l'époque, les as-tu lus ?

« Genève-Rock » qui est devenu « Blitz ». Les « Lolos de Lola » je me demande si c'était pas lié à Gabriel Pugin qui travaillait au « Pavillon Noir ».

7. Quel était le mode de vie des jeunes Punks à l'époque ?

C'était bière, traîner dehors et faire la manche et c'est tout. Beaucoup mendiaient par sport, je ne pense pas qu'ils avaient besoin de thune mais que ça leur faisait chier de bosser. Les parents, tous ce qui qu'ils pouvait taper, ils le faisait. Y'avait pas mal de fils à papa dans ce mouvement comme dans tous les mouvements. Et pas mal de personnes faisaient la manche pour faire la manche. Je me rappelle très bien de potes qui étaient tous contents lorsqu'ils avaient 50francs sans rien faire en restant assis devant la gare. C'était presque un jeu et ils dépensaient tout en bières chez les commerçants du coin.

7b. Pourquoi la bière ? C'était ce qu'il y avait de moins cher ?

Non, car le vin était tout aussi bon marché. Beaucoup de punks buvaient ce qu'on appelait de le « Calimocho », c'est-à-dire coca-vin rouge. C'était à peu près ce qu'il y a de moins cher.

8. L'âge des Punks à cette époque, leur milieu socio-économique

13 à 17 ans. Y'a aussi ceux qui le sont toujours, qui ont 40ans et qui le sont toujours. Que peut appeler soit de vrais punks ou de vrais glands on n'en sait rien. Y'en a plein qui ont fait des choses culturelles après comme Ross qui travaille dans un centre culturel, qu'ont évolué là-dedans et en ont fait un job, leur truc. C'est pour cela que le côté « No Future » de l'époque ne veut pas forcément rien dire. Je pense que sur le moment ils le pensaient quand ils se bourraient la gueule jusqu'à point d'heure à ne pas savoir si tu vas te réveiller le lendemain, quand tu vois 2/3 de tes potes qui sont morts dans leur gerbe, effectivement y'a pas de future. En sachant qu'il n'y avait pas que l'alcool, il y avait la dope comme dans tous les mouvements.

9. Qu'est-ce qui les poussaient comme cela à l'autodestruction ?

Ca c'est lié à l'homme tout court. On sait tous que tout ce qu'on prend va vers un suicide. Tu fumes, tu bois, tu prends de la bouffe dégueulasse, on est tous dans le même panier sauf qu'en y'en a qui le font plus rapidement que d'autres.

9b. N'y avait-il pas une conscientisation de cet acte destructeur ?

Non, je pense que c'était du « je m'en foutisme », quand tu discutes avec qqn qui a 16 ans tu ne vas pas lui faire la morale parce qu'il fume clope, il prend un joint, il se bouffe un excta et se prend de l'alcool. Tu sais clairement que ce n'est pas bon, tu l'assumes entièrement et tu dis « de toute façon j'en ai rien à foutre, à trente ans je vais crever ». Et ça le discours, il n'a pas changé, c'est toujours le même. Tu prends n'importe quel teenage qui traîne dans la rue, il n'en a rien à foutre de ce qu'il va devenir dans 5 ans, ça ne le regarde pas. Coller ça à un mouvement c'est pas possible, c'est vraiment général à l'adolescence. Quand tu vois ce que disent les sociologues d'avant que la jeunesse est aujourd'hui pire qu'avant, ce n'est pas vrai. Les bagarres de gangs existaient déjà quand j'étais gamin au cycle, je crois même que c'était même plus violent que maintenant. Sauf que maintenant y'a la médiatisation, on va plus pousser la culture Hip-hop à être agressive parce qu'à la base ce n'est pas une culture agressive du tout, donc on va mettre une étiquette à chaque truc parce qu'il faut une excuse au problème de ce qu'on n'a pas géré. Le seul problème qu'il y a à ça c'est les parents, rien d'autre. Si les jeunes se font chier maintenant c'est parce que nous on a fait les cons et c'est tout. Donc on n'a pas fait changer les choses.

10. Mais aujourd'hui y'a plus de lieux où les jeunes peuvent se retrouver ?

Oui, aujourd'hui y'a réellement plus d'endroits où les jeunes peuvent se poser. L'Usine est typiquement l'endroit qui à été clamé par toute une partie politique comme quoi c'est un endroit néfaste mais si nous on avait eu ça quand j'avais 13-17ans, j'aurais été super content. Sauf qu'à 13 ans tu ne peux pas rentrer dans un lieu comme cela, faut avoir 16ans ou être accompagné d'un major. Mais des lieux comme ici ç'aurait été la magie. Y'avait zéro, rien du tout. Y'avait des trucs dans les maisons de quartier, des boums organisées par des potes, nous même on louait, on avait une organisation avec des potes qui s'appelaient *Vinyle-club*, comme les disques et pas comme l'habillement, on organisait nos propres soirées, souvent on devait payer de notre poche car y'avait de la casse, des chaises, des miroirs, des trucs dans les chiottes. Ca ne finissait pas forcément en

baston c'est que au bout d'un moment les gens sont pétés et y'a de la casse, comme dans tous les publics. Effectivement quand c'est dans une salle communale et que y'a le concierge qui revient et dit : « Là effectivement vous avez rayé le parquet, vous avez fait ci, etc. » donc au bout d'un moment tu fais plus rien.

11. Et le rapport avec les autorités ?

Tu de démerdes avec les communes. Justement y'a des communes plus ouvertes que d'autres comme Lancy où on a fait pas mal de soirées, à Marignac, Plan les Ouates, Onex, beaucoup sur Onex parc que j'habitais Onex à l'époque. On venait tous de régions comme cela, il n'y avait personne qui habitait au centre-ville pratiquement. Le *Cab* était aux Avanchets, y'avait beaucoup de centres de Loisirs comme à Thônex qui faisait des concerts, y'avait le centre de Loisirs du Petit-Saconnex avec Jean-Michel Hass qui lui avait organisé pas mal de concerts, qui a fait pas mal pour la « culture genevoise » et qui continue maintenant à Chaussecoq différemment avec les ados, donc lui ça fait trente ans qu'il fait ça et il continue à faire des trucs, à proposer, il bosse pour la fête de la musique, il fait partie des gens qu'il faut rencontrer qui sont à la base d'organisations. Nous on le faisait mais à plus petite échelle et on avait pas les moyens et on ne travaillait pas dans un centre de loisirs et on était ado.

12. Et toi ta motivation ?

La musique. Pour moi ça me plaisait de passer des disques pendant des heures ou à faire le son pour les potes, c'est comme cela que j'ai commencé dans les squatts, on m'a mis là et dit « Tu fais le son un soir » et j'ai commencé comme ça.

13. Quel rapport entretenais-tu avec les Punks ? T'en pensais quoi ? Leur idéologie, leur façon de s'habiller

Ben les Punks généralement ils venaient danser à mes soirées et se bourraient la gueule donc ce n'était pas, je n'avais pas vraiment de rapport avec eux.

Pour moi y'avait pas d'idéologie punk, juste le truc de se faire la bombe et de se plier à ça.

Physiquement, c'était vraiment sale gueule à la Ramones, des crêtes à Genève avant 83-84, y'en avait pas, ben moi j'en ai pas vues. Les slogans ont été repris des ricains et des anglais. Y'avait beaucoup la culture « stoogies » et compagnie. C'était s'adapter et pas de reprise, c'est t'es dans un mouvement et tu vas dans un mouvement et tu vas t'affilier à ça. Moi je traînais New-wave mais le mouvement punk c'était quelque part le même, c'est clair que moi j'écoutais du « Jodie Vision » « King Joke » qui étaient punk mais j'écoutais pareil.

14. Que disaient leurs chansons ?

Je dirai que ce n'était pas loin des chansons à boire.

14b. Y'a pas de message politique, idéologique, etc.

Je dirai que y'a le côté 2^{ème} degré, je m'éclate et je dis des conneries et ça fait rire tout le monde. Mais pour moi la chanson punk, c'est lié presque à la discussion de bistrot, par rapport à tout ce qui peut se dire, une personne que t'as connue, que t'as pas aimé. Y'en 2/3 qui disaient que la société c'était de la merde.

Par rapport à ça, y'a Jean-Michel Hass avec « Changé ». C'est là-bas que j'ai vu tous les meilleurs concerts en tant qu'ado.

Dès 84, avec l'arrivée de PTR, avec un truc où il commence à y avoir des subventions, à faire des concerts au Faubourg, au Palladium, au Kab et au Bouffon.

15. Le but du pogo ?

Se défouler. Y'a pas plus de violence que dans le métal quand les mecs ils font leur truc, pas plus, c'était un défoulement, tu rentrais t'avais de bleus partout, des marques de Docks, tu te posais pas la question. Les pogos j'en faisais pas mal, j'ai même été viré de concerts à cause des pogos, je me suis fait jeter de la salle du Faubourg. Maintenant si tu fais un pogo je pense que ça peut partir en baston si les gens comprennent pas, y'a deux trois qui sentent si ça pousse et comprennent pas.

Dans les années 80, tout le monde dansait pareil. Entre les skins et les punks, à la base c'est le même mouvement. Après y'en qui se sont démarqués par les idéologies et t'as des guerres entre camps, qui se parlent plus parce que t'as viré tel machin et voilà. Mais ça c'est plus lié à la personnalité des gens, c'est même plus lié à un mouvement et après c'est rattrapé par certains groupes politiques qui amalgament des groupes à tendance extrême droit etc. Ca y'a dans toutes les musiques.

16. Mais les Punks étaient plutôt apolitisés alors ?

Non pas tous comme dans tous les milieux, gauche, droite, des gens qui se mettaient dans les mouvements et qui se prétendaient d'un côté sans savoir vraiment ce qu'ils disaient. C'est plus tard que y'en a certains qui se sont dit « Putain, j'étais un peu con et j'avais rien à foutre là-dedans » et d'autres qui ont carrément viré là-dedans mais ça c'est dans n'importe quelle musique, le black-metal, le hip-hop c'est une musique qui est anti-pédés, qui est vachement xeno dans plein de choses, y'a pas que le côté on s'amuse, y'a aussi le côté machiste.

17. Peux-tu citer des grands noms de la scène punk Suisse romande ?

T'as une partie sur la compil que je t'ai donnée. Après t'avais des groupes rocks qui n'avaient pas l'étiquette punk comme les « Magnets », les premiers c'était « les Bastards » et après y'avait plein d'anciens punks qui ont fait des groupes rocks et si tu les regardes à l'époque, ils avaient tous des crêtes. Y'a la photo avec Matthias où ils ont tous les frocs baissés.

18. Quelle était leur idéologie et si non pourquoi il n'y en avait pas une ? Y'avait-il des puristes ? des vrais qui vraiment se définissaient comme cela, qui vraiment contestaient qqch ou si c'était seulement un courant, un phénomène de mode. Est-ce que cette attitude de cracher sur tout, celle décrite pas les *New York Dolls* est réelle ?

Y'a un moment ou un autre où y'a certains ont vraiment cru à quelque chose, y'en a plein qui en vite déchanter. Y'en a plein qui se sont identifiés à des mouvements qui n'étaient même pas eux-mêmes et ceux qui le sont encore et le sont maintenant. Mais y'en a beaucoup que tu vois mnt qui sont employés de banque, y'en a pas mal, qui ont fait ça pour faire comme les autres et ceux qui l'étaient vraiment à 100% le sont encore. Ceux qui le sont encore ont une autre vision de la vie, qui continuent à traîner dans ce milieu là, à organiser des concerts, qui sont actifs dans le milieu culturel même si à l'époque ils étaient déjà comme cela mais avaient un côté plus destroy parce

que ils jouaient dans des groupes punks comme les *Discolokosst* qui était le groupe punk par excellence sur Genève.

19. Comment expliques-tu le phénomène punk en Suisse romande ?

Moi je n'explique pas le phénomène punk par le disco (en réponse à Ross), c'est plutôt par rapport à la musique des années 60-70, avec tout le mouvement hippie qui était là, moi je sais que quand j'étais au cycle je ne supportais pas, les bandanas, les trucs roses, Ça me rendait fou, moi j'avais plus un look à la Ramones, un vieux cuir pourri, les cheveux en pétard et puis c'est tout. En 1982, je me suis fait ma première crête et je l'ai portée pendant des années mais sans me dire que j'étais punk, pas du tout. J'ai retrouvé plein de photos mais je ne me reconnais pas, j'ai les cheveux blonds, presque blancs.

20. Pourquoi choisir ce style de vie ?

Y'a des passionnés. Si je parle de moi, si je suis encore là-dedans à cet âge-là, c'est que je suis un passionné. On me met l'étiquette de marginal mais je ne me sens pas du tout marginal. Le fait de gagner 1000 balles par mois que j'ai 42 ans, les gens ne comprennent pas. Je n'ai pas besoin d'avoir un super appartement, d'avoir les méga meubles, etc. aujourd'hui, par contre, le net m'a beaucoup aidé. Tous les contacts que tu peux faire par le net. Ça fait trente cette année que je suis dans la musique. A 13 ans j'ai commencé à faire DJ. Ma mère avait un magasin de disques à Genève dans les années 60.

21. Peux-tu faire une différence avec la Grande-Bretagne ? Qu'y avait-il de différent selon toi, de pareil, de transformé ?

Je ne me suis jamais posé la question vu que je pensais que musique, ce qui m'intéressait c'était passer des disques en soirées, faire des concerts, faire le son, j'étais vraiment que dans la musique. Je n'ai vraiment aucune opinion là-dessus. C'est pour cela que je n'ai jamais trainé avec aucun parti politique. Même quand je suis arrivé à l'Usine, moi j'ai toujours dit « je suis apolitique, vous me gonflez pas avec vos histoires, je suis là pour bosser, pour organiser des concerts et pas là pour lever le poing », autrement j'aurais arrêté depuis longtemps de bosser ici.

Je pense qu'être punk c'était juste se revendiquer par rapport à des clans, entre skins, hardos, punks, babas, hippies, reggae-man, c'était plus lié à ça. T'avais des clans qui se créaient, des quartier ou t'avaient plus de Punks, par exemple, c'était à la gare, les skins un peu plus haut qui faisaient la chasse aux Punks qui faisaient la manche devant la gare. Après t'avais les motards qui ne supportaient pas tous les Punks. C'était les « Pharaons », et j'ai eu plein de problèmes avec eux juste parce qu j'avais un blouson en cuir, des fois ils m'attendaient en bas de chez moi et je faisais des détours. Le style des Pharaons c'était veste en cuir juste, c'est eux qui avaient fait l'attaque à Pré-Naville et qui ont violé des filles, et ils ont fini en taule. C'était des motards au début en vélomoteur et après en moto. C'était une bande comme il y avait les « Lions », « Rodbiking » qui étaient les plus vieux. Les « Pharaons » c'était des mecs de mon âge, des gamins, des petits cons. Et t'avais des quartiers, quand j'étais à la fin du cycle, qu'ils appelaient les sudistes, les nordistes, et tous les samedis matins t'avais des réunions et cent personnes qui venaient se casser la gueule, des guerres de gangs quoi.

22. Les Punks étaient-ils acceptés par la société ? Et leur rapport à eux avec celle-ci, avec les médias, les gens en général ?

Moi je n'étais pas servi dans la plupart des bars à Genève, juste à cause de mon look, parce que j'avais les cheveux de couleurs. On ne me donnait pas de raisons, juste « on vous sert pas ». Soit tu t'énerves, tu prends la table et tu casses, soit tu te dis qu'il faut aller ailleurs. C'était lié aux images données par les médias.

23. Considères-tu le mouvement punk comme un mouvement alternatif et pourquoi ? Un mouvement Underground ?

Ca l'est devenu. Je pense que le mouvement alternatif a récupéré le mouvement punk comme des tas d'autres mouvements, par des adeptes. Quand tu vois un « alterno », il a un look toujours un peu punk. Le mec qui se considère « alterno » il a le jeans déchiré, la crête mal coiffée.

24b. Si on se réfère au sociologue D.Gros, on ne peut pas considérer le mouvement punk comme un groupement alternatif car les milieux alternatifs étaient des milieux qui revendiquaient qqch, qui cherchaient à montrer qqch de différent mais dans une perspective d'avenir. Alors que si on prend uniquement le punk à la base, on se dit que c'est la plutôt la consommation immédiate, la destruction du moment, y'a pas d'avenir.

Damien : Quand on dit alternatif, c'est une contre-culture, ce qui se passe tous les jours. Pour moi tous ces termes sont pareils sauf qu'à un moment ou un autre ça devient un mouvement à la mode. Tu prends des personnages comme Vivienne Westwood qui a créé l'habillement punk ou des mecs comme McLaren qui a fait que profiter de ça, s'enrichir là-dessus. Des gens comme Steve Jones qui était dans les *Sex Pistols* fait du Hard rock maintenant, il a des cheveux longs et c'est un biker. Lyndol chante toujours dans *Pills*, ça existe toujours. C'est tout des gens qui sont toujours là. Iggy Pop est toujours là, donc encore il a 62 ans et est toujours fringant sur scène. Bowie, avant le mouvement punk, était punk après est toujours là maintenant.

1. Témoignage de Lürker Grand¹, auteur du livre *Hot Love*.

Au milieu des années 70, la Suisse était un pays riche, tranquille et propre (d'ailleurs ne l'est-elle pas aujourd'hui encore ?), dont la structure sociale se caractérisait par une organisation rigoureuse. La petite bourgeoisie, dans sa forme la plus accomplie. Et cette petite bourgeoisie avait des idées très arrêtées sur la façon dont la nouvelle génération devait se comporter. Cela ne laissait pas beaucoup de place au développement d'une personnalité autonome, et nombreux sont ceux pour qui jeunesse était synonyme de désert absolu. Rien ne semblait être sur le point de modifier cette structure sociale. Il n'y avait aucune culture jeune bien excitante, et il n'était pas question que des mineurs, des garnements mal élevés ou des gens qui pensaient autrement en créent une. Les esprits agités et les teenagers bourrés d'énergie détonnaient, venaient déranger l'idylle. Comme il fallait s'y attendre, il y avait également un concept dont le but était de parer au éventuels incidents : le trop plein d'énergie des jeunes pouvait être canalisé au sein d'innombrables clubs de sport et de musique. Si cela ne suffisait pas, ou si les parents et l'école étaient dépassés, on pouvait confier « l'amendement » à un foyer, une pension, une autorité de tutelle, un psychiatre ou, en dernière instance, à la prison des mineurs. Et le problème était résolu.

J'ai grandi dans la région de Saint Gall, entre pommiers et bouses de vaches. A quinze ans, je fréquentais un lycée catholique de la région, où j'étais interne, (...). Rien ne me plaisait vraiment et à cela s'ajoutait l'étroitesse d'esprit et le côté traditionnel des us et des coutumes.

A l'automne 1976, on commença à entendre en Suisse qu'à New York et à Londres, de jeunes dilettantes aux attitudes rebelles faisaient une nouvelle sorte de musique. Celle-ci se voulait en premier lieu le véhicule d'un message censé toucher les gens comme un poing en pleine figure. Elle exprimait un malaise latent, non tant par les des réflexions claires que par des sentiments à fleur de peau. Ces nouvelles chansons de protestations étaient bruyantes, bourrées d'énergie, originales, directes et agressives.

(...). Je suis allé tout droit chez BRO Record, un disquaire de Saint Gall, une adresse connue des amateurs de Hard Rock. Moi, ce qui m'intéressait c'était de savoir à quoi ressemblait le Punk Rock (...). Lorsque je suis revenu, Axel le propriétaire m'avait mis de côté le premier disque de *The Damned*, et ainsi de suite. Par un samedi matin brumeux de l'automne 77, c'est un paquet de 50 disques des *Sex Pistols*, « Never Mind The Bollocks », qui est arrivé au magasin. Si j'en crois ce qu'a dit Axel par la suite, c'est ce disque qui nous a fait un effet du tonnerre, on se sentait comme des chercheurs d'or tombés sur une pépite. Mes quatre premiers disques punks, je les ai écoutés sans cesse, jour et nuit. Je m'enfermais dans ma chambre et, souvent, je pétais les plombs. Je ne comprenais pas l'anglais, donc je traduisais les chansons mot à mot avec un dictionnaire, et c'est comme ça que j'ai également commencé à me faire mes propres fringues de punk.

Cette nouvelle attitude, accompagnée d'une dégainée choquante, hard ou plutôt cool, exprimait la joie de vivre du marginal. Car en Suisse aussi, le punk rock, dans sa forme première, était l'expression brute d'une envie de vivre profondément déçue.

La musique punk permettait de fixer et de dénoncer cet état de choses profondément insatisfaisant. Nos thèmes, et on les mettait en pratique vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'était le conflit avec les représentants de l'autorité, la tutelle sociale, la corruption en politique ; on se battait sur tous les fronts, contre tout et contre tous. On utilisait beaucoup notre imagination, notre esprit et notre ironie, notre franchise aussi les uns envers les autres, ainsi que des couleurs vives et beaucoup de cuir noir. Dès le début, il était clair que nous ne voulions pas être considérés comme raisonnables, sans parler de vouloir encore débattre de nos « problèmes », comme le faisaient ces chiffes molles de Hippies. A

¹ Propos recueillis dans le livre de L.Grand, *Hot Love, Swiss Punk&Wave*, Editions Patrick Frey, 2006, pp.67-74

posteriori, on peut dire qu'au centre de tout cela, il y avait la volonté radicale de mener une vie urbaine. On ne voulait pas de retour au calme, à la nature, à l'amour ou que sais-je, ce qu'on voulait, c'était le bruit, le béton, la confrontation. **Il fallait forcer cette Suisse sclérosée, traditionnelle et provinciale. Pour cela il nous fallait notre propre musique populaire. On voulait devenir les Yodler Killers de la nation.**

Le fait que la chanson rock soit le moyen nécessaire pour véhiculer ce malaise existentiel s'explique par l'importance énorme de la pop comme loisir et moyen de communication entre les jeunes, ce qu'on ne comprenait pas du tout ici.

(...)Six mois plus tard après le tout premier concert punk suisse, le 1^{er} octobre 1977, au printemps 78, la discothèque Overdrive a organisé au palais des congrès de Saint Gall, une soirée avec pour « special guests », les *Nasals Boys*. Dès qu'ils se sont lâchés sur scène, ça m'a mis dans des états pas possibles et j'ai commencé à pogoter comme un fou. Soudain, une poignée d'autres Punks est arrivée, comme surgie de nulle part, et le petit frère de l'organisateur, lui aussi, pétait les plombs tellement ça lui plaisait. Au *Zabi*, une boîte alternative, on trouvait tout le rebut de la ville, le « Gschlüder² ». Tous les samedi soirs, Tom, un des Punks de Gullen³, mettait pendant une demi-heure des disques punks qu'il rapportait de ses voyages à Londres. (...). Contrairement aux autres Punks en Suisse, nous nous considérions comme un gang, et non comme des gens se retrouvant par hasard et n'ayant aucun lien les uns avec les autres. D'ailleurs nous avons bientôt créé le fanzine « Rofä⁴ ».

Il n'est pas étonnant que les débuts de notre mouvement punk rock aient eu lieu dans les deux centres urbains, Zurich et Genève. Un peu plus tard, des scènes punks se sont créées à Berne, Lucerne, Saint Gall, Bienne, Bâle, Lausanne et dans les agglomérations des alentours de Zürich et Bâle.

Il ne s'agissait absolument pas d'un mouvement de masse, mais plutôt d'un mouvement contestataire incarné par quelques centaines de personnes. Il était clair depuis le début que nous ne voulions rien avoir à faire avec ce peuple qui attend qu'on lui dise ce qu'il doit faire. Nos centres d'actions, c'étaient Zürich pour la Suisse allemande et Genève pour la Suisse romande. Mais les deux mouvements ne se rencontraient que rarement, même s'ils ont connu une évolution parallèle, la plupart du temps.

Lors d'une fête des « *Rote Steine* » (« communes » politiques très à gauche) au Riethüsli, j'ai fait la connaissance de *Chaos*, des Punks du Vorarlberg. Ces types avaient une pêche et un humour incroyables, et je suis devenu par la suite leur Malcolm McLurker (en référence à Malcolm McLaren), ce qui n'a rien changé à leurs habitudes : soit ils créaient un véritable chaos à chacun de leurs concerts, soit ils ne venaient pas du tout.

En attendant, je voulais devenir dessinateur mais je n'ai eu aucun concours d'entrée. **Il faut dire qu'on m'avait assuré tout de suite que quelqu'un comme moi n'avait pas la moindre chance. Que même un apprentissage n'était envisageable que si je changeais quelque chose à mon apparence.**

(...)

Dans les années 78/79, ce que nous avons semé commença à porter ses fruits. On avait l'impression qu'on pouvait vraiment faire bouger les choses. La scène punk ne cessait de s'agrandir et, sur le plan logistique apparaissait une infrastructure complètement indépendante. Etant donné qu'entre-temps,

² Rebut, lie

³ Gulle=purin et St Gallen (Saint Gall) donnent Gullen

⁴ Rofä=Croûte sur une plaie

chacun de nous était en mesure d'esquisser ses propres idées, c'était une véritable évolution, tant sur le plan personnel que général, pour notre mouvement.

Par contre, il était clair pour tout le monde que la réalisation de l'idée punk dans sa forme première avait fait son temps. Soit on suivait son propre chemin dans un nouvel environnement, soit on se rapprochait d'un groupe (ted, mod, skin, etc.), où, bien entendu, l'individu n'avait plus vraiment sa place.

D'un côté nos idées urbaines atteignaient de nouveaux endroits et de nouvelles personnes, sous une forme plus claire et moins radicale. De l'autre, des dynamiques de groupes se créaient, avec des effets exactement contraires. De plus en plus de jeunes n'acceptaient plus l'Establishment, la hiérarchie de la société. Le mouvement des jeunes des années 80 qui en a résulté, avec ses idéaux, a par la suite amené la société et l'Etat à mettre en œuvre ces idées à leur façon.

(...). Dès 1980, je suis devenu un acteur du mouvement de jeunes des années 80. Ça faisait longtemps qu'il y avait de la bagarre dans l'air. Et pas seulement à Zürich, mais dans la plupart des villes suisses. Là aussi on voulait des centres culturels, des loyers moins chers pour vivre et travailler. Axel et moi avons fondé le label Teufelskraut⁵ et avons commencé à organiser plus régulièrement des concerts à Saint Gall, malgré une résistance toujours aussi importante des autorités (apparemment, ça n'a pas beaucoup changé jusqu'aujourd'hui).

(...)

Lorsque le combat pour les AJZ a pris fin et qu'on a pacifié la plupart des grandes villes en leur donnant des centres culturels revendiqués, j'ai quitté la Suisse pour New York. Là-bas j'ai trouvé pendant quelques années tout ce dont j'avais rêvé.

Je n'avais plus besoin de me battre, mais d'apprendre à vivre dans mon nouveau monde. Nous avons toujours sur ce que nous ne voulions pas, maintenant nous savons comment l'obtenir.

⁵ Schnaps aux herbes du Tyrol que l'auteur buvait rituellement avec ses amis, brûlant et qui les rendait fous